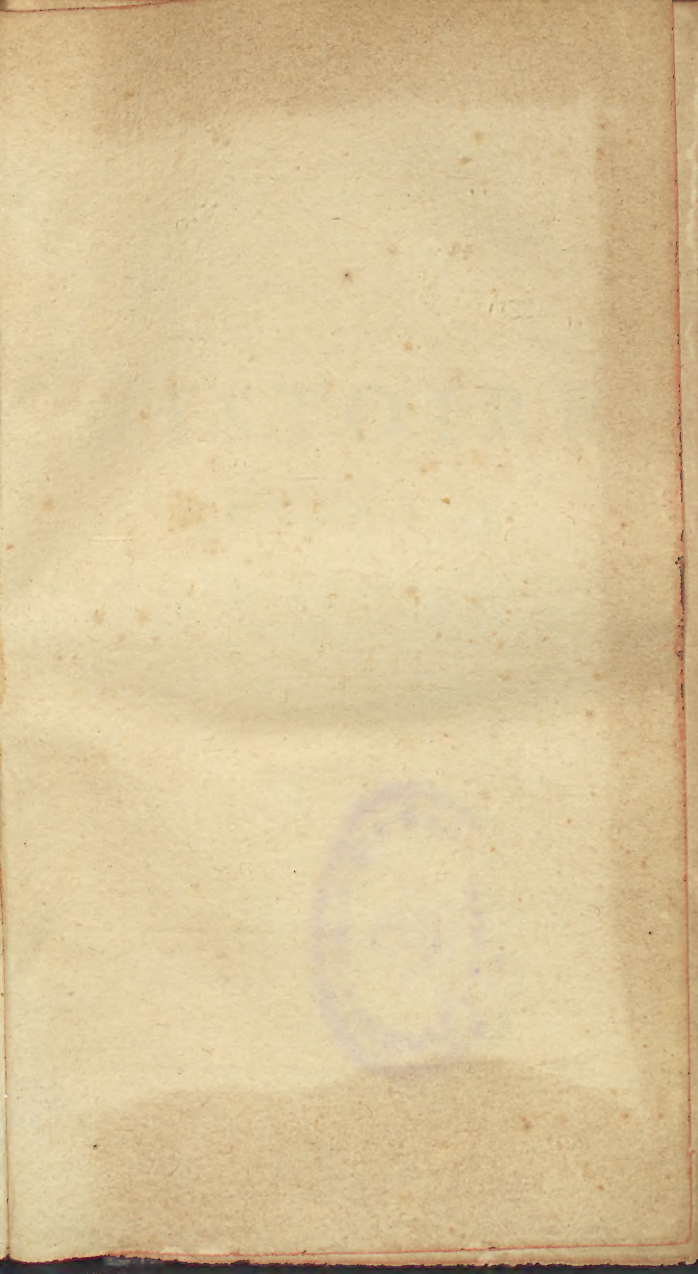


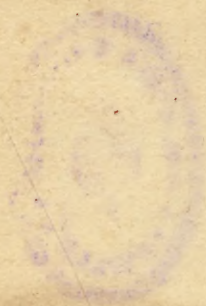






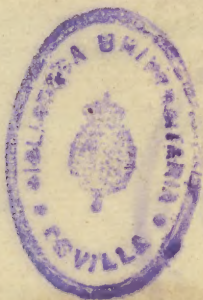
47=762-7





Vol 213
no 19

HISTOIRE
GENERALE
DES VOYAGES.
TOME VINGT-DEUXIEME.



HISTOIRE
GÉNÉRALE
DES VOYAGES.
TOME CINQUIÈME.



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

OU

NOUVELLE COLLECTION
DE TOUTES LES RELATIONS DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE,

Qui ont été publiées jusqu'à présent dans les différentes
Langues de toutes les Nations connues :

CONTENANT

CE QU'IL Y A DE PLUS REMARQUABLE,

DE PLUS UTILE ET DE MIEUX AVERÉ DANS LES
PAYS OU LES VOYAGEURS ONT PENETRÉ :

AVEC LES MŒURS DES HABITANS,

LA RELIGION, LES USAGES, ARTS, SCIENCES,
COMMERCE, MANUFACTURES, &c.

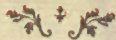
POUR FORMER UN SYSTEME COMPLET

d'Histoire & de Géographie moderne, qui représente
l'état actuel de toutes les Nations :

ENRICHIE

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES ET DE FIGURES.

TOME VINGT-DEUXIÈME.



A PARIS,

Chez DIDOT, Libraire, Quai des Augustins,
à la Bible d'or.

M. DCC. XLIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES VOYAGES.

OU

NOUVELLE COLLECTION

DE VOYAGES

PAR MER ET PAR TERRE.

Qui ont été publiés jusqu'à présent dans les différentes
Langues de France, les Nations voisines :

CONTIENNENT

LES VOYAGES DE REMONDON

DE PLUS VINGT ET DE PLUS VINGT ANS LES
JOURS DE LA VOYAGEUR QUI TIENT :

LES VOYAGES DE MONTMAGNY

LES VOYAGES DE L'ANCIEN, DE L'ANCIEN, DE L'ANCIEN

CHRONOLOGIQUE, MANUSCRIT, &c.

FORMANT UN SYSTÈME COMPLET

DES VOYAGES DE GÉOGRAPHIE NATURELLE, POLITIQUE, &c.

EN FICHES

PAR LES GÉNÉRALISSES ET DE L'ANCIEN.



PARIS

DE LA VILLE DE PARIS

DE LA VILLE DE PARIS

PARIS, DE LA VILLE DE PARIS



HISTOIRE GENERALE DES VOYAGES,

Depuis le commencement du XV^e Siècle.

PREMIERE PARTIE.



SUITE DU LIVRE II

ET

DE LA DESCRIPTION DE LA CHINE.

SUITE DU CHAP. II.

§ VI.

*Magnificence des Chinois dans leurs voyages ,
dans leurs fêtes & dans leurs
ouvrages publics.*



VOIQUE les Loix de la Chi-
ne aient banni la pompe &
le luxe dans le cours de la
vie privée, non seulement
il est permis d'en user, mais on l'exige
même dans les occasions publiques, tel-

Tome XXII.

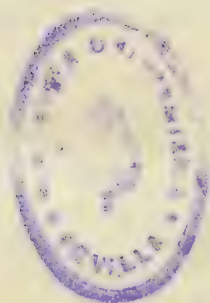
A

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.
Principe des
Chinois sur la
pompe & le
luxe.

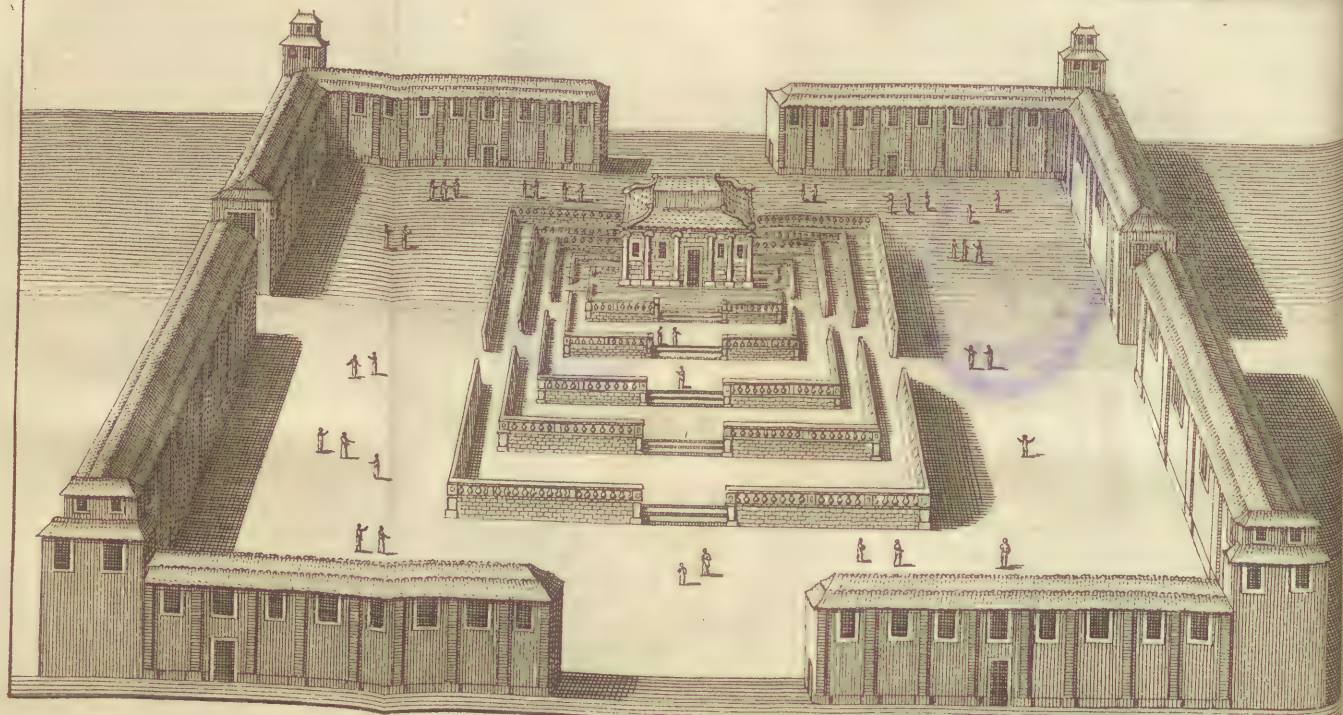
MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Marche
pompeuse
d'un Chi-
fu,

les que les voyages, les visites, les fêtes & les audiences qu'on obtient de l'Empereur. On auroit peine à représenter l'air de grandeur avec lequel les *Quans*, c'est-à-dire, les Officiers civils & militaires, que nous avons nommés Mandarins à l'exemple des Portugais, paroissent dans les processions & dans les autres occasions d'éclat. Lorsqu'un *Chi-fu*, Magistrat Civil, qui n'est qu'un Mandarin du cinquième Ordre, sort de sa maison, les Officiers de son Tribunal marchent en ordre, des deux côtés de chaque rue. Les uns portent devant lui un parasol de soie. D'autres frappent de tems en tems sur un bassin de cuivre, avertissent le Peuple à haute voix de rendre les respects qu'il doit à leur Maître. D'autres portent de grands fouets, d'autres de grands bâtons blancs ou des chaînes de fer. La vûe de tous ces instrumens fait trembler les Habitans d'une Ville. Dès que le *Chi-fu* paroît, tous les passans ne pensent qu'à lui témoigner leur vénération; non en le saluant, car il n'y a point de salutation qui ne passât pour une familiarité criminelle; mais en s'écartant du chemin, en se tenant debout, les pieds serrés & les bras pendans. Ils demeurent immobiles dans cette posture jusqu'à



LE GRAND THRONE IMPERIAL



ce que le Mandarin soit passé.

Lorsque le *Tsong-tu* (1) ou le Viceroy se montre dans la Ville, il est toujours accompagné de cent hommes au moins, qui occupent quelquefois toute la rue. La marche commence par deux timballiers, qui battent continuellement pour avertir le Peuple. Ils sont suivis de huit hommes, qui portent des Enseignes sur lesquelles on lit, en gros caracteres, les titres du Mandarin. Quatorze autres Enseignes, qui succèdent, représentent les symboles de son Emploi, tels que le dragon, le tigre, le *Foug-wang* (2), la tortue-volante & d'autres animaux ailés. Six Officiers viennent ensuite, avec des planches en forme de pelles, qu'ils tiennent élevées & sur lesquelles les qualités particulières du Mandarin sont inscrites en or. Deux autres Officiers les suivent; l'un, qui porte un triple parasol de soie jaune; l'autre, chargé de l'étui qui sert à renfermer le parasol. Deux archers à cheval, qui conduisent les gardes. Le corps des gardes, sur quatre lignes, armés de lances *Scythes*, & parés de rubans de soie. Deux autres files d'hom-

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Marche d'un
Tsong-tu ou
d'un Viceroy.

(1) Un *Tsong-tu* commande deux Provinces. Le Viceroy n'en commande qu'une.

(2) Espece de Phoenix, dont on a déjà parlé.

4 HISTOIRE GENERALE

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

mes armés, dont les uns portent des mac-
ces, soit à longs manches, soit en for-
me de main, soit de fer, en forme de
serpent ; & les autres, de grands mar-
teaux, ou de longues haches en forme
de croissant. Une seconde compagnie
de gardes, les uns armés de haches tran-
chantes ; d'autres de lances, comme les
premiers. Un corps de Soldats avec des
hallebardes pointues, d'arcs & de flé-
ches. Deux porteurs, avec une fort bel-
le cassette, qui contient les Sceaux du
Mandarin. Deux Timballiers pour don-
ner avis de son approche. Deux Offi-
ciers, avec des plumes d'oie à leur bon-
net, armés de cannes pour contenir
le Peuple. Deux maciers, avec des ma-
ces dorées, en forme de dragons. Un
grand nombre d'Officiers de Justice,
dont quelques-uns portent des fouets ;
d'autres, des gaules plates pour donner
la bastonade ; d'autres, des chaînes &
des coutelas, ou parés d'écharpes de
soie. Enfin, deux Porte-étendarts & le
Capitaine général du convoi. Le Vice-
roi paroît ici dans une grande chaise dor-
rée, portée par huit hommes, environ-
née de Pages & de Valets-de-pied. Il a
près de sa Personne un Officier, qui por-
te un grand parasol, de la forme d'un
écran. De quantité de gardes qui le sui-

vent, les uns sont armés de maces *po-*
liedres, & d'autres, de sabres à longues
 poignées. Ensuite viennent plusieurs
 Enseignes, avec un grand nombre de
 domestiques à cheval, dont chacun por-
 te quelque chose pour l'usage du Man-
 darin, comme un second bonnet, dans
 un étui, par précaution pour les chan-
 gemens de tems. Si c'est dans les téné-
 bres qu'il doit sortir, on porte de gran-
 des & belles lanternes, sur lesquelles
 on lit ses titres & ses qualités, pour in-
 spirer à tous les spectateurs les sentimens
 de respect qui lui sont dûs, & pour fai-
 re arrêter les passans ou lever ceux qui
 sont assis.

MAGNIFI-
 CENCE DES
 CHINOIS.

Le *Quan* militaire n'affecte pas moins
 de grandeur dans toutes ses marches.
 Elles se font ordinairement à cheval.
 Les harnois Chinois sont d'une somp-
 tuosité extraordinaire. Les mords & les
 étriers sont d'or ou d'argent. La selle est
 fort riche, & les rênes de gros satin ci-
 selé, larges de deux doigts. Du haut de
 l'estomac il leur pend deux grandes tref-
 fes de poil rouge, telles qu'ils en por-
 tent à leur bonnet, attachées à des an-
 neaux dorés ou argentés. Leur cortège
 est composé d'un grand nombre de gens
 à cheval, les uns devant, d'autres der-
 rière lui; sans y comprendre leurs do-

Marche du
Quan militai-
 re.

6 HISTOIRE GENERALE

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

mestiques, qui sont vêtus de satin noir ou de toile peinte, suivant la qualité de leur Maître (3).

Faste des
gens du com-
merce.

Ce ne sont pas seulement les Princes & les personnes du plus haut rang qui paroissent en public avec cette majesté.

Un homme de médiocre qualité ne sort dans les rues qu'à cheval ou dans un sedan bien fermé, avec une suite de plusieurs domestiques à pied. Les Dames Tartares ont l'usage des caleches à deux roues ; mais elles n'ont point celui des

Voyages des
Mandarins.

carosses (4). Au lieu qu'en Europe on voyage avec peu de provisions, sans ordre & sans éclat, l'usage des Mandarins, à la Chine, est de ne s'éloigner jamais du lieu de leur résidence sans beaucoup d'appareils. S'ils voyagent par eau (5), leur barque est toujours magnifique & fait voile à la tête d'un grand nombre d'autres, qui portent les gens de leur suite. S'ils vont par terre, outre les domestiques & les soldats qui précèdent & qui suivent avec des épieux & des étendarts, ils ont, pour leur propre personne, une chaise portée par des mules ou par huit hommes, & plusieurs

(3) Chine du Pere Du-Halde, p. 252 & suivantes ; & Mémoires du Pere Le-Comte, p. 159 & suiv.

(4) Mémoires du Pere

Le-Comte, p. 160 & suivantes.

(5) Le-Comte remarque qu'ils y déploient particulièrement leur Grandeur.

chevaux de main , pour faire alternativement usage de ces commodités , suivant leur goût & la disposition du tems (6).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Mais la magnificence Chinoise ne paroît jamais avec plus de splendeur que dans les audiences Impériales , ou lorsque l'Empereur , assis sur son trône , voit à ses pieds les principaux Seigneurs de sa Cour & tous les grands Officiers civils & militaires , qui viennent lui rendre hommage en habits de cérémonie. C'est un spectacle véritablement auguste que cette multitude de soldats qui composent sa garde , & ce nombre incroyable de Mandarins avec toutes les marques de leur dignité , placés chacun suivant son rang dans l'ordre le plus exact ; les Ministres d'Etat , les Présidens des Cours supérieures , les *Regules* , les Princes du Sang , tous distingués par quelques marques particulières de grandeur , & capables de donner la plus noble idée du Monarque à qui l'on s'empresse de rendre tant de respect & de soumission (7).

Pompes des Audiences Impériales.

Les Chinois affectent beaucoup de pompe dans leurs réjouissances publiques , sur - tout dans deux fêtes qui se

Fêtes publiques.

(6) Chine du Pere Du Halde , p. 285 & suiv.

(7) *Ibid.* pag. 260.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Fêtes du
commence-
ment de
l'année , ou
de la clôture
des Sceaux.

célèbrent avec une dépense extraordi-
naire. La premiere est celle du commen-
cement de l'année , & l'autre , celle des
Lanternes. Par le commencement de
l'année ils entendent la fin du douzième
mois & vingt jours de la premiere Lu-
ne de l'année suivante ; ce qui forme
proprement le tems de leurs vacations.
Alors cessent toutes sortes d'affaires. On
se fait des présens mutuels. Toutes les
postes sont arrêtées , & les Tribunaux
fermés dans toute l'étendue de l'Em-
pire. Cette fête porte le nom de *Clô-
ture des Sceaux* , parce que les petits
coffres où l'on renferme les sceaux de
chaque Tribunal, sont alors fermés avec
beaucoup de cérémonie. Ces vacances
durent un mois entier , & sont une sai-
son de joie , sur-tout pendant les der-
niers jours de la dernière année , qui
se célèbrent fort solennellement. Les
Mandarins inférieurs rendent des de-
voirs à leurs Supérieurs , les enfans à
leur pere , les domestiques à leurs maî-
tres , &c. C'est ce qui s'appelle , en lan-
gue Chinoise , prendre congé de l'an-
née. Le soir , toute la famille s'assem-
ble & se réjouit dans un grand festin.

Superstition
Chinoise.

L'Auteur observe que dans quelques
cantons , les personnes d'une même fa-
mille ne recevroient point un Etranger,

quelque liaison qu'ils eussent d'ailleurs avec lui , dans la crainte qu'au premier instant où la nouvelle Lune paroît , il n'enlevât tout le bonheur qu'elle peut apporter à la maison & qu'il ne l'emportât dans la sienne. Tout le monde se tient renfermé ce jour-là , & ne veut se réjouir qu'avec sa famille. Mais le lendemain & les jours suivans , on fait éclater une joie extraordinaire. Les boutiques sont fermées dans toute la Ville. On ne pense qu'au plaisir. Chacun se pare de ses meilleurs habits & visite ses parens, ses amis & ses protecteurs. On représente des comédies , on se traite les uns les autres , & l'on se souhaite mutuellement toutes sortes de prospérités (8).

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

La fête des Lanternes tombe au quinzième jour de la première Lune. Toute la Chine est illuminée dans ce jour. On la croiroit en feu. Les réjouissances commencent le 13 au soir , & durent jusqu'au soir du 16 ou du 17. Tous les Habitans de l'Empire riches & pauvres , à la Campagne & dans les Villes , sur les côtes de mer & sur les rivières , allument des lanternes peintes (9) de

Fêtes des
Lanternes.

(8) On a déjà lu d'autres détails dans les Relations précédentes.

(9) Le Pere Le-Comte

dit qu'ils font aussi des feux de joie & des petards. Magalhaens dit qu'ils lancent des fusées , qu'on voit brû-

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

différentes formes (10), & les suspendent dans leurs cours, à leurs fenêtres & dans leurs appartemens. Les personnes riches emploient, dit l'Auteur, plus de deux cens francs en lanternes. Les grands Mandarins, les Vicerois & l'Empereur même, y mettent trois ou quatre mille livres (11). Toutes les portes sont ouvertes le soir, & le Peuple a la liberté d'entrer dans les Tribunaux des Mandarins, qui sont splendidement ornés (12).

Forme des
Lanternes de
cette Eête.

Ces lanternes sont fort grandes (13). On en voit à six faces. Le bois en est vernis & relevé par des dorures. Les faces, ou les panneaux, sont d'une belle étoffe de soie transparente, sur laquelle on a peint des fleurs, des arbres &

lèr en l'air sous diverses formes, de Barques, de Tours, de Dragons, de Tigres, &c.

(10) Magalhaens dit que Yang-chou-fu, dans la Province de Kyang-nan, est le plus fameux endroit de l'Empire pour la beauté & la richesse des lanternes.

(11) Deux mille écus, suivant Le-Comte

(12) Magalhaens raconte une aventure qui explique cette liberté.

(13) Le même Auteur leur donne vingt coudées de diamètre, c'est-à-dire,

trente pieds & quelquefois davantage. Il ajoute qu'elles sont suspendues dans les salles ou dans les cours, sur des échaffauts qu'on élève exprès. Le-Comte dit que les lanternes sont elles-mêmes des salles ou des chambres, où l'on peut entrer & représenter des Comédies. Il ajoute que leur nombre peut monter à deux cens millions dans tout l'Empire. C'est peut-être une méprise du Traducteur Anglois, pour deux cens mille.

des figures d'hommes, qui, étant disposées avec beaucoup d'art, reçoivent une apparence de vie du grand nombre de lampes & de chandelles dont les lanternes sont éclairées. D'autres sont rondes, d'une corne bleue & transparente qui plaît beaucoup à la vûe. Le sommet est orné de sculptures; & de chaque coin pendent des banderolles de satin, de diverses couleurs.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS;

Pendant la même fête on donne d'autres spectacles, pour l'amusement du Peuple. Là, paroissent des chevaux qui galopent, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des Rois avec leur cortège, des assemblées de danses, & d'autres figures, qui sont remuées par des ressorts. On y représente, par de simples ombres, des Princes, des Princesses, des Soldats, des Bouffons & d'autres caracteres. Les mouvemens & les gestes répondent si parfaitement aux discours du Machiniste, qu'on s'imagineroit que chaque figure parle. D'autres portent un dragon de soixante ou quatre-vingt pieds de long, rempli de lumieres depuis la tête jusqu'à la queue, qu'ils agitent & font tourner comme un serpent.

Spectacles
qu'on représente.

Mais rien ne donne tant d'éclat à la fête, que les feux d'artifice qui s'exé-

Feux d'artifice
Chinois.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

citent dans toutes les parties de la Ville. On prétend que les Chinois excellent dans cet art. *Magalhaens* raconte qu'il ne put voir sans admiration un de ces spectacles, auquel il fut invité avec son Compagnon, dans la Province de *Se-chuen*, par le Tyran *Chang-hyen-chung*. Le feu d'artifice représentoit un cabinet couvert d'une vigne. Toutes les jointures de l'ouvrage furent en feu sans se consumer; mais la vigne, avec ses branches, ses feuilles & ses grappes, fut consumée par degrés. Les grappes paroissent rouges, les feuilles vertes; & la couleur de la tige étoit imitée si naturellement, que tout le monde s'y seroit trompé (14). Mais on se formera une idée plus juste de ces représentations, sur le récit d'un feu d'artifice que l'Empereur *Kang-hi* donna pour amusement à toute sa Cour, & dont les Missionnaires du Palais furent témoins.

Grand feu
d'artifice de
l'Empereur
Kang-hi,

On commença par mettre le feu à six cylindres, plantés en terre, d'où il s'éleva des flammes, qui retomberent d'environ douze pieds de hauteur en pluie d'or ou de feu. Ce prélude fut suivi d'une sorte de chariot à bombes, sou-

(14) Le-Comte qui paroît copier *Magalhaens*, tourne en ridicule ces représentations de fruit avec

du feu. Mais il avoue qu'il n'a jamais vu de feu d'artifice à la Chine.

tenu par deux poteaux, d'où il sortit une autre pluie de feu, accompagnée de plusieurs lanternes, sur lesquelles on lisoit diverses sentences en gros caractères couleur de soufre enflammé, & d'une demi-douzaine de chandeliers à branches, en forme de piliers. Dans un instant cette abondance de lumières changea la nuit en un jour fort éclatant. Enfin, l'Empereur mit lui-même le feu au corps de la machine, qui se couvrit tout - d'un - coup de flammes, dans un espace de quatre-vingt pieds de long sur quarante ou cinquante de largeur. La flamme s'étant communiquée à plusieurs piliers & à diverses figures de papier qui étoient distribuées de toutes parts, on vit s'élever dans l'air un prodigieux nombre de fusées, & quantité de lanternes & de branches s'allumer dans toute la place. Ce spectacle dura près d'une demi - heure. De tems en tems on voyoit paroître en plusieurs endroits, des flammes bleuâtres en forme de grappes de raisin, qui pendoient d'un cabinet couvert de vigne. Ces figures à demi-fombres, jointes aux lumières qui brilloient comme autant d'étoiles, formerent un spectacle extrêmement agréable.

On observe dans ces fêtes une céré-

14 HISTOIRE GÉNÉRALE

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Cérémonie
singulière de
la fête des
Lanternes.

monie fort remarquable. Dans la plu-
part des maisons, les Chefs de famille é-
crivent en gros caractères, sur une feuil-
le de papier rouge ou sur une tablette
vernée, les mots suivans : *Tyen-ti*, *San-
hyay*, *Van-lin*, *Chin-tsai* ; c'est-à-di-
re : Au vrai Gouverneur du Ciel, de la
Terre, des trois Limites (15) & des dix
milles Intelligences (16). Ce papier
est renfermé dans un cadre de bois ou
de carton. A la Cour, on le place sur
une table, sur laquelle on met du bled,
du pain, de la viande, ou quelqu'au-
tre offrande de cette nature. Ensuite on
se prosterne à terre & l'on offre de pe-
tits bâtons parfumés (17).

Origine de
cette Fête.

L'opinion commune sur l'origine de
cette fête, est qu'elle fut établie peu de
temps après la fondation de l'Empire,
par un Mandarin, qui, ayant perdu sa
fille sur le bord d'une rivière, se mit à
la chercher, mais inutilement, avec
des flambeaux & des lanternes, accom-
pagné d'une foule de Peuple dont il s'é-
toit fait aimer par sa vertu. Cette histo-
re a quelque ressemblance avec celle
qu'on raconte d'une autre fête, que les
Chinois nomment *Long-chuen*, c'est-

(15) C'est-à-dire de tout
le monde.

(16) Dix milles, pour
infini.

(17) Magalhaens, p.
104. Le-Comte, p. 161.
Du-Halde p. 290.

à-dire, *Ecorce de dragon*, & les Portu-
gais de Macao, *Lumba lumba*. Elle se
célèbre le cinquième jour de la cinquième
Lune, par des réjouissances sur l'eau
(18). Mais les Lettrés donnent une au-
tre origine à la fête des Lanternes. Ils
prétendent que l'Empereur *Kye*, der-
nier Monarque de la famille de *Hya*,
se plaignant de la division des nuits &
des jours, qui rend une partie de la vie
inutile au plaisir, fit bâtir un Palais sans
fenêtres, où il rassembla un certain
nombre de personnes des deux sexes,
qui étoient toujours nues; & que pour
en bannir les ténèbres, il y établit une
illumination continuelle de flambeaux
& de lanternes, qui donna naissance à
cette fête (19).

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Autre origi-
ne.

Le 15 de la huitième Lune est célé-
bré à la Chine par d'autres réjouissan-
ces. Depuis le coucher du Soleil & le
lever de la Lune jusqu'à minuit, tout le
monde se promène avec ses amis & ses
parens dans les rues, dans les places pu-
bliques, dans les jardins & sur les ter-
rasses pour attendre l'apparition du Lié-
vre qui doit se faire voir cette nuit dans

Fête des Gai-
reaux Luna-
res.

(18) Relation de la Chi-
ne par Magalhaens, p. 104
& suivantes. Mémoire du
Pere Le-Comte, p. 16 &
suivantes. Chine du Pere

Du - Halde, pag. 290 &
suivantes.

(19) C'est apparemment
celle dont on a déjà parlé.

MAGNIFI-
SCENCE DES
CHINOIS.

la Lune (20). Les jours précédens ont s'envoie mutuellement de petits gâteaux ronds & sucrés , qui porte le nom de *Yue-pin* , ou *Gâteaux Lunaires*. Les plus gros qui ont environ dix pouces de diamettre & qui représentent la pleine-Lune , portent au centre une figure de lièvre , & sont composés de pâte de noix & d'amandes , de pommes de pin & d'autres ingrédiens. Ils se mangent à la lueur de la Lune , avec des accompagnemens de musique (21).

Fête des
neuf premiers
jours de la
Lune.

Le même Auteur observe dans un autre lieu , que les neuf premiers jours de la Lune sont de grandes fêtes à la Chine , sur-tout le neuvième. C'est le tems que les Chinois choisissent pour le mariage de leurs enfans ; & leur usage , pendant ces fêtes , est de se faire servir un plat qui représente un certain appartement du Palais , environné de neuf Tours , qui répondent à chacun des neuf jours. Ils supposent que le nombre de neuf est le plus excellent de tous les nombres , & qu'il a la vertu de conférer des honneurs , des richesses & une longue vie. C'est dans l'espérance d'obtenir ces trois biens , que le neuvième jour on s'assemble dans

(20) Magalhaens , *ubi* Comte , p. 165.
sup. pag. 107. Le Pere Le-

(21) Voyez ci-dessus ;

les Villes, sur les tours & les terrasses, où l'on se réjouit avec ses parens & ses amis. Les Habitans de la campagne prennent pour lieu d'assemblée les montagnes & d'autres lieux élevés. L'Auteur ajoute, que les neuf Tours de l'appartement du Palais ont été bâties dans la même vûe (22).

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

La magnificence des Chinois éclate admirablement dans leurs Ouvrages publics, tels que les fortifications des Villes, des Forts & des Châteaux, les Temples, les Salles de leurs ancêtres, les Tours, les Arcs de triomphe, les Ponts, les Chemins, les Canaux & leurs autres monumens publics.

Monumens
& Ouvrages
publics des
Chinois.

Les ouvrages qui se font remarquer particulièrement dans les Villes, sont les murs d'enceinte & les portes, les Temples, les Arcs de triomphe & les autres édifices publics. Ils s'attirent les regards & l'admiration des Etrangers. La prodigieuse quantité de Barques qui couvrent les canaux & les rivières, la foule des Habitans & le mouvement tumultueux des affaires, n'en augmentent pas peu l'éclat.

Dans la plûpart des Villes de la Chine, les murs d'enceinte sont des carrés longs, dont les angles regardent, au-

Murailles &
portes des Vil-
les.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS,

tant qu'il est possible, les quatre points cardinaux. Ils sont généralement si hauts (23), qu'ils cachent les édifices; & si larges, qu'on peut marcher dessus à cheval. Ordinairement ils sont de brique ou de pierre quarrées, environnés d'un large fossé, soutenus d'un rempart de terre, & flanqués à certaines distances de Tours quarrées. Chaque entrée a deux portes, entre lesquelles est une place d'armes pour l'exercice des gens de guerre. Après avoir passé la première porte on n'apperçoit pas la seconde, parce qu'elle n'est jamais à l'opposite. Quoiqu'elle ne soient point ornées de bas-reliefs, comme les autres monumens publics, on n'est pas moins frappé de la hauteur prodigieuse de deux Tours, ou de deux Pavillons, qui sont bâtis dessus, & qui servent comme d'arsenal ou de corps-de-garde. On admire aussi la beauté de leurs arches, qui sont de marbre dans plusieurs Villes, & la solidité extraordinaire de l'ouvrage (24).

Nombre des
Villes & des
Forts.

Les Forts & les Châteaux de défense sont d'autres exemples de la magnificence des Chinois; mais on en remet la description à l'article des Forces de l'Empire. C'est la multitude de ces édi-

(23) Celui de Peking a quarante pieds de hauteur,

(24) Chine du Pere Du Halde, pag. 240 & 288,

fices qui doit augmenter l'admiration des Etrangers. On ne compte pas moins de quinze cens quatre-vingt-une Villes murées dans les seize Provinces de la Chine. Le nombre des Forts & des Places fortifiées, de sept différens ordres, monte à plus de deux milles huit cens, sans y comprendre les Tours, les Châteaux & les Redoutes, dont on compte environ trois mille au long de la grande muraille, qui l'emporte elle-même sur tous les ouvrages du Monde (25). Le tiers des Habitans de l'Empire fut employé à la bâtir. Comme elle commence à la mer, on fut obligé, pour en jeter les fondemens de ce côté-là, de couler à fond plusieurs Vaisseaux chargés de fer & de grosses pierres. Elle fut élevée avec un art merveilleux. Il fut défendu aux ouvriers, sous peine de mort, de laisser la moindre ouverture entre les pierres. De-là vient que ce fameux ouvrage se conserve aussi entier que le premier jour qu'il fut bâti (26).

Grande mu-
raille.

Dans les lieux les plus fréquentés de chaque Ville, on voit une ou plusieurs Tours qui se font également admirer par leur hauteur & par la beauté de leur architecture. Elles portent le nom de

Tours des
Villes.

(25) On en a donné ci-dessus la description.

(26) Du-Halde, *ubi sup.* p. 5 & 262.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Pauta. Les unes sont composées de neuf étages ; mais elles n'en ont jamais moins de sept , qui diminuent par degrés à proportion qu'ils s'élèvent , & qui offrent des fenêtres de chaque côté. Le plus fameux édifice de ce genre est celui de Nan - king , qui se nomme la *grande Tour* , ou la *Tour de porcelaine*. On en a déjà donné quelque idée ; mais la meilleure description qu'on en puisse désirer est celle du Pere Le-Comte (27).

Temple de
la Reconnois-
sance, ou l'au-
ghen-tse.

Sa descrip-
tion.

Le *Pau-ghen-tse* , ou le Temple de la Reconnaissance , bâti par l'Empereur *Yong-lo* hors des murs de la même Ville , est élevé sur une pile de briques qui forment un grand perron , environné de balustrades de marbre brut & d'une rampe de sept ou huit degrés. La Salle , qui sert de Temple , a cent pieds de hauteur. Elle porte sur une petite base de marbre , qui ne s'élève que d'un pied , mais qui regne autour du mur à deux pieds de largeur. La façade est ornée d'une galerie , & de plusieurs colonnes. Les toits (car ces édifices en ont ordinairement deux ; l'un , qui termine les murs , & l'autre , qui s'élève au-dessus du premier) sont de thuyles vernies d'un verd luisant. L'intérieur est revêtu de

peintures , avec un grand nombre de compartimens engagés les uns dans les autres , qui ne font pas d'un agrément médiocre dans la plupart des ouvrages Chinois. A la vérité les forêts de solives, de chevrons & de lambourdes qui paroissent de toutes parts, ont quelque chose de singulier & même de surprenant , parce qu'elles font juger que la dépense & le travail en sont immenses. Mais cette confusion vient en effet de l'ignorance des ouvriers (28), qui ne sont point encore parvenus à cette agréable simplicité , dans laquelle consiste principalement la force & la beauté des édifices de l'Europe.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

La Salle du Temple de Pau - ghen - se n'a de lumière que ce qu'elle en reçoit par les portes. On en compte trois grandes du côté de l'Est , qui conduisent à la fameuse Tour dont on va lire la description & qui fait partie du Temple. C'est un octogone d'environ quarante pieds de diametre ; de sorte que la largeur de chaque face est de quinze pieds (29). Elle est environnée d'un mur de la même forme , qui est à

Tour de ce
Temple.

(28) Le Pere Le-Comte paroît un peu porté à rabaisser les ouvrages Chinois.

pieds de circonférence quoi que Gemelli , copiant ici le Pere Le-Comte , ne lui en donne que quarante.

(29) Ce seroit cent vingt

deux toises & demie de l'édifice. Le premier toit, qui est de tuiles vernies, semble sortir du corps de la Tour, & forme au-dessous une fort belle galerie. Les étages sont au nombre de neuf, dont chacun est orné d'une corniche, trois pieds au-dessus des fenêtres & d'un toit semblable à celui de la galerie, excepté qu'il ne peut être si saillant, parce qu'il n'a point de mur pour le soutenir. Le mur du rez-de-chaussée n'a pas moins de douze pieds d'épaisseur, sur huit pieds & demi de hauteur. Il est revêtu de porcelaine. La pluie & la poussière ont un peu altéré sa couleur ; mais on distingue encore que c'est de la porcelaine, quoique de la grosse espece. Des briques ne se seroient pas si bien conservées depuis plus de trois cens ans.

Escalier.

L'escalier intérieur est petit, & peu commode, parce qu'il est extrêmement haut. Les étages sont séparés entr'eux par d'épaisses solives, qui se croisent pour soutenir le plancher, & qui forment un plafond orné d'une grande variété de peintures ; si les peintures Chinoises, remarque le Pere Le-Comte, sont capables d'orner un appartement. Les murs des étages superieurs sont remplis de petites niches, qui contiennent des figures en bas-reliefs ; ce qui fait

une sorte de marqueterie assez agréable. Les dorures, qui regnent de toutes parts, n'empêchent pas que la matière ne paroisse de marbre ou de pierre polie, quoique l'Auteur soit porté à la prendre pour de la brique moulée. Il observe que les Chinois excellent à former toutes sortes de figures sur leurs briques, & que leur terre, qui est extrêmement fine & bien temperée, est plus propre que la nôtre à recevoir l'impression des moules. Tous les étages sont de la même hauteur, à l'exception du premier, qui est plus haut que tous les autres. L'Auteur ayant compté cent quatre-vingt-dix degrés, chacun d'environ dix pouces, la hauteur totale doit être de cent cinquante - huit pieds. Si l'on y joint celle du perron, celle du neuvième étage, qui n'a pas de degrés, & celle du toit, on peut donner à cette Tour environ deux cens pieds depuis les rez-de-chauffée.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Figures moulées.

Le sommet de tout l'ouvrage en est une des plus belles parties. C'est un fort gros mât, qui s'élevant du plancher de l'étage huitième, passe le toit de plus de trente pieds. Il est entouré, à la même hauteur, d'un gros cercle de fer, qui regne en spirale, avec des distances de plusieurs pieds; de sorte que dans

Sommet de la Tour.

MAGNIFI-
DENCE DES
CHINOIS.

l'éloignement on le prendroit pour une espèce de cône creux d'une grandeur extraordinaire. Il est terminé par une grosse boule dorée. Cet édifice, que les Chinois appellent la Tour de porcelaine, est assurément l'ouvrage le mieux imaginé, le plus solide & le plus magnifique de tout l'Orient (30).

Temples
nommés Pa-
godes,

La Chine est remplie de ces Temples, que les Européens ont nommés Pagodes, & qui sont consacrés à quelque Divinité fabuleuse. Les plus célèbres sont bâtis sur des montagnes stériles; mais les canaux, qui ont été ouverts à grands frais pour conduire l'eau des hauteurs dans les réservoirs, les jardins, les bosquets & les grottes qu'on a pratiquées dans les rochers contre l'excès de la chaleur, rendent ces solitudes extrêmement agréables. L'édifice consiste, moitié en portiques, pavés de grandes pierres quarrées & polies; moitié en salles & en pavillons, qui forment les coins des cours, & qui communiquent l'une à l'autre par de longues galeries, ornées de statues en pierre & quelquefois en marbre. Les toits sont fort éclatans par la beauté de leurs tuiles, qui sont vernies de jaune & de verd, avec des

(30) Mémoire du Pere ne du Pere Du Hable, P.
Le-Comte, p. 77, & Chi. 288 & suiv.

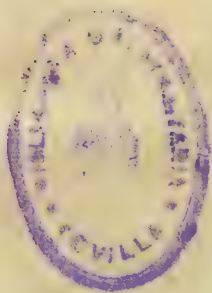
dragons

INTERIEUR D'UN TEMPLE D'IDOLES
tiré de Nieuhof.



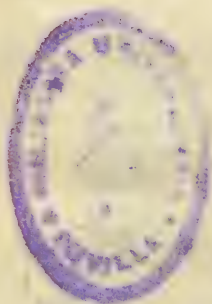
N Tardieu sculp.

T. VI. N.º II.



TEMPLE DE QUANG QUANG
MYAU.





dragons faillans de la même couleur à tous les coins.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.
Tour de cha-
que Temple.

La plupart de ces Temples ont une grande Tour séparée, qui se termine en dôme, où l'on monte par un bel escalier tournant. Le milieu du dôme forme ordinairement un autre Temple quarré, enrichi d'ouvrage à la Mosaique. Ses murs sont couverts de figures d'animaux & de monstres en relief (31). Telle est la forme ordinaire des Temples Chinois. Magalhaens assure qu'on en compte quatre cens quatre-vingt, qui sont très fameux & très fréquentés à cause de leur richesse, de leur magnificence, & des miracles que la superstition publique fait attribuer à leurs Idoles. Ils servent aussi de demeure aux Bonzes (32).

Les Arcs de triomphe, que les Chinois nomment *Pay sang & Pay-lew*, s'offrent en grand nombre dans chaque Ville; mais la plupart sont grossièrement travaillés & méritent peu d'attention. Quelques-uns sont entièrement de bois, à la réserve du piédestal, qui est de marbre. Suivant le Pere Le-Comte, ceux de Ning-po ont généralement trois portes; une au milieu, qui est fort grande, & deux petites aux côtés. Les pié-

Arce de
triomphe des
Chinois.

Leur descrip-
tion.

(31) Du-Halde, p. 289.

(32) Magalhaens, p. 46.

destaux sont de gros piliers quarrés, qui consistent dans une seule pierre. L'entablature est composée de trois ou quatre faces, ordinairement sans moulure & sans projection, à la réserve de la dernière, qui en offre une au lieu de frise, où l'on voit quelque Inscription gravée. Les piliers soutiennent, sans aucune apparence de corniche, un toit qui forme le sommet de la porte & qui ne peut être représenté que par le pinceau. Notre architecture gothique n'a rien elle-même de si bizarre. Chaque porte est composée des mêmes parties, sans autre différence que la grandeur. Celles qui sont de pierre n'en sont pas moins jointes par des tenons & des mortaises, comme si elles étoient de bois.

Leur hauteur
& leurs orne-
mens.

Ces monumens n'ont presque jamais plus de vingt ou vingt-cinq pieds de hauteur. Ils sont chargés de figures d'hommes, d'antiques, de fleurs & d'oiseaux, en relief & à jour. Ces ornemens sont médiocres pour la beauté de la sculpture ; mais ils sont détachés si proprement du corps de l'édifice, qu'ils ne paroissent joints que par des cordons ; ils se mêlent l'un dans l'autre sans aucune confusion. L'Auteur en conclut que l'habileté des anciens artistes surpassoit beaucoup celle des modernes ; car les

arcs de triomphe des derniers tems n'approchent point des anciens. Le corps de l'ouvrage est solide, sans aucune ouverture & sans aucune autre décoration qui servent à l'égayer. L'ordre, qui est le même dans les arcs anciens & modernes, n'a pas de ressemblance avec les nôtres, soit dans la disposition, soit dans la proportion des parties. On n'y voit ni chapiteaux ni corniches. La pièce qui a quelque rapport à nos frises, est d'une hauteur choquante pour les Européens ; mais elle n'en est que plus conforme au goût Chinois, parce qu'elle en a plus d'espace pour les ornemens qui accompagnent des deux côtés l'Inscription (33). Ce sont de belles figures & des sculptures en bosses, des fleurs, des oiseaux qui semblent voler hors de la pierre. Ces ouvrages sont les chefs-d'œuvre des Chinois. En un mot, leurs Arcs de triomphe ne sont pas sans beauté. La plupart étant placés dans les rues, à certaines distances, forment un spectacle qui a quelque chose de noble & d'agréable, sur-tout lorsque la rue est étroite. On compte plus d'onze cens de ces monumens, élevés à l'honneur des Princes, des hommes & des femmes il-

MAGNIFICENCE DES
CHINOIS.

(33) Le Comte, p. 86, & Du-Halde, *ubi sup.* p. 17 & 288.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Salles des
Ancêtres.

Bibliothé-
ques.

Palais des
Grands.

Mausolées.

Lois somp-
tueuses de la
Chine.

lustres, & des personnes renommées pour leur sçavoir & leur vertu (34). Il y a peu de Villes qui n'aient les siens.

Entre les édifices publics on peut nommer les Salles bâties à l'honneur des Ancêtres, les Bibliothèques, & les Palais des Princes & des Mandarins. Des premiers, on en compte sept cens neuf, qui sont distingués par leur grandeur & leur beauté. Les Bibliothèques, au nombre de deux cens soixante-douze, ont été bâties à grands frais, & ne manquent, ni de livres, ni d'ornemens. L'Empire contient trente-deux Palais de *Regules*, construits sur le modèle du Palais Impérial de Peking, & treize mille quatre cens quarante-sept Hôtels ou grandes maisons de *Quans*. On y peut joindre six cens quatre-vingt-cinq Mausolées ou Tombeaux, fameux par leur architecture & par la richesse de leurs ornemens (35).

Mais la plus grande partie des Palais, sur-tout les Hôtels des *Quans*, ou des Mandarins, quoique bâtis aux dépens de l'Empereur, n'ont guères plus de magnificence que les maisons des simples Particuliers. L'Empire Chinois a

(34) Magalhaens en compte onze cens cin- & lui.
quante neuf.

(35) Magalhaens, p. 41

Des Loix somptuaires, qui restraintent également le luxe des Grands & des Petits. Pendant le séjour que le Pere Le-Comte fit à Peking, un des principaux Mandarins, qu'il prit même pour un Prince, s'étant fait bâtir une maison un peu plus belle que les autres, fut accusé devant l'Empereur; & la crainte du péril qui le menaçoit lui fit prendre le parti de l'abattre avant que l'affaire fût jugée (36). Les maisons du commun des Habitans sont d'une extrême simplicité. On ne cherche qu'à les rendre commodés. Celles des riches sont ornées d'ouvrages de vernis, de sculptures & de dorures; ce qui les rend assez agréables à la vue.

La maniere de les bâtir est de commencer par l'érection d'un certain nombre de piliers, sur lesquels on pose le toit. Tous les édifices de la Chine étant de bois, il est rare que les fondemens aient plus de deux pieds de profondeur. Les murs sont ordinairement de brique ou d'argile, quoique dans plusieurs cantons on les fasse de bois. Ces maisons consistent généralement dans un rez-de-chaussée, à l'exception de celles des Marchands, qui ont un second étage, nommé *Lew*, dont ils font leur magasin.

Manière
Chinoise de
bâtir

(36) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 62.
B iij

MAGNIFI
CENCE DES
CHINOIS.

Dans les Villes, la plupart des maisons sont couvertes de tuiles creuses fort épaisses, dont le côté convexe est par dessous ; & pour fermer toutes les jointures, ils en appliquent d'autres dans une position contraire. Les solives & les chevrons sont de forme ronde ou carrée. Sur les chevrons on place des briques fort minces, en forme de grandes tuiles carrées, ou de planches ; ou des nattes de roseaux enduites de plâtre. Lorsque cette première couche est sèche, on range les tuiles dessus, en les joignant avec de la chaux de roche (37).

Disposition
des maisons
& des portes.

De quelque manière que les rues soient disposées, on a toujours soin de présenter la face des maisons au Sud, pour éviter les vents du Nord, qui ne conviennent point au tempérament des Chinois. C'est par cette raison que la porte est souvent de travers, dans quelque coin de la cour (38). Dans la plupart des maisons après avoir traversé le porche, on entre dans un fallon de trente ou trente-cinq pieds de longueur, sur la moitié moins de largeur, derrière lequel on trouve quatre ou cinq chambres sur une même ligne, de l'Est à l'Ouest. Celle du milieu porte le

(37) Du - Halde, page 148.
283 ; & Le - Comte, pa-

(38) Du-Halde, p. 240.

nom de chambre intérieure. Le toit est soutenu par des piliers élevés sur une base de pierre ; de sorte que dans une chambre de trente pieds, il y aura toujours vingt-quatre piliers d'un côté & le même nombre de l'autre, avec un seul aux deux extrémités. Ces piliers, qui ont ordinairement dix pieds de hauteur, supportent de grosses solives étendues de l'un à l'autre ; & de deux en deux piliers on place d'autres pièces de bois pour soutenir la charpente de la voûte. Ensuite on commence à bâtir les murailles.

La beauté des maisons consiste dans l'épaisseur des solives & des piliers, dans l'excellence du bois, & dans les ouvrages de sculpture qui sont l'ornement des portes. Il n'y a point d'autre escalier que les degrés d'entrée ; car chaque maison est toujours un peu élevée au-dessus du niveau de la terre. Mais au long de la façade on pratique une galerie de six ou sept pieds de largeur, bordée de belles pierres de taille. Dans certaines maisons, les portes du milieu répondant les unes aux autres, laissent voir dès l'entrée une longue suite d'appartemens.

Le Peuple emploie, pour la construction des murs, une sorte de briques qui ne sont pas cuites au feu ; excepté pour

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

En quoi consiste la beauté des maisons.

Matiere dont les murs sont construits.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS,

la façade, qui est toujours composée de briques cuites. Dans quelques Provinces, les maisons ne sont que d'argile détrempée. Dans d'autres, ce sont des claies de bois, revêtues de terre ou de mortier. Mais les murs des personnes de distinction sont de briques pilées, dont toutes les parties sont rejointes à l'aide d'un mastic, & reçoivent toutes sortes d'embellissemens de sculpture. Dans les Villages, sur-tout de quelques Provinces, les maisons sont généralement de terre, & les toits si ronds qu'ils paroissent plats. Ils sont composés de roseaux, appliqués sur des solives ou des lattes. Dans certaines Provinces on brûle, au lieu de bois, du charbon de mine; & dans d'autres, des roseaux ou de la paille. Comme les poiles y sont en usage, avec des cheminées fort petites, & quelquefois sans cheminée, on n'y scauroit faire de feu hors de la cuisine sans infecter toute la maison de fumée; sur-tout lorsqu'on y brûle des roseaux, dont l'odeur est insupportable à ceux qui n'en ont pas l'habitude.

Maisons des
Grands & de
Riches.

Les maisons des Grands & des Riches ne sont pas comparables à celles de France. Ce seroit abuser des termes, pour s'exprimer ici dans ceux de l'Auteur, que de leur donner le nom de Pa-

lais. Elles sont un peu plus élevées que celles du Peuple, & le sommet des toits est accompagné de plusieurs ornemens; mais ce n'est après - tout qu'un simple rez-de-chaussée. Les Tribunaux de Justice n'ont rien de plus magnifique. Si les cours sont spacieuses, les portes massives & quelquefois ornées de sculptures assez élégantes, il n'y a pas plus de magnificence que de propreté dans les chambres intérieures & dans les Salles d'audience (39).

Cependant les Palais des Princes & Leur étendue. des principaux Mandarins, comme ceux des personnes opulentes, sont étonnans par leur étendue; & la multitude de leurs cours & de leurs appartemens compense ce qui leur manque du côté de la magnificence & de la beauté. Ils sont composés de quatre ou cinq cours, séparées par autant de rangées d'édifices. Les aîles ne contiennent que des offices & des logemens pour les domestiques. Chaque façade a trois portes, dont celle du milieu, qui est la plus grande, offre des deux côtés plusieurs figures de lions en marbre (40). Devant la grande porte de la première cour est

(39) Du - Halde, p. 283 & suivantes. Le-Comte, pag. 148. soit fort commun à la Chine, on en voit peu dans les autres endroits des maisons.

(40) Quoique le marbre

MAGNIFI-
CLNCE DES
CHINOIS.

Description
du Palais d'un
grand Man-
darin.

une place, environnée d'une balustrade, qui est revêtue d'un beau vernis rouge ou noir. Les deux côtés sont flanqués d'une petite tour, d'où les tambours & d'autres instrumens de musique se font entendre à différentes heures du jour, sur-tout lorsque le Mandarin sort de sa maison ou qu'il monte sur son Tribunal.

La premiere cour est une grande esplanade, où ceux qui ont quelque demande à faire & quelque faveur à prétendre, obtiennent la liberté d'entrer. Les deux ailes sont composées de petits bâtimens, qui servent de Bureaux pour les Officiers du Tribunal. Au fond de la cour se présentent trois autres portes, qui ne s'ouvrent que dans le tems où le Mandarin doit monter sur son Tribunal. Celle du milieu est uniquement réservée pour les personnes de distinction. On passe dans une autre cour, dont le fond offre d'abord une grande salle, où le Mandarin administre la Justice. Cette salle est suivie de deux autres, qui lui servent à recevoir les visites. Elles sont d'une propreté singuliere & fort bien meublées. Telle est généralement la forme des grands Tribunaux.

On trouve ensuite une troisième cour, où se présente une salle beaucoup plus belle que celle des audiences publi-

ques. C'est le lieu où les amis particuliers du Mandarin sont introduits. Les édifices qui l'environnent sont habités par les domestiques. Au-delà de cette salle est une autre cour, qui contient les appartemens des femmes & des enfans du Mandarin, & qui n'a qu'une grande porte, où nul homme n'ose pénétrer. Cette partie du Palais est propre & commode. On y voit des jardins, des bosquets, des pieces d'eau & tout ce qui peut plaire à la vûe. Il se trouve des Chinois qui aiment les rochers & les monts artificiels, percés par des routes souterraines, & remplis de détours comme un labyrinthe, pour y jouir de la fraîcheur de l'air (41). Lorsqu'ils ont assez d'espace; ils font de petits parcs pour y nourrir des daims, & des lacs ou des étangs pour le poisson & les oiseaux de riviere (42).

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Ornement des jardins.

Les Chinois n'ont pas, comme les Européens, la curiosité d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maisons. On n'y voit point de tapisseries, de glaces ni de dorures. Comme les Mandarins tiennent leurs Palais de l'Empereur & qu'il leur arrive souvent de se les voir

Mœurs des Chinois.

(41) Quelques-uns, suivant Le-Comte, font des grottes & des montagnes dans leurs jardins.

(42) Magalhaens, p. 272, & Du-Halde, page 284.

ôter, ils ne font jamais de dépense extraordinaire pour les meubler. D'ailleurs, les visites ne se recevant que dans la grande salle qui est sur le devant de la maison, il n'est pas surprenant que les ornemens soient négligés dans les appartemens intérieurs, où ils seroient entièrement inutiles, parce qu'ils n'y seroient jamais vûs des Etrangers.

Les principaux meubles qu'on apperçoit dans les salles, sont de grandes lanternes de soie peinte, qui pendent du plafond; des tables, des cabinets, des paravents & des chaises. Tous ces meubles sont revêtus d'un beau vernis rouge & noir, si transparent qu'il n'empêche pas de découvrir les veines du bois, avec un mélange de toutes sortes de peintures, en or, en argent ou en d'autres couleurs. Les tables, les buffets & les cabinets sont chargés de porcelaines. Tout y paroît d'une propreté & d'un agrément admirables. Dans quelques endroits on y voit suspendues des pieces de satin blanc, peintes de fleurs, d'oiseaux, de montagnes & de paysages (43), ou couverres de sentences morales en gros caractères. D'autres se

(43) Le-Comte dit qu'on y voit les portraits des ancêtres de la maison, & que les murs sont quelquefois peints, avec une sorte d'architecture.

contentent de blanchir les murs ou de les couvrir de papier, avec une habileté qui est particulière aux Chinois.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Les lits sont d'une beauté singulière, sur-tout dans les maisons des Grands.

Beauté de leurs lits.

Toute la partie de bois est peinte, dorée & relevée par des ouvrages de sculpture. Dans les Provinces du Nord, les rideaux sont de double satin pendant l'hyver. Ils sont place en Eté aux taffetas blancs, à fleurs & à figures, ou à la plus belle gaze, qui est assez claire pour le passage de l'air, & assez serrée pour empêcher celui des cousins, insectes fort incommodes dans les Régions méridionales. Le Peuple emploie, pour s'en défendre, des étoffes fort minces, d'une sorte de chanvre. Les matelats sont fort épais & garnis de coton.

Dans les Provinces du Nord on fait des alcoves de brique, de différentes grandeurs, suivant le nombre des personnes qui composent une famille. On y joint un petit poile pour le charbon de terre, dont la chaleur se répand dans toute la maison, avec une espece d'entonnoir qui reçoit la fumée. Les poiles des personnes de distinction sont pratiqués dans le mur & s'allument du côté extérieur (44). Ainsi la chaleur se com-

Alcoves & poiles.

(44) Apparemment que ces poiles ressemblent à

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

munique si parfaitement aux lits & à toutes les parties d'une maison, qu'on n'a pas besoin de lits de plume comme en Europe. Ceux qui craignent de coucher dans une alcove de brique, suspendent au-dessus une sorte de hamak, composé de cordes ou de *Ratan*.

Etat des
chambres
pendant le
jour.

Le matin, on enlève tout ce qui a servi au repos du sommeil, & l'on met dans les chambres des tapis & des nattes pour s'y asseoir pendant le jour. Comme il n'y a point de cheminées, rien n'est si commode pour toute une famille, qui s'occupe ainsi de son travail sans ressentir le moindre froid & sans être obligée de recourir aux pelisses. Les gens du commun préparent leurs aliments & font chauffer leur vin ou leur thé à l'ouverture du poêle. Ces alcoves ou ces lits de brique, sont assez grands, dans les hôtelleries, pour servir à plusieurs voyageurs ensemble (45).

Grands
chemins de
la Chine.

L'attention du Gouvernement Chinois, comme celle des anciens Romains, s'étend aux grandes routes de l'Empire, & ne néglige rien pour les rendre sûres, belles & commodes. Une infinité d'hommes sont continuellement em-

ceux d'Allemagne & des
autres Pays du Nord.

& 156. Du - Halde, p.
184 & suiv.

(45) Le-Comte p. 147.

ployés à les rendre unies, & souvent à les paver, sur-tout dans les Provinces méridionales, où les chevaux & les chariots ne sont point en usage. La plupart sont fort larges, & si bien sablées, qu'elles se séchent aussi-tôt qu'il a cessé de pleuvoir. Les Chinois ont ouvert des chemins par-dessus les plus hautes montagnes, en perçant des rochers, en aplanissant les sommets & remplissant de profondes vallées. Dans quelques Provinces, les grandes routes sont autant de promenades, bordées de grands arbres, & quelquefois de murs hauts de sept ou huit pieds, pour empêcher les voyageurs de passer à cheval dans les terres; avec des ouvertures qui conduisent aux Villages.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Sur ces routes on trouve, à certaines distances, des lieux de repos pour ceux qui voyagent à pied. La plupart des Mandarins qui sont rappelés de leurs Emplois cherchent à se distinguer par des ouvrages de cette nature. On rencontre aussi des Temples, ou des Couvens de Bonzes, qui offrent pendant le jour une retraite aux voyageurs; mais on obtient rarement la permission d'y passer la nuit à la réserve des Mandarins, qui jouissent de ce privilège. Il se trouve des personnes charitables qui font

Commodités qui s'y trouvent.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS,

distribuer, pendant la belle saison, du thé aux pauvres voyageurs, & pendant l'hiver une sorte d'eau composée où l'on a fait infuser du gingembre. Les hôtelleries sont fort grandes & fort belles sur les grandes routes ; mais, dans les chemins détournés, rien n'est si misérable & si mal entendu.

Maisons de
repos pour les
Messagers Im-
périaux,

A chaque poste on rencontre une maison, qui se nomme *Tong - quan*, établie pour la réception des Mandarins & de ceux qui voyagent par l'ordre de l'Empereur. Ces édifices ne sont point aussi beaux qu'on pourroit se le figurer & qu'ils sont représentés par des Écrivains mal informés. Les uns sont fort grands, d'autres fort petits. Quelques-uns néanmoins ne manquent, ni de commodités, ni d'agrément. On jugera de tous les autres par la description de celui de Canton, qui est de l'espèce commune. Sa grandeur est médiocre. Il

Description
du *Tong quan*
de Canton.

est composé de deux cours & de deux principaux bâtimens, dont l'un, qui est au fond de la première cour, n'est qu'un *Tong*, c'est-à-dire, une grande salle ouverte pour y recevoir les visites. L'autre, qui termine la seconde cour, est divisé en trois pièces, dont celle du milieu forme un salon, ou une antichambre pour deux autres grandes chambres

qui sont sur les aîles, chacune avec son cabinet. Cette disposition est commune à toutes les maisons des personnes de qualité. Le salon ou l'antichambre, est orné de deux grandes lanternes de soie peinte & transparente, qui pendent en forme de lustre. La porte d'entrée & celle des cours offrent aussi deux grandes lanternes de papier, sur lesquelles on lit des Inscriptions en gros caracteres.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Sur les grands chemins on trouve, à de justes distances, une sorte de Tours, avec des guérites pour les sentinelles, & des étendarts, qu'on leve pour signal dans les cas d'alarme. Ces Tours sont composées de terre détrempée. Leur forme est quarrée. Elles ont des embrasures de biais, à la hauteur de huit pieds. Dans quelques Provinces on y place au sommet, des cloches de fer; mais celles qui sont sur la route de Peking n'ont ni guérites, ni creneaux. Les Loix ordonnent qu'il y ait sur toutes les grandes routes des Tours de cette espece, de cinq en cinq lis; c'est-à-dire, à chaque demi-lieue; une grande & une petite alternativement, avec une garde de soldats continuellement sous les armes, pour observer ce qui se passe aux environs & prévenir toutes sortes de

Tours &
Corps de gar-
des sur les
grands che-
mins.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Temples &
Monumens.

désordres. On les répare soigneusement lorsqu'elles tombent en ruine ; & si le nombre des soldats n'est pas suffisant, les Habitans sont obligés d'y suppléer. Les Villages, remplis de Temples, se présentent en grand nombre sur toutes les routes. Dans les grandes, on trouve, vis-à-vis de ces Temples, quantité de monumens que les Chinois nomment *Che-peys*, avec diverses Inscriptions. Ce sont de gros blocs de marbre, sur des bases de la même matière, où, par le moyen d'une mortoise & de quelques tenons, le bloc est aisément fixé. On en voit de la hauteur de huit pieds, larges & épais de deux. Mais leur hauteur commune n'est que de quatre ou cinq pieds, & leurs autres dimensions sont proportionnées. Les plus grands sont élevés sur une voûte de pierre. Quelques-uns sont environnés de grandes salles. D'autres n'ont pour enclos qu'un petit bâtiment de brique, mais sont couverts d'un toit fort propre. Leur forme seroit un quarré régulier, s'ils n'étoient un peu arrondis vers le sommet, & couverts de quelque figure grotesque d'une autre pierre. Les Habitans des Villes voisines érigent ces monumens à l'honneur des Mandarins, lorsqu'ils ont été satisfaits de leur gouver-

TEMPLE CHINOIS
à l'île de Nieuhof.





TCY WANG MYAN.



T. VI. N. XXXIX.



nement. Ces Officiers même en élèvent aussi, pour immortaliser quelques honneurs extraordinaires qu'ils ont reçus de l'Empereur, ou par d'autres motifs. Mais lorsqu'il est question d'une faveur Impériale, on y joint deux figures de dragons, diversement entrelacées.

MAGNIFICENCE DES CHINOIS.

Magalhaens observe que les Chinois ont des Itinéraires imprimés, ou des Livres qui contiennent les routes & les passages, tant par eau que par terre, depuis Peking jusqu'aux parties les plus éloignées de l'Empire, avec l'ordre des Postes & les distances d'une Ville à l'autre, pour la commodité des Mandarins & des autres Voyageurs. Dans ce Livre, tous les grands chemins de la Chine sont divisés en onze cens quatre-vingt-cinq, qui ont chacun leur hôtellerie royale. Toutes ces hôtelleries portent le nom de *Ye* ou *de Chin*, qui signifie, *Lieux de repos & de plaisir*. On en trouve aussi sept cens trente-cinq dans les Villes du premier & du second Ordre, dans les Villes frontières & dans les Châteaux du centre de l'Empire; deux cens cinq dans les Bourgs qui se nomment *Ye*, & trois cens trois dans ceux qui s'appellent *Chin*, (46). Mais il y a

Itinéraires Chinois. Ce qu'ils contiennent.

(46) Relations de la Chine par Magalhaens, p. 32 & suivantes.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Commodités
pour les voya-
ges & les
transports par
eau.

ici une différence entre le nombre gé-
néral & le nombre particulier, dont la
conciliation ne paroît point aisée. Out-
tre les chemins de terre, la Chine est
remplie de commodités pour les voya-
ges & les transports par eau. Les rivie-
res navigables & les canaux y sont en
fort grand nombre. On trouve au long
des rivières un sentier commode pour
les gens de pied, & les canaux sont bor-
dés d'un quai de pierre. Dans les can-
tons humides & marécageux, on a con-
struit de longues chauffées, pour la com-
modité des voyageurs & de ceux qui ti-
rent les Barques. Il y a peu de Provinces
qui n'ayent pas une grande rivière ou un
large canal, qui lui sert de grand che-
min d'eau; & la rivière est souvent bor-
dée, à la hauteur de dix ou douze pieds
de belles pierres quarrées qu'on pren-
droit dans quelques endroits pour du
marbre gris ou couleur d'ardoise. Ces
bordures étant quelquefois de vingt ou
vingt-cinq pieds, on a besoin de quan-
tité de machines pour élever l'eau & la
faire entrer dans les terres.

Beauté des
Canaux & des
Ponts.

On voit plusieurs canaux qui s'éten-
dent l'espace de dix lieues en droite li-
gne. Tel est celui qui est entre *Su-cheu-
fu* & *Vu-si-hyen*. Le canal de *Hang-
cheu-fu*, au Nord-Ouest, a par-tout

plus de quinze brasses de largeur, dans une fort longue étendue en droite ligne. Ses rives sont bordées de pierre, & de maisons fort serrées, qui contiennent un nombre infini d'Habitans. D'espace en espace, les grands canaux sont couverts de ponts, à trois, cinq ou sept arches. Celle du milieu a quelquefois trente-fix & jusqu'à quarante-cinq pieds de large; avec tant de hauteur, que les Barques passent dessous sans baisser leurs mâts. Les arches des côtés ont rarement moins de trente pieds de largeur, & diminuent à proportion. Le sommet de chaque arche est bien bâti. Le jambage est si étroit, que dans l'éloignement toutes les arches paroissent suspendues en l'air.

Les principaux canaux se déchargent, des deux côtés, dans un grand nombre de petits, qui se subdivisant en quantité de ruisseaux, communiquent ainsi à la plûpart des Villes & des Bourgs. Ils forment des étangs & de petits lacs, qui arrosent les plaines voisines. Outre ces canaux, qui sont d'une commodité extrême pour les voyageurs & les Négocians, l'industrie des Chinois en a creusé d'autres, pour rassembler les eaux de pluie qui servent à la fécondité du riz dans les plaines (47).

(47) Mémoires du Pere Le-Comte, p. 101 & suiv.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.
Grand Canal
de Yun-lyang-
ho.

Mais rien ne peut être comparé dans ce genre au grand canal qui porte le nom de *Yun lyang-ho*, c'est - à - dire le Canal pour le transport des marchandises ; & souvent celui de *Yun - ho*, le Canal-royal. Il traverse tout l'Empire du Nord au Sud (48). On a commencé à le former par la jonction de plusieurs rivières ; mais, dans les lieux où les rivières manquent, on n'a pas laissé de le continuer en suivant les niveaux, comme dans les Provinces de *Pe-che-li*, de *Chang-tong* & de *Kyang-nan*, où les montagnes, les carrières & les rochers n'étoient pas en assez grand nombre pour causer de l'embarras aux ouvriers. Il n'a pas moins de cent soixante lieues de longueur dans ces trois Provinces.

Immensité
de son cours.

Ce fameux canal, dont le nom revient si souvent dans les Relations des Voyageurs (49), commence à la Ville de *Tyen-tsing-wey* dans *Pe-che-li*, qui est située sur la rivière de *Pay* ou de *Pe-ho*. Après avoir traversé les Provinces de *Pe-che-li* & de *Chang - tong*, il entre dans celle de *Kyang-nan*, où il se joint au *Whang-ho* ou à la rivière jaune. On continue de naviguer pendant deux

Du-Halde, p. 265, 286
& 325.

lieues, & trois cens se-
lement à la page 326.

(48) A la page 286,
l'Auteur lui donne six cens

(49) Voyez ci-dessus
Journaux des Voyageurs

jours sur cette riviere, d'où l'on entre dans une autre. Ensuite le canal recommence & conduit à la Ville de Whayngan-fu. De là, passant par quantité de Villes, il se rend à *Yang-cheu-fu*, un des plus fameux Ports de l'Empire. Un peu plus loin il entre dans la grande riviere de *Yang-tse kyang*, à une journée de *Nan king*. La navigation continue par cette riviere jusqu'au Lac de *Poyang*, dans la Province de *Kyang-si*. On traverse ce Lac pour entrer dans la riviere de *Kan-kyan*, qu'on remonte jusqu'à *Nan-ngan-fu*. Ensuite on fait douze lieues par terre jusqu'à *Nanhyang-fu* dans la Province de *Quang-tong*, où l'on se rembarque sur une riviere pour se rendre à Canton.

Ainsi, par la moyen des rivières & des canaux, on peut voyager fort commodément de Peking jusqu'au dernieres extrémités de l'Empire, c'est-à-dire, l'espace d'environ six cens lieues, sans autre interruption qu'une journée de marche pour traverser la montagne de *Mey-lin*. Encore peut-on se dispenser de quitter sa Barque, si l'on veut prendre par les Provinces de *Quang-si* & de *Hu-quang*; ce qui n'est pas difficile dans les grandes eaux, parce que les rivières de *Hu-quang* & de *Kyang-si* se rendent

Chemin
qu'on peut
faire par
eau.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

au Nord dans le *Yang-tse-kyang*. Une brassée & demie d'eau suffit pour cette navigation. Mais lorsque les eaux s'envoient assez pour faire craindre qu'elles ne surmontent leurs rives, on ouvre en divers endroits, des tranchées, qu'on ne manque point ensuite de fermer soigneusement (50).

Par qui le
grand canal
fut entrepris.

Ce grand ouvrage, qui passe pour une des merveilles de l'Empire Chinois fut exécuté par l'Empereur *Chi-tsu* ou *Hu-per-lye*, qui étoit le fameux *Kublai-kan*, petit-fils de *Jen-ghiz-kan*, & Fondateur de la vingtième Dynastie des *Yeuns*. Ce Prince ayant conquis toute la Chine, après s'être déjà rendu Maître de la Tartarie occidentale, résolut de fixer sa résidence à Peking, comme au centre de ces vastes domaines. Mais les Provinces du Nord n'étant pas capables de fournir assez de provisions & de commodités pour la subsistance de ses nombreuses armées & de sa Cour, il fit construire un grand nombre de Vaisseaux & de longues Barques, pour en faire apporter des Provinces maritimes. L'expérience lui fit connaître le danger de cette méthode. Une partie de ses Vaisseaux périssoient par la tempête. D'autres étoient arrêtés par les

(50) Du-Halle, p. 17, 286 & 326.

calmes.

calmes. Enfin, pour remédier à ces deux inconvéniens, il prit le parti de faire creuser un canal ; entreprise merveilleuse, où la dépense répondit à la difficulté de l'ouvrage & à la multitude innombrable des ouvriers.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

L'habileté des Ministres qui furent chargés de l'exécution de ses ordres éclata d'abord dans le choix qu'ils firent d'un lieu commode pour l'ouverture du terrain. Ils jugerent qu'il falloit commencer par quelque rivière, dont les bords eussent une pente si égale, que le cours pût être divisé & l'eau conduite par des routes contraires. Après bien des recherches, ils se déterminèrent pour celle de *Wen-ho* (51) dans la Province de *Chang-tong*. Le point de division, suivant les Missionnaires, est près d'une petite éminence, à trois lieues de la petite Ville de *Wen-chan-hyen*. Ce lieu porte le nom de *Fu-chui-myau*, qui signifie, *Temple de la division des eaux* (52), parce qu'il est consacré à *Long-*

Avec que-
le habileté cet
ouvrage fut
conduit.

(51) En 1720.

(52) Magaihaens raconte (p. 117) qu'à une demi-journée du canal, vers l'Est, on trouve entre de hautes montagnes un grand Lac, d'où sortoit autrefois une assez grande rivière, qui se ren-

doit dans la Mer orientale ; que les Chinois ayant ouvert un canal au travers de la montagne, détournèrent le cours de cette eau vers le Temple, & creusèrent deux autres canaux pour diviser l'eau en deux parties, auxquelles ils

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

wang, que les Bonzes regardent comme le Maître ou le Génie des eaux (53). Après cette division de la rivière de *Wen-ho*, dont la plus grosse partie fournit de l'eau au Canal dans son cours vers le Nord, il reçoit la rivière de *Wey-ho*, qui vient de la Province de *Ho-nan*, & parcourant beaucoup de Pays, il va se joindre près de *Tyen-tsing-wey*, à la rivière de *Pay-ho*, qui venant de *Peking*, va se décharger dans la Mer orientale. Mais il en reste un bras, qui, sans avoir plus d'un tiers de la grosseur du corps, recommence le canal au Sud, vers la rivière jaune ou le *Whang-ho*. Il traverse d'abord des marais & des lacs, dont quelques-uns forment eux-mêmes le canal, & d'autres lui fournissent de l'eau par le moyen de diverses écluses, que les Chinois nomment *Cha*. Ces écluses s'ouvrent ou se ferment au gré de ceux qui les conduisent, avec des planches dont on bouche leurs ouvertures (54).

furent prendre un cours opposé ; qu'il y a au milieu de la rivière une Barque dont la proue fait face au Temple ; enfin, que l'eau coule d'un côté au Nord, & de l'autre au Sud.

(53) Magalhaens l'appelle *Fuen-chien-mjan*, ou le

Temple de l'Esprit qui dirige les eaux. Il est situé entre les Villes de *Tong-ping-cheu* & de *Tsi-ning-cheu*.

(54) Gemelli prétend que cette eau vient d'un Lac à l'Est ; qu'elle est conduite par un canal taillé au

Les bordures de pierre, par lesquelles on a pratiqué ces ouvertures portent fort improprement le nom de Dignes (55) dans les Voyageurs (56), parce qu'elles ont été construites dans le Canal même pour diminuer sa largeur, ne laissant que l'espace nécessaire pour le passage d'une grande Barque, & qu'elles servent comme autant d'écluses, à resserrer l'eau, suivant la quantité dont on a besoin. Cette précaution est quelquefois nécessaire, sur-tout dans les tems de sécheresses; car le cours divisé du Wen-ho ne pouvant fournir plus de cinq ou six pieds d'eau, on s'est efforcé de le retarder & même de l'arrêter, par un grand nombre de coudes & de détours qu'on a ménagés dans le Canal. Il n'a pas plus de trois pieds d'eau dans certaines années où la pluie manque; ce qui ne suffit pas pour les grandes Barques Impériales, qui transportent à la Cour les tributs, & les provisions. On est obligé par conséquent, dans les lieux où cet inconvénient se fait sentir, d'avoir recours à cette sorte d'écluses,

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.
Ecluses ou
Pertuits.

milieu d'une montagne, & qu'elle est amenée au Temple avec tant d'art, qu'en arrivant vis-à-vis, une partie coule au Nord & l'autre au Sud.

(55) Magalhaens, page 114. Du-Halde, page 17 & 325.

(56) C'est le nom que leur donne le Pere Le-Comte.

parce qu'il n'y a pas d'autre bassin que le Canal même. Mais leur nombre n'est pas si grand que certains Voyageurs l'ont prétendu. Il ne passe point quarante-cinq (57). Les mêmes Ecrivains ont commis une autre erreur en leur donnant plus de trente pieds de largeur, & lorsqu'ils ont assuré que le Canal étoit continuellement bordé de pierre. Il ne l'est que par intervalles. On est souvent dans la nécessité de réparer les bords, soit dans les endroits où la terre est si sablonneuse qu'elle s'éboule facilement, soit près des lacs, où la violence des eaux, causée par les pluies, creuse & renverse des terres qui sont probablement celles qu'on a tirées du Canal en le creusant (58).

Difficulté à
les passer.

Magalhaens observe qu'il n'est pas facile de passer quelques-unes de ces écluses, sur-tout celle que les Chinois nomment *Tyen-si-cha*, c'est-à-dire, *Reine* ou *Maîtresse du Ciel*, pour exprimer sa hauteur extraordinaire. Au-dessus de cette chute d'eau les Barques sont tirées par quatre ou cinq cens bateliers, & quelquefois par un plus grand nombre, avec des cables & des cordes attachées à la proue, tandis que d'autres travail-

(57) Nieuhof & Navarrete en comptent soixante-douze.

(58) Du-Halde p. 18, & Magalhaens, p. 115.

lent aux cabestans qui sont placés sur les murs. Lorsque toutes les cordes ont été soigneusement attachées, ils commencent à tirer avec beaucoup de mesure, au son d'un bassin, sur lequel on bat d'abord lentement. Mais aussi-tôt que la Barque est à demi levée au-dessus du canal supérieur, le courant devenant beaucoup plus fort, on bat beaucoup plus vite sur le bassin; & les bateliers réunissant toutes leurs forces, poussent la Barque & la font monter d'un seul coup. Il ne reste ensuite aucun péril, parce qu'elle se trouve en sûreté dans l'eau morte qui est entre le bord du canal & le milieu du courant. Il est plus aisé de faire descendre les Barques, à ces chûtes d'eau, que de les faire monter; c'est-à-dire, que l'opération est plus prompte quoiqu'elle soit plus dangereuse. Pour éloigner le péril, ceux qui tiennent les cordes des deux côtés du Canal, les tirent ou les lâchent suivant le besoin. D'autres, demeurant fermes au milieu de la Barque, s'efforcent, avec de grands crocs, de la tenir constamment au milieu du Canal. Aussi-tôt qu'elle est tombée dans le canal inférieur, on lâche toutes les cordes; & pendant quelque tems (59) elle

(59) Magalhaens, *Ibid.* Le-Comte p. 104.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Préservatifs
pour la sûreté
du Canal.

est emportée par le courant avec la vitesse d'une flèche.

Les ouvriers, qui furent employés à creuser le Canal eurent beaucoup de difficultés à combattre au-delà du *Whang-ho*. Pour le conduire jusqu'au *Kyang*, ils se virent dans la nécessité d'élever de grandes chaussées de pierres & de construire d'autres ouvrages près de *Whay-ngan-fu*, pour résister aux eaux d'un grand Lac, qui est à l'Ouest, & à celles de la rivière de *Quay-ho*, qui se débordant après les grandes pluies, tomboient impétueusement dans le Canal. Ces ouvrages sont les meilleurs qu'on ait imaginés pour sa sûreté. On en voit aussi d'assez bons, près de *Yang-cheu-fu*, qui servent de quais à cette Ville.

Autre Canal
plus commo-
de.

Au-delà du *Yang-tse-kyang* on trouve un autre Canal, qui partant de celui-ci, à *Chin-kyang-fu* & passant par *Chang-cheu-fu* & *Su-cheu-fu*, reçoit plusieurs autres canaux de la Province de *Che-kyang*. Il est d'autant plus commode, qu'il n'est point embarrassé par des écluses & d'autres ouvrages de cette nature; ce qui vient de l'égalité du Pays, de la nature des terres & de l'abondance des eaux sans aucune pente; avantages qui ne se trouvent guères rassemblés dans d'autres lieux.

Les cantons où l'on crût pouvoir creuser des canaux sans nuire au grand, en ont un grand nombre de petits, qui servent de communication pour le commerce entre les Villes voisines ou les grands Villages (60).

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.
Petits Ca-
naux de com-
munication.

Le Pere Le-Comte observe que dans quelques endroits où la disposition du terrain n'a pas permis de former une communication entre deux canaux, on ne laisse pas de faire passer les Barques de l'un à l'autre, quoiqu'il y ait plus de quinze pieds de hauteur à surmonter. A l'extrémité du canal supérieur on a construit un double glacis, ou un talus de pierre de taille. Lorsque la Barque arrive dans le canal inférieur, au lieu qui répond à cet ouvrage, elle est élevée, avec le secours des cabestans, jusqu'au sommet du premier glacis, d'où son propre poids la fait glisser, par le second glacis, dans le canal supérieur. On la fait descendre de même du canal supérieur dans l'autre. L'Auteur ne comprend pas sans peine comment les Barques Chinoises, qui sont ordinairement fort longues & très pesamment chargées, ne se brisent pas par le milieu lorsqu'elles se trouvent comme suspendues en l'air sur l'angle aigu des deux

Passage d'un
Canal à l'autre par des
glacis.

(60) Du - Halde, p. 18.

glacis. Cependant il n'apprit jamais qu'il fut arrivé le moindre accident par cette voie, & l'unique précaution que prennent les Négocians, lorsqu'ils ne veulent pas quitter leur bord, est de se faire lier avec une corde, pour éviter d'être secoués d'un bout à l'autre. On ne trouve point de ces écluses dans le grand Canal, parce que les Barques Impériales, qui sont aussi grandes que nos Frégates, ne pourroient être élevées à force de bras, ni garanties du malheur qui ne fait que menacer les autres (61). On rencontre un double glacis dans le Canal qui est entre *Chau-king-fu* & *Ning-po-fu*. Les Barques qu'on emploie dans cette route sont construites en forme de gondoles, & leur quille est d'un bois assez dur pour soutenir tout le poids du Bâtiment (62).

Canal de
la Province
de Quang-si.

Dans la Province de Quang-si, on joint la rivière qui tombe dans la mer à Canton, avec celle qui traversant la Province de Hu-quang se joint au grand *Kyang*, dans le lieu où finit le grand Canal. L'eau qui descend des montagnes dans la partie septentrionale de la Province forme près de *Hing-ngan-hyen*, une petite rivière, qui étant rel-

(61) Mémoires du Pere
Le-Comte, p. 104 & suiv.

(62) Du-Halde, *ubi supra*.

ferrée par des (63) bords d'une hauteur égale au plus haut terrain qu'elle traverse, s'enfle au-dessus de son lit naturel & décharge l'eau qu'elle a de surplus. Mais ce canal, qui ne va pas fort loin pour entrer dans les deux rivières qu'on vient de nommer, n'est pas si commun de ni si bien entretenu que le grand. Il est souvent si bas, que dans plusieurs endroits les Barques glissent plutôt sur le sable qu'elles ne sont portées sur l'eau. Cependant les Marchands donnent la préférence à cette route. Ils renoncent à celle de Canton par la Province de Kyang-si, pour éviter l'embarras d'avoir à transporter leurs effets par terre, comme on l'a fait observer, pendant l'espace d'une journée entière.

Il y a la même difficulté à voyager de Canton par la Province de Hu-quang. On est obligé de quitter, à *I-chang-hyen* la rivière qui, passant à *Chau-cheu-fu*, tombe dans celle de Canton. De là on compte sept lieues jusqu'à la belle Ville de *Ching-cheu*, où l'on s'embarque sur une autre rivière qui se joint au grand Kyang. Mais lorsque les eaux

Difficultés
de la route de
Hu-quang.

(63) Cette sorte d'écluses, qui servent à grossir l'eau en arrêtant son cours, n'est ordinairement que de terre, soutenue par des

pieux. L'ouverture est bouchée avec des planches, des nattes & d'autres choses de la même nature.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

sont hautes, on ne souffre aucun retardement dans la route qui traverse de Kyang-si & de *Hu-quang*. C'est un avantage inestimable pour la Chine, de pouvoir entretenir si facilement un Commerce réglé entre toutes ses Provinces, par les communications constantes du grand Canal & d'une infinité de petits, qui viennent s'y joindre comme autant de routes de traverse (64).

Longueur du
grand Canal.

Navarette donne deux cens lieues de longueur au grand Canal (65). Etant arrivé au milieu, il vit sur la rive un grand Temple, près duquel est une assez grande source, qui se divise, dans le même lieu en deux petits ruisseaux (66), l'un qui tourne au Nord, l'autre

Inconvénient
de la disette
d'eau.

au Sud. Cette eau ne suffisant pas pour les grandes Barques, on est souvent forcé d'attendre les pluies; & le nombre des Barques qui sont arrêtées par cet obstacle se multiplie quelquefois jusqu'à sept ou huit cens. C'est ce que l'Auteur vit arriver en 1665, dans le voyage

Remède qu'on y apporte
par des écluses.

qu'il fit à Peking. Mais pour remédier à cet inconvénient, on a bâti huit fortes écluses, composées de deux bons

(64) Du-Halde page 73 & suiv.

(65) Du-Halde lui donne cent soixante lieues.

(66) Nieuhof l'appelle Rivière de *Luen*, ou plus

tôt de *Yuen*, & remarque qu'elle prend deux cours opposés, sans en expliquer la raison. Voyez ci-dessus sa Relation.

murs de pierre, qui, s'avancant des bords de la rivière jusqu'au milieu, ne laissent de passage que pour une simple Barque. Chaque écluse à son Mandarin, avec un grand nombre de Bateliers pour assister les passans. Lorsque les écluses sont fermées, l'eau qui se trouve dans l'intervalle s'élève de plus d'une brassée & demie dans l'espace d'un jour; ce qui suffit pour la facilité du passage. On y observe beaucoup d'ordre, & les rangs sont gardés suivant le degré des Passans qui se présentent. Entre les personnes de rang égal, ceux qui arrivent les derniers achètent quelquefois une place plus avancée. Ces délais rendent la navigation fort ennuyeuse; mais la dépense du transport par terre seroit excessive. Il a fallu beaucoup d'art pour faire arriver ce Canal à sa perfection. Il est rempli de coudes & de détours, par lesquels on s'est efforcé de ralentir la violence du courant. Les Barques de toutes sortes de grandeurs, que l'Auteur vit sur la route, étoient si nombreuses, qu'avec la connoissance qu'il avoit des Mathématiques, il trouva qu'il y en avoit assez pour bâtir un Pont depuis Macao jusqu'à Goa (67);

Prodigious
nombre des
Barques Chi-
noises.

(67) Cette remarque est sans doute une exagération très-peu mathématique.

MANIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

c'est-à-dire, d'environ neuf cens lieues de longueur. Cependant les autres rivières n'en offrent pas un moindre nombre; & l'Auteur est persuadé, comme d'autres Ecrivains, que la Chine contient seule plus de Barques & de Vaisseaux que tout le reste du Monde connu (68).

Corps-de-
gardes au
long des
canaux.

Au long des routes d'eau, on trouve par-tout, à la fin de chaque lieue, un *Tang* (69) ou un Corps-de-garde, de dix, cinq ou moins de soldats, qui entretiennent une correspondance continue par des signaux. La nuit, ils tirent une petite piece de canon. Pendant le jour, ils s'entravertissent par une épaisse fumée de feuilles & de branches de pin, qu'ils brûlent dans trois petites étuves, en forme de pyramides, ouvertes par le sommet (70).

Quais &
Ponts des
Chinois.

Les Chinois ne sont pas moins magnifiques dans leurs Quais & leurs Ponts que dans leurs Canaux. On ne sçauroit voir sans étonnement la longueur des quais & la grandeur des pierres dont ils sont bordées. Les ponts, comme on l'a déjà remarqué, sont admirables par leur hauteur & par leur construction. Comme le nombre en est fort grand, ils forment une perspective fort noble & fort

(68) Voyez ci-dessus la Relation de Navarette.

(69) Ou *Tang-pu*.
(70) Du-Halde p. 287.

agréable dans les lieux où les canaux sont en droite ligne.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.
Ponts d'une
seule arche.

On voit à la Chine des ponts d'une seule arche, qui est à demi-circulaire & bâtie de pierres ceintrées, longues de cinq ou six pieds, sur cinq ou six pouces d'épaisseur. Quelques-unes sont polygones. D'autres ponts ont, au lieu d'arches, trois ou quatre grandes pierres, placées, comme des planches, sur des piliers ou des jambages. Ces pierres ont quelquefois jusqu'à dix-huit pieds de long. On voit un grand nombre de ces derniers ponts sur le grand Canal. Il n'est pas difficile de faire comprendre la méthode Chinoise dans ces édifices. Après avoir achevé les côtés des arches, ils prennent des pierres de quatre ou cinq pieds de longueur & larges d'un demi-pied, qu'ils placent alternativement debout & de travers, en observant que la situation des dernières soit exactement horizontale. Ainsi l'épaisseur du sommet de l'arche n'est que celle d'une de ces (71) pierres.

Maniere de
les construire.

Comme le pont, sur-tout lorsqu'il est d'une seule arche, a quelquefois quarante ou cinquante pieds de largeur entre les deux côtés de l'arche, & qu'il est

(71) On juge que ce pavé n'est pas trop fort; mais il n'y passe jamais de voitures à roues.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

ordinairement beaucoup plus haut que la rive, on forme aux deux bouts un talus, divisé en petits degrés, dont chacun n'a pas plus de trois pieds de hauteur. Il s'en trouve néanmoins où les chevaux ne passeroient pas sans peine. Mais tout l'ouvrage est généralement fort bien composé.

Les ponts qui ne sont faits que pour la commodité du passage, sont ordinairement bâtis comme les nôtres, avec de gros piliers de pierre, qui sont capables de rompre la force du courant, & de soutenir des arches si larges & si hautes, que le passage est aisé pour les plus grands Barques. Le nombre en est fort grand dans toutes les parties de la Chine. L'Empereur n'épargne point la dépense pour accorder des faveurs de cette nature au Public. (72).

Beauté de
l'ancien Pont
de Lu ken-
kyau.

Plusieurs de ces ponts sont distingués par leur beauté. Celui de *Lu-ken-kyau*, bâti sur le *When-ho* (73), ou la rivière bourbeuse, deux lieues & demie à l'Ouest de Peking, étoit un des plus beaux qu'on eût jamais vus, avant qu'il eût été ruiné en partie par une inondation, au mois d'Août 1688. Il avoit sub

(72) Du-Halde, page 17 & 287.

(73) Marco - Paolo décrit ce Pont au liv. II,

chap. 37. Il nomme la rivière *Puli Sangau*, nom de la Tartarie orientale.

sisté deux mille ans, suivant le témoignage des Chinois, sans avoir souffert la moindre altération. Toute sa masse étoit de marbre blanc, travaillé avec beaucoup d'art. Des deux côtés, il avoit soixante-dix piliers, à la distance d'un pas l'un de l'autre (74), séparés par des panneaux de beau marbre où l'on voyoit des fleurs, des feuillages, des figures d'oiseaux & de plusieurs sortes d'animaux, fort délicatement gravées. L'entrée, du côté de l'Est, offroit deux lions d'une taille extraordinaire, sur des piédestaux de marbre, avec plusieurs autres petits lions en pierre, les uns montant sur le dos des grands, d'autres descendant, & d'autres rampant entre leurs jambes. Le côté de l'Ouest étoit orné de deux figures d'éléphants (75) travaillées avec beaucoup d'habileté (76) & placées aussi sur des piédestaux.

Mais la Chine a peu de ponts qui puissent être comparés à celui de *Fu-chou-fu* (77), Capitale de la Province de Fo-kyen. La rivière, qui est large d'un mille & demi, forme de petites îles en se divisant en plusieurs bras. Tou-

Pont de *Fu-chou-fu*.

(74) Sept pieds & demi.

(75) Du-Halde met *En-fan* au lieu d'*Eléphants*.

(76) Magalhães, pa-

ge 11, & Du-Halde, page 288.

(77) On en a déjà parlé dans les Journaux.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS,

tes ces Isles sont unies par des ponts , qui ont ensemble huit lis & soixante-dix brasses Chinoises de longueur. Le principal offre plus de cent arches , bâties de pierre blanche , avec des balustrades de chaque côté. Sur ses arches s'élève , de dix en dix pieds , de petits pilastres quarrés , dont les bases ressemblent à des Barques creuses. Chaque pilastre soutient des pierres de traverse , qui servent de support aux pierres du rez de-chaussée.

Pont de
Suen - cheu-
fu. Sa beauté
extraordinaire.

Le pont de *Suen-cheu-fu* (78) l'emporte sur tous les autres. Il est bâti à la pointe d'un bras de mer , qu'on seroit obligé , sans ce secours , de passer dans des Barques avec beaucoup de danger. Sa longueur est de deux mille cinq cents vingt pieds Chinois. Sa largeur de vingt. Il est supporté par deux cents cinquante-deux grosses pierres ; c'est-à-dire de chaque côté par cent vingt-six. La couleur des pierres est grise ; l'épaisseur égale à la longueur.

On ne comprend pas facilement d'où les Chinois ont tiré ces prodigieuses masses de pierre , ni comment ils ont pû les tailler & les placer dans une hauteur au-dessous de laquelle les Barques

(78) Il se nomme aussi Pont de *La-jang* , comme on l'a vu dans les Journaux,

trouvent un passage. Le pont de *Suen-cheu-fu*, est revêtu d'ailleurs d'un grand nombre d'ornemens, qui sont de la même pierre. En un mot, ajoute l'Auteur, les ouvrages les plus remarquables & les plus estimés dans les autres Pays, n'ont rien de comparable à ce pont (79).

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pu bâtir des ponts de pierre, ils ont inventé d'autres méthodes pour y suppléer. Le fameux pont de fer (tel est le nom qu'on lui donne) à *Quay-cheu*, sur la route de *Yun-nan*, est l'ouvrage d'un ancien Général Chinois. Sur les deux bords du *Pan-ho*, Torrent qui a peu de largeur, mais qui est très profond, on a construit une grande porte entre deux gros piliers de pierre, larges de six ou sept pieds sur dix-sept ou dix-huit de hauteur. Des deux piliers de l'Est pendent quatre chaînes, attachées à de gros anneaux, qui vont aboutir aux deux piliers de l'Ouest, & qui étant jointes par d'autres petites chaînes, ont quelque ressemblance avec un filet. On a placé, sur ce pont de chaînes, des planches fort épaisses, qu'on a trouvé le moyen de joindre ensemble pour en faire un plain-pied continu. Mais comme il

Pont à chaînes, d'une structure singulière.

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

reste quelque distance jusqu'aux portes & aux piliers, parce que les chaînes se courbent en arc, sur-tout lorsqu'elles sont chargées, on a remédié à ce défaut avec le secours d'un plancher, supporté par des tasseaux ou des consoles. Des deux côtés du plancher on a dressé de petits pilastres de bois, qui soutiennent un toit de la même matière, dont les deux bouts portent sur les piliers de pierre des deux rives.

Autres ponts
remarquables.

Les Chinois ont fait quelques autres ponts à l'imitation de celui-ci. On en connoît un particulièrement sur la rivière de *Kin-cha-hyang*, dans l'ancien canton de *Lo-lo*, qui appartient à la Province de *Yun-nan*. Celle de *Se-chuen* en a deux ou trois autres, qui ne sont soutenus que par des cordes; mais quoique petits, ils sont si chancellans & si peu sûrs, qu'on ne les passe point sans effroi.

Dans la même Province, au pied des montagnes qu'occupent les *Myau-tsès*, & dans le canton de *Han-chang-si*, qui appartient à celle de *Chen-si*, on a trouvé, à l'aide des consoles, le moyen d'affermir des piliers de bois sur les rochers des montagnes. Sur ces piliers on a posé des planches, qui forment des ponts par-dessus les vallées. Ils sont plus

sur que le précédent ; & dans quelques endroits ils font partie de la grande route pendant un espace considérable (80). Kirker parle d'un pont , dans la même Province , qui porte le nom de (81) *Pont-volant*. Il est composé d'une seule arche , bâtie entre deux montagnes sur le *Whang-ho* , près de la Ville de *Chongan*. Sa longueur est de six cens pieds , & sa hauteur de six cens cinquante au-dessus de la rivière.

(80) Du-Halde , p. 34. figure dans le Tome précédent.
(81) On en trouvera la

MAGNIFI-
CENCE DES
CHINOIS.

CHAPITRE III.

Division de la Nation Chinoise en différentes Classes.

AVANT que de passer aux différents Ordres de la Nation Chinoise , il ne sera pas inutile de faire quelques observations sur le nombre des Habitans de ce grand Empire. Les Missionnaires qui ont voyagé dans les Province de Che-kyang , de Kyangnan , de Fo-kyen , de Quang-tong , & dans quelques autres , où la foule des passans est si nombreuse , sur les grands chemins comme dans les Villes , qu'on

INTRODUC-
TION.

Nombre des
Habitans de
la Chine.

n'y marche point sans embarras, ont commis des erreurs considérables dans leur calcul. Quelques-uns font monter le nombre du Peuple Chinois à cent, à deux cens & jusqu'à trois cens millions (82); sans considérer que cette multitude n'est pas la même depuis Peking jusqu'à *Nan-chang-fu*, Capitale de la Province de Kyang - si, & dans plusieurs autres contrées. Cependant les derniers Missionnaires ne font pas difficulté d'assurer (83) que la Chine contient plus d'Habitans que toute l'Europe ensemble, & donnent à Peking seul trois millions d'ames (84).

Règles pour
en juger.

Le tribut qui se leve dans une Région si peuplée, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à soixante, produit des sommes immenses. On prétend qu'il étoit autrefois payé par cinquante - huit millions de Chinois, entre ces deux âges. Dans le dénombrement qui se fit au commencement du regne de Kang-hi, on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens soixante - deux familles, & cinquante neuf millions sept cens qua-

(82) Voyez ci dessus, le Chapitre I I.

(83) Ce calcul est d'autant plus sûr, par rapport à Peking, que chaque Chef de famille est obligé de donner aux Magistrats l'é-

tat des personnes dont elle est composée.

(84) Relations de la Chine par Magalhaens, p. 40, & Chine du Pere Du Halde, *ubi sup.* p. 244.

tre-vingt-huit mille trois cens soixante-quatre hommes capables de porter les armes, sans comprendre dans ce nombre les Princes, les Officiers de la Cour, les Mandarins, les Soldats congédiés, les Lettrés, les Licentiés, les Docteurs & les Bonzes, ni les personnes au-dessous de vingt ans, ni tous ceux qui passent leur vie sur mer, ou qui ont leurs habitations sur les rivières.

Le nombre des Bonzes monte seul à plus d'un million. On en compte, à Peking, deux mille qui vivent dans le célibat, & trois cens cinquante mille dans les Temples, ou les Monasteres établis par Lettres Patentes de l'Empereur. On ne compte pas moins de quatre-vingt-dix mille Lettrés qui ne sont point engagés dans le mariage. Il est vrai que les guerres civiles & la conquête des Tartares ont détruit une quantité innombrable d'Habitans ; mais la paix, qui n'a pas cessé de regner depuis, a réparé toutes ces pertes par une abondante multiplication (85).

Les Voyageurs ne s'accordent point sur les degrés ou les classes qui forment la division du peuple Chinois. Navarette en compte quatre : les *Zu*, les *Nang*,

(85) Description de la Chine par Navarette, page 48.

INTRODUCTION.

Les Chinois divisés en deux Ordres.

les *Kung*, & les *Zongs*; c'est-à-dire les Lettrés, les Laboureurs, les Artisans & les Marchands (86). Du-Halde réduit cette division à trois Ordres; le Peuple, les Lettrés & les Mandarins (87). Dans un autre endroit il prétend qu'il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire; celui de la Noblesse & celui du Peuple; le second, les Laboureurs, les Marchands & les Artisans (88). C'est à cette division que nous prenons le parti de nous attacher.

(86) Du-Halde, *ubi sup.* p. 269.

(87) *Ibid.* p. 241.

(88) *Ibid.* p. 269 & 270.

§ I.

Classe de la Noblesse Chinoise, contenant Mandarins & les Lettrés.

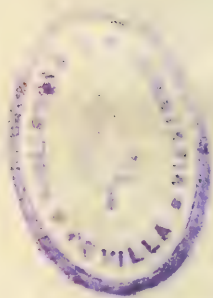
NOBLESSE
CHINOISE.
Idée de la
Noblesse Chinoise.

LA Noblesse n'est point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignités attachées à quelques familles par la disposition de l'Empereur, qu'il les accorde à ceux qu'il juge dignes de cet honneur. Les enfans d'un père illustre, qui s'est élevé aux premiers postes de l'Empire, ont leur fortune à faire; & s'ils manquent de talens, ou si leur inclination les porte au repos, ils tombent au rang du Peuple, obligés souvent d'exercer les plus viles fonctions.

MANDARINS tirés de du Halde
Mandarin Civilo. 2. Mandarins militaires
En habit d'Hiver. c. Tartare.
En habit d'Ete. d. Chinois.



T. VI. N.º XXVIII.



rions. Cependant un fils succede au bien de son pere ; mais pour hériter de ses dignités & de sa réputation, il doit s'être élevé par les mêmes degrés. C'est ce qui leur fait attacher toutes leurs espérances à l'étude, comme à la seule route qui conduise aux honneurs. Dans quelque condition qu'ils soient nés, ils sont sûrs de leur avancement lorsqu'ils ont d'heureuses dispositions pour la Littérature. Aussi voit-on naître continuellement des fortunes considérables, comme entre les Ecclésiastiques d'Italie, où la basse naissance n'empêche point d'aspirer aux premières dignités de l'Eglise.

Les titres permanens de distinction n'appartiennent qu'à la famille régnante. Outre le rang de Princes, que tous les descendans de l'Empereur doivent à leur naissance, ils jouissent de cinq degrés d'honneur, qui répondent aux titres Européens de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Vicomtes, & de Barons. Ceux qui épousent les filles d'un Empereur, participent à ces distinctions comme ses propres fils & leurs descendans. On leur assigne des revenus qui répondent à leur dignité ; mais ils ne jouissent d'aucun pouvoir. Cependant la Chine a des Princes qui n'ont

Titres bornés
à la famille
royale.

Noblesse
CHINOISE.

Titres
des Princes
du Sang.

Origine du
nom Regule.

Divers rangs
des Princes.

aucune alliance avec la Maison Impériale. Tels sont les descendans des Dynasties précédentes, ou ceux dont les ancêtres ont acquis ce titre par les services qu'ils ont rendu à la Patrie. Lorsque le Fondateur de la Famille Tartare qui regne aujourd'hui fut établi sur le Trône, il accorda plusieurs titres d'honneur à ses freres, qui étoient en grand nombre, & qui avoient contribué par leur valeur à la conquête d'un si grand Etat. Les uns furent créés *Tsywang*; les autres, *Kyung-wang* & *Pey-lo*. Ce sont ceux que les Européens ont nommés *Regules*, ou Princes du premier, du second & du troisième rang. Le nouveau Monarque établit alors qu'entre les enfans de chaque Regule il y en auroit toujours un qui succéderoit à son pere dans la même dignité. Outre ces trois premiers titres, le même Empereur en créa d'autres d'une moindre distinction, pour les autres enfans des Regules. Ceux du quatrième rang se nomment *Pey-tse*; ceux du cinquième, *Kong-heu*, &c. Le cinquième rang est au dessus des plus grands Mandarins de l'Empire; mais les Princes de tous les autres rangs inférieurs ne se distinguent des Mandarins que par la ceinture jaune. Cette distinction est commune

commune à tous les Princes du Sang, de quelque rang qu'ils puissent être. Cependant (89) ceux que leurs richesses ne mettent point en état d'entretenir un équipage convenable à leur naissance, affectent de cacher cette ceinture.

Quelque lustre que les Princes du Sang puissent tirer de leur naissance & de leurs dignités, ils vivent dans l'Etat sans pouvoir & sans crédit. On leur accorde un Palais, une Cour avec des Officiers, & un revenu digne de leur rang; mais ils ne jouissent d'aucune sorte d'autorité. Le Peuple ne laisse pas de les traiter avec beaucoup de respect. Autrefois, lorsqu'ils étoient dispersés dans les Provinces, ils recevoient, tous les trois mois, des Officiers de la Couronne, le quart des revenus qui leur étoient assignés; afin que la facilité qu'ils avoient à le dépenser pour leurs plaisirs, leur ôtât la pensée de l'amasser dans des vûes moins favorables à la tranquillité publique. Il leur étoit même défendu, sous peine de mort, de s'écarter du lieu qu'on leur avoit marqué pour leur résidence. Mais depuis que les Tartares se sont rendus maîtres de la Chine, l'Empereur a jugé qu'il y avoit plus de sûreté à faire vivre les Princes du Sang à

Erat qu'ils
conservent.

(89) *Ibidem.*

Tome XXII.

D

NOBLESSE
CHINOISE.

la Cour, sous ses propres yeux. Avec ce qui leur est assigné, pour leur dépense, ils ont des maisons, des terres & des rentes, dont ils font valoir les revenus par l'industrie de leurs domestiques. Aussi quelques-uns d'entr'eux sont-ils très riches (90).

Combien
ils se sont
multipliés.

Quoiqu'on ne compte pas plus de cinq générations des Princes du Sang, depuis leur origine, leur nombre ne monte pas aujourd'hui à moins de deux mille. Ils se nuisent les uns aux autres en se multipliant ; parce que la plupart n'ont point de biens en fonds de terre, & que l'Empereur ne pouvant leur accorder à tous des pensions, plusieurs vivent dans une extrême pauvreté, qui les expose au mépris.

Race de
Ming, extir-
pée.

Vers la fin de la Dynastie de Ming (91) on comptoit dans la Ville de *Kyang-cheu* plus de trois mille familles de cette race, dont quelques-unes étoient réduites à vivre de la charité d'autrui. Les bandits qui s'emparèrent de *Pe-king*, extirperent presque entièrement cette race ; ce qui a rendu quelques parties de la Ville désertes. Ceux qui échappèrent au carnage prirent le parti de quitter la ceinture jaune & de changer de nom, pour se mêler avec le Peuple.

(90) *Ibid.* p. 242.

(91) *Ibid.* p. 269.

Mais on les connoît encore pour descendans du Sang Impérial. Les Missionnaires de la même Ville en eurent un pendant quelque tems à leur service, dans une maison qui avoit été bâtie par un autre de ces Princes. Ce noble valet ayant découvert que les Tartares le cherchoient, prit la fuite & disparut (92).

NOBLESSE
CHINOISE.

L'usage accorde aux Princes, outre leur femme légitime, trois autres femmes, auxquelles l'Empereur donne des titres & dont les noms sont enregistrés au Tribunal des Princes. Leurs enfans prennent séance après ceux des femmes légitimes, & sont plus respectés que les enfans des concubines ordinaires. Les Princes ont aussi deux sortes de domestiques; les uns, qui sont proprement esclaves; les autres, Tartares, ou Chinois *Tartarisés*, que l'Empereur leur accorde en plus ou moins grand nombre, suivant le dessein qu'il a de leur faire honneur. Ce sont les derniers qui composent l'équipage du *Regule*, & qui s'appellent vulgairement *les gens de sa porte*. Il se trouve entr'eux des Mandarins considérables, des Vicerois & même des *Tsong-tus*, qui sans être esclaves, com-

Femmes
des Princes &
leurs droits.

Deux sortes
de domesti-
ques des Prin-
ces.

(92) Magalhães dit (page 145), que les Tartares font mourir tous ces Prin-

ces, suivant leur usage, à l'accession d'une nouvelle famille.

NORLESSE
CHINOISE.

me les premiers, ne sont pas moins soumis à leur Maître, & passent au service de ses enfans lorsqu'ils héritent de la dignité de leur pere. Si le Prince est dégradé pendant sa vie, ou si sa dignité n'est pas conservée à ses enfans, cette sorte de domestiques passe à quelqu'autre Prince du Sang que l'Empereur élève à la dignité de *Regule*.

Fonctions
des Princes du
Sang.

Les fonctions des Princes des cinq premiers Ordres se réduisent à se trouver présens aux cérémonies publiques, & à paroître chaque matin au Palais Impérial. Ils se retirent ensuite dans l'intérieur de leur Palais, où toutes leurs affaires sont bornées au gouvernement de leur famille & de leurs Officiers domestiques. On ne leur laisse pas même la liberté de se visiter les uns les autres, ni celle de se loger hors de la Ville, sans une permission expresse de la Cour. Cependant il leur arrive quelquefois d'être employés aux affaires publiques, & de se faire considérer par d'importans services. L'Auteur donne pour exemple le treizième frere de l'Empereur Kang-hi.

Quels sont
les Nobles a-
près les Prin-
ces de la fa-
mille royale.

On met au rang des nobles, 1^o Ceux qui ont été revêtus de la dignité de Mandarins dans les Provinces; soit qu'ils aient été congédiés, ce qui arrive presque à tous, soient qu'ils aient été forcés

de résigner leur Emploi à l'occasion de la mort d'un pere, soit qu'ils se soient retirés volontairement avec la permission de l'Empereur. 2° Ceux qui ne s'étant pas rendus capables d'obtenir les degrés littéraires, n'ont pas laissé de se procurer, par faveur ou par des présents, certains titres d'honneur qui leur donnent le privilege de visiter les Mandarins, & qui leur attirent par conséquent le respect du Peuple. 3° Tous les Etudiens depuis l'âge de quinze ou seize ans jusqu'à quarante, qui ont subi les examens établis par l'usage.

NOBLESSE
CHINOISE.

La plus noble famille de la Chine est celle du Philosophe Confucius. Il n'y en a point d'autre qui soit proprement héréditaire ; & c'est en effet la plus ancienne du Monde, puisqu'elle s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. Elle descend d'un neveu de cet homme célèbre, qui est nommé par excellence *Ching-ji-ti-chi-cul* ; c'est-à-dire, *Neveu du grand Homme*. En considération d'une si belle origine, les Empereurs ont constamment honoré un de ses descendans du titre de *Kong*, qui répond à celle de nos Ducs ou de nos anciens Comtes. Celui qui porte au jourd'hui ce titre fait sa résidence à *Kye-feu-hyen*, dans la Provin-

Famille de
Confucius.

NOBLESSE
CHINOISE:

Titres parti-
culiers de No-
blesse à la Chi-
ne.

ce de Chang-tong, patrie de l'illustre Confucius, qui a toujours pour Gouverneur un Mandarin de la même famille. (93).

Une des principales marques de Noblesse, entre les Chinois, consiste dans les titres d'honneur que l'Empereur accorde aux personnes distinguées par leur mérite. Il étend quelquefois cette faveur jusqu'à la dixième génération, en la mesurant aux services qu'on a rendus au Public. Il la fait même remonter, par des Lettres expresses, au pere, à la mere, au grand-pere, qu'il honore chacun d'un titre particulier, sur ce glorieux principe d'émulation, que toutes les vertus des enfans doivent être attribuées à l'exemple & aux soins de leurs ancêtres.

Comment le
Pere Verbieft
fut annobli,
lui & ses an-
cêtres.

L'Empereur Kang hi fit un exercice éclatant de cette méthode en 1678, pour recompenser le Pere Ferdinand Verbieft, Jésuite Flamand. Ce Missionnaire, ayant fini ses tables des monumens célestes & de Eclipses pour deux mille ans, réduisit cet Ouvrage à trente-deux volumes de Cartes, avec leurs explications, sous le titre d'*Astronomie perpétuelle de l'Empereur Kang - hi*. Il eut l'honneur de les présenter à Sa Majesté.

(93) Chine du Pere Du Halde, p. 50 & suiv.

té dans une Assemblée générale des Grands de l'Empire, qui avoit été convoquée à cette occasion. Ce Présent fut reçu avec beaucoup de satisfaction; & non seulement il fut placé dans les Archives du Palais, mais en récompense d'un si grand service, le Pere Verbiest fut créé Président du Tribunal des Mathématiques, avec le titre de *Ta-jin*, ou de Grand-Homme, qui appartient à cette dignité, & que l'Empereur étendit à toutes les personnes de son sang. Quoique Verbiest n'eût personne de sa famille à la Chine, tous les autres Missionnaires de son Ordre passèrent pour ses freres & furent considérés sous le titre de Mandarins. Sa qualité de *Ta-jin* procura dans la suite, à l'Evêque d'*Helipolis*, un accès favorable dans l'Empire de la Chine, & la plupart des Missionnaires la firent inscrire sur la porte de leurs maisons. C'est l'usage commun des Chinois. Fiers de ces titres qu'ils ont obtenus, ils ne manquent point de les faire graver dans plusieurs endroits de leur demeure, & même sur les lanternes qu'on porte devant eux pendant la nuit. L'Empereur conféra les mêmes honneurs aux ancêtres de Verbiest, par autant de Patentes qu'il y eut de personnes nommées. Pierre Verbiest, son grand-

D iiij

NOBLESSE
CHINOISE.

pere ; Paschafie *de Wolff*, sa grand'mère ; Louis Verbiest, son pere , & Anne *Vanherke*, sa mere , furent ainsi revêtus des premieres dignités de la Chine.

Il paroît qu'à l'exception des Princes de la famille regnante & des descendants de Confucius, il n'y a point d'autre Noblesse à la Chine que celle du mérite , déclaré par l'Empereur & distingué par de justes recompenses. Tous ceux qui n'ont pas pris les degrés Littéraires , passent pour Plébeïens. Il arrive de - là que les Provinces n'ayant point d'ancienne Noblesse, on ne craint jamais d'y voir établir une autorité dangereuse pour celle du Souverain (94).

Lettrés de la
Chine.

Les Chinois Lettrés ont été annoblis dans la seule vûe d'encourager l'application à l'étude & le goût des sciences , dont les principales , à la Chine , sont l'Histoire , la Jurisprudence & la Morale ; comme celles qui ont le plus d'influence sur la paix & le bonheur de la société. On voit , dans toutes les parties de l'Empire , des Ecoles & des Salles ou des Colléges , où l'on prend , comme en Europe , les degrés de Licencié , de Maître-ès-Arts & de Docteur. C'est dans les deux dernieres de ces trois classes qu'on choisit tous le Magistrats &

Ecoles &
Colléges.

les Officiers civils. Comme il n'y a point d'autre voie pour s'élever aux Dignités, tout le monde se livre assidûment à l'étude, dans l'espérance d'obtenir les Degrés & de parvenir à la fortune. Les jeunes Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq ou six ans. Le nombre des écoliers est si grand que pour faciliter l'instruction, le premier Rudiment qu'on leur présente est une centaine de caracteres qui expriment les choses les plus communes, telles que le soleil, la lune, l'homme, certaines plantes & certains animaux, une maison, des ustenciles familiers, en leur faisant voir, d'un autre côté, les figures des choses mêmes. Ces figures, quoique représentées grossièrement, servent beaucoup à rendre leur pénétration plus vive, & peuvent être regardées comme le premier alphabet des Chinois (95).

NOBLESSE
CHINOISE.

Alphabet
Chinois.

On leur met ensuite entre les mains un petit Livre nommé *San-tse-king*, qui contient tout ce qu'un enfant doit apprendre, & la méthode pour l'enseigner. Il est composé de plusieurs courtes sentences, dont chacune n'a pas plus de trois caracteres, & qui sont rangées en rimes, comme un secours pour la

Degrés de
l'instruction.

(95) C'est une sorte de qu'on s'efforce de l'introduire en France.
Bureau typographique, tel

NOBLESSE
CHINOISE,

mémoire des enfans. Ils doivent les apprendre par degrés, quoiqu'elles soient au nombre de plusieurs milles. Un jeune Chinois en apprend d'abord cinq ou six par jour, à force de les répéter du matin jusqu'au soir, & les récite deux fois à son Maître. Il est chatié s'il manque plusieurs fois à sa leçon. On le fait coucher sur un banc, où il reçoit neuf ou dix coups de fouet par-dessus ses habits. L'application est si rigoureuse & si constante, qu'on n'accorde aux enfans qu'un mois de congé au commencement de l'année, & cinq ou six jours au milieu.

Lorsqu'ils sont une fois arrivés au Livre *Tse-chu*, qui contient la Doctrine de Confucius & de Mensius, il ne leur est pas permis de jeter les yeux sur d'autres Livres avant qu'ils l'aient appris jusqu'à la dernière lettre. Ils n'en comprennent point encore le sens; mais on attend, pour leur en donner l'explication, qu'ils sçachent parfaitement tous les caractères. Pendant qu'ils apprennent à lire les lettres, on les accoutume à les former avec un pinceau; car les Chinois n'ont pas l'usage des plumes. On commence par leur donner de grandes feuilles de papier, écrites en grands caractères rouges, qu'ils doivent

Comment
les enfans ap-
prennent à é-
crire,

couvrir de noir. Ensuite on leur fait prendre une feuille de lettres noires, moins grandes que les premières, sur lesquelles mettant une feuille blanche & transparente, ils forment de nouvelles traces sur celles de dessous. Mais ils se servent encore plus souvent d'une planche blanchie & divisée en petits carrés, dans lesquels ils tracent leurs caractères; après quoi ils les effacent avec de l'eau pour épargner le papier. Ils apportent ainsi beaucoup de travail à se former la main, parce que dans l'examen triennal pour les Degrés, on rejette ordinairement ceux qui écrivent mal, à moins qu'ils ne donnent des preuves d'une habileté distinguée dans le langage, ou dans la manière dont ils traitent leur sujet.

Lorsqu'ils sont assez avancés dans l'écriture pour s'appliquer à la composition, ils doivent apprendre les règles du *Ven-chang*, espèce de *thème*, qui ressemble à celui qu'on fait faire aux écoliers de l'Europe avant que d'entrer en Rhétorique, mais plus difficile, parce que le sens en est plus resserré & le style particulier. On leur donne pour sujet une sentence des Auteurs classiques, qu'ils appellent *Ti-mu* ou *thèse*. Il ne consiste souvent qu'en un simple

Ven-chang,
espèce de *thème*.

LETTRES DE
LA CHINE.
Composition
qu'on fait
faire aux en-
fans,

caractere. Pour s'assurer du progrès des enfans, l'usage, dans plusieurs Provinces, est d'envoyer ceux d'une même famille à la Salle commune de leurs ancêtres, où chaque Chef de maison leur donne à son tour un sujet de composition & leur fait préparer un dîner. Il juge de la bonté de leur travail & donne le prix à celui qui l'a mérité. Si quelqu'un s'absente sans une juste raison, ses parens doivent payer douze sols pour l'expiation de sa faute.

Composition
des Gens de
Lettres.

Outre ces soins volontaires & domestiques, les jeunes écoliers subissent souvent l'examen des Mandarins qui président aux Lettres, & sont obligés à d'autres compositions, sous les yeux d'un Mandarin inférieur de cet Ordre, qui porte le titre de *Hyo-quan* (96). Cette cérémonie se renouvelle deux fois l'année, au printems & pendant l'hyver. Dans quelques Villes, les Gouverneurs se chargent eux-mêmes de faire composer les gens de Lettres du voisinage. Ils les rassemblent chaque mois; ils distribuent des recompenses à ceux qui ont le mieux réussi, & fournissent aux autres frais de la fête.

Les Précepteurs
sont en grand nom-
bre,

Il n'y a point de Ville, de Bourg, ni même de petit Village, qui n'ait ses

(96) Ce terme signifie, Gouverneur de l'Ecole.

Maîtres d'Ecole pour l'instruction de la Jeunesse. Les enfans de qualité ont leurs Précepteurs, qui sont des Docteurs ou des Licenciés. Ils apprennent d'eux non seulement la science des Lettres, mais encore celle des manieres & toutes les cérémonies qui regardent la civilité. Dans l'âge convenable, ils apprennent l'Histoire & les Loix de leur Patrie. Le nombre de ces Précepteurs est infini, parce qu'ils se prennent entre ceux qui aspirent aux Degrés & qui ne réussissent point à les obtenir. L'emploi d'un Maître d'Ecole est honorable. Ils sont entretenus aux frais des familles. Les parens leur donnent la main dans toutes sortes d'occasions. Leur titre est *Syen-seng*, qui signifie, *Notre Maître* ou *Notre Docteur*. Ils reçoivent pendant toute leur vie, des témoignages d'une profonde soumission de la part de leurs Eleves.

Quoique la Chine n'ait pas d'Universités, comme l'Europe, on trouve dans chaque Ville du premier Ordre un grand Palais, qui sert à l'examen des Gradués. Ces édifices sont encore plus grands dans les Villes capitales. Mais ils sont tous bâtis dans le même goût (97). Le

Palais qui
servent de
Colléges à
la Chine.

(97) Il est aisé, remarquer que Navarette, de s'imaginer quelle doit être la grandeur de ces Colléges. Celui de Canton a cinq mille chambres ou cellules.

LETTRES DE
LA CHINE.
Leur descrip-
tion.

Petites cham-
bres pour les
Etudiants.

mur d'enclos est d'une hauteur extraor-
dinaire, & l'entrée magnifique. C'est une
place carrée, de cent cinquante pas
de grandeur, plantée d'arbres, avec des
bancs & des sièges pour les Officiers &
les Soldats qui font la garde pendant
l'examen. On passe dans une vaste cour,
où les Mandarins forment eux-mêmes
un autre corps - de - garde. Au fond
de cette cour est un autre mur, avec
des portes à ventaux, qui donnent en-
trée dans une seconde cour, où l'on
traverse, sur un pont de pierre, un fossé
plein d'eau, pour arriver à la troisième
porte. Une garde, qui est ici placée,
ne laisse passer personne sans l'ordre
des Officiers. Après cette porte on de-
couvre une grande cour carrée, dans la-
quelle on ne peut entrer que par un pas-
sage fort étroit. Des deux côtés de cette
cour est un grand nombre de petites
chambres (98), l'une près de l'autre,
longues de quatre pieds & demie sur
trois & demie de large, pour loger les E-
tudiants, qui sont quelquefois plus de six
mille (99). Mais avant que d'entrer au

qui ont chacune leur table
& leur chaise. Elles sont
si bien disposées, que le
Viceroy, qui est dans une
Tour voisine, les a toutes
sous ses yeux.

(98) Du-Halde, p. 374
& suiv.

(99) Navarette dit que
de deux en deux on place
une sentinelle.

Palais pour la composition (1), ils sont dépouillés avec beaucoup de soin, dans la crainte qu'ils n'ayent apporté quelque Livre ou quelque Ecrit. On ne leur laisse que de l'encre & des pinceaux. Si l'on découvroit quelque fraude, les coupables seroient punis sévèrement, & même exclus de tous les Degrés. Aussitôt que les Aspirans sont entrés, on ferme soigneusement les portes & l'on y met le sceau public. Le Tribunal a des Officiers (2), dont le devoir est de veiller à tout ce qui se passe, & d'empêcher les visites ou les communications d'une chambre à l'autre.

LETTRES DE
LA CHINE.
Précautions
pour empê-
cher la frau-
de.

Au bout du passage étroit qui donne entrée dans la cour, est une Tour, élevée sur quatre arches & flanquée de quatre tourelles, ou de quatre petits dômes ronds, d'où l'on ne manque point, au moindre bruit (3), de battre aussitôt le tambour pour donner avis du désordre. Près de cette Tour, on a ménagé divers appartemens & une grande salle bien meublée, où s'assemblent ceux qui doivent présider au premier examen. De cette salle on entre dans une autre cour, où l'on trouve une autre sal-

Présidens de
l'examen li-
téraire.

(1) Le même Auteur dit *sup.* & Navarette dans sa Description de la Chine, p. 50.

(2) Du-Halde, *ubi*

(3) Querelle ou faute.

LETTRES DE
LA CHINE.

le qui ressemble à la première, mais plus magnifiquement meubée, avec divers appartemens pour le Président & les principaux Officiers. On y trouve aussi des galeries, un jardin & quantité d'autres petits appartemens pour les Mandarins, les Secrétaires & les Officiers inférieurs.

Les Chefs, ou les Présidens, à qui appartient le droit de l'examen, sont les *Fu-yuen*, les *Chi-fu*, & les *Chi hyen*; c'est-à-dire, les Gouverneurs de la Province & des Villes du premier & du troisième rang. Aussi-tôt que les jeunes Etudiants sont en état de subir l'examen des Mandarins, ils doivent essuyer d'abord celui du *Chi-hyen* de leur juridiction. Cet Officier donne le Theme, examine les compositions ou les fait examiner par son Tribunal, & juge de la bonté des Pièces. De huit cens Candidats, par exemple, il en nomme six cens, qui prennent le titre de *Hyen-ming*, c'est-à-dire, d'*Inscrits pour le Hyen*. Il se trouve des Hyens où le nombre des Etudiants monte jusqu'à six mille. Les six cens doivent paroître ensuite à l'examen du *Chi-fu*, ou du Gouverneur de la Ville du premier Ordre, qui, par un nouveau choix, en nomme environ quatre cens sous le titre de *Fu*.

Inscriptions
que prennent
les Candi-
dats.

ming, c'est-à-dire, *Inscrits pour le second Examen*. Jusqu'alors ils n'ont aucun Degré dans la Littérature, & leur nom général est celui de Candidats.

LETTRES DE
LA CHINE.

Il y a dans chaque Province un Mandarin, envoyé de la Cour, qui ne conserve son Office que trois ans, sous le nom de *Hyo-tau*, ou dans quelques endroits sous celui de *Hyo-yuen*. Il est en correspondance avec les grands Tribunaux de l'Empire. Pendant la durée de ses fonctions, il est chargé de deux Examens; l'un, qui se nomme *Sui-kau*; l'autre, *Ko-kau*. Ce devoir l'oblige à visiter tous les Fus, ou toutes les Villes du premier Ordre de sa Province. En arrivant dans une de ces Villes, il commence par aller rendre ses respects à Confucius. Ensuite il explique quelques passages des Auteurs classiques; après quoi, les jours suivans sont employés à l'Examen. Les quatre cens Candidats *Fu-mings* paroissent à son Tribunal pour la composition. S'ils forment un trop grand nombre avec ceux des autres Hyens subordonnés au même Fu, on les divise en deux troupes. Ici l'on emploie toutes sortes de précautions pour empêcher que les auteurs des compositions ne soient connus des Mandarins. Le *Hyo-tau* nomme quinze personnes, sur

Mandarin
qui préside
aux degrés

Maniere
dont on les
prend.

LETTRES DE
 LA CHINE.
 Premier dé-
 gré des Syen-
 tays.

Leurs privi-
 lèges.

Instruction
 des Candidats
 militaires.

les quatre cens qu'on suppose venus de chaque Hyen. On leur accorde alors le premier Degré, avec la qualité de *Syentay*, qui répond à celle de Bachelier. Comme c'est proprement l'entrée des Etudes, ils prennent l'habit de leur Ordre, qui consiste dans une robe bleue bordée de noir, avec la figure d'un orfèveau, en argent ou en étain, sur la pointe de leur bonnet. Ils ne sont plus sujets à la bastonnade par l'ordre des Mandarins ordinaires. Ils dépendent d'un Mandarin particulier, qui les punit lorsqu'ils tombent dans quelque faute. Mais si l'ordonneur découvrait que la faveur eût quelque part à leur élection, l'Envoyé de la Cour perdrait tout à la fois sa fortune & sa réputation.

Les mêmes Mandarins, qui sont chargés de l'Examen du Sçavoir, examinent aussi les Candidats qui se présentent pour la Guerre. Dans ce dernier genre, il faut donner des preuves d'habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval, & de force à lever quelque grosse pierre ou à porter un pesant fardeau. On donne en même-tems, à ceux qui ont fait quelque progrès dans l'étude de leur Profession, des questions à résoudre sur les campemens, les marches & les stratagèmes militaires ; car

Guerriers ont, comme les Lettrés, des Livres qui traitent du métier des armes, & qui sont uniquement composés pour leur instruction.

LETTRES DE
LA CHINE.

Examen rigoureux des
Bacheliers.

Le Hyo-tau étant obligé par son Office de faire une fois le tour de la Province, assemble dans chaque Ville du premier Ordre tous les *Syen-tsays*, ou les Bacheliers qui en dépendent. Après s'être informé de leur conduite, il examine leurs compositions; il récompense les progrès, il punit les négligences. Quelquefois, pour exercer une justice plus exacte, il les divise en six classes: l'une, de ceux qui se sont distingués avec éclat; il leur donne pour récompense un Taël ou une écharpe d'argent. Ceux de la seconde classe reçoivent une faveur bien plus légère, telle qu'une écharpe de soie, ou quelque petite somme d'argent. La troisième classe n'est ni récompensée ni punie. Ceux de la quatrième reçoivent la bastonnade. Ceux de la cinquième perdent l'oiseau qu'ils portent à leur bonnet, & deviennent *demi-Bacheliers*. Enfin ceux qui ont le malheur de composer la dernière classe, sont entièrement dégradés. Mais cet excès d'humiliation est très rare. Dans les Examens de cette espèce, on voit quelquefois un homme de cinquante ou soixan-

LETTRES DE
LA CHINE.

te ans recevoir la bastonade; tandis que son fils, qui compose avec lui, reçoit des applaudissemens & des récompenses. Mais le Mandarin ne se porte jamais à des punitions si rigoureuses lorsqu'il n'y a point de plaintes contre la conduite & contre les principes de mœurs.

Châtiment
pour ceux qui
ne se trou-
vent pas aux
assemblées.

Un Gradué qui ne se trouve point à cet examen triennal s'expose au danger d'être privé de son titre & de retomber au rang du Peuple. Il n'y a que la maladie, ou le deuil pour la mort d'un pere, qui puisse lui servir d'excuse. Seulement les anciens Gradués, qui sont parvenus à la vieillesse, obtiennent pour le reste de leur vie une dispense de toutes sortes d'Examens, sans perdre l'habit ni les honneurs de leur Degré.

Degré de
Kyu - sin,
ou Maître-
ès-Arts.

Le Degré de *Kyu-sin*, qui signifie Licencié ou Maître-ès-Arts, demande un nouvel Examen, qu'on appelle *Chau-kau*. Il ne se fait qu'une fois l'an, dans la Capitale de chaque Province, sous l'inspection des grands Officiers, accompagnés de quelques autres Mandarins. La Cour en députe deux, avec la qualité de Présidens; l'un, qui porte le titre de *Ching-chu-kau*, & qui doit être *Hau-lin*, c'est-à-dire, Membre du principal Collège des Docteurs de l'Empire.

L'autre nommé *Fu-chu*. Sur dix mille Syen-tfays, qui se trouveront dans une Province, il n'y en a pas plus de soixante qui obtiendront le degré de *Kyu-sin*. Leur robe est de couleur brunâtre, avec un bord bleu de quatre doigts. L'oiseau, qu'ils portent sur leur bonnet, doit être d'or ou de cuivre doré. Leur Chef est honoré du titre de *Kay-yuen*. Ce Degré ne s'obtient pas facilement, si l'on ne corrompt les Juges. Les *Kyu-sins* doivent se rendre à Peking l'année suivante, pour subir l'examen qui les conduit au degré de Docteur. C'est l'Empereur qui fait les frais de leur voyage. Ceux qui étant parvenus au degré de *Kyu-sins* se bornent à cet honneur, soit parce qu'ils sont déjà d'un âge avancé, soit parce que leur fortune est médiocre, ont la liberté de se dispenser de cet Examen, qui se fait à Peking tous les trois ans. Un *Kyu-sin* est qualifié pour toutes sortes d'Emplois. Dans ce Degré, on obtient quelquefois des Emplois importants, par le rang de l'âge. On a vû des *Kyu-sins* élevés à la dignité de Vicerois. Aussi-tôt qu'ils sont revêtus de quelque Office public, ils renoncent au degré de Docteur.

Habillement
qui le distin-
gue.

Examen
pour le dé-
gré de Doc-
teur.

Tous les Licenciés qui sont sans Emploi, doivent se rendre à Peking pour

l'Examen triennal, qui porte le nom d'*Examen Impérial*. C'est l'Empereur même, qui dicte le sujet de la composition. L'attention qu'il y apporte & le compte exact qu'on lui rend du travail, donnent lieu de supposer qu'il en est le Juge. Le nombre de ceux qui forment cette Assemblée, monte quelquefois à cinq ou six mille, dont environ trois cents sont élevés au degré de Docteur. Quelquefois cette distinction n'est accordée qu'à cent cinquante. Les trois principaux prennent le titre de *Ty-se-men-seng*, qui signifie, *Disciples du Ciel*. Le premier ou le Chef, nommé *Chuang-yuen*; le second, *Pang-yuen*, & le troisième, *Tan-wha*. Entre les autres, l'Empereur en choisit un certain nombre, qu'il décore du titre de *Hau-lin*, c'est-à-dire, Docteurs du premier Ordre. Le reste porte celui de *Tsin-tse*.

Avantages
du titre de
Tsin-tse.

Un Chinois qui parvient au glorieux titre de *Tsin-tse*; soit dans la Littérature, soit dans les armes, peut le regarder comme un établissement solide qui le met à couvert de toutes sortes de besoins. Outre les présens, qu'il reçoit en grand nombre, de ses amis & de ses cliens, il peut s'attendre d'être employé tôt ou tard aux Offices les plus

importans de l'Empire & de voir sa pro-
rection recherchée de tout le monde.
Ses parens & ses amis ne manquent
point d'ériger dans leur Ville des arcs
de triomphe à son honneur. Ils y in-
scrivent son nom, son âge, le lieu & le
tems de son élévation.

L'Empereur *Kang - hi* remarqua, Réformation
que l'Empe-
reur *Kang - hi*
fit entre les
Docteurs.
vers la fin de son regne, que les Livres
imprimés n'étoient point en aussi grand
nombre ni aussi bien écrits, qu'il le de-
siroit pour sa propre gloire & pour l'u-
tilité publique. Il en accusa les princi-
paux Docteurs, qui négligeoient leurs
études pour se livrer aux recherches de
l'ambition. Aussi-tôt que l'examen fut
fini, il entreprit, contre l'usage, d'exa-
miner lui-même ces grands Docteurs,
qui se glorifioient d'examiner les au-
tres. Si sa résolution leur causa beau-
coup d'allarme, elle fut suivie d'une
sentence encore plus sévère. Plusieurs
furent dégradés & renvoyés honteuse-
ment dans leurs Provinces. L'effet de
cet exemple fut d'inspirer aux autres
plus d'application à l'étude. L'Empe-
reur s'applaudit d'autant plus de sa con-
duite, qu'un des plus sçavans Hommes
de sa Cour, qu'il avoit employé à l'exa-
men des compositions, porta le mê-
me jugement que lui des pieces qu'il

LETTRES DE
LA CHINE.
Cérémonies
qui suivent
l'élection des
Syen-tsays.

avoit rejetées, à l'exception d'une seule, que ce Docteur jugea douteuse (4). Du-Halde observe encore, à l'occasion des *Syen-tsays*, ou des Bacheliers qu'après avoir été déclarés dignes de Degrés, ils se rendent à la porte du *hyo-tau* (5), ou du Mandarin qui préside aux Examens, revêtus de robe noire & la tête couverte d'un bonnet commun. Aussi-tôt qu'ils sont admis à sa présence, ils s'inclinent devant lui, tombent à genoux & se prosternent plusieurs fois à droite & à gauche, sur deux lignes, jusqu'à ce que le Mandarin leur fasse porter les habits convenables à leur degré de Bacheliers, qui consiste dans une veste, un surtout ou une robe, & un bonnet de soie. Lorsqu'ils en sont revêtus, ils se prosternent encore devant le Tribunal du Mandarin; après quoi se rendant au Palais de Confucius ils baissent quatre fois la tête jusqu'à terre devant son nom & devant celui des plus éminens Philosophes. Ils retournent ensuite dans leurs Provinces. Là, se joignant à tous les *Syen-tsays* du même District, ils vont en corps se prosterner devant le Gouverneur sur son Tribunal. Cet Officier suprême les pré-

(4) Chine du Pere Du-Halde, p. 376 & suiv.

(5) C'est apparemment

le même qu'on a déjà noté
né simplement *hyo-tau*.

se de se lever, & leur présente du vin dans des coupes, qu'il élève d'abord en l'air. Dans plusieurs endroits, il distribue entr'eux des piéces de soie rouge, dont ils se font une espèce de baudriers. Ils reçoivent aussi deux petites baguettes, ornées de fleurs d'argent, qu'ils placent des deux côtés de leurs bonnets comme des caducées. Alors ils se rendent, avec le Gouverneur à leur tête, au Palais de Confucius, pour terminer la cérémonie par les salutations ordinaires. Ce dernier acte est comme le sceau qui achève de les mettre en possession de leur nouvelle dignité, parce qu'ils reconnoissent ainsi Confucius pour leur Maître & qu'ils font profession de suivre ses maximes de Gouvernement (6).

Dernier acte
de la cérémonie.

Navarette, dont le récit s'accorde avec tout ce qu'on a rapporté d'après Du-Halde, y ajoute néanmoins quelques circonstances qui méritent d'être observées. Il nous apprend que sous la famille de *Gong*, qui regnoit il y a plus de six cens ans, les Lettres furent plus florissantes que jamais à la Chine. Le nombre des Ecoles fut alors augmenté. Chaque Ville médiocre eut vingt Bacheliers. Chaque Cité en eut quarante,

Origine de
trois Ordres
de Bacheliers.

(6) Chine du Pere Du-Halde, p. 295.

& les Capitales en eurent cinquante. Ces Bacheliers de surcroît reçurent le nom de *Lin-seng*, qui signifie, *Bacheliers accordés par la Cour*. Ensuite le nombre fut poussé à soixante pour les Villes inférieures, & jusqu'à cent vingt pour les Capitales, sous le nom de *Tseng-seng*, ou de Bacheliers d'augmentation. Enfin, la permission de prendre les Degrés fut accordé à tous ceux qui se présenteroient avec les dispositions nécessaires. Ces derniers furent distingués par le nom de *Fu-hyo*, qui signifie *Bacheliers adoptés*. Ainsi le Corps des Bacheliers est composé de trois Ordres.

Trois classes
de Bacheliers
privilegiés.

Les Bacheliers privilégiés, qui sont dispensés de l'Examen, portent le nom de *Kung-seng*, & forment aussi trois classes. Les premiers sont connus sous le titre particulier de *Pa-kung-seng*, qui signifie ; Qu'ayant été d'excellents Rhétoriciens & leurs compositions ayant toujours été fort élégantes, ils ont mérité le Degré dont ils jouissent sans avoir été obligés d'attendre le terme ordinaire. La seconde classe est celle des *Tsien-kungs*, qui ont joui pendant vingt ans du degré de Bacheliers. Les derniers portent le nom *Ngen-kung-seng*, qui les fait connoître pour des Bacheliers

privilegiés par la faveur expresse de l'Empereur. Les enfans des Chartiers, des Bouchers, des Bourreaux, des Comédiens, & les Bâtards, sont exclus de toutes sortes de Degrés.

Les Candidats, après avoir mis la dernière main à leurs compositions, les Formalités qui précèdent l'élection. ferment soigneusement & mettent dessus le nom de leur Pays, avec une enveloppe qui ne permet pas de le lire. Elles sont livrées aux Officiers établis, qui les portent à la Salle des Mandarins, où elles doivent être examinées. Celles qui ne méritent pas de passer dans la seconde chambre, sont mises à part. Toutes les autres sont rejetées. De cinq mille, il y en a toujours la moitié qui ne passent point cette première chambre. Les autres, après avoir subi l'Examen dans la seconde, sont réduites aussi presque à la moitié, qui parvient jusqu'à la troisième chambre, pour y être jugée par les Présidens de l'Examen. Il en demeure cinquante des plus élégantes, dans l'Ordre qui convient à chacune; c'est-à-dire, la première, la seconde, &c. On cherche alors les noms des compositeurs, & les ayant appelés à haute voix, on les inscrit sur de grands tableaux, qui sont suspendus dans une place publique.

Cette seule déclaration les élève au Degré.

S'il se trouve d'autres compositions qui méritent le même honneur, on conserve par écrit le nom des Auteurs, avec une recommandation, dans laquelle on déclare qu'ils auroient été dignes du degré, si l'usage en eût admis un plus grand nombre; ce qui passe pour une distinction extrêmement honorable.

Durée &
frais de l'Examen.

La durée de l'Examen est de trois jours, pendant lesquels tous ceux qui ont part à cette importante cérémonie sont enfermés. L'Empereur en fait toute la dépense. Elle va si loin que Navarette se dispense du calcul, parce qu'il ne paroîtroit pas croyable aux Européens. Ensuite le Viceroy, les Examineurs & les autres grands Mandarins reçoivent les Gradués avec toutes sortes d'honneurs, les traitent dans un festin solennel, & leur donnent à chacun son écuelle d'argent, son parasol de soie bleue & son sedan.

Récompenses pour
l'élection
des Gradués.

Au moment que les tableaux sont suspendus, quantité de personnes se hâtent de partir, pour aller porter à la famille des Gradués la première nouvelle de leur élévation. Ces Couriers sont généreusement récompensés. Toute la

Ville célèbre le bonheur de son citoyen par des réjouissances publiques. Lorsqu'il arrive lui-même, il est accablé de visites, de félicitations & de présens. Chacun lui offre une somme d'argent, suivant sa fortune, pour contribuer aux frais des voyages qu'il est obligé de faire à la Cour en qualité de Licencié (7). Son nom d'ailleurs est enregistré dans les Livres Impériaux, afin qu'il puisse être employé dans l'occasion aux Emplois du Gouvernement. Ceux qui aspirent à la qualité de Docteur, déclarent qu'ils veulent être examinés par l'Empereur, & reçoivent ordre de se rendre à la Cour, où Sa Majesté leur donne des themes & juge de leur composition. On accorde tous les honneurs imaginables à ceux qui remportent le premier prix. Quelques-uns sont réservés pour le Collège Impérial (8). Les autres retournent dans leur Patrie, pour y attendre les emplois qui leur sont destinés.

Quoiqu'on apporte des soins extrêmes à prévenir la corruption, les motifs ne manquent jamais pour s'élever par cette voie. Du tems de l'Auteur,

La corruption se gâtait dans ces motifs.

(7) Magalhaens compte à la Chine quatre-vingt-dix mille Bacheliers, & dix mille Licenciés ou Maîtres-

ès-Arts.

(8) Autrement le Collège des Hau-lins.

l'Empereur Kang-hi fit couper la tête à deux Licenciés convaincus de ce crime. La méthode de corruption la plus commune est de rendre visite à l'Examineur. S'il est disposé à favoriser le Candidat, il convient d'une somme avec lui. Ensuite il lui demande une marque laquelle il puisse distinguer sa composition, s'il n'aime mieux lui communiquer le sujet, pour lui donner le temps d'y travailler à loisir. Mais si le Candidat qui s'élève par cette lâcheté est reconnu pour un homme sans mérite, on s'en prend à l'Examineur.

Réflexions
de l'Auteur
sur l'utilité des
Examens Chi-
nois.

L'Auteur attribue deux utilités considérables à l'usage de ces Examens; celle de bannir la paresse des Ecoles, & celle de diminuer le nombre excessif des Etudiants. Ce fut pour remédier, dit-il, au dernier de ces deux inconvéniens, que l'Empereur Justinien ôta leurs revenus à plusieurs Villes qui avoient des Ecoles publiques; & François Premier, Roi de France, fut blâmé pour avoir fondé un trop grand nombre d'Universités; parce qu'en augmentant à l'excès le nombre des Etudiants, il priva son Royaume d'une infinité de soldats, de laboureurs & d'artisans.

Navarette paroît regretter que les

Ecoliers de l'Europe ne ressemblent pas mieux à ceux de la Chine. La gravité, dit-il, & la modestie sont le partage des Lettrés Chinois. Ils marchent toujours les yeux baissés. Un jeune Ecolier n'est pas moins composé dans son air & dans ses manieres. Mais ces vertus, ajoute le même Auteur, sont infectées d'un orgueil incroyable, qui leur fait presque refuser la qualité d'hommes à tous les autres Peuples du Monde. Cependant les Tartares qui n'ont pas tant d'inclination pour les Lettres, ont un peu humilié les Sçavans Chinois (9).

Observons ici que sous le nom de Sçavans ou de Lettrés, on comprend tous les Etudians de la Chine, soit qu'ils aient pris quelque Degré, ou qu'ils n'y soient point encore parvenus; soit Employés ou sans Emplois. Tous les Mandarins sont Lettrés; mais tous les Lettrés ne sont pas Mandarins.

(9) Description de la Chine par Navarette, p. 49 & suiv. Le-Comte par le aussi des Examens & des Degrés, mais avec moins d'étendue, p. 235 & suiv.



§ I I.

AGRICUL-
TURE DES
CHINOIS.

*Classe des Laboureurs , & considération que
les Chinois ont pour l'Agriculture.*

Raisons qui
font respecter
l'agriculture
aux Chinois.

LES Laboureurs, à la Chine, sont au-dessus des Marchands & des Artisans. Leurs privilèges ont plus d'étendue, & leur profession est regardée comme la plus nécessaire à l'Etat. Les Chinois prétendent, suivant Navarette, que l'Empereur est obligé de leur accorder une protection spéciale & d'augmenter sans cesse leurs privilèges, parce que c'est de leur travail & de leur industrie que toute la Nation tire sa subsistance (10). Il est certain qu'elle ne pourroit pas subsister sans l'application & les efforts continuels que les Payfans apportent à l'agriculture. La Chine est si peuplée, que toutes ses terres, cultivées jusqu'à la moindre partie, comme elles le sont effectivement, suffisent à peine pour la nourriture de tous ses Habitans. Un Empire si vaste a peu de ressource dans le secours des Etrangers pour suppléer à ses nécessités, quand ses correspondances seroient mieux établies avec eux. C'est par cette raison qu'on y a tou-

(10) Navarette, *ubi sup.* p. 52; & Du-Halde, *pag.* 272.

LABOUREURS



T.VL.N.^c.VI.



jours regardé le progrès de l'agriculture comme un des principaux objets du Gouvernement, & que les Laboureurs & leur profession y sont également respectés. On y célèbre une fête publique à leur honneur. L'Empereur même fait gloire, une fois l'année, de manier la charrue, à l'imitation des anciens Monarques du Levant, qui se réduisoient quelquefois à cet exercice dans la même vûe.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

L'opinion commune, suivant le témoignage des Missionnaires, est que cette utile profession fut inventée par *Chin-nong* (11), que les Chinois honorent encore à ce titre (12). Les Livres de leurs Philosophes n'ont pas peu servi à les confirmer dans ces sentimens. Ils rapportent que l'Empereur Yau, dont ils placent le regne quatre cens quatre-vingt ans après celui de *Chin-nong*, éloigna ses propres enfans du Trône en faveur d'un jeune Laboureur, qu'il choisit pour lui succéder. Une préférence si singulière a transmis dans tous les Chinois la plus haute estime pour la

Leur opinion sur son origine.

(11) Son nom signifie page 137.

Laboureur céleste. Il fut le second Empereur de la Chine, & son regne commença deux mille huit cens trente-deux ans avant l'Ère Chrétienne. *Du Halde*

(12) Navarette dit qu'on lui a bâti des Temples magnifiques, où il est honoré par des sacrifices. *Ubi supra* page 53.

profession de l'agriculture. L'Empereur Yau, successeur de *Chun*, fut appelé de même à la Couronne Impériale. On prétend que par l'invention des canaux, il trouva le moyen de faire rentrer dans la mer les eaux qui couvroient la surface d'une partie de l'Empire, & qu'il en fit ensuite usage pour rendre les terres plus fertiles. On ajoute qu'il composa plusieurs Livres sur la culture des terres & sur la maniere de les arroser. Ce fut pour récompenser tant de services que l'Empereur *Chun* le nomma son successeur, & l'agriculture reçut un lustre fort éclatant de ce choix.

Zèle de plusieurs Empe-
reurs pour l'a-
griculture.

D'autres Empereurs ont marqué leur zèle pour un Art si noble. *Kang wang*, troisième Monarque de la famille de *Cheu*, établit des bornes dans les champs, pour prévenir les sujets de contestation entre les Laboureurs. *King - wang*, vingt-quatrième Empereur de la même race, sous le regne duquel on vit naître le Philosophe Confucius, cinq cents trente & un ans avant la naissance de Jesus-Christ renouvella toutes les Loix que ses Prédécesseurs avoient portées en faveur de l'agriculture. Mais elle fut élevée au comble del honneur par l'Empereur *Ven - ti*, qui regna trois cents cinquante-deux ans après *King-wang*. Ce

Prince voyant ses Etats ruinés par la guerre, donna l'exemple du travail à ses Sujets, en labourant lui-même les terres de la Couronne. Ses Ministres & toute la Noblesse de l'Empire se virent dans la nécessité de l'imiter. On regarda cet événement comme l'origine d'une grande fête qui se célèbre annuellement dans toutes les Villes de la Chine, lorsque le Soleil entre au quinzième degré du *Verseau*; c'est-à-dire, au point que l'Astronomie Chinoise a fixé pour le commencement du printems. Dans ce jour, le Gouverneur de chaque Ville sort de son Palais, précédé de ses Enseignes & d'un grand nombre de flambeaux allumés, au bruit de divers instrumens. Il est couronné de fleurs, & dans cet équipage il marche vers la porte orientale de cette Ville, comme s'il alloit au-devant du Printems. Son cortège est composé d'un grand nombre de litieres, peintes ou revêtues d'étoffes de soie, qui représentent, entre diverses figures, les portraits des Hommes illustres dont l'agriculture a ressenti les bienfaits, avec les Histoires qui appartiennent au même sujet. Les rues sont ornées de tapisseries. On élève des arcs de triomphe à certaines distances, on suspend des lanternes, & les Villes sont

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Elle a son honneur. Quel est son origine.

AGRICUL-
TURE DES
CHINOIS.

Figures
qu'on y porte
en procession.

éclairées par des illuminations.

Parmi les figures on voit une vache de terre, d'une grosseur si monstrueuse, que cinquante hommes fussent à peine pour la tirer. Derrière cette vache, qui a les cornes dorées, paroît un enfant, qui passe pour le Génie de l'industrie & du travail. Il marche un pied nud & l'autre chaussé, avec une baguette à la main, dont il aiguillonne sans cesse la vache, comme pour la faire avancer. Il est suivi des Laboureurs, armés de leurs instrumens, & l'on voit paroître après eux des troupes de Masques & de Comédiens qui représentent diverses Pièces. Cette procession se rend au Palais du Gouverneur, où l'on dépouille la vache de tous ses ornemens. On tire de son ventre un grand nombre d'autres petites vaches de terre, qui se distribuent à l'Assemblée avec les fragmens de la grande vache, qu'on brise en pièces. Ensuite le Gouverneur prononce une courte harangue à l'honneur de l'Agriculture, qu'il recommande, comme l'exercice le plus utile au bien public.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres est portée si loin, que s'il arrive à la Cour quelque Messager d'un Viceroy, le Mo-

marque n'oublie jamais de s'informer quel est l'état des champs & des moissons. Une pluie favorable est une occasion de visites & de complimens entre les Mandarins. Au Printems, qui tombe dans le cours du mois de Février, l'Empereur ne manque pas, suivant l'ancien usage, de conduire solennellement une charrue & d'ouvrir quelques sillons, pour animer les Laboureurs par son exemple. Les Mandarins observent la même cérémonie dans chaque Ville, avec les formalités suivantes. Le Tribunal des Mathématiques commence, sur les ordres qu'il reçoit, par fixer le vingt-quatrième jour de la seconde Lune, comme le plus propre au labourage. Ensuite le Tribunal des Rites avertit l'Empereur, par un Mémoire, des préparatifs établis pour la fête. 1^o Sa Majesté doit nommer douze Seigneurs pour lui servir de cortège & labourer après elle. Ces Seigneurs doivent être trois Princes, & neuf Présidens des Cours souveraines; ou leurs Assistans, dans les cas de vieillesse & de maladie. 2^o. Comme le devoir de l'Empereur, dans cette cérémonie, ne consiste pas seulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par son exemple, & qu'en qualité de premier Pontife il est

obligé d'offrir un sacrifice à *Chang-ti* ; pour obtenir l'abondance, il est averti qu'il doit s'y préparer par trois jours de jeûne & de continence. Les Princes & les Mandarins nommés pour l'accompagner sont assujettis à la même Loi. 3^e La veille du jour marqué, Sa Majesté doit envoyer à la Salle de ses ancêtres une députation de plusieurs Seigneurs, pour se prosterner devant leurs Tablettes & leur donner avis, comme s'ils étoient vivans, qu'elle se propose d'offrir le lendemain un grand sacrifice.

Outre ces devoirs, qui regardent l'Empereur, le même Tribunal prescrit à divers autres Tribunaux les préparatifs qui les concernent. L'un est chargé de préparer le sacrifice. Un autre, de composer la formule que l'Empereur doit répéter dans la cérémonie. Un autre, de faire dresser les tentes où sa Maison doit dîner. Un quatrième, d'assembler quarante ou cinquante Laboureurs, respectables par leur âge, qui doivent être présens lorsque l'Empereur met la main à la charrue ; & quarante jeunes Payfans, pour disposer les instrumens d'agriculture, pour accoupler les bœufs & préparer les grains qui doivent être semés. On choisit cinq sortes de grains, qui représentent toutes les

Payfans qui
y assistent.

autres. C'est du froment, du riz, des fèves & deux espèces de millet.

Le vingt-quatrième jour de la Lune, l'Empereur, en habit de cérémonie, se rend avec toute sa Cour au lieu assigné pour offrir à *Chang-ti* le sacrifice du Printems, dans la double vûe d'obtenir la conservation & l'abondance des biens de la terre. La place qui doit être labourée par les mains Impériales, est immédiatement à côté.

Aussi-tôt que le sacrifice est offert, l'Empereur descend avec les trois Princes & les neuf Présidens qu'il a choisis. Plusieurs Seigneurs portent les caisses où sont contenues les semences. Toute la Cour demeure attentive, dans un profond silence. Alors Sa Majesté prend la conduite de la charrue, & fait plusieurs sillons en avant & en arrière. Les trois Princes & les Présidens font successivement la même chose après l'Empereur. Après ce travail, qui se recommence en plusieurs endroits du champ, Sa Majesté Impériale sème les différentes sortes de grains. Le jour suivant, les quarante Laboureurs & les jeunes Payfans achevent ce qui reste à labourer dans le même champ. Cette étrange cérémonie se termine par des présens que l'Empereur leur distribue. Ils consistent

Comment l'Empereur laboure la terre.

AGRICUL-
TURE DES
CHINOIS.

Soin qui
se prend du
champ labou-
ré par l'Em-
pereur.

en quatre piéces d'étoffe de coton.

Dans le cours de la saison , le Gouverneur de Peking est obligé de visiter souvent ce champ & de le faire soigneusement cultiver. Il en examine tous les sillons, pour découvrir s'il n'y croît pas quelque épi extraordinaire. Ce seroit le plus favorable augure, d'y trouver, par exemple, une tige qui porta treize épis. Le Gouverneur se hâteroit d'en avertir la Cour. En Automne, il doit recueillir le grain dans des sacs jaunes, pour les renfermer dans un magasin qui n'a point d'autre usage, & qui est distingué par le nom de *Magasin Impérial*. Ce grain se conserve pour les plus grandes cérémonies. L'Empereur, dans les sacrifices qu'il offre à *Tyen* ou à *Chang-ti*, le présente comme le fruit du travail de ses mains; & dans certains jours de l'année, il fait la même offrande à ses Ancêtres.

Usage qu'on
fait de ses
fruits.

Réglement
de l'Empereur
Yong - ching
à l'honneur de
l'agriculture.

Entre plusieurs bons Réglemens de l'Empereur *Yong-ching*, qui regne aujourd'hui, Du - Halde en rapporte un qui marque une considération singulière pour l'agriculture. Ce Prince, pour encourager les Laboureurs, exige de tous les Gouverneurs des Villes, qu'ils lui envoient tous les ans le nom d'un Payfan de leur district, qui se distin-

que par son application à cultiver la terre, par une conduite irréprochable, par l'union qu'il fait regner dans sa famille & par la paix qu'il entretient avec ses voisins ; enfin, par sa frugalité & son aversion pour toutes sortes d'excès. Sur le témoignage du Gouverneur, Sa Majesté élève ce sage & diligent Laboureur au degré de Mandarin du huitième Ordre, & lui envoie des Patentes de Mandarin honoraire ; distinction qui le met en droit de porter l'habit de Mandarin, de rendre visite au Gouverneur de la Ville, de s'asseoir en sa présence & de prendre du thé avec lui. Il est respecté pendant le reste de sa vie. Après sa mort, on lui fait des funérailles convenables à son rang, & ses titres d'honneur sont inscrits dans la Salle de ses ancêtres. Quelle doit être l'émulation des Laboureurs, après des exemples de cette nature (13) ! Aussi rapportent-ils tous leurs soins à la culture de leurs terres. S'ils ont quelque tems de reste, ils vont couper du bois sur les montagnes, ils visitent les légumes de leurs jardins, ils font leurs provisions de cannes, &c. On ne les trouve jamais oisifs. Jamais les terres de la Chine ne demeurent en friche. Elles produi-

Effets de
ces distinc-
tions par-
mi les la-
boueurs.

(13) Chine du Pere Du-Halde, p. 274 & suiv,

AGRICUL-
TURE DES
CHINOIS.

sont généralement trois moissons chaque année ; la première , de riz ; la seconde , de vece , qui se sème avant que le riz soit moissonné ; & le troisième , de fèves ou de quelqu'autre grain. Les Chinois n'emploient guères leur terrain à des usages inutiles , tels que les jardins à fleurs ou les allées pour la promenade. Le plaisir particulier marche toujours après l'intérêt public.

Culture du
riz.

Excrémens
qu'on y em-
ploie.

Le principal objet du travail des Laboureurs est la culture du riz. Leurs terres sont préparées fort habilement. Ils n'épargnent aucun soin pour ramasser toutes sortes d'ordures & d'excrémens d'hommes & d'animaux. Ils donnent , en échange , du bois , des légumes & de l'huile de lin. Cette préparation , qui ne serviroit dans d'autres Pays qu'à brûler les Plantes (14) , convient beaucoup aux terres de la Chine , sur-tout avec l'art qu'ont les Chinois de temperer ces matieres par des mélanges. Ils lèvent ces ordures dans des seaux (15) , qu'ils portent couverts sur leurs épaules.

(14) Chine du Pere Du-Halde , p. 274 & suiv.

(15) Navarette dit que dans certains tems on arrose le riz & les légumes avec un mélange d'urine & d'excrémens ; ce qui paroît une énigme aux Mis-

sionnaires , parce qu'en Europe l'urine brûlée truit toutes sortes de plantes. Il ajoute qu'il n'y a point de corne , d'os ou de plume qu'on ne réduise en cendre pour amender les terres.

soin qu'ils prennent continuellement de les ramasser, sert beaucoup à l'entretien de la propreté dans les Villes.

AGRICULTURE DES CHINOIS.

Dans la Province de Che-kyang, & dans d'autres cantons qui sont particulièrement fertiles en riz (16), on emploie, pour engraisser les terres, des boules de poil de cochon & même de poil humain, que les Habitans croient propres à fortifier le grain. Les Barbiers conservent avec soin la barbe & les cheveux qu'ils rasent. Ils les vendent deux liards la livre à des Payfans dont la profession est de les ramasser, & l'on voit souvent des Barques qui n'ont pas d'autre charge. Lorsque le riz commence à se montrer en épis, on mêle avec l'eau dont la terre est arrosée, de la chaux vive, que les Chinois croient propre, non seulement à tuer les insectes & à détruire les mauvaises herbes, mais encore à communiquer au terrain une chaleur qui contribue beaucoup à sa fécondité. Cette précaution rend les champs de riz si nets, que l'Auteur y chercha quelquefois une petite plante d'herbes sans en pouvoir trouver. Il en conclut que le riz, qui est d'une force & d'une beauté surprenante, tire de la terre tout

Chaux vive qu'on mêle dans l'eau.

(16) Voyez ci-dessus les Journaux.

AGRICUL-
TURE DES
CHINOIS.
Transplanta-
tion du riz.

ce qu'elle a de suc's nourriciers (17).

On sème d'abord le riz sans ordre. Mais lorsqu'il s'est élevé d'un pied ou d'un pied & demie, on l'arrache avec les racines, pour le rassembler en petites gerbes, qu'on plante sur diverses lignes en forme d'échiquier. Les épis se reposant ainsi les uns sur les autres, en ont plus de force pour résister aux vents. Mais avant cette transplantation on emploie la méthode suivante, pour rendre la terre égale & unie. Après l'avoir labourée trois ou quatre fois de suite, toujours dans l'eau jusqu'à la cheville du pied, on brise les mottes avec les instrumens; ensuite, à l'aide d'une machine de bois, sur laquelle le Laboureur est debout pour conduire le buffe qui la traîne, on l'applanit si parfaitement que la hauteur de l'eau demeure partout égale. Aussi les plaines ressemblent-elles plus à de vastes jardins qu'à des champs ouverts.

Les mon-
tagnes de la
Chine sont
cultivées.

Toutes les montagnes de la Chine sont cultivées; mais on n'y apperçoit ni haies, ni fossés ni presque aucun arbre, tant les Chinois ménagent un peu de terre. C'est un spectacle fort agréable, dans quantité de lieux, que de voir

(17) Navarette dit que c'est quand ils le transplantent.

des plaines de trois ou quatre lieues de longueur, environnées de collines & de montagnes, qui, depuis le pied jusqu'au sommet, sont coupées en terrasses hautes de trois ou quatre pieds, qui s'élèvent quelquefois l'une sur l'autre jusqu'au nombre de vingt ou trente. Ces montagnes ne sont pas ordinairement pierreuses comme celles de l'Europe. La terre en est si légère, qu'elle se coupe aisément; & si profonde dans quelques Provinces, qu'on la creuse l'espace de trois ou quatre cens pieds sans rencontrer le roc. Lorsqu'il s'y trouve des pierres en trop grand nombre, les Chinois trouvent le moyen de les en purger; & bâtissant de petits murs pour soutenir les terrasses, ils applanissent les bonnes terres & les ensemencent de diverses sortes de grains.

Ils poussent encore plus loin l'industrie. Quoique dans quelques Provinces les montagnes soient stériles & incultes, cependant comme les vallées & les champs qui les séparent en quantité d'endroits sont fécondes & bien cultivées, les Habitans mettent d'abord au niveau tous les lieux inégaux qui sont capables de culture. Ensuite ils divisent en différentes pièces toute la terre qu'ils ont ainsi nivellée; & de celle qui borde

Autre exemple de l'industrie des Chinois.

AGRICUL-
TURE DES
CHINOIS.

Machine
hydraulique
qu'ils em-
ploient
pour la cul-
ture du riz.

lès vallées & qu'ils ne peuvent rendre égale, ils composent des étages en forme d'amphithéâtres. Le riz qu'ils sement dans l'une & dans l'autre ne pouvant croître sans eau, ils font des réservoirs à certaines distances & d'une juste hauteur; pour recevoir la pluie & les autres eaux qui descendent des montagnes, & la distribuer également dans toutes leurs pièces de riz, soit en la faisant tomber des réservoirs dans les pièces d'en-bas, soit en la faisant monter jusqu'aux plus hauts étages de leur amphithéâtre (18). Ils emploient pour cela une machine hydraulique (19). Elle est composée d'une chaîne de bois, ou d'une sorte de chapelet de petites planches quarrées de six ou sept pouces, qui sont comme enfilées parallèlement à d'égales distances. Cette chaîne passe dans un tube quarré, à l'extrémité inférieure duquel est un cylindre, ou un baril, dont l'axe est fixé des deux (20)

(18) Description de la Chine par Navarette, page 52 & suiv. Chine du Pere Du-Halde, p. 272.

(19) Ce sont apparemment les machines que Navarette appelle admirables. Il les a souvent observées, dit-il, mais sans en pouvoir faire la description. Elles ont été transportées

à Manille par les Espagnols, & à Batavia par les Hollandois. L'Auteur croit qu'il n'y a point de meilleure invention au monde pour vuidier les puits & les Etangs.

(20) On a déjà parlé de cette machine dans les Journaux.

côtés. A l'autre bout est attachée une espee de tambour, entouré de petites planches pour répondre à celles de la chaîne, qui passe au tour du tambour & du cylindre; de sorte que lorsque le tambour tourne, la chaîne tourne aussi. Le bout inférieur du tube portant dans l'eau, & le bout du tambour étant levé à la hauteur où l'eau doit être conduite, les planches qui remplissent exactement la cavité du tube poussent continuellement l'eau, tandis que la machine est en mouvement; ce qui se fait par trois moyens: 1^o Avec la main, par le secours d'une ou deux manivelles attachées aux deux bouts de l'axe du tambour. 2^o Avec le pied, par le moyen d'une grosse cheville de bois, d'un demi-pied de longueur, ajustée dans cette vûe à l'axe du tambour. Ces chevilles ont la tête assez longue & bien arrondie, pour y placer commodément la plante nue du pied; de sorte qu'une ou plusieurs personnes peuvent mettre sans peine la machine en mouvement, tandis que leurs mains sont employées à tenir un parasol & un éventail. 3^o Avec le secours d'un bûle ou de quelque autre animal, attaché à une grande roue de quatre brasses de diametre & placée horizontalement. On fixe au-

tour de sa circonférence un grand nombre de chevilles ou de dents, qui s'ajustant exactement avec celles de l'axe du tambour, font tourner très facilement la machine.

Méthode
pour nétoyer
les canaux.

Lorsqu'on a besoin de nétoyer le canal, ce qui arrive fort souvent, on le divise, à certaines distances, par des fossés; & chaque Village voisin ayant sa part du travail, les Paysans paroissent aussi-tôt avec leur machine à chaîne, qui sert à faire passer l'eau d'un fossé à l'autre. Cette entreprise quoique pénible, est bien-tôt finie, à cause de la multitude des ouvriers. Dans quelques endroits de la Province de Fokkyen, les montagnes sont contigües, sans être fort hautes. Mais quoiqu'on y trouve à peine quelques vallées, l'art des Habitans est parvenu à les cultiver, en conduisant de l'une à l'autre une abondante quantité d'eau par des tuyaux de bambou (21).

Combien
l'industrie est
nécessaire aux
Chinois pour
vivre.

C'est à cette admirable industrie des Paysans que la Chine est redevable de l'abondance de ses grains & de ses légumes. Elle en est mieux fournie que toutes les autres Regions du Monde. Cependant il est certain que le Pays suffisoit à peine pour nourrir ses Habitans.

(21) Mais de maniere qu'il est hors du tube.

Ils auroient besoin d'un espace plus grand du double (22). Après tout, les Laboureurs Chinois sont pauvres, & chacun n'a qu'une petite portion de terre à cultiver. L'usage est que le Seigneur tire la moitié de la récolte & qu'il paye toutes les taxes. L'autre moitié demeure au Laboureur, pour unique fruit de son travail (23).

AGRICULTURE DES CHINOIS.

(22) *Ibid.* page 318.

(23) Description de la Chine par Navarette, p. 53.

§ III.

Classe des Marchands. Commerce & Navigation des Chinois.

LE nombre des Marchands est incroyable, dans toute les parties de la Chine. Ils sont tous d'une extrême politesse, & ne rejettent pas l'occasion de vendre avec le moindre profit : fort différens des Japonois, qui sont au contraire grossiers, peu obligeans, & si opiniâtres, qu'après avoir une fois déclaré qu'une chose vaut vingt ducats, toutes les raisons du monde ne leur en feroient rien rabattre (24). Le Pere LeComte représente les Chinois comme la Nation de l'Univers la plus propre au Commerce & qui s'y entend le mieux. Ils sont, dit-il, fort insinuans dans leurs

COMMERCE DE LA CHINE.

Caractere général des Chinois.

(24) *Ibid.* p. 55.

manieres, & leur avidité pour le gain leur fait trouver des moyens de vivre & des méthodes de trafic qui ne viennent point naturellement à l'esprit. Il n'y a point d'occasions dont ils ne tirent avantage, ni de voyages qu'ils n'entreprennent, au mépris de toutes les difficultés, dans l'espérance du moindre profit (15).

Mais, suivant le témoignage de quelques Missionnaires, il seroit à souhaiter qu'ils fussent d'un peu meilleure foi dans leurs marchés, sur-tout à l'égard des Etrangers. Ils s'efforcent toujours de vendre au-dessus du juste prix, & souvent ils ne font pas scrupule d'altérer les marchandises. Leur maxime est que ceux qui achètent ne cherchent qu'à payer le moins qu'il leur est possible, & se dispenseroient même absolument de payer si le Marchand y consentoit. Ils se croient en droit, sur ce principe, de demander les plus hauts prix. » Ce n'est pas le Marchand qui » trompe, disent-ils fort hardiment; » c'est l'acheteur qui se trompe lui-même. L'acheteur n'est forcé à rien, » & le profit que tire le Marchand est le fruit de son industrie. Cependant

ceux qui se conduisent par de si mauvais principes, sont les premiers à faire l'éloge de l'honnêteté & du désintéressement (26). Magalhaens regarde comme les plus riches Négocians de la Chine ceux qui font le commerce de la soie & du bois de construction (27).

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

En traitant du Commerce des Chinois, nous le diviserons en quatre articles : I, Le fond réel du Commerce, domestique & étranger ; II, La Navigation & la qualité de leur Marine ; III, Les commodités pour les voyages par terre ; IV, La Monnoie, les Poids & les Mesures.

I. Les riches particuliers de chaque Province, & la facilité de transporter les marchandises par les rivières & les canaux, ont toujours rendu le Commerce intérieur de la Chine très florissant. Le Commerce extérieur est plus négligé, parce que les Chinois trouvant dans leur propre Pays tout ce qui leur est nécessaire pour les besoins & les agremens de la vie, s'éloignent rarement de leurs frontières. Aussi longtemps que la Chine fut gouvernée par ses propres Empereurs, les Ports furent toujours fermés aux Etrangers, & les

Commerce
intérieur de la
Chine.

(26) Du - Halde, *ubi* ne par Magalhaens, *sup.* p. 534.

(27) Relation de la Chi- ne 132.

COMMERCE
DE LA CHINE.

défenses si rigoureuses pour le Commerce du dehors, qu'il n'étoit pas permis aux Habitans de sortir des limites de l'Empire. Mais depuis que les Tartares s'y sont rendus les maîtres, ils ont ouvert leurs Ports à toutes les Nations (28).

Communi-
cation des ri-
chesses entre
les Provinces.

Le Commerce intérieur de la Chine est si considérable qu'il ne souffre aucune comparaison avec celui de l'Europe. On peut regarder les Provinces Chinoises comme autant de Royaumes, entre lesquels il se fait une communication de richesses, qui sert à lier leurs Habitans & à faire regner l'abondance dans toutes les Villes. Les Provinces de *Hu-quang* & de *Kyang-si* fournissent du riz à celles qui n'en sont pas si bien pourvûes. Celle de *Che-kyang* produit la plus belle soie. Les vernis & l'encre viennent de *Kyang-nan*, avec toutes sortes d'ouvrages curieux dans ces deux genres. *Yun-nan*, *Chen-si* & *Chan-fé* donnent du fer, du cuivre & plusieurs autres métaux, des chevaux, des mulets & des pelleteries. *Fo-kyen* produit du sucre & le meilleur thé de l'Empire. *Se-chuen* fournit des herbes & des plantes médicinales, telles que la rhubarbe, &c. Chaque Province contri-

bue ainsi au bien public, par une abondance de commodités, dont le détail est impossible (29). Toutes ces marchandises passant d'un lieu à l'autre par le moyen des rivières, sont vendues fort promptement. On voit, par exemple, des Marchands qui à leur arrivée dans une Ville, vendent en trois ou quatre jours six mille bonnets convenables à la saison. Le Commerce n'est jamais interrompu, à l'exception seulement des deux premiers jours de la première Lune, qui sont employés aux réjouissances & aux visites mutuelles de la nouvelle année. Dans tous les autres tems, l'agitation des affaires est continue, à la campagne comme à la Ville. Les Mandarins mêmes y prennent part, en mettant leur argent entre les mains des Marchands pour le faire valoir par les voies du Commerce. En un mot, il n'y a point de famille, jusqu'à la plus pauvre, qui ne trouve, avec un peu de conduite, le moyen de subsister par les mêmes voies. On en connoît, dit l'Auteur, dont tout le fonds ne monte pas à plus d'un écu de France, & qui ne laissent pas d'en tirer leur entretien, pere, mere, avec deux ou trois enfans,

COMMERCE
DE LA CHINE.Facilité de
la vente.Ardeur des
Chinois pour
le Commerce.Progrès
qu'ils y font
des plus pe-
tits commen-
cemens.

(29) Le - Comte, *ubi sup.* p. 295 ; & Du-Hal-
de, p. 334.

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

de se procurer des habits de soie pour les jours de cérémonie , & de parvenir en peu d'années à des établissemens considérables. Si ce progrès paroît incompréhensible , les exemples n'en sont pas moins communs. Un petit Marchand , qui n'a qu'environ cinquante sols , achete du sucre & de la farine de riz , dont il fait de petits gâteaux , qui sortent du four une heure ou deux avant le jour , *pour allumer* , suivant l'expression Chinoise , *le courage des voyageurs*. A peine sa boutique est-elle ouverte , que toute sa marchandise est enlevée par le Peuple de la campagne , qui se rend en foule dès le matin dans les Villes , par les Artisans , les Porteurs , les enfans des Gardes & les Plaideurs. Ce petit commerce produit en peu de jours un profit de vingt sols , dont la moitié suffit au Marchand pour sa subsistance & celle de sa famille. En un mot , nos Foires les plus fréquentées ne sont qu'une foible image de la multitude incroyable de Peuple qu'on voit dans la plupart des Villes de la Chine , & qui s'occupe à vendre ou acheter toutes sortes de commodités.

Terme de
leur Commer-
ce par mer.

Il n'est pas surprenant qu'avec un Commerce si florissant dans l'intérieur de l'Empire les Chinois négligent beau-

coup les Pays étrangers. Par mer, on ne les voit jamais passer les détroits de la Sonde. Leurs plus longs voyages, de ce côté-là, se bornent à Batavia. Du côté de Malaca, ils ne vont jamais plus loin qu'Achem; & le terme de leur navigation au Nord (30) est ordinairement le Japon.

Les Isles du Japon sont le Pays qu'ils fréquentent le plus. Ils partent au mois de Juin, ou de Juillet au plus tard, pour se rendre avec leurs marchandises à Siam ou à Camboya, & se fretter dans ces deux Ports de celles qui conviennent aux Japonois. Le profit de ce voyage monte à deux cens pour cent. S'ils font directement voile au Japon, de leurs Ports de Ning-po, de Canton ou d'A-moui, ils se chargent des marchandises suivantes: 1^o de drogues, telles que le *Jin-seng*, la rhubarbe, les mirabolans, &c. 2^o de cuirs de vaches & de buffes, d'areka, & de sucre blanc, sur lequel ils gagnent quelquefois mille pour cent; 3^o de toutes sortes d'étoffes de soie, mais sur-tout de satins, de taffetas & de damas de diverses cou-

COMMERCE
DE LA CÉ-
NE.

Ce qu'ils por-
tent aux Isles
du Japon.

(30) Navarette raconte que la passion des richesses ayant porté quelques Chinois à demander la permission de voyager dans ces

Pays, ils en prirent occasion de s'y établir; ce qui a produit la défense générale de passer la mer.

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

leurs, particulièrement de noir. Ils tirent quinze taëls de ce qui leur revient à six ; 4^o de cordes de soie pour les instrumens, & de bois d'aigle & de sandal, dont les Japonois sont fort avides, parce qu'ils en ont besoin sans cesse pour encenser leurs Idoles ; 5^o enfin, de draps & de camelots de l'Europe, dont ils trouvent promptement à se défaire & qui leur rapportent cinquante pour cent ; d'où l'on peut conclure quels doivent être les profits des Hollandois.

Ce qu'ils rap-
portent des
mêmes Isles.

Les marchandises que les Chinois rapportent du Japon, sont, 1^o des perles fines, sur lesquelles ils gagnent quelquefois mille pour cent ; 2^o du cuivre rouge en barres, qui leur coûte entre trois taëls & quatre & demie, mais qu'ils vendent dix ou douze taëls à la Chine ; du cuivre en œuvre, tel que des balances, des réchaux, des cassolettes, des bassins, &c. Ils en tirent un profit considérable dans leur Pays, parce que ce cuivre est fort beau ; 3^o des lames de sabres, qui ne coûtent qu'une piastra au Japon, & qui se vendent quelquefois dix à la Chine ; 4^o du papier à fleurs, dont les Chinois font des éventails ; 5^o de la porcelaine, qui est très belle, mais de peu d'usage, parce qu'elle ne soutient pas l'eau bouillante. El-

le n'est pas plus chere au Japon que la porcelaine de la Chine à Canton ; 6^e des vernis Japonois , avec lesquels il n'y en a point au monde qui puisse entrer en comparaison. Mais ils sont si chers que les Chinois en achètent rarement. Un cabinet de deux pieds de haut sur la même largeur , s'est vendu à la Chine jusqu'à cent piaſtres. Ceux qui s'exposent le plus aux risques de ce commerce, sont les Marchands d'A-moui & de Ning - po , parce que les portant à Manille & à Batavia , ils les vendent fort bien aux Européens , qui sont passionnés pour les ouvrages de cette nature ; 7^e enfin , les Marchands Chinois rapportent de l'or qui est très fin au Japon , & quantité d'un métal qui se nomme *Tombak* , sur lequel ils gagnent soixante pour cent à Batavia.

COMMERCE
DE LA CHINE.

Cherté des
verniss du Japon.

Ils portent aussi leur Commerce à Manille ; mais on ne voit gueres entreprendre ce voyage qu'aux Marchands d'A-moui , qui se chargent d'une grosse quantité de soie , de satins rayés ou à fleurs, de broderies, de tapis, de coussins , de robes de chambre , de bas de soie , de thé , de porcelaine , de vernis du Japon , de drogues , &c. sur lesquels leur profit est généralement de cinquante pour cent. Ils ne rapportent que des piaſtres.

Commerce
des Chinois à
Manille.

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

Leur Com-
merce à Bata-
via.

Mais le Commerce auquel ils s'attachent le plus, parce qu'il est le plus avantageux & le plus facile, est celui de Batavia. Leurs Vaisseaux partent chaque année de Canton, d'A-moui & de Ning-po, vers l'onzième Lune; c'est-à-dire, au mois de Décembre, avec les marchandises suivantes :

Ce qu'ils y
portent.

1^o Une sorte de thé-verd, qui est d'une beauté singulière & d'une odeur très agréable. Le *Song-lo* & le *Bohé* sont moins recherchés par les Hollandois; 2^o de la porcelaine, qui n'est pas plus chère à Batavia qu'à Canton; 3^o du fil & des feuilles d'or, qui ne sont que du papier doré. Une partie du fil se vend en petits échevaux, qui portent le nom de poignées. Il est cher, parce qu'il est couvert de l'or le plus fin; mais celui qu'ils portent à Batavia se vend ordinairement au poids, en petits paquets, avec de grosses poignées de soie rouge, qu'on y mêle exprès, pour donner plus de lustre à l'or & plus de pesanteur aux paquets. Les Hollandois ne l'achètent point pour leur usage. Ils le revendent dans le Pays des Malayens avec un profit considérable; 4^o du *Tutenak*, ou *Tombak*, espèce de métal, qui tient de la nature de l'étain & du fer, & qui leur rapporte quel-

quefois jusqu'à cent cinquante pour cent; 5^o des drogues, particulièrement de la rhubarbe; 6^o des ustenciles de cuivre jaune, tels que des bassins, des réchaux, de grands chaudrons, &c.

COMMERCE
DE LA CHI
NE.

Ils rapportent de Batavia; 1^o de l'argent en piastres; 2^o du poivre, des clous de girofle, des noix de muscade & d'autres épices; 3^o de l'écaille de tortue, dont les Chinois font de très jolis bijoux, tels que des peignes, des boîtes, des coupes, des manches de couteau, des pipes, des tabatieres à l'Européenne, qu'ils ne vendent que dix sols; 4^o du bois de sandal, & du bois rouge & noir pour les ouvrages de marqueterie, avec une autre sorte de bois qu'on nomme ordinairement *Bresil* (31), & qui sert pour la teinture; 5^o des pierres d'agathes, toutes taillées. Les Chinois s'en font des ornemens pour leurs ceintures, des boutons pour leurs boutons, & une sorte de colliers; 6^o de l'ambre jaune, qu'ils achètent à fort bon marché; 7^o des draps de l'Europe, qui ne leur coutent pas non plus fort cher & qu'ils revendent au Japon.

Ce qu'ils en
rapportent.

Tel est le principal Commerce des Chinois hors de l'Empire. Ils font aussi, mais rarement, le voyage d'*Achens*,

Autres lieux
où les Chi-
nois font
leur Commerce.

(31) Parce que le Bresil en produit beaucoup.

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

de Malaca, d'*Ihor*, de *Patane*, de *Ligor*, qui dépend du Royaume de Siam, de la Cochinchine, &c. Le Commerce qu'ils font à *Ihor* est également avantageux & facile. Ils ne gagneroient point les frais de leur entreprise dans le voyage d'Achem, s'ils n'y étoient pas rendus au mois de Novembre ou de Décembre, qui est le tems où les Vaisseaux de *Surate* & de *Bengale* se trouvent sur cette Côte. Ils ne rapportent ordinairement de toutes ces Régions que du poivre, de la canelle & d'autres épices; des nids d'oiseaux, qui passent pour un mets délicieux aux tables Chinoises; du riz, du camphre & des cannes de *Ratan*, qu'on entrelasse comme des petites cordes; des torches, composées de feuillages de certains arbres, qui brûlent comme de la poix & qui servent de flambeaux; de l'or, de l'étain, &c.

Commerce
des Européens
à la Chine.

A l'égard du Commerce des Européens à la Chine, le Port de Canton est presque le seul qui leur soit ouvert dans certains tems de l'année. Encore n'ont-ils pas la liberté de s'avancer jusqu'à la Ville. Ils jettent l'ancre à *Whang-pu*, Place qui en est éloignée de quatre lieues sur la rivière, & où le nombre des Vaisseaux est toujours fort grand. Autrefois les draps de l'Europe, les cristaux,

les épées, les pendules, les montres à répétition, les telescopes, les miroirs & les glaces, &c. s'y vendoient avec beaucoup d'avantage; mais depuis que les Anglois font ce voyage régulièrement chaque année, il n'y a point une seule de ces marchandises qui ne soit du même prix à Canton qu'en Europe. Le corail même ne s'y vend presque plus qu'avec perte. L'argent est aujourd'hui la seule matiere du Commerce à la Chine. On peut faire un profit considerable en l'échangeant pour de l'or, qui est une marchandise dans le Pays. On y gagne encore un tiers.

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

En quoi il
consiste au-
jourd'hui.

L'or qui se trouve à Canton, vient en partie des Provinces de la Chine, & des Pays étrangers, tels qu'*Achem*, la Cochinchine, le Japon, &c. Il est refondu dans cette Ville, à la réserve de celui qu'on tire de la Cochinchine, qui est ordinairement aussi pur & aussi beau qu'il puisse être, lorsqu'on l'achete du Roi du Pays. Mais celui que ses Sujets vendent secrettement n'est pas si pur & demande d'être raffiné à Canton. Les Chinois divisent leur or par carats, comme en Europe. L'or commun est depuis quatre - vingt - dix carats jusqu'à cent. Il est plus ou moins cher, suivant le tems auquel il s'achete; c'est à-dire,

Or de la Chi-
ne.

Ses qualités.

COMMERCE
DE LA CHI-
NE.

qu'aux mois de Mars, d'Avril & de Mai il est moins cher qu'au mois de Juillet & de Janvier, parce que dans cette dernière saison le Port & la Rade de Canton ont des Vaisseaux en plus grand nombre.

Drogues &
autres mar-
chandises de
la Chine.

On achete aussi, à la Chine, des drogues excellentes, plusieurs sortes de thé, du fil d'or, du musc, des pierres précieuses, des perles, du vif argent, &c. Mais le principal objet du Commerce des Européens est la porcelaine, le vernis du Japon & les soies, dont on parlera plus particulièrement dans la section suivante (32).

La naviga-
tion des Chi-
nois est fort
ancienne.

Quoique la navigation des Chinois n'ait point aujourd'hui plus d'étendue qu'on l'a rapporté, quelques Voyageurs prétendent que long-tems avant la naissance de Jesus-Christ ils faisoient voile dans toute les Mers de l'Inde, à l'aide du compas, & qu'ils avoient découvert le Cap de Bonne-Esperance. Quelque jugement qu'on en porte, observe le Pere Le-Comte, il est certain qu'ils ont eu fort anciennement des Vaisseaux très forts, & que s'ils n'avoient pas plus perfectionné la Navigation que les autres Sciences, non seulement ils l'entendoient beaucoup mieux que les Grecs



BARQUES CHINOISES
tirées de Nieuhof,



T. I. N.° XVII

& les Romains , mais qu'aujourd'hui même ils ne naviguent pas moins sûrement que les Portugais (33).

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

Leurs Vaisseaux , qu'ils appellent du nom commun de *Chuen* , comme leurs Bateaux & Barques , ont été nommés par les Portugais , *Soma* ou *Sommas* , (34) , sans qu'on puisse pénétrer l'origine de ce nom. Les plus grands ne portent pas plus de deux cens cinquante ou trois cens tonneaux. Ce ne sont proprement que des Barques plates , à deux mâts. Leur longueur est de quatre-vingt ou cent pieds. L'Avant n'a point de bec ou de proue. Il s'élève dans la forme de deux aîles ou de deux cornes , d'une figure fort bizarre. L'arriere est ouvert par le milieu , pour contenir le gouvernail & le mettre à couvert du battement des vagues. Ce gouvernail n'a que cinq ou six pieds de largeur , & ne tient au bâtiment que par le moyen de quelques cordes.

Forme & qualités de leurs Vaisseaux.

Les Vaisseaux Chinois n'ont ni mâts de misene , ni beaupré , ni écoutes. Avec le grand mât , ils en ont un d'avant , & quelquefois un petit perroquet qui n'est pas de grand usage. Le grand

(33) Mémoires de la Chine du Pere Le-Comte , p. 231. si Jones. Le - Comte dit que la forme n'en est pas si belle qu'en Europe.

(34) On les appelle auf-

NAVIGATION

DES
CHINOIS.

mât, ou le mât de maître, est placé près du mât d'avant, qui est fort reculé vers la proue. La proportion de l'un à l'autre est ordinairement de deux à trois, & la longueur du grand mât revient aux deux tiers de celle du Vaisseau.

Forme de
leurs voiles.

Leurs voiles sont composées de nattes de bambou, divisées en feuilllets comme un Livre, & jointes par des cannes de bambou. Elles s'ouvrent comme un *Paravent*. Au sommet est une piece de bois, qui sert de vergue; & au pied, une sorte de planche, large de plus de douze pouces sur cinq ou six d'épaisseur, qui tient la voile ferme. En général, les Vaisseaux Chinois ne sont pas bons voiliers. Ils prennent plus de vent que les nôtres, à cause de la roideur des voiles, qui ne cedent point à l'impression du souffle; mais leur forme, qui n'est pas si commode, leur fait perdre l'avantage qu'ils ont de ce côté-là sur les nôtres.

Gomme excellente dont ils sont calfatés.

Ils ne sont pas calfatés, comme en Europe, avec de la poix & du goudron, mais avec une espece particuliere de gomme, d'une bonté si singuliere, qu'un ou deux puits, pratiqués au fond de calle, fussent pour tenir le Vaisseau sec. Aussi les Chinois n'ont-ils point eu jusqu'à présent l'usage des pompes.

Leurs ancres ne sont pas de fer comme les nôtres; elles sont d'un bois que la dureté & sa pesanteur ont fait nommer *bois de fer*. Ils prétendent qu'elles sont meilleures que celles de l'Europe, parce qu'elles ne plient jamais. Cependant leur usage ordinaire est de les armer de fer.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

Les Chinois, n'ont à bord, ni Patron, ni Pilote. Ceux qui frettent un Vaisseau sont leurs propres guides; mais la plupart n'entendent pas mal la navigation, sur-tout au long des Côtes; car l'Auteur ne leur accorde pas tant d'habileté en haute mer. Ils tournent la proue de leur Vaisseau vers le lieu pour lequel ils mettent à la voile, & tiennent course sans considérer les variations du vent. Cette négligence vient sans doute de ce qu'ils entreprennent rarement de longs voyages. Cependant (35) ils ne sont pas mauvais Matelots lorsqu'ils y apportent tous leurs soins.

Comment
les Chinois
naviguent.

Le Vaisseau sur lequel le Pere Le-Comte & d'autres Jésuites firent voile de Siam à la Chine, en 1687, étoit de cent vingt tonneaux, chacun du poids de deux mille livres. La forme de ce Bâtiment n'étoit pas sans beauté, à l'ex-

Vaisseau sur
lequel le Pe-
re Le-Comte
partit de Siam

(35) Mémoires du Pere Halde *ubi supra*, page 317
Le-Comte, p. 23. Du- & suivantes.

reption de l'avant , qui étoit plat & sansbec. Les mâts ressembloient peu aux nôtres par la disposition , le nombre & la force. Le grand mât étoit placé presque au même endroit où nous plaçons notre mât d'avant. Cependant il y avoit un Beupré & un Misene , celui-ci placé à la gauche du Vaisseau ; mais si petits l'un & l'autre qu'à peine méritoient-ils le nom de mâts. En récompense , le grand étoit fort gros à proportion de la grandeur du Bâtiment ; & pour le fortifier , on l'avoit revêtu de planches depuis la contrequille jusqu'au second pont. A la pointe du perroquet il avoit deux pieces de bois , plates , & longues de sept ou pieds , qui étoient attachées avec des chevilles au sommet du grand mât , & qui se joignoient ensemble par l'extrémité supérieure. Il avoit deux voiles , mais toutes deux de nattes. La hauteur de celle du grand mât étoit d'environ quarante - cinq pieds , sur vingt-huit ou trente de largeur. La seconde étoit proportionnée au mât qui la portoit. Elles étoient garnies , des deux côtés , de plusieurs rangées de bambous placées dans leur largeur , qui excédoient de près d'un pied le bord extérieur , & de quelque chose de plus le bord voisin du mât. Elles y étoient at-

tachées avec une sorte d'anneaux qui occupoient environ le quart de leur largeur, du côté opposé à celui des bras ou des crochets; de sorte qu'elles étoient divisées par le mât en deux parties fort inégales, & que les trois quarts étoient du côté des bras. Ainsi chaque voile pouvoit tourner sur son mât comme sur un gond, & courir facilement vers l'arrière environ de trente - six points, ce qui étoit nécessaire pour revirer, portant tantôt sur le mât, tantôt sur les anneaux seulement. Les agrès étant mal construits, demanderoient tant de tems pour être remis en ordre, que pendant le calme les Chinois laissent leurs voiles déployées au hazard. Le poids énorme d'une voile, joint à l'action du vent qui agit sur le mât, mettroient la proue sous l'eau, si les Chinois ne remédioient à cet inconvénient par le soin qu'ils ont de charger beaucoup moins leurs Vaisseaux sur l'avant que sur l'arrière. Aussi, lorsqu'un Bâtiment est à l'ancre, la proue est entièrement hors de l'eau, tandis que l'arrière y est fort enfoncé. La largeur des voiles Chinoises & leur situation vers la proue, donnent sans contredit beaucoup de vitesse à la course d'un Vaisseau lorsqu'il suit (36) le

(36) Recheren dit que les Jones vont aussi vite que

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

vent ; mais avec un quart ou d'autres portions de vent , il est jetté nécessairement hors de sa direction ; sans parler du risque qu'il court toujours lorsqu'il est surpris par quelque tourbillon subit. Dans le beau tems , outre la voile de beaupré & celle du perroquet , les Chinois emploient des bonnettes , & une voile quarrée sur le mât de misene. Toutes ces voiles d'augmentation sont de toile.

Composi-
tion du gou-
vernail.

La chambre, où le gouvernail est renfermé, se trouve formée par les deux côtés de la poupe, qui, laissant une ouverture assez large en dehors, se rapprochent en dedans vers un angle aigu, dont la pointe est coupée pour laisser un jeu libre au gouvernail. Les deux cables qui soutiennent le gouvernail sont roulés autour d'un cabestan, placé sur la plus haute partie de l'arrière, d'où le gouvernail se leve & s'abaisse facilement. Deux autres cables (37) passant sous le Vaisseau, s'avancent jusqu'à l'avant de la proue, auquel ils tiennent aussi par le moyen d'un cabestan, & servent encore à faciliter le mouvement

le vent, parce que leurs voiles sont plattes & serrées. Les Vaisseaux Hollandois, dit-il, ne peuvent les suivre. Il ajoute qu'ils

revirent avec beaucoup de facilité.

(37) Ces deux cables tiennent apparemment au bas du gouvernail.

du gouvernail. L'Auteur décrit plusieurs autres inventions, qui augmentent sa mobilité, ou la force de celui qui en a la conduite.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

Un gouvernail de cette nature ne se sent presque point dans un grand Vaisseau, parce que les cables prêtent facilement, & que leur tremblement continuél le fait comme voltiger. Mais de là vient aussi l'extrême difficulté de tenir le Vaisseau ferme sur le même vent.

Ses avantages.

Les Chinois ont commencé à faire des *Somas*, nommés aussi *Mestifas*, parce qu'ils y fixent les gouvernails à la manière de l'Europe, sans rien changer d'ailleurs à l'ancienne forme. Le Roi de Siam en a fait construire quelques-uns de sept ou huit cens tonneaux, qui sont les plus grands qu'on ait jamais vûs de cette espece.

Somas, ou
Mestifas, Vais-
seaux Chinois.

On n'a point, à la Chine, l'usage de la Bouffole ou du compas de mer. Les Chinois emploient, pour regler leur course, une Carte fort simple. Les bords de la boîte sont divisés en vingt-quatre parties égales, qui marquent les points ou les vents, & qui sont placées sur un lit de sable; moins pour (38) assurer

Bouffole de
la Chine.

(38) Le Pere Le-Comte assure que les Chinois n'avoient aucune notion de

la variation & de la déclinaison de l'aiguille, avant que les Missionnaires les

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

Usage qu'en
font les Chi-
nois.

l'aiguille contre l'agitation du Vaisseau, que pour y brûler des pastilles dont ils la parfument continuellement. Ils lui offrent aussi des vivres, en forme de sacrifice.

Si les Chinois ont découvert avant nous la Bouffole, comme plusieurs Écrivains l'assurent, ils en ont tiré jusqu'à présent peu d'avantage. Leur méthode est de diriger la proue du Vaisseau vers le lieu où ils veulent arriver, par le moyen d'un fil de soie qui divise la Carte en deux parties égales, du Nord au Sud. Ils s'y prennent de deux manières. Par exemple, s'ils veulent faire voile au Nord-Est, ils mettent le rhumb parallele à la quille du Vaisseau, & tournent ensuite le Vaisseau jusqu'à ce que l'aiguille se trouve parallele au fil; ou, ce qui revient au même, mettant le fil parallele à la quille, ils tournent la pointe de l'aiguille au Nord-Ouest. L'aiguille de leur plus grand Compas de mer n'a pas plus de trois pouces de longueur. Sa figure, d'un côté, est une sorte de fleurs de lys, & de l'autre, un Trident. Toutes les aiguilles aimantées des Chinois se font à Nangazaqui, Port du Japon.

en eussent convaincus par des expériences. *Ubi sit.*
p2, c 229.

Le fond-de-calle, dans le Vaisseau du Pere Le-Comte, étoit divisé en cinq ou six chambres, séparées par de grosses cloisons de bois. Au lieu de pompe il n'y avoit qu'un puits, au pied du grand mât, d'où les Matelots tiroient l'eau avec des seaux de cuir. Quoique la mer fût très grosse & le Vaisseau fort chargé, les planches en étoient si fortes & si bien calfatées, qu'il n'y entroit presque point d'eau.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.
Fond-de-
calle & Poup-
pe des Vais-
seaux.

Le goudron des Chinois est une composition de chaux, d'huile, ou plutôt de résine, qui distille d'un arbre nommé *Tong-chu* (39) & d'*Okam* de bambou. Lorsque cette composition est sèche, on la prendroit pour de la chaux, qui en est la principale matiere. Elle est plus nette que notre goudron, & n'a pas cette odeur désagréable qui regne sur les Vaisseaux de l'Europe. Elle est d'ailleurs à l'épreuve du feu, auquel le goudron & la poix sont sans cesse exposés. Les ancres étoient de bois; mais les deux branches étoient couvertes de plaques de fer. Tous les agrès, aussi-bien que les cables, étoient de cannes de ratan, ou d'écorce de coco, que les Portugais appellent *Cairo*.

Goudron de
la Chine.

(39) Cet arbre distille une espece d'huile qui ressemble assez au verrais. Voyez ci après l'Histoire Naturelle.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.
Equipage des
Vaisseaux.

Paye des Of-
ficiers & des
Matelots.

Jugement
sur leurs qua-
lités pour la
Navigation.

L'Equipage du Vaisseau consistoit en quarante-sept hommes, en y comprenant les Officiers. L'unique emploi du Pilote étoit de veiller sur la boussole & de regler la course. Le Patron dirigeoit la manœuvre du Vaisseau, & le Capitaine prenoit soin des provisions, sans entrer dans aucun autre soin. Cependant tout s'exécutoit avec une promptitude surprenante. Cette harmonie entre les Chinois d'un Vaisseau, vient de l'intérêt qu'ils ont tous à sa conservation, parce qu'ils ont tous quelque part à sa cargaison. Officiers & Soldats, chacun a la liberté de mettre à bord une certaine quantité de marchandises, & cette permission leur sert de paye. Chacun occupe aussi son appartement particulier, dans l'espace qui est entre les ponts & qui se trouve divisé en différentes cabines. En un mot, conclut l'Auteur, les Chinois sont diligens, attentifs & laborieux. Il ne leur manque qu'un peu d'expérience pour en faire d'habiles gens de (40) mer. Mais quoique les Européens l'emportent beaucoup sur eux dans la navigation sur mer, il faut confesser que sur les rivières & les canaux ils ont une adresse particulière à leur Nation, dont nous som-

mes fort éloignés. Un petit nombre de leurs Bateliers conduisent des Barques aussi grandes que nos Vaisseaux.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

L'industrie avec laquelle ils naviguent sur les torrens, a quelque chose de merveilleux & d'incroyable. Ils franchissent intrépidement des passages que

Leur intrépidité sur les Torrens, qui sont communs à la Chine.

des gens moins hardis ne peuvent regarder sans quelque marque de crainte.

Sans parler des chûtes d'eau qui se trouvent souvent dans un canal, ils remon-

rent à force de bras d'un canal à l'autre. La Chine a des rivières qui coulent, ou

plutôt qui se précipitent, au travers de quantité de rochers pendant l'espace de

soixante ou quatre-vingt lieues, & qui forment des courans d'une rapidité ex-

trême, auxquels les Chinois donnent le nom de *Chans*. Il s'en trouve dans di-

verses parties de l'Empire, & l'Auteur en vit plusieurs dans le voyage qu'il fit

de *Nan-chang*, Capitale de la Province de *Kyang-si*, jusqu'au célèbre Port

de *Canton*. Sa Barque fut emportée par un de ces courans avec une si étrange

violence, que tout l'art des Matelots n'ayant pû s'y opposer, elle fut abandonnée au mouvement de l'eau, qui la

fit pirouetter long-tems dans un grand nombre de détours formés par les rochers. Enfin, le gouvernail s'étant bri-

fé contre un de ses écueils (41) qui ne se montrait qu'à la surface de l'eau, la Barque fut jettée sur le roc même, où elle demeura immobile. Mais si le coup eût porté sur les flancs au lieu de porter sur l'arrière, elle étoit perdue sans ressource avec les Passagers.

Passage fort
dangereux.

Dans la Province de Fo-kyen, où l'on passe de Canton & de Hang-cheu, on est exposé pendant neuf ou dix lieues au danger de périr. Les sauts y sont continuels, & brisés par des milliers de pointes qui laissent à peine l'espace nécessaire pour le passage d'une Barque. Ce ne sont que détours, où les torrens contraires qui s'entreheurtent poussent les Barques avec toute la rapidité d'une fleche. On est toujours à deux pieds des écueils, & menacés de se voir précipiter sur l'un en voulant éviter l'autre. Il n'y a que les Chinois au monde qui soient capables de surmonter des obstacles de cette nature; & leur adresse même n'empêche pas que les naufrages n'y soient fort communs. Il doit paroître étonnant que toutes leurs Barques n'aient pas le même sort. Quelquefois elles sont en pieces, & tout l'Equipage

(41) Cette aventure prouve fort bien que les voyageurs ne doivent pas s'espoier legerement à de tels dangers, mais elle est une foible preuve de l'habileté que l'Auteur accorde aux Bateliers Chinois.

enseveli misérablement dans les flots, avant qu'on puisse s'imaginer ce qui les a fait disparoître. Quelquefois en descendant les sauts des rivières, une Barque plonge & s'enfonce par la proue, sans pouvoir se relever. En un mot, ces passages sont si dangereux, que si l'on en croit le Pere Le-Comte, il ne vit jamais la mort si près, pendant dix ans de navigation sur les mers les plus orageuses du Monde, où il fit plus de douze mille lieues, que pendant dix jours qu'il employa dans une Barque à traverser ces affreux torrens.

Les Barques Chinoises sont composées d'un bois si léger, qu'elles en sont beaucoup plus faciles à ménager. Elles sont divisées en cinq ou six appartemens par de fortes cloisons; de sorte qu'en heurtant contre un rocher, il n'y a gueres plus d'une division qui se remplisse d'eau, & que les autres demeurant impénétrables, on a le tems nécessaire pour boucher les ouvertures. Dans les endroits où le courant est fort rapide sans avoir beaucoup de profondeur, six Matelots placés au long de la rive, c'est-à-dire, trois de chaque côté, se servent de longs pieux enfoncés dans l'eau & de cordes qu'ils attachent à la Barque pour ralentir son mouvement. Ainsi quel-

Habileté des
Chinois dans
les plus grands
périls.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

que rapide que puisse être le torrent, pourvu que son cours soit uniforme, on y avance aussi lentement que sur la rivière la plus calme. Dans les tournans, on emploie un double gouvernail, de la forme d'une rame, & long de quarante ou cinquante pieds. L'un est à la proue, l'autre à la poupe. Tout dépend du jeu de ces deux machines. Les mouvemens & les secousses qu'on donne à la Barque, sont infinis dans leur nombre & leur variété. C'est donc un manège plutôt qu'une navigation. Aussi les Barques périssent-elles moins faute d'adresse & d'habileté que de forces; ce qui fait juger à l'Auteur que si les Chinois avoient seize hommes d'équipage au lieu de huit, ce malheur seroit beaucoup plus rare (42).

Grandes
Barques. Leur
nombre &
leur beauté.

Le nombre des grandes Barques est si prodigieux sur toutes les rivières & sur tous les canaux, particulièrement dans les Provinces méridionales, qu'il est impossible de le compter. Elles sont quelquefois si serrées l'une près de l'autre pendant trois quarts de mille, qu'on n'en feroit point entrer sans peine une nouvelle dans le rang. Mais ce qui charme véritablement les yeux, c'est la multi-

Barques Im-
portantes.

(42) Mémoires du Père Le-Comte, page 233, 234 & suivantes.

DIVERSES SORTES DE BARQUES.



H. Tardieu sculp.

T. 17. N. IX.





BARQUE DU DRAGON.



N. Tardieu sculp.

T. P. N. XXVII.



N. Tardieu sculp.

N.° XLVII

rude des Barques Impériales, qui sont divisées en Escadres, dont chacune est commandée par un Mandarin. On prétend que celles qui sont employées à porter les tributs & les provisions des Provinces à la Cour, montent seules à (43) dix mille. Cependant les Inspecteurs du transport des marchandises, qui ont l'occasion continuelle de les compter à leur passage, assurent qu'ils n'en ont jamais vû plus de quatre ou cinq mille. Mais ce nombre même est surprenant, quand on considère leur usage & leur grandeur; car la plupart sont du port de quatre - vingt tonneaux (44).

On distingue trois sortes de Barques Impériales : 1^o les *Lyang - chuen*, ou Barques de provision; 2^o les *Long-i-chuen*, ou Barques de l'habit du dragon; 3^o les *Tso-chuen*, qui servent à transporter les Mandarins employés par la Cour. Rien n'approche de ces Bâtimens pour la propreté. Ils sont peints, dorés, embellis de figures de dragons, & vernis au dehors comme au - dedans.

Trois sortes de Barques Impériales.

(43) Le-Comte dit que pour le seul service de l'Empereur on en tient neuf mille neuf cens quatre-vingt - dix - neuf toujours prêts & équipés, & que

les Chinois disent dix mille pour faire le compte rond.

(44) Chine du Pere Du-Halde, page 18 & 327.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

Ceux de grandeur médiocre, dont l'usage est le plus fréquent, ont plus de seize pieds de large & quatre-vingt de long, sur neuf de profondeur depuis le pont. Leur forme est plate & quarrée, à l'exception de l'avant, qui est un peu arrondi.

Lyang-
chuens.

Les *Lyang-chuens*, ou les Barques de provisions sont d'une largeur égale depuis l'avant jusqu'à l'arrière. On s'en sert pour le transport des provisions, de chaque Province à la Cour. Magalhaens fait monter leur nombre à dix mille. Elles ont leur château-d'avant & leurs ponts, avec une salle ou une cabane au centre, comme celles des Mandarins; mais qui n'est pas tout-à-fait si grande.

Long-i-
chuens.

Les *Long-i-chuens*, ou les Barques de l'habit du dragon, c'est-à-dire, des étoffes de l'Empereur, parce que ses armes sont des dragons, servent à transporter, des Provinces à la Cour, les brocards & les autres pièces de soie (45). Chaque Barque ne fait qu'un voyage dans le cours de l'année, & ne porte que le quart de la cargaison qu'elle peut contenir. Les appointemens du Patron sont payés par le Trésor royal, suivant

(45) Magalhaens, page 129 & suiv. Du-Halde,
page 327.

la distance des lieux. Par exemple, ceux qui viennent de la Province de Kyang-si, qui est à plus de trois cens lieues de Peking, reçoivent cent lyangs ou cent taëls. Cette somme, à la vérité, paroît petite pour une si grande dépense. Mais le Patron est dédommagé par la liberté qu'il a de prendre des Passagers & des marchandises, qui sont dispensés des droits de la douane (46). Suivant Magalhaens, le nombre de ces Barques monte à trois cens soixante-cinq (47).

Les *Tso-chuens* sont établies pour transporter les Mandarins dans leurs Gouvernemens, & les personnes de distinction qui sont envoyées de la Cour ou qui y sont appellées. Ces Barques sont plus hautes & plus étroites que les autres. Leur grosseur est à peu près la même que celle de nos Vaisseaux du troisième rang (48). Elles ont deux ponts (49), dont le premier contient un appartement complet, qui s'étend d'un bout à l'autre, & dont la hauteur est de sept ou huit pieds. Un Mandarin

Tso-chuens:

(46) Du-Halde, *ubi sup.*

(47) Magalhaens, page 130.

(48) Le même Auteur dit qu'elles ont la forme des Caravelles, mais qu'elles

sont plus hautes. Le-Comte ajoute qu'elles sont d'une égale largeur, d'un bout à l'autre.

(49) Le-Comte, page 233. Du-Halde, p. 286.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

peut y dormir, manger, écrire, recevoir des visites, &c. Il ne lui manque aucune des commodités de son Palais. Comme on ne peut voyager plus agréablement que dans ces Barques, tous les Seigneurs donnent la préférence aux voitures d'eau (50).

Description
des Tso-
chouens par
Du-Halde.

Du-Halde entre dans un plus grand détail. Outre le logement du Patron & de sa famille, qui consiste dans sa propre cabine, une cuisine & deux grandes chambres, l'une devant & l'autre derrière, chaque *Tso-chuen* a sa salle, haute de six pieds & large d'onze ou douze (51). Elle est suivie d'une antichambre & de deux ou trois autres pièces, avec une garde-robe sans aucun ornement. Cet appartement, qui est pour les Mandarins, est tout entier sous le même pont (52). Il est revêtu d'un beau vernis rouge & blanc. Les côtés & le plafond sont ornés de quantité d'ouvrages de sculpture, de peinture & de dorure; les tables & les sièges, vernis en rouge ou en noir. Des deux côtés, la salle a des fenêtres, qui peuvent être ôtées dans l'occasion. Au lieu de vitre, on emploie de fort belles écailles d'huître.

Vitres Chinoises.
Ecrit. S.

(50, Du-Halde, page sept ou huit pieds.

337.

(52) On ne parle point ici de deux ponts.

tres, ou des étoffes très fines, glacées avec une espece de cire luisante, & embellies de fleurs, d'arbres & d'une grande variété de figures. Le tillac est environné de galeries, pour le passage des Matelots, qui évitent ainsi de se rendre incommodes aux Voyageurs.

Sur cet appartement est une sorte de plate-forme ou de terrasse, ouverte de tous côtés, & réservée pour la musique, qui consiste en quatre ou cinq Instrumens. Dessous est le fond-de-calle, divisé en quantité de petites chambres, qui servent pour le bagage. Les voiles ressemblent à celles des autres Bâtimens; mais elles sont plus commodes, parce qu'elles serrent mieux le vent. D'ailleurs, les bras peuvent se rompre sans qu'il y ait aucun danger pour le Bâtiment. Les Chinois emploient, pour la conduite de ces grandes Barques une sorte d'aviron, ou de pieu long & épais, qui a d'un côté la forme d'une béquille, pour y appuyer plus facilement l'épaule. Ils ont aussi des rames de plusieurs formes. Mais les rames communes sont une espece de pelle, qui a, vers le milieu du manche, un trou pour recevoir les chevilles qui sont fixées au côté de la Barque. Il y en a d'autres dont les extrémités ressemblent à la queue d'un

Diverses
sortes de rames.

poisson, & qui coupent l'eau obliquement à droite & à gauche. La méthode des rames est d'autant plus commode, que de la manière dont les rameurs sont rangés, ils tiennent fort peu de place dans la Barque. Ils sont des deux côtés sur des planches. Leurs rames servent de gouvernail & se brisent rarement. Sans jamais sortir de l'eau, elles ne laissent pas de pousser la Barque en avant. Mais lorsque le vent est contraire, ou lorsqu'on remonte contre le courant, on tire les Barques avec des cordes, qui, dans quelques endroits, sont de chanvres comme les nôtres. Dans d'autres lieux, elles sont composées de belles éclisses de cannes, bien entraînées, qui sont extrêmement fortes & qui ne pourrissent jamais dans l'eau. Entre les Barques qui suivent les Grands Mandarins (53), il y en a toujours une au moins, qui se nomme *Ho-che-chuen*, ou Barque des provisions, sur laquelle est la cuisine avec tous les alimens. Une autre sert pour les soldats de l'escorte. Une troisième, beaucoup plus petite & plus légère, prend toujours les devans pour donner avis de l'approche du Mandarin, & faire préparer tout ce qui

Barques de
cortège pour
les Manda-
rins.

(53) Tous les Quans ou les Mandarins ont de ces Barques de cortège.

lui est nécessaire à son arrivée (54).

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

Outre les Barques Impériales, on en voit un grand nombre d'autres, que les Chinois appellent *Long-chuen*, d'une longueur presque égale à leur largeur, mais fort légères & fort petites en comparaison des premières. Elles appartiennent à des Particuliers, qui louent les plus commodes aux Lettrés & aux personnes riches. On y trouve une belle cabine, avec un lit, une table & des chaises. On y peut manger, dormir & recevoir des visites, avec autant de commodité que dans sa propre maison.

Barques de
louage pour
les Particuliers.

Les Matelots sont logés à la proue, & le Patron, avec toute sa famille, à la poupe, qui sert aussi de cuisine pour celui qui loue la Barque (55). Les Barques de Commerce, pour le transport des marchandises, sont beaucoup plus grandes. On en voit d'autres qui pourroient porter le nom de Galeres, & dont on vante la commodité pour naviguer sur les rivières, le long des côtes de mer & sur-tout entre les îles. Elles n'ont pas moins de longueur que les Barques marchandes de trois cens cinquante tonneaux ; mais elles sont si plates qu'à peine tirent-elles deux pieds

Barques de
Commerce.

Especes de
Galeres.

(54) Du Halde, *ubi sup.*
page 286.

(55) Magalhaens, page
130. Du-Halde, page 327.

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

d'eau. Leurs rames, qui sont fort longues, ne traversent pas les côtés de la Barque, comme en Europe; elles sont placées en dehors, dans une position presque parallele aux côtés; & n'ayant pas besoin de beaucoup de monde pour les remuer, elles font avancer fort légèrement un Vaisseau (56).

Barques ordinaires.

A l'égard des Barques ordinaires, on attache à la poupe une espece de longue rame, plus proche d'un côté de la Barque que de l'autre; & quelquefois on en place une autre à la proue, dont on se sert, comme un poisson de sa queue, en la poussant & la retirant, mais sans la lever jamais au-dessus de l'eau. Cette manœuvre produit un roulement continu dans la Barque; mais elle a cet avantage, que le mouvement n'est jamais interrompu, comme il l'est nécessairement en Europe par la méthode de lever les rames (57).

Barques
qui servent de
maisons.

Enfin, la Chine offre de toutes parts une prodigieuse multitude de Barques, qui servent de demeure à des familles entières, avec plus de commodités que dans les maisons de terre. Les plus petites ont, au lieu de cabines, une barre de nattes légères, d'environ quatre

(56) Du-Halde, *Idi.*

(57) Mémoires du Pere Le-Comte, page 234.



VILLAGE FLOTTANT.



N. Tardieu Sculp.

T. VI. A.



VILLE DE PAU ING HYEN AVEC SES
MOULINS AVENT.



N Tardieu Sculp.

T. 17. N. 17. 17.

pieds quarrés, où l'on est à couvert de la pluie & des ardeurs du Soleil (58).

Les Marchands de bois & de sel (59), qui sont les plus riches de la Chine, emploient au lieu de Barques pour le transport de leurs marchandises, une espece de Radeau ou de Flotte. Magalhaens vit une de ces Flottes composée d'un bois qui avoit été coupé sur les montagnes de *Se-chuen*. Les troncs d'arbres sont apportés sur les bords de la riviere de *Kyang*, où l'on commence par les scier en planches & en solives. Ensuite, perçant chaque piece aux deux bouts, on les lie soigneusement ensemble avec de l'osier ficelé, pour en former des trains de cinq pieds de haut sur dix de large. La longueur n'a point de regle & s'étend quelquefois l'espace d'une demi-lieue. Chaque partie du Radeau prête & se remue aussi facilement que les chaînons d'une chaîne. Quatre ou cinq hommes, placés à la tête de cette grande machine, la conduisent avec des crocs & des rames, & sont aidés par quelques autres Matelots, qui se distribuent sur les côtés à d'égales distances. Ils construisent, d'espace en espace, sur la superficie, des hutes couvertes de

NAVIGATION
DES
CHINOIS
Radeaux
ou Flottes de
bois.

Leur forme,
& comment on les
conduit.

(58) Du Halde *ubi sup.* Anglois de Magalhaens
(59) Les Traducteurs mettent *soit au lieu de sel.*

NAVIGATION
DES
CHINOIS.

planches ou de nattes, qui leur servent à mettre leur bagage à couvert, à préparer leurs vivres & à prendre leur repos. Ils vendent leurs bois & leurs huttes dans les Villes où ils passent ; & leur voyage est de plus de six cens lieues lorsqu'ils portent leur bois à Peking.

§ I I I.

Commodités Chinoises pour les voyages & les transports par terre.

VOYAGES ET
VOITURES
PAR TERRE.

Hôtelleries
& Lits Chi-
nois.

DES chemins, entretenus aussi soigneusement qu'on l'a déjà fait observer, doivent être également commodes pour les voyages & pour le transport. La multitude des Villages, qui sont remplis de Temples ou de Monasteres de Bonzes, offrent d'abord un soulagement considerable aux voyageurs. Les hôtelleries sont aussi en fort grand nombre ; mais à la réserve des grands chemins, où la plûpart sont très grandes & très belles, on ne peut rien s'imaginer de plus misérable. Les voyageurs sont obligés de porter leur lit avec eux, s'ils ne veulent coucher sur une simple natte. On n'a point à la Chine, sur-tout entre les gens du commun, l'usage des draps & des couvertures. On s'enveloppe dans une piece d'étoffe, doublée de toi-

le, où l'on est quelquefois tout-à-fait nud. Ainsi les lits se transportent aisément. La bonne chère répond au logement ; car c'est être fort heureux que de trouver un peu de viande ou de poisson. Cependant la volaille & les faisans sont à très bon marché dans divers endroits (60). En général, les hôtelleries Chinoises sont composées de quatre murs de terre, qui ne sont revêtus d'aucun plâtre. Toutes les solives du toit paroissent à découvert, & souvent elles laissent passage au jour par quantité d'endroits. Les chambres sont rarement pavées. Dans quelques Provinces ces édifices sont de simple terre & couverts de roseaux ; mais ils sont bâtis de brique dans les grandes Villes, & la plupart assez commodes. Au Nord de l'Empire on trouve une espece d'alcoves, qui se nomment *Kans*. C'est une grande estrade de brique, de toute la largeur de la chambre, avec un poile au-dessous (61), & des nattes de roseaux pour platfond. C'est-là qu'on peut placer son lit.

Alcoves des
Provinces du
Nord.

Le soin qu'on a d'établir des gardes sur les grands chemins, à certaines dis-

Sûreté des
grands che-
mins.

(60) Magalhaens, *ubi*
sup. page 17 ; & Du-
Halde, *ubi supra*.

(61) Voyez les Journaux
précédens.

VOYAGES ET
VOITURES
PAR TERRE.

tances (62), laisse peu de crainte aux voyageurs de la part des brigands. Les mauvaises rencontres sont très rares, excepté dans les Provinces voisines de Peking. Mais il n'arrive presque jamais que les voleurs joignent le meurtre au pillage. Ils ne pensent qu'à se retirer adroitement, après avoir exercé leur profession (63). D'ailleurs, la multitude des passans suffit pour la sûreté des grandes routes. Un Missionnaire raconte que pendant plusieurs jours il fut suivi par un voleur qui ne put trouver l'occasion de l'insulter, parce qu'il n'avoit pas plutôt perdu de vue une compagnie de voyageurs qu'il en paroïssoit une autre.

Incommodité de la poussière & du débordement des eaux.

Suivant le témoignage de tous les Missionnaires, le plus fâcheux & presqu'unique le seul inconvénient des voyages, sur-tout en hyver & dans les Parties méridionales de la Chine, est l'excès de la poussière, parce que la pluie est fort rare dans cette saison. La terre est alors si sèche & si mobile, que dans un grand vent il s'en élève des nuées qui obscurcissent le Ciel & qui coupent la respiration. La multitude des passans & des voitures produit le même effet. On est

(62) *Ibidem.*

(63) Chine du Père Du-Halde, page 262.

souvent obligé de se couvrir le visage d'un voile, ou les yeux de deux verres enchassés dans une bande de cuir ou de soie qu'on se lie derrière la tête. Les Provinces méridionales ne sont pas sujettes à ce désagrément ; mais elles en ont un autre, qui est le débordement des eaux, contre lequel on s'est précautionné dans chaque Province par un grand nombre de ponts.

La méthode la plus commune pour les voyages par terre, est de marcher à cheval. Mais quoique les chevaux soient assez bons, ils demandent de l'attention pour les choisir. S'ils fatiguent sur la route, il n'y a point d'espérance d'en pouvoir changer à la poste, parce que tous les chevaux de poste appartiennent à l'Empereur, & ne servent que pour ses Couriers ou pour les Officiers de sa Cour.

Chevaux de
la Chine.

Lorsque le chemin est trop rude pour les chevaux, on trouve des chaises que leur ressemblance avec celles des Mandarins a fait nommer (64) *Quan-Kyan*. Elles sont peu différentes des Fiacres de Paris, excepté qu'elles sont plus grandes, plus hautes & plus légères. Elles sont composées de cannes de bambou, croisées en forme de treillage, & liées

Chaises.

(64) C'est-à-dire, Chaise de Mandarins.

VOYAGES ET
VOITURES
PAR TERRE.

ensemble avec des cordes de ratan. On les couvre, du haut en bas, d'une piece de toile peinte ou d'étoffe de soie, suivant la saison; & pendant la pluie, on y ajoute un surtout de taffetas huilé. Si l'on n'a que deux porteurs, les deux bouts des bâtons sont passés dans deux nœuds coulans, qui sont attachés au corps de la voiture & portent sur les épaules. Mais on se fait suivre ordinairement de huit hommes, qui se relèvent successivement.

Voyages
nocturnes aux
flambeaux.

Si l'envie de se garantir de la chaleur fait choisir le tems de la nuit pour voyager, sur-tout dans les Pays montagneux qui sont infectés de tigres, on loue, de distance en distance, des gardes avec des torches, qui servent tout à la fois à bannir les ténèbres & à répandre l'épouvante parmi ces terribles animaux. Les torches de voyage sont composées de branches de pin sechées au feu, & si bien préparées, que le vent & la pluie ne servent qu'à les faire brûler plus vîte. Chaque torche est longue de six ou sept pieds, & dure près d'une heure. Mais il n'y a que les Mandarins & les Couriers de l'Empereur qui voyagent avec cette pompe; parce que leur suite est ordinairement assez nombreuse pour ne leur laisser rien à craindre des tigres ni des voleurs.

Une grande commodité des Chinois pour les voyages par terre, c'est la facilité & la sûreté avec laquelle ils font transporter leurs bagages ou leurs marchandises par des porteurs publics, qui sont en grand nombre dans toutes les Villes de l'Empire. Ces porte-faix ont leur Chef, à qui les voyageurs s'adressent. On convient du prix, qui est toujours payé d'avance, & le Chef donne autant de billets qu'on lui demande de porteurs. Ils paroissent à l'instant sur son ordre, & c'est lui qui répond de chaque fardeau. Lorsque les porteurs ont rempli leur office, ils se rendent chez lui, avec les billets qu'ils ont reçus des voyageurs, pour recevoir le prix de leur travail. Dans les Villes qui se trouvent situées sur les grandes routes, il y a quantité de Bureaux où les porteurs se font inscrire, après avoir donné de bonnes cautions; de sorte qu'on peut s'en procurer trois ou quatre cens dans l'occasion. Leur Chef à qui l'on ne manque point de s'adresser, prend le mémoire de toutes les marchandises qu'on veut faire porter, & reçoit autant par livre. Le prix commun est quatre sols & demie par jour pour chaque quintal. Il ne reste ensuite aucune peine aux Etrangers, parce qu'en livrant les far-

deaux aux porteurs on leur donne à chacun le mémoire de ce qu'ils contiennent, & qu'on peut se rendre tranquillement au terme avec la certitude que toutes les marchandises qu'on a confiées au Chef y seront délivrées fidèlement, dans le Bureau qui est en correspondance avec le sien. Le fardeau est attaché avec des cordes, au milieu d'une canne de bambou, qui est soutenue par les deux bouts sur les épaules de deux hommes. Mais si le poids est trop considérable, on y emploie quatre hommes & deux cannes de bambou, avec la liberté de changer tous les jours de porteurs & de leur faire faire chaque jour autant de chemin qu'on en fait soi-même. Lorsqu'un seul porteur suffit pour le fardeau, il en diminue le poids en le divisant en deux parties égales, qu'il attache avec des cordes & des crochets, aux deux bouts d'une canne plate. Il pose la canne sur son épaule, comme une balance, qui se baisse & se leve alternativement dans sa marche. Est-il fatigué d'une épaule; il transpose adroitement la canne sur l'autre & fait ainsi dix lieues par jour, avec un poids de cent soixante livres de France.

Mulets &
voitures
roues.

Dans quelques Provinces, on se sert de mulets pour le transport des balles &

des marchandises, mais plus ordinairement de voitures, qui quoique fort grandes, n'ont qu'une seule roue placée au milieu. Sur les deux bouts de l'essieu, qui s'allonge des deux côtés, on place une claie, sur laquelle on met deux fardeaux d'égale pesanteur. La voiture est poussée par un seul homme; mais si le poids excède ses forces, on emploie un autre homme, ou un âne, pour tirer par devant. Les essieux Chinois ressemblent aux nôtres, & la place de la roue est devant, comme à nos brouettes. Mais l'usage de ces voitures est rare dans les voyages. Le prix commun du loyer d'une mule pour vingt-cinq jours, est de quatre *Lyangs* & demie (65) ou de cinq au plus, suivant les différentes saisons & la cherté des vivres. Les mules de renvoi sont à meilleur compte. Ces animaux sont moins gros à la Chine qu'en Europe; mais ils sont extrêmement forts. Leur charge ordinaire est de cent quatre-vingt ou de deux cents livres Chinoises, qui sont plus pesantes de quatre onces que celles de France.

Les douanes, à la Chine, sont moins

Douanes de
la Chine.

(65) Un *lyang*, que les Portugais nomment *Taël*, fait environ six schellings huit sols d'Angleterre,

Quatre & demie font trente schellings; & cinq, trente trois schellings quatre sols.

VOYAGES ET
VOITURES
PAR TERRE.

rigoureuses que dans la plupart des autres Pays. On n'y fouille personne, & rarement ouvre-t-on les paquets ou les caisses. On n'y prend même rien d'un voyageur qui fait quelque figure. Il paroît assez, disent les gardes, que Monsieur n'est point Marchand. Au passage de quelques douanes, on leve les droits en nature, & l'on s'en rapporte au mémoire du Marchand. Dans d'autres lieux, on fait payertant pour le poids; ce qui est bien-tôt réglé. Le *Kung-ho* même de l'Empereur (66) n'exempte point des droits de la douane. Cependant, par respect pour l'Empereur, on laisse passer les Couriers sans leur faire aucune demande. La douane de Peking est ordinairement plus exacte.

Privilege
des Grands
Officiers de la
Cour.

Les malles ou les coffres des grands Officiers de la Cour ne s'ouvrent jamais. Elles portent pour marque un *Fong-tyau*, qui est une bande de papier, sur laquelle est écrit le tems de leur départ, avec le nom & la dignité du Maître. Anciennement les douanes se fermoient une fois l'année, pendant le renouvellement du Mandarin, qui étoit changé tous les ans. Ces Offices n'étoient remplis que par des gens confi-

(66) C'est - à - dire, Or- dessus les Journaux des Missionnaires.
dres pour voyager. Voyez ci-

derables. Mais depuis douze ans, dit l'Auteur, l'intendance des douanes appartient au Viceroi de chaque Province, qui nomme des Commis pour recevoir les droits. Cependant quelques troubles élevés à l'occasion du Commerce, ont obligé la Cour d'établir des Mandarins particuliers pour les douanes de Quang-tong & de Fo-kyen (67).

VOYAGES ET
VOITURES
PAR TERRE.

(67) Chine du Pere Du-Halde, p. 266 & suiv.

§ I V.

Monnoie, Coin, Poids, & Mesures.

MONNOIE,
POIDS ET
MESURES DE
LA CHINE.

L'ARGENT & le cuivre sont les seules monnoies courantes de la Chine pour les nécessités de la vie & pour l'entretien du Commerce. L'or est sur le même pied que les pierres précieuses en Europe. Il s'achete comme les autres marchandises; & les Européens en tirent un profit d'autant plus considérable, que suivant le Pere Le-Comte, sa proportion avec la livre d'argent est d'un à dix, au lieu qu'en Europe elle est d'un à quinze. Ainsi les Marchands y gagnent un tiers.

Monnoie,
Poids & mesures de la
Chine.

L'or est marchand. Sa proportion avec l'argent.

L'argent Chinois n'est pas de la même finesse. Comme on fixe en France la plus grande finesse de l'or à vingt-qua-

Finesse de
l'argent & ses
dégrés.

MONNOIE,
POIDS ET
MESURES DE
LA CHINE.

tre carats, les Chinois divisent leur aloi en cent parties, qui font le plus haut degré de finesse pour l'argent. Il s'en trouve néanmoins de quatre-vingt-dix parties & de divers autres degrés jusqu'à cent. Il s'en trouve même de quatre-vingt; mais qui passe pour le plus bas, & qui ne seroit pas reçu dans le Commerce sans une augmentation de poids qui l'égale à la valeur de l'argent de cours (68). Les Chinois prennent l'argent de France sur le pied de leur quatre-vingt-quinzième degré. Cependant ceux qui entendent bien cette matière, jugent qu'il est au plus du quatre-vingt-treizième; de sorte que dans cent onces de notre argent il y en a sept d'alliage; ou, ce qui revient au même, cent onces n'en valent que quatre-vingt-treize d'argent fin.

Comment
les Chinois les
distinguent.

L'habileté des Chinois est singulière, pour juger de la finesse de l'argent à la première vue. Ils ne s'y trompent presque jamais. Le Comte leur attribue trois méthodes; 1^o l'examen de sa couleur; 2^o celui de plusieurs petits trous qui se font au métal dans le creuset; 3^o divers petits trous que l'air forme sur la surface du métal, lorsqu'il se refroidit après

(68) Mémoires du Père Le-Comte, page 306, &
Du-Haide, *ubi sup.* page 330.

avoir été fondu. Si la couleur est blanche, les trous petits & profonds, les cercles en grand nombre, l'un près de l'autre & très fins, sur-tout vers le centre de la piece ; l'argent passe alors pour pur. Mais plus il manque de ces trois qualités, plus on y suppose d'alliage (69).

MONNOIE,
POIDS ET
MESURES DE
LA CHINE.

L'argent monnoyé de la Chine n'est pas frappé au coin, comme en Europe. Il est fondu en lingots (70), qui se coupent en pieces, grandes ou petites, suivant l'occasion, & dont la valeur est réglée par le poids. Ces lingots, qui sont de l'argent le plus fin, ne s'emploient que pour le paiement des sommes. La difficulté consiste à s'en servir dans les détails du Commerce. On est quelquefois obligé d'en mettre le bord au feu & de le rendre assez mince, en le battant avec le marteau, pour le compter facilement en petites pièces ; d'où il arrive que les payemens sont toujours la plus longue partie d'un marché. Les Chinois conviennent qu'il leur seroit plus commode d'avoir des monnoies d'une valeur & d'un poids fixes. Mais

Leur monnoie est sans coin.

Inconvénient des lingots Chinois.

(69) Le - Comte, *ibid.* page 305 & suiv.

(70) Magalhaens leur donne la forme d'un Bateau, & dit qu'ils sont de

différentes grandeurs & de différens poids, depuis un écu, qui fait l'once, jusqu'à cent.

MONNOIE,
POIDS ET
MESURES DE
LA CHINE.
Leur avan-
tage.

alors les Provinces, disent-ils, se rem-
pliroient de faux monnoyeurs, dont on
n'a rien à redouter tandis que l'usage de
couper l'argent sera conservé. Comme
il est difficile qu'en le coupant tant de
fois il ne s'en perde quelques petites
parties, les Pauvres s'attachent beau-
coup à les recueillir, en lavant les or-
dures qu'on jette des maisons dans les
rues. Le peu qu'il en trouvent suffit pour
leur subsistance (71).

Balances
Chinoises.

La plupart des Chinois portent sur
eux, dans un étui fort propre, une pai-
re de petites balances pour peser l'ar-
gent. Elles sont composées d'un petit
plat & d'un traversin d'ivoire ou d'ébe-
ne, & d'un poids qui glisse au long du
traversin. Cette espece de balance, qui
ressemble assez à la romaine, est d'une
justesse merveilleuse. Il n'y a point de
monnoie, depuis quinze ou vingt taëls
jusqu'au sou, qui ne puisse être pesée
avec une précision surprenante. La mil-
lième partie d'un écu donne une pente
sensible à la balance.

Monnoie de
cuivre & son
cain.

La monnoie de cuivre est la seule, à
la Chine, qui soit frappée de quelques
caractères & dont on fasse usage dans
les détails. Ce sont de petites pieces ron-
des, percées au milieu, qui s'emploient

séparément pour les petits marchés, ou qui s'enfilent dans un cordon, par centaines, jusqu'au nombre de mille. Le métal n'est ni pur, ni bien battu. Dix de ces pieces composent un sou (72), & dix sols font la dixieme partie d'un écu Chinois (73), qui se nomme *Lyang*, ou *Taël* en Portugais, & qui revient à cent sols monnoie de France (74). Les Curieux rassemblent toutes ces diverses petites pieces (75), qui ont eu cours à la Chine en différens tems.

MONNOIE,
POIDS ET
MESURES DE
LA CHINE.

Du-Halde donne l'Extrait d'un Livre sur les monnoies, composé sous la dynastie de *Song* (76), qui lui fut envoyé de la Chine par le Pere d'Entrecolles, Missionnaire de sa Compagnie. On croit devoir en tirer ici les particularités suivantes.

Extrait d'un
Livre Chinois
sur les mon-
noies.

Le mot Chinois qui signifie Monnoie est *Tsyen*. La monnoie de cuivre se nomme *Tong-tsyen*, & celle d'argent, *In-*

(72) Un sou de France, qui est à peu près le demi-sou d'Angleterre.

(73) L'Auteur devoit dire une once d'argent, qui se nomme *lyang*; car il n'y a point de coin d'argent qui soit connu sous ce nom, ni sous aucun autre.

(74) C'est plutôt cent cinquante sols, puisque

dans un autre endroit l'Auteur le représente équivalent à sept livres dix sols. Mais il n'a cours que pour six *schellings* & huit sols d'Angleterre.

(75) Le-Comte, page 303 & suivantes. Du-Halde, *ubi sup.* page 330.

(76) Elle commença en 960.

MONNOIE,
POIDS ET
MESURES DE
LA CHINE.

tsyen (77). Le petit Coin de cuivre de bon aloi, a quatre parties de plomb sur dix. De-là vient que le cuivre rouge dont il est composé perd la couleur & le son, & qu'une piece de cette monnoie, quoiqu'assez épaisse, peut être divisée avec les doigts.

Monnoies
du regne de
Yu.

Sous le regne de Yu, Fondateur de la premiere dynastie, l'or & l'argent étoient des monnoies courantes comme le cuivre. Quelques Empereurs des autres races permirent aussi l'usage des Coins étrangers pour les mêmes métaux. L'Empire avoit outre cela des monnoies de plomb, de fer & même de terre cuite, qui étoient frappées de figures & de caracteres. Les petites coquilles, qui porte le nom de *Koris* au Bengale, & de *Puey* à la Chine, avoient cours dans le même tems pour petite monnoie; c'est-à-dire, qu'il en falloit plusieurs pour faire une piece de cuivre. Mais ces usages ne furent pas de longue durée.

Changemens
de forme dans
la monnoie
Chinoise.

A l'égard de la forme, les monnoies Chinoises en ont changé sous les différens regnes. Depuis la dynastie précédente, les pieces de cuivre ont toujours été rondes & percées d'un trou quarré

(77) C'est ainsi qu'on appelle à Canton les piastres & les écus de France.

au milieu, avec un bord un peu élevé pour les enfler plus facilement. Sous la dynastie de *Hau* (78), la monnoie étoit percée de même. Au commencement de la première dynastie, il y avoit, outre la monnoie ronde, un autre Coïn de la forme d'un coutelas, qui se nommoit *Tau* par cette raison. Une autre sorte, qui ressembloit au dos de la tortue, en tiroit le nom de *Quey*. Enfin, d'autres se nommoient *Pus*, & leur figure étoit encore plus bizarre. La monnoie ronde avoit ordinairement un pouce ou un pouce & demie de diamètre, & le double en largeur. Celles qui se nommoient *Pus* & *Tau* étoient longues de cinq pouces, & ressembloient apparemment aux *Cubans* du Japon. Mais l'usage en fut abandonné parce qu'il étoit incommode.

Sous le regne de *Song*, la Chine avoit de si petites pièces qu'elles en porteroient le nom d'yeux d'oie, & si minces qu'elles surnâgeoient sur l'eau. Il n'en falloit pas moins de dix mille pour acheter une mesure de riz, nécessaire à la subsistance d'un homme pendant dix jours. L'usage de cette monnoie dura peu, parce que le Peuple la refusa dans le Commerce.

Monnoie du
regne de *Song*
& de celui de
Tang.

(78) Elle commença vers l'année 206.

MONNOIE DE
LA CHINE.

Sous la première dynastie de *Tang*, les bords de la Rivière - jaune s'étant éboulés, on trouva dans leurs mines trois mille trois cents pièces de monnaie à trois pieds. Mais les caractères étoient effacés. C'étoit sans doute le Coin courant sous les Empereurs des trois premières races, qui faisoient leur confiance assez près de cette grande rivière.

La monnaie Chinoise n'a jamais portée, comme celle de l'Europe, la figure de la tête du Prince. Cet usage paroîtroit peu respectueux pour Sa Majesté Impériale, parce que son image seroit exposée à passer continuellement par les mains des Marchands & par celles du Peuple. Les Inscriptions des Coins Chinois contiennent ordinairement les titres pompeux qu'on donne aux Empereurs dans les différentes années de leur règne ; tels que le *brillant sans fin*, le *tout puissant*, le *magnanime*.

Autres inscriptions des monnoies.

Sur une autre monnaie on lit le nom de la Famille régnante, celui du Tribunal qui préside à la monnaie, & celui de la Ville où elle a été frappée. D'autres portent l'empreinte de leur valeur, telles que les *Puau-lyang* ou les demi-taëls. D'autres portent ces quatre mots pour inscription : *Quey yu ching ti* ;

c'est-à-dire, *L'argent circule & retourne enfin à l'Empereur*. A l'égard des caractères des anciennes monnoies, telles que le *Pu* & le *Tau*, ils ne sont entendus de personne.

MONNOIE DE
LA CHINE.

Il y a trois sortes d'anciens Coins, Trois sortes d'anciens coins. qui consistent dans un mélange d'argent & d'étain, dont toute la superficie est entièrement couverte de figures. La première sorte est ronde. Son poids est de huit taëls. Elle représente un dragon au milieu des nuées. Sur la seconde, qui est quarrée & qui passe six taëls, on voit un cheval qui galope. La troisième pèse quatre taëls. Sa forme, qui est oblongue, représente le dos d'une tortue, & porte sur chaque compartiment le mot de *Vang*, qui signifie *Roi*. On attribue cette monnoie au Fondateur de la race de *Chang*.

Il est presque impossible d'assigner la Valeur des anciens coins valeur des anciens Coins. Quoiqu'ils portent la marque de leur poids, quelques uns ont cours pour une somme fort supérieure à leur valeur intrinsèque. Lorsqu'ils ont été rares, soit qu'on les eût confiés à la terre dans les troubles publics, soit que dans l'invasion de quelques ennemis étrangers il en fût sortis beaucoup de l'Empire, on a vu monter les petites pieces de cuivre dix

fois au-dessus de leur prix ; ce qui a quelquefois produit des tumultes populaires , parce que les Marchands ne manquent point alors d'augmenter à proportion le prix des marchandises. Le cuivre devint un jour si rare , que l'Empereur fit démolir près de quatorze cens Temples de *Fo* , & fondre toutes les statues de cuivre qui s'y trouvoient , pour les battre en monnoie. Dans d'autres tems , l'usage des vases de cuivre & des autres ustenciles du même métal a été interdit au Peuple , avec ordre de les porter à la Monnoie.

Billets de
monnoie Chi-
nois.

Au commencement du regne de *Hong - vu* , Fondateur de la race de *Ming* , la rareté extraordinaire de l'argent obligea la Cour de payer les Mandarins & les Soldats , partie en argent , partie en papier , avec des billets du Sceau Impérial (79) , qui passoient pour mille petites pièces de cuivre ou pour un taël d'argent ; mais les disputes , les procès & d'autres inconvéniens que cet établissement faisoit naître tous les jours , porterent l'Empereur à l'abolir. Cependant ces billets (80) sont

(79) Magalhaens (page 137) , les appelle Etiquettes de papier.

(80) Du-Halde en donne la figure. Magalhaens

suppose que Marco Polo , qui parle de cette monnoie comme ayant cours de son tems , fut trompé par les billets que les Bonzes brû-

encore recherchés par le Peuple & même par les Seigneurs, pour les suspendre à la principale poutre de leurs maisons, dans la folle imagination qu'ils servent à les préserver de toutes sortes de disgrâces. Cette monnoie en papier avoit été introduite avec aussi peu de succès pendant le regne de la dynastie de *Yuen*. Elle étoit composée d'écorce de *Ku-chu*, & non de feuilles de meûrier, comme Marco - Polo l'assure. Il reste à la Chine quantité d'autres anciens Coins, dont quelques-uns viennent des Pays étrangers, & sont peu connus dans leur origine. On peut dire la même chose de ceux qui portent la figure du *Fong-whang* & du *Ki-lin*, deux oiseaux fabuleux. Le Peuple s'en forme mille idées superstitieuses.

Monnoies
incertaines.

La monnoie Chinoise a toujours été frappée au nom de l'Empereur, & jamais les Princes ne se sont attribué ce droit, dans les tems mêmes où l'excès de leur puissance leur faisoit prendre le titre de Rois. On comptoit autrefois vingt-deux Villes qui étoient en possession de battre monnoie. Mais cette opération ne se fait aujourd'hui qu'à

Au nom de
qui, & dans
quel lieu la
monnoie
fait.

lent avec les corps morts, en faisant croire au Peuple que ces billets seront changés en or & en argent

réel dans l'autre Monde. On voit des boutiques qui en sont remplies, pour les vendre publiquement.

MONNOIE DE
LA CHINE.

la Cour. La monnoie d'argent s'y jette au moule. Si l'usage étoit de la frapper au coin, il y a beaucoup d'apparence qu'il produiroit un grand nombre de faux monnoyeurs, puisque les pièces mêmes de cuivre sont souvent contrefaites. Ce crime est puni de mort par la Loi : cependant quelques Empereurs se sont contentés de faire couper la main aux coupables, & d'autres ont réduit la peine au bannissement.

Cabinet
d'anciennes
monnoies.

L'Empereur *Kang-hi* avoit rassemblé dans un cabinet toutes sortes de Coins, rangés suivant l'ordre des dynasties. On y en voyoit un grand nombre des trois premières dynasties, de *Hya*, *Chang* & *Chu*, sur-tout de la dernière, qui, dans la supposition qu'elles ne soient pas contrefaites, servent de témoignage & de preuve à la vérité de l'Histoire Chinoise. Comme il manque à cette collection un grand nombre de Coins, tant anciens que modernes, on y a suppléé par des pièces de carton, fort habilement fabriquées d'après les récits des anciens Livres. L'imitation est si parfaite, qu'on prendroit ces pièces pour une monnoie réelle (81).

Manière de
suppléer aux
lacunes.

Mais pour comprendre mieux la va-

(81) Chine du Pere Du - Halde, page 331 & suivantes.

leur des monnoies Chinoises, anciennes & modernes, on doit observer que les Chinois divisent la livre en seize

MONNOIE DE
LA CHINE.
Division de
la livre Chi-
noise.

Lyangs, qui sont autant d'onces ; le *Lyang* en dix parties, qui se nomment *Tsyens* (82) ; le *Tsyen*, en dix *Fuens* (83), & le *Fuen* en dix *Lis* d'argent. Le traversin des balances du Pays ne porte pas plus loin cette division. Cependant, pour l'or & l'argent d'un poids considérable, la division s'étend jusqu'aux parties presque imperceptibles, dans la même progression décimale ; ce qui fait qu'il est presque impossible d'en donner une juste idée dans les Langues de l'Europe. Les Chinois divisent le *Li* en dix *Whas*, & le *Wha* en dix *Sés*, le *Sé* en dix *Fus*, le *Fu* en dix *Chins*, le *Chin*, qui signifie grain de poussière, en dix *Yus* ; le *Yu* en dix *Myaus*, le *Myau* en dix *Mos*, le *Mo* en dix *Tsyuns*, & le *Tsyun* en dix *Suns* (84).

L'invention des mesures est aussi ancienne que le regne de *Whang-ti*, troisième Empereur de la Chine. On prit un grain de millet pour déterminer les

Origine des
mesures Chi-
noises.

(82) Les Portugais donnent au *Lyang* le nom de

Taël, & au *Tsyen* celui de

Max.

équivalent au sou de France.

(84) Du - Halde, *ubi* sup. page 332, & Mémoires du Pere Le-Comte page 307.

(83) Chaque *Fuen* est é-

MESURES DE
LA CHINE.

Leur division.

dimensions d'une ligne ; dix lignes font un pouce ; dix pouces un pied, &c. Mais la figure de ces grains étant ovale, les différentes manieres de les ranger ont mis de la diversité dans les mesures (85) sous les différentes dynasties. On distingue aujourd'hui à la Chine trois sortes de mesures : 1^o le pied du Palais, établi par l'Empereur Kanghi, qui est le pied de Paris (86) & qui a la proportion de quatre-vingt-dix-sept & demie à cent, avec le pied du Tribunal des Mathématiques ; 2^o le pied du Tribunal des ouvrages publics, nommé *Kong-pu*, qui est en usage parmi les ouvriers. Il est plus court d'une ligne que celui de Paris ; 3^o le pied des Tailleurs, en usage parmi les Marchands, & plus grand de sept lignes que le *Kong-pu*. C'est la première de ces trois mesures que les Missionnaires ont constamment employée pour lever les Cartes de l'Empire. Elle diffère des autres pieds Chinois, & même de celui qui étoit autrefois en usage au Tribunal des Mathématiques (87). En s'atta-

(85) Le Pere Le-Comte dit que les mesures sont différentes en plusieurs endroits, & que de-là viennent les contradictions des Missionnaires.

(86) Le pied de Paris est à celui d'Angleterre comme 1068 à 1000, ou $12 \frac{316}{1000}$ pouces.

(87) Le-Comte estime

chant à ce pied, le Pere Thomas, Missionnaire Jésuite, réduisit le Degré à deux cens lis Chinois, dont chacun est composé de cent quatre-vingt brasses Chinoises, chacune de dix pieds. Comme la vingtième partie d'un Degré, suivant l'observation de l'Academie des Sciences de Paris, contient deux mille huit cens cinquante trois toises, chacune de six pieds du Châtelet, elle est égale à mille huit cens toises Chinoises, ou dix lis ; & par conséquent, un Degré de vingt grandes lieues de France contient deux cens lis (88).

MESURES DE
LA CHINE.
Réduction
du Degré aux
mesures Chi-
noises.

la différence de ce pied à celui de Paris, comme quatre-vingt-dix-neuf à cent.

(88) Du - Halde, page 141 & page 11 de sa Préface.

§ V.

Classe des Artisans de la Chine & Arts manuels.

ON pourroit donner beaucoup d'étendue à cet article. La Chine contient plus d'artisans qu'on ne peut se l'imaginer. Le nombre en est prodigieux dans tous les genres. Rien ne cause tant d'admiration aux Européens que la multitude de bijoux & de curiosités qui se vendent dans les boutiques Chinoises. Chaque grande Ville, telle que

ARTISANS
ET ARTS MANUELS DE LA
CHINE.

ARTISANS
ET ARTS MANIÈRES
DE LA
CHINE.

Disposition
des Chinois
pour les Arts.

Nan-king, Su-cheu-fu, Hang-cheu-fu, &c. fourniroit la charge de quatre gallions en toutes sortes d'ornemens & de précieuses bagatelles. On y trouveroit de quoi meubler sur le champ un vaste Palais, à fort bon compte (89).

Les Chinois font de grands progrès dans les arts, quoiqu'ils ne les aient point encore portés à ce degré de perfection qui fait tant d'honneur à l'Europe. On peut attribuer la supériorité que nous avons encore sur eux aux Loix qui bornent leur dépense. L'industrie de leurs ouvriers est extraordinaire; & s'ils n'approchent point de nous pour l'invention, ils entrent facilement dans nos idées & réussissent fort bien (90) dans l'imitation des modeles. L'Auteur en donne pour témoignage les glaces de miroir, les montres, les pistolets, les bombes, & quantité d'autres ouvrages qui se font en divers lieux de l'Empire. Mais ils avoient, depuis un tems immemorial, l'usage de la poudre à tirer, de l'imprimerie & de la boussole; connoissances nouvelles en Europe, & dont nous leur avons peut-être l'obligation (91).

(89) Description de la Chine par Navarette, page 53.

(90) Navarette dit qu'ils

imitent tout en perfection.

(91) Mémoires du Père Le-Comte page 229.

ARTISANS
ET ARTS MAN-
UELS DE LA
CHINE.
Peintres de
de la Chine.

Ils réussissent médiocrement dans la peinture des fleurs , des oiseaux & des arbres (92) ; mais beaucoup moins dans celle des figures humaines (93). Ils n'entendent point l'art des ombres. Aussi admirent-ils beaucoup nos moindres tableaux. Cependant on a vû des Peintres Chinois devenir fort bons Artistes , après avoir pris les principes de la peinture à Manille ou à Macao. Les ouvrages de filigrane qu'ils font à Manille & dont ils doivent l'art aux Indiens , ont causé de l'étonnement en Europe. On commence à les imiter assez heureusement en Italie. Les ouvriers de Canton font de très bonnes lunettes , des télescopes , des verres - ardents & des miroirs , si semblables aux nôtres qu'on y remarque peu de différence. L'Auteur fut informé , peu de tems avant son retour , que faute de sable fin , dont ils manquent dans leur Pays , ils y emploient des cailloux réduits en poudre.

Leurs instrumens mécaniques ont

Instrumens
mécaniques.

(92) L'Auteur observe qu'ils font des arbres , des oiseaux & des fleurs de soie beaucoup mieux qu'ils ne les peignent. On en fait de cire à Nan king , dans une perfection dont il fut surpris.

(93) Du Halde dit (page 281) , qu'ils peignent fort bien des fleurs , des animaux & des paysages ; mais qu'entendant peu les figures humaines , ils les défigurent & les estropient ridiculement.

ARTISANS
ET ARTISMA-
NUELS DE LA
CHINE.

beaucoup de ressemblance avec les nôtres , à l'exception de quelques - uns , qui leur sont particuliers. Leurs Tailleurs , par exemple , ne se servent point de dé à coudre , & se lient autour du pouce quelque vieux morceau de drap. La plupart travaillent debout , appuyés contre une table , sur laquelle ils tiennent leur ouvrage (94).

Comment
les Ouvriers
servent le Pu-
blic.

On trouve dans chaque Ville des ouvriers de toutes sortes de professions. Les uns travaillent dans leurs boutiques. Les autres cherchent dans les rues à se louer. Mais le plus grand nombre est employé dans l'intérieur des familles. Si l'on a besoin d'un habit , on fait venir chez soi , de grand matin un Tailleur qui s'en retourne le soir. L'usage est le même pour tous les autres artisans. Ils apportent leurs instrumens avec eux , sans en excepter les forgerons & les Serruriers , qui viennent avec leur enclume & leur soufflet (95) pour les ouvrages les plus simples.

Usage des
Barbiers &
Cordonniers.

Les Barbiers portent sur leurs épaules une sellette , un bassin , un pot à l'eau , du feu , le linge nécessaire & tout ce qui appartient à leur profession. Ils

(94) Navarette *ubi sup.*
page 53.

(95) Le même Auteur

dit que leurs soufflets sont plus commodes que ceux de l'Europe.



LE L'OUWA OU L'OISEAU
PESCHEUR AVEC LA MANIERE
DE PECHER.
tiré de Nieuhof.



T. VI. N.° XXV.

donnent avis de leur marche par le son d'une petite cloche ; & lorsqu'ils sont appelés , soit au milieu d'une rue , d'une place , ou à la porte d'une maison , ils se disposent sur le champ au service qu'on leur demande. Ils ra-
sent la tête , ils arrangent les sourcils , ils nettoient les oreilles , ils frottent les épaules & dégourdissent les bras , pour dix huit deniers , qu'ils reçoivent avec beaucoup de remerciemens. Ensuite ils recommencent à sonner leur cloche. Les Cordonniets vont de même par les rues. Ils raccommoient pour trois sols une paire de souliers , qui dure des années entières après cette réparation. L'Auteur ne put apprendre leur méthode , ni comment ils donnent cette force au cuir (96).

Les Pêcheurs se servent de filets dans les grandes pêcheries , & de lignes dans les petites ; mais l'usage de plusieurs Provinces est d'employer à la pêche une sorte de cormoran , semblable au corbeau (97) , qu'on mene avec soi , comme un chien pour la chasse du lievre. Au lever du soleil , on voit sur la riviere un grand nombre de bateaux , & plusieurs de ces oiseaux perchés dessus

Oiseaux pour
la pêche.

(96) Chine du Pere Du-Halde , page 277.

(97) Voyez ci-dessus les Journaux & les Figures.

ARTISANS
ET ARTS MA-
NUELS DE LA
CHINE.

du côté de l'avant. Au signal qu'on leur donne, en frappant l'eau d'une rame, ils se jettent dans la rivière ; ils plongent, chacun de son côté, & saisissant le poisson, qu'ils levent par le milieu du corps, ils retournent à la Barque avec leur proie. Le Pêcheur prend l'oiseau, lui baisse la tête, passe la main au long de son col pour lui faire rendre le poisson, qu'il auroit avalé tout entier lorsqu'il est petit, s'il n'avoit été retenu par un anneau qu'on lui a passé au bas du col. Ensuite on le récompense de ses services en lui offrant à manger. Lorsque le poisson est trop gros, plusieurs oiseaux se joignent & s'aident mutuellement. L'un s'attache à la queue, l'autre à la tête ; & s'unissant quelquefois tous ensemble, ils l'apportent légèrement au bateau.

Autre pêche. Les Chinois emploient pour la pêche une autre méthode, qui n'est pas moins aisée. Ils ont des bateaux longs & étroits, auxquels ils attachent, des deux côtés, une planche de deux pieds de largeur, qui s'étend d'un bout à l'autre. Cette planche est revêtue d'un vernis fort blanc & fort luisant. On la fait abaisser, par une pente fort douce, jusqu'à la superficie de l'eau. Pendant la nuit, qui est le tems de cette pêche, on



MANIERE DE PRENDRE
DES CANARDS SAUVAGES.



T. VI. N.° XXII.

la tourne vers la Lune , pour augmenter son éclat par la réflexion de la lumière. Le poisson , qui joue sur l'eau , prend aisément la couleur de la planche pour celle de l'eau même. Il saute sur le côté qui se présente à lui & tombe dans la barque.

ARTISANS
ET ARTS MANUELS DE LA
CHINE.

On le prend aussi à coups de fleches , Pêche à
coup de fle-
ches. qui sont attachées à l'arc avec un fil , autant pour empêcher qu'elles ne se perdent , que pour tirer le poisson lorsqu'il est percé. Dans d'autres lieux , la vase est si remplie de poisson , que les pêcheurs, se tenant dans l'eau jusqu'à la ceinture , le prennent avec une espece de (98) trident.

Les principaux ouvrages qui sortent des manufactures Chinoises , sont les vernis, les étoffes de soie & la porcelaine. On vernit à la Chine les tables , les chaises, les cabinets, les bois de lit, & non seulement la plûpart des meubles de bois , mais jusqu'aux ustenciles de cuivre & d'étain. Cette espece de peinture leur donne un lustre merveilleux , sur-tout lorsqu'elle est mêlée de figures en or & en argent. A la verité les vernis de Canton ne sont ni si beaux ni si durables que ceux du Japon , du Tong-king , & de Nan-king, Capitale

Vernis des
Chinois.

ARTISANS
ET ARTS MA-
NUELS DE LA
CHINE.

de Kyang-nan, parce qu'on les fait trop à la hâte & qu'on ne cherche qu'à tromper les yeux des Européens. Pour donner toute sa perfection au vernis, il ne faut pas moins d'un Été entier. Mais les Marchands Chinois ont peu de ces ouvrages en magasin. Ils attendent l'arrivée des Vaisseaux pour exécuter ce qu'on leur demande.

Ce que c'est
que le Vernis
de la Chine.

Le vernis de la Chine n'est pas une composition, & ne doit pas être regardé comme un aussi grand secret que plusieurs Ecrivains se l'imaginent. Il distille, comme une gomme, d'un arbre dont on donnera la description dans l'Histoire Naturelle. Nous ne parlerons ici que de la manière dont il s'applique.

Deux ma-
nières de l'ap-
pliquer.

Cette opération se fait de deux manières. La première, qui est fort simple, consiste dans une application immédiate sur le bois. Après l'avoir bien poli, on le frotte deux ou trois fois d'une espèce d'huile, nommée *Tong-yeu*, qu'on laisse sécher, pour appliquer autant de fois une couche de vernis. Il est si transparent, que le grain du bois se fait voir au travers. Aussi l'application est-elle souvent renouvelée lorsqu'on veut cacher le fond de la matière. Il devient alors si luisant qu'on le prendroit pour une glace de miroir. Aussi-tôt qu'il

est sec, on y peint, en or & en argent, des fleurs, des figures d'hommes & d'oiseaux, des arbres, des montagnes, des Palais, &c. après quoi l'on applique une nouvelle couche de vernis, mais legere, pour conserver la peinture & pour lui donner un air de glace.

ARTISANS
ET ARTS MANUELS DE LA
CHINE.

La seconde maniere demande plus de préparation. On se sert d'une espece de mastic, ou de carton composée de papier, de lin, de chaux & d'autres matieres, qui étant bien battues & collées sur le bois, forment un fondement très ferme & très uni. On y passe deux ou trois fois l'huile dont on a parlé, sur laquelle on applique plusieurs couches de vernis, en laissant sécher successivement ces deux enduits. Chaque ouvrier a sa méthode particuliere pour toutes ces opérations.

Les liqueurs chaudes ternissent quelquefois le vernis de la Chine & lui font prendre une couleur jaune. Mais un Auteur Chinois (99) nous apprend le moyen d'y remedier. Il n'est question, pour rétablir le noir glacé, que d'exposer la piece, pendant toute une nuit, à la gelée blanche; ou, ce qui est encore plus sûr, de la tenir quelque tems dans la nége.

Remède aux
effets des li-
queurs chaudes.

(99) Chine du Pere Du-Halde, page 336 & suiv.

ARTS MANU-
NELS DE LA
CHINE.

Origine de
la soie & ses
progrès à la
Chine.

Tous les Auteurs conviennent assez que la soie & les vers qui la produisent, sont venus originairement de la Chine. Etant passés dans les Indes & de-là en Perse, ils furent introduits chez les Grecs & les Romains, parmi lesquels la soie fut d'abord estimée au poids de l'or. Les plus anciens Ecrivains de la Chine rendent témoignage qu'avant le regne de *Whang-ti*, lorsqu'on commençoit à défricher leur Pays, les premiers Habitans n'étoient vêtus que de peaux, & que ce secours n'ayant pû suffire à mesure qu'ils se multiplioient, une des femmes de l'Empereur inventa l'art de fabriquer la soie. Cependant on trouve peu d'anciens Mémoires où les vers à soie soient nommés. Dans les siècles suivans, plusieurs Impératrices se firent un amusement d'en nourrir & de rendre la soie propre à divers ouvrages. On assigna un des vergers du Palais pour y planter des meûriers. L'Impératrice même accompagnée des Reines & des premières Dames de sa Cour, s'y rendoit en cérémonie & ramassoit les feuilles. Les plus belles pièces d'étoffes de soie, qui étoient l'ouvrage de ses mains ou qui se faisoient par ses ordres, étoient consacrées à *Chang-ti* dans la cérémonie du grand sacrifice. Il

paroît ainsi que les manufactures de soie furent encouragées par les Impératrices, comme l'agriculture l'étoit par les Empereurs. Mais depuis quelques tems les Impératrices ont cessé de prendre part au progrès de la soie (1).

ARTS MANUFACTURIERS DE LA CHINE.

Les Chinois jugent de sa bonté par sa blancheur, sa finesse & sa douceur. Lorsqu'elle est rude à la main, c'est un fort mauvais signe. Souvent, pour la rendre plus moëlleuse, ils la préparent avec de l'eau de riz, mêlée de chaux. Mais cette préparation la brûle. Aussi souffre-t-elle difficilement le rouet après avoir été transportée en Europe, quoique rien ne se file plus aisément que la soie saine. Un ouvrier Chinois la file, une heure entière, sans en rompre un seul fil. Les rouets Chinois sont fort différents de ceux de l'Europe & beaucoup moins fatigans. Deux ou trois tranches de bambou suffisent avec une roue commune. On est surpris de la simplicité des instrumens qui servent à faire les plus belles étoffes de la Chine.

Qualités de la bonne soie.

Rouets de la Chine.

La soie de *Che-kyang* est sans comparaison plus fine & meilleure que celle des autres Provinces. On l'emploie pour les plus belles étoffes, dans la Province de *Kyang-nan*, où les bons ou-

La meilleure soie de la Chine.

(1) Ibid. page 353.

ARTS MANUFACTURIERS DE LA CHINE.

vriers sont en fort grand nombre & d'où l'Empereur tire les siennes, soit pour son propre usage, soit pour les présents qu'il fait aux Seigneurs. La soie de Canton, qui vient du *Tong-king*, n'est pas à beaucoup près si bonne (2). Cependant le grand Commerce de ce port y attire une infinité d'excellens ouvriers (3), qui feroient d'aussi riches étoffes que celle de l'Europe s'ils étoient sûrs de la vente. Mais ils se bornent ordinairement aux plus simples, parce que les Chinois préfèrent l'utile à l'agréable.

Maniere dont on y fait les tissus.

A l'égard de leur tissu d'or, ils ne tirent point ce métal en fil, pour l'entrelacer avec la soie. Mais coupant en petites tranches une longue feuille de papier doré, ils les roulent avec beaucoup d'adresse autour du fil de soie. Quoique ces étoffes aient beaucoup d'éclat dans leur fraîcheur, elles se ternissent si tôt à l'air, qu'elles ne peuvent gueres servir à faire des habits. On n'en voit porter qu'aux Mandarins & à leurs femmes, qui n'en font pas même beaucoup d'usage.

(2) Le - Comte prétend néanmoins qu'elles sont plus estimées des Etrangers & qu'elles se vendent mieux.

(3) Navarette (page 54), dit qu'il y a quatre vingt dix mille métiers à Canton.

Les étoffes de soie les plus communes à la Chine, sont les gazes unies & à fleurs qui servent aux Chinois pour leurs habits d'Été ; les damas de toutes sortes de couleurs ; les satins rayés ; les satins noirs de Nan-king ; les gros taffetas, ou les petites moërres, qui sont d'un excellent service ; diverses autres especes, les unes qui ressemblent aux grograns (4) à fleurs, d'autres à fleurs ouvertes, façon de gaze ; d'autres à raies de fort bon goût, à ramages, à figures ou brodées de roses, &c. des crêpons, des brocards (5), des pluches & différentes sortes de velours. Le plus cher est le cramoisi ; mais il est souvent contrefait. Cependant quelques gouttes de jus de limon, qu'on jette dessus, font découvrir l'imposture.

En un mot, les Chinois fabriquent une infinité d'étoffes de soie, pour lesquelles les Européens n'ont pas même de noms. Mais les deux plus communes sont, 1^o une sorte de satin, qu'ils nomment *Fuan-tse*, plus fort & moins gla-

ARTS MANUFACTURES DE LA CHINE

Etoffes de soie les plus communes.

Autres sortes de fabrication chinoise.

(4) Le-Comte dit qu'ils insèrent quel quefois leurs tranches dorées dans le tissu, sans les rouler autour de la soie.

(5) Les figures de leurs brocards, suivant le même Auteur, ne sont pas relevées sur le fond par un mélange de soie crue, comme elles le sont en Europe ; ce qui rend l'ouvrage moins durable. Elles ne sont distinguées que par la différence des couleurs & des ombres.

vées sur le fond par un mélange de soie crue, comme elles le sont en Europe ; ce qui rend l'ouvrage moins durable. Elles ne sont distinguées que par la différence des couleurs & des ombres.

ARTS MAN-
NUELS DE LA
CHINE.

cé que celui de l'Europe. Il y en a d'un-
nis, & d'autres à fleurs ou chargés d'ar-
bres, d'oiseaux, de papillons, &c.
2^o une espece particuliere de taffetas,
nommé *Cheu-tse*, dont on fait des dou-
blures & des hautes-chausses. Quoi-
qu'il soit fort serré, il est si souple &
si pliant qu'il ne se coupe jamais (6).
D'ailleurs il se lave comme la toile,
sans perdre beaucoup de son glacé,
qu'on lui donne avec de la graisse de
marsouin de riviere, nommé par les
Chinois *Kyang-chu*, c'est-à-dire, Co-
chin de la riviere de *Yang-tse-kyang*,
où il se trouve. On purifie cette graisse
à force de la laver & de la faire bouil-
lir. Ensuite on l'étend, avec une brosse
très fine, sur le taffetas, du côté qu'on
veut le glacer, & toujours du haut en
bas dans le même sens. Les artisans brû-
lent, dans leurs lampes, de la même
graisse au lieu d'huile, parce que son
odeur chasse les mouches, qui seroient
nuisibles à la soie (7).

Etoffes le-
geres, nom-
mées *Cha*.

Le-Comte observe qu'en Eté les Chi-
nois font usage d'un autre espece d'é-
toffe nommée *Cha*. Sans être aussi ser-
rée ni aussi luisante que le taffetas de

(6) Le-Comte dit qu'ils
se vendent aux poids.

(7) Mémoires du Perc

Le-Comte, page 138, &
suivantes. Chine du Perc
Du-Halde, page 354.

France, elle est beaucoup plus moëlleuse. Les uns l'aiment unie; mais la plupart donnent la préférence à celle qui est parsemée de grandes fleurs à jour, découpées comme les dentelles d'Angleterre. Ces découpures sont quelquefois en si grand nombre, qu'à peine distingue-t-on le fond de l'étoffe. Les habits qu'on en fait sont d'une extrême propreté. On en voit porter beaucoup aux personnes de distinction, quoique la dépense en soit si légère, qu'une pièce entière, dont on fait le surtout & la veste ne coûte pas plus de deux guinées (8).

La Province de *Chan-tong* produit une sorte de soie, qui se trouve en abondance sur les arbres & dans les champs. On en fabrique une étoffe qui se nomme *Kyen cheu*. Cette soie est l'ouvrage d'une espèce de petits vers, semblables aux chenilles. Elle ne se forme point dans des coques, mais en longs fils, qui s'attachent aux arbrustes & aux buissons. Quoiqu'elle soit moins fine que la soie des vers ordinaires, elle résiste mieux au tems. Les vers qui la produisent mangent toutes sortes de feuilles, comme celles de meurier. Quand on ne connoît pas cette sorte de soie, on la prendroit pour du gros droguet.

Vers à soie
d'une nature
particulière.

(8) Mémoires du Père Le-Comte, page 140.

ARTS MA.
NUELS DE LA
CHINE.
Deux especes.

On distingue deux especes de ces vers à soie sauvages dans la Province de *Chang - tong* ; l'une , nommée *Tsuen-kyen* , plus grosse & plus noire que les nôtres ; l'autre , moins grosse , qui se nomme *Tyau-kyen*. Les fils de la premiere sont d'un gris - roux. Ceux de la seconde sont plus noirs , & la soie est tellement mêlée de ces deux couleurs , que souvent la même piece est divisée en raies grises , jaunes & blanches. Cette soie est fort épaisse , ne se coupe jamais , dure long-tems & se lave comme la roile. Lorsqu'elle est d'une certaine bonté , l'huile même n'est pas capable de la racher. Elle est fort estimée des Chinois , & quelquefois elle est aussi chere que le satin ou que leurs plus belles soies. Des restes de la soie de *Che - kyang* ils fabriquent un faux *Kyen-cheu* , par lequel on est facilement trompé lorsqu'on n'y apporte point d'attention.

Manufacture
de rubans , de
bas de soie &
de boutons.

Les Marchands de Canton ont établi depuis quelques années , avec succès , une manufacture pour la fabrique des rubans , des bas de soie & des boutons. Une paire de bas s'y vend un lyang (9) , & la douzaine de gros boutons ne coûte pas plus de six sols (10).

(9) C'est une once d'argent , qui revient à six schellings huit sols d'An-

gleterre.

(10) Chine du Pere Du Halde , page 104 & 354.

Quoique la soie passe avec raison pour une des principales richesses de la Chine, on y voit aussi des manufactures de laine & de toile. La laine y est fort commune & à bon marché, surtout dans les Provinces de *Chan-si*, de *Chen-si* & de *Se-chuen*, où l'on nourrit un grand nombre de troupeaux. Cependant les Chinois ne font point de draps de laine. Ils estiment beaucoup ceux qu'ils reçoivent des Anglois; mais comme il est beaucoup plus cher que leurs étoffes de soie, ils en achètent fort peu. Les Mandarins se font des robes de chambre d'hyver d'une sorte de gros *Rouffet*. A l'égard des serges & des droguets (11), il n'y en a gueres de meilleurs que ceux de la Chine. Ils viennent des Bonzes, qui les font travailler par leurs femmes, & le commerce en est très grand dans toute l'étendue de l'Empire.

Les étoffes de coton y sont aussi fort communes (12). En Eté, les longues robes sont d'une sorte de toile, travaillée en forme de filet. Mais l'étoffe

ARTS MANUFACTURES DE LA CHINE.

Etoffes de laine.

Etoffes de coton.

(11) Magalhaens dit que les droguets couleur de cendre & de canelle sont fort beaux & fort chers. Les personnes âgées & de qualité en font beaucoup d'usage.

(12) Le même Auteur dit que l'abondance en est incroyable & qu'il s'en trouve de toutes sortes de couleurs.

ARTS MANU-
NELS DE LA
CHINE.

Ko-pu, étoffe
estimée.

dont on fait le plus de cas à la Chine & qui ne se trouve dans aucun autre Pais, se nomme *Ko-pu*, parce qu'elle est composée d'une plante nommée *Ko*, qui croît dans la Province de *Fo-kyen*. C'est une espece d'arbusse rampant, répandu dans toutes les campagnes & dont la feuille est beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle est ronde, unie, verte en dedans & cotoneuse en dehors. La tige est quelquefois de la grosseur du pouce, fort pliante, & cotoneuse comme les feuilles. Lorsqu'elle commence à sécher on la fait rouir dans l'eau, comme le lin & le chanvre. On leve la premiere peau, qui n'est d'aucun usage. La seconde, qui est beaucoup plus fine & plus délicate, se divise avec la main en fils très menus, & se met en œuvre sans avoir été batue ni filée. L'étoffe est transparente & n'est pas sans beauté; mais elle est si legere qu'on croit n'avoir rien sur le dos (13).

Deux Traités
sur la soie &
la porcelaine.

La fabrique de la porcelaine, qui est un des trois principaux Arts mécaniques de la Chine, a déjà trouvé place dans quelques articles de ce Recueil. Mais pour donner une idée plus complete des manufactures de porcelaine & de soie, on ne fera pas difficulté

d'insérer ici l'Extrait des deux Traités, dont on a l'obligation au Pere d'Entrecolles, Missionnaire Jesuite. Le premier, qui concerne la soie & les vers qui la produisent, est tiré d'un Auteur Chinois. Le second, qui regarde la porcelaine, est l'ouvrage de ce Missionnaire même & le fruit de ses recherches.

ARTS MANU-
NELS DE LA
CHINE.

§ V I.

Maniere de nourrir les vers à soie & de tirer leur production.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

L'AUTEUR Chinois, qui composa son Traité en 1368, au commencement du regne de Ming, Chef de la race du même nom, nous apprend que la Chine a deux sortes de meuriers; l'un, nommé *Sang* ou *Ti-sang*, ne se cultive que pour ses feuilles. L'autre, qui s'appelle *Che*, ou *Ye-sang*, & qui croît dans les forêts, est petit & sauvage. Ses feuilles sont rondes, petites, rudes, terminées en pointe & dentelées par les bords. Son fruit ressemble au poivre. Ses branches sont épineuses & comme en grappes. Dans certains cantons, aussitôt que les vers à soie sont éclos, on les place sur ces arbres pour filer leur coque. Ils y deviennent plus gros que les vers domestiques; & quoique

Deux espèces de meuriers Chinois.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

leur ouvrage soit moins bon il n'est pas sans utilité, comme on l'a fait remarquer dans l'article précédent, à l'occasion du *Kyen - cheu*.

Meuriers
sauvages &
leur culture.

Les forêts où croissent ces arbres doivent être ouvertes en sentiers, pour donner aux propriétaires la facilité de les émonder & d'en chasser les oiseaux. Les feuilles auxquelles on s'aperçoit que les vers n'ont pas touché dans le cours du printemps, doivent être arrachées en Été, parce que celles du printemps suivant seroient corrompues par la communication d'un reste de vieille féve. On cultive les *Ye-sangs* comme les vrais meuriers. Ils doivent être plantés fort au large. On sème du millet dans les intervalles, pour diriger la trop grande abondance de petites feuilles. Si l'on découvroit en Europe l'espece de vers que les Chinois nourrissent par cette méthode, on devroit les ramasser avant qu'ils changent de nature, pour conserver leurs œufs, qu'on feroit éclore l'année d'après & qui continueroient sans doute de produire sur les mêmes arbres. Les vers qui filent la soie dont on fabrique le *Kyen - cheux*, se nourrissent de jeunes feuilles de chêne. Peut-être les vers domestiques subsisteroient-ils avec la même nourriture.

A l'égard des vrais meuriers, ceux dont le fruit paroît avant les feuilles passent pour mal sains. Les jeunes plantes dont l'écorce est ridée ne sont pas d'un bon usage. Mais celles qui ont l'écorce blanche, peu de nœuds & de gros bourgeons, produisent de grandes feuilles qui forment une excellente nourriture. De tous ces arbres, les meilleurs sont ceux qui donnent le moins de fruit. L'abondance des fruits divise la sève. Faites tremper la semence du meurier dans de l'eau où vous avez fait tremper de la fiente de poules, nourries avec des meures fraîches ou sechées au soleil, les meuriers qui viendront de cette semence ne porteront aucun fruit.

VERS A SOIN
DE LA CHINE.
Vrais meuriers.

Les jeunes arbres, qu'on a trop dépouillés de leurs feuilles pendant les trois premières années, deviennent foibles & peu utiles. Ceux qu'on n'émondé pas soigneusement ne réussissent pas mieux. Dans leur cinquième année, les racines perdent leur peau. Le remède est de les découvrir, de couper les plus entortillées, de les recouvrir d'une terre qui leur convienne & de les arroser soigneusement. Lorsqu'un arbre commence à vieillir, on peut lui faire reprendre de nouvelles forces en coupant au mois de Mars les branches épuisées.

Maintien de
les cultures.

V. 101 A LOIE
DE LA CHINE.

sées, pour greffer à leur place des rejets fains. Les meuriers languissent lorsque les vers y logent leur semence. Mais il est facile de la détruire en la feringuant avec un peu d'huile forte.

Nourritu-
re des vers à
soie pour le
printems.

Les meuriers demandent une terre qui ne soit ni trop dure ni trop forte. Elle peut être amandée, soit avec du limon de rivière, soit avec du fumier ou de la cendre. Mais sur toutes choses l'arbre doit être émondé au mois de Janvier, par une main habile, qui n'y laisse qu'une seule espèce de branches. Ce sont celles qui sortent du tronc séparément. On ne doit pas laisser aussi plus de quatre bourgeons sur chaque branche. A la fin de l'automne, avant que les feuilles commencent à jaunir, il faut les cueillir & les faire sécher au soleil. Ensuite les ayant broyées en poudre, on les renferme dans des pots de terre bien bouchés, dont on ne laisse approcher aucune fumée. Au printems elles serviront de nourriture aux vers, après la muë.

Renouvel-
lement des
meuriers.

Outre la méthode de greffer les vieux arbres, on se procure de nouvelles plantes, soit en mettant dans de petits tubes remplis de bonne terre, des branches faines qu'on entrelasse ensemble; soit en prenant soin au printems de

courber les branches qui n'ont point été coupées, & de les faire entrer par le bout dans une terre bien préparée. Elles y prennent racine au mois de Décembre, après quoi, les séparant du corps de l'arbre, on les transplante dans la saison convenable. On sème aussi de la graine de meurier. Mais elle doit être choisie sur les meilleurs arbres, & prise du fruit qui croît au milieu des branches. Pour distinguer la plus féconde, on la mêle avec des cendres de branches brûlées. Le lendemain, on remue le tout ensemble dans de l'eau. La graine inutile flotte au-dessus; & la bonne graine se précipite au fond. Ensuite, après l'avoir fait sécher au soleil, on la sème avec une égale quantité de millet, qui garantit l'arbre, en croissant, de l'ardeur excessive du soleil. Aussi-tôt que le millet est mûr, on choisit un tems venteux pour y mettre le feu. L'arbre en acquiert beaucoup plus de force au printemps suivant. On doit couper toutes les branches jusqu'à ce qu'il soit parvenu à sa grandeur naturelle. Alors c'est le sommet qu'on coupe, pour faire pousser les branches de toutes parts. Enfin, les jeunes arbres se transplantent à neuf ou dix pas de distance, en lignes éloignées.

Distinction
de la graine.Progrès de
l'arbre.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

de quatre pas entr'elles ; mais on observe de ne les pas placer vis-à-vis l'un de l'autre , de peur apparemment qu'ils ne s'entre nuisent par l'ombre.

Logement
des vers à soie.

On choisit, pour loger les vers à soie, un terrain sec , qui s'élève un peu , sur le bord d'un ruisseau , parce que les œufs doivent être souvent lavés dans l'eau courante ; loin de tout ce qui a l'apparence de fumier ou d'égout ; loin des bestiaux & du bruit ; car les odeurs désagréables & le moindre bruit , l'aboyement même d'un chien ou le cri d'un coq y cause de l'altération lorsqu'ils sont nouvellement éclos. L'édifice

Borne de
l'édifice,

doit être carré , & les murs fermés soigneusement pour y entretenir la chaleur. On prend soin de tourner la porte au Sud, ou du moins au Sud-Est, mais jamais au Nord , & de la couvrir d'une double natte , dans la crainte des vents coulis. Cependant on ménage une fenêtre de chaque côté , pour donner passage à l'air quand les œufs en ont besoin. On les tient fermées dans tout autre tems. Elles sont de papier & d'une blancheur transparente , avec des nattes mobiles par derrière , pour recevoir dans l'occasion ou pour exclure la lumière , & pour écarter aussi les vents pernicieux, tels que ceux du Sud & du

Sud - Ouest , qui ne doivent jamais entrer dans la Loge. En ouvrant une fenêtre , pour introduire un peu de fraîcheur , on doit apporter beaucoup d'attention à chasser les mouches & les cousins , parce qu'ils laissent toujours dans les cases quelque ordure qui rend l'opération extrêmement difficile. Aussi le plus sûr est-il de la hâter avant la saison des mouches. Les petits lézards & les rats ont beaucoup d'avidité pour les vers à soie. On emploie des chats pour les détruire. La chambre doit être fournie de neuf ou dix rangées de tablettes , neuf ou dix pouces l'une au - dessus de l'autre , & disposées de manière qu'il reste un espace ouvert au milieu , & que le passage soit libre autour de la Loge. Sur ces tablettes on place des claies de jonc , assez ouvertes pour recevoir d'abord la chaleur & successivement l'air qu'on y introduit. C'est sur ces claies qu'on fait éclore & qu'on nourrit les vers jusqu'à ce qu'ils soient en état de filer. Comme il est fort important qu'ils puissent éclore , dormir , s'éveiller , se nourrir & jeter leur peau tous ensemble , on ne peut apporter trop de soin à conserver dans la Loge une chaleur égale & constante , par des feux couverts dans des poiles , qui doivent être placés

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

Ordre qui
doit y regner.

Chaleur qu'il
y faut entre-
tenir.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

aux coins de l'édifice , ou par le secours d'une bassinoire qu'on transporte de tous les côtés. La précaution de couvrir le feu de cendre , a pour but d'empêcher la flamme & la fumée , qui sont également nuisibles. La fiente de vache , séchée au soleil , est ce qu'il y a de plus propre à brûler dans cette occasion , parce que les vers en aiment l'odeur.

On étend sur chaque claie une couche de paille , hachée fort menu , sur laquelle on met une longue feuille de papier , qu'on a pris soin d'adoucir en la frottant doucement avec la main. Lorsque cette feuille est souillée par l'ordure des vers , on la couvre d'un filet , & le filet , de feuilles de meuriers , dont l'odeur attire la couvée , qu'on prend pour la placer sur une nouvelle claie pendant qu'on nétoie la première. L'Auteur Chinois conseille d'élever un mur ou une palissade fort serrée au bout de la Loge , sur-tout du côté de l'Ouest , afin qu'en y laissant entrer l'air , on ne fasse pas tomber sur les vers la réflexion du soleil couchant.

Précaution
contre le so-
leil couchant.

Les coques qui sont un peu pointues , mieux fermées , plus belles & plus petites que les autres , contiennent les muës mâles. Celles qui sont plus rondes , plus grosses , plus épaisses , sont les se-

melles. On choisit souvent la couvée dans les coques, & l'on regarde comme la meilleure celle qui est la plus claire, un peu transparente, nette & pesante. Mais il vaut mieux attendre pour ce choix qu'elle soit sortie de la coque; ce qui arrive peu après le quatorzième jour de la retraite des vers. Ceux qui sortent un jour plutôt que les autres doivent être abandonnés. On doit prendre ceux qui sortent en grand nombre le jour suivant, & rejeter aussi ceux qui paroissent les derniers, comme ceux qui ont les aîles courbées, les sourcils chauves, la queue sèche & le ventre rougeâtre, sans poil. Ces muës inutiles doivent être placées à part.

VERS A SOIE
DE LA CHINE

Distinction
des muës

Lorsque le choix est fait, on met ensemble les mâles & femelles sur des feuilles de papier, composé d'écorce de meurier & non de toile de chanvre, fortifié avec du fil de soie ou de coton, & collé au revers, parce qu'étant couvert d'œufs il doit être trempé trois fois dans de l'eau convenable. Les feuilles doivent être étendues sur des nattes, bien couvertes de paille; & lorsque les muës ont été ensemble l'espace d'environ douze heures, on doit retirer les mâles pour les placer avec les muës rejetées. Si elles demeuroient plus long-

Comment
on les place.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

tems sur les feuilles, les œufs de la dernière conception n'écloreroient point avec les autres; inconvénient qu'il faut soigneusement éviter. Il faut donner de la place aux femelles & ne pas manquer de les couvrir, parce que l'obscurité les empêche de disperser trop leurs œufs.

Ce qu'on en
fait après.

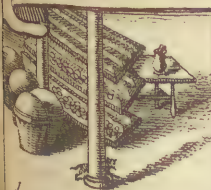
Après leur ponte, on continue de les tenir couvertes pendant quatre ou cinq jours. Ensuite toutes ces muës, avec celles qu'on a mises à part, ou qu'on a tirées mortes des coques, doivent être enterrées assez profondément. Elles infecteroient sans distinction tous les animaux qui pourroient y toucher. On prétend même que si elles étoient enterrées dans divers endroits du même champ, il ne produiroit point pendant plusieurs années de ronces ni de plantes épineuses. D'autres assurent que rien n'est meilleur pour engraisser le poisson dans les étangs (14).

Soins nécessaires pour les
œufs.

A l'égard des œufs, ceux qui s'attachent ensemble doivent être mis au rebut. On suspend ensuite les feuilles de papier aux solives de la Loge qui doit être alors ouverte, pour y faire entrer le vent; mais le soleil ne doit pas tomber sur les œufs, & le côté de chaque

EDUCATION DES VERS À SOIE

*Maniere de lever les coques de dessus
les Nattes*



Bain marie pour tuer les
vers dans les coques.





feuille sur lequel ils sont placés ne doit pas être tourné vers le dehors. Le feu qui échauffe la Loge ne doit produire ni flamme ni fumée. Il faut prendre garde aussi qu'aucune corde de chanvre n'approche des vers ni des œufs. Lorsque les feuilles ont été suspendues plusieurs jours, on les prend pour les rouler, sans les serrer trop; bien entendu que les œufs doivent être dans l'intérieur. Il ne reste plus qu'à les suspendre au même lieu, pour y demeurer dans cette situation pendant tout le cours de l'Été & de l'Automne.

A la fin de Décembre, ou pendant le mois de Janvier, lorsqu'il y a un mois intercalaire, on met les œufs dans de l'eau fraîche de rivière, où l'on a fait dissoudre un peu de sel, en observant qu'elle ne se glace point, & les couvrant d'un plat de porcelaine, afin que les feuilles ne nagent point au hazard. On les tire de l'eau deux jours après, pour les suspendre encore. Aussi-tôt qu'elles sont seches, on les roule un peu plus serrées, & chacune est enfermée séparément dans un vase de terre, les deux bouts du cornet de haut en bas. Ensuite une fois tous les dix jours on les expose au soleil, dans un lieu couvert, où la rosée ne puisse pas tomber; & l'on choisit

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

sit même un tems où le soleil soit fort éclatant, après une petite pluie. On les remet ensuite dans la même situation. Quelques-uns les font reposer l'espace d'un jour entier sur une couche de cendres de meurier; après quoi ils les mettent quelques momens dans l'eau de nége, ou les suspendent pendant trois nuits aux branches d'un meurier, pour y recevoir la nége ou la pluie, si l'une ou l'autre n'est pas trop violente. Toutes ces especes de bains rendent la soie plus forte & plus aisée à devider. Mais leur principale usage est de conserver la chaleur centrale dans les œufs.

Temps de les
faire éclore.

Méthode
qu'on observe.

Le tems de faire éclore les œufs est lorsque les feuilles commencent à paroître sur les meuriers. Ils sont hâtés ou retardés, suivant le degré de chaleur ou de froid dans lequel on a pris soin de les entretenir. On les avance beaucoup lorsqu'on fait prendre souvent le jour aux feuilles, & qu'on ne les serre pas trop en les roulant pour les replacer dans le vase de terre. Au contraire, on les retarde par la méthode opposée. Lorsque les vers sont prêts à sortir, les œufs paroissent enfler & leur rondeur prend une petite pointe. Trois jours avant qu'ils commencent d'éclore, on choisit, sur les dix heures, un tems se-

tain, où le vent se fasse un peu sentir ; ce qui est fort ordinaire dans cette saison : & l'on tire du vase les feuilles roulées, qu'on étend de toute leur longueur, en présentant le revers au soleil pour faire acquérir par degré aux œufs une douce chaleur. Ensuite on les roule encore ; & le vase, dans lequel on les remet, est placé dans un lieu chaud. La même opération étant répétée le jour suivant, on s'apperoit que les œufs changent de couleur & qu'ils deviennent gris-cendré. Alors on joint deux feuilles ensemble, & les roulant plus serrées, on les lie par les deux bouts.

Le troisieme jour, avant la nuit, on ouvre les feuilles. On les étend sur une natte fine. Les œufs paroissent alors blanchâtres. S'il s'en trouve quelques-uns d'éclos, ils doivent être rejettés ; car ceux qui n'éclosent point dans le même tems que les autres, ne s'accordent jamais avec eux pour leurs opérations communes, telles que de se décharger de leurs ordures, de marcher, de manger, & , ce qui est le plus important, pour celle de commencer leurs coques. Ces vers irréguliers causeroient beaucoup d'embarras & de perte ; en changeant l'ordre auquel on est accoutumé. On roule alors trois feuilles ensemble,

Degrés de
cette opération.

VERS A SOYE
DE LA CHINE.

Couleur des
vers de la bon-
ne espèce.

Nécessité de
les peser.

pour les mettre dans un lieu chaud, qui soit à couvert des vents du Sud. Le lendemain, vers dix ou onze heures, on est surpris, en les ouvrant, de les trouver pleines de vers, qu'on prendroit pour autant de petites fourmies blanches. Les œufs qui ne sont point éclos une demi-heure après, doivent être jettés, comme ceux qui ont la tête plate, ceux qui sont ridés ou comme écorchés, ou jaunes, bleu-célestes & couleur de chair. La bonne espèce a la couleur d'une montagne vûe dans l'éloignement. L'Auteur conseille de peser d'abord la feuille qui contient les vers nouvellement éclos; ensuite, de la retourner panchée & presque entièrement tournée, vers une autre feuille de papier, parsemée de feuilles de meurier, qui doivent avoir été préparées comme on l'a déjà fait observer. L'odeur ne manque point d'attirer les petits vers affaîmés. Mais les plus lents doivent être aidés avec une plume, ou en frappant doucement sur le dos du papier. Si l'on pèse ensuite la feuille à part, on connoîtra exactement le poids des vers. Cette connoissance est nécessaire pour supputer combien leur nourriture demandera de livres de feuilles, & quel sera le poids des coques, en supposant

qu'il n'arrive aucun accident.

On a besoin d'une femme pour l'éducation de la couvée. Avant que de prendre possession de cet office, elle doit s'être lavée & s'être revêtue d'un habit qui n'ait rien de désagréable dans l'odeur. Elle doit avoir passé quelque tems sans manger, & sur-tout n'avoir pas manié de chicorée sauvage, parce que l'odeur en est fort nuisible aux jeunes vers. Son habit doit être d'une étoffe légère & sans doublure, afin qu'elle puisse mieux juger du degré de chaleur, & diminuer ou augmenter le feu dans la loge. Ces insectes ne sçauroient être ménagés avec trop de soin. Chaque jour est une année pour eux. Il a ses quatre saisons. Le matin est leur printems; le midi, leur Eté; le soir, leur automne, & la nuit, leur hyver. L'expérience a fait reconnoître : 1^o que les œufs de-mandent beaucoup de fraîcheur avant que d'éclore; 2^o qu'étant éclos & semblables à des fourmies, ils ont besoin de beaucoup de chaleur; 3^o que lorsqu'ils deviennent chenilles & qu'ils approchent du tems de la mue, c'est la fraîcheur qui leur convient; 4^o que sur leur déclin & lorsqu'ils approchent de la vieillesse la chaleur doit leur être communiquée par degrés; 5^o que le grand

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

Choix d'une
femme pour
les élever.

Lumières
qu'on a tirées
de l'expérience.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

chaud leur est nécessaire lorsqu'ils travaillent à leurs coques.

Ce qui incommode les vers à soie.

Mais on ne peut éloigner avec trop de soin tout ce qui leur est incommode. Ils ont une aversion particulière pour le chanvre, pour les feuilles mouillées & pour celles qui sont échauffées par le soleil. Lorsqu'ils sont nouvellement éclos, ils sont incommodés par la poussière qui s'élève en nettoyant leur Loge, par l'humidité de la terre, par les mouches & les cousins, par l'odeur du poisson grillé, des poils brûlés, du musc, de la fumée; par l'haleine seule, si elle sent le vin, le gingembre, la laitue ou la chicorée sauvage; par le grand bruit, la malpropreté, les rayons du soleil, la lumière d'une lampe pendant la nuit, par l'air qui passe au travers d'une fente, par un grand vent, par l'excès du chaud & du froid, surtout par le passage subit de l'un à l'autre. Quant à leur nourriture, les feuilles humides, celles qui ont séché au soleil ou par un trop grand vent, & celles qui ont contracté quelque mauvais goût, sont les causes les plus ordinaires de leurs maladies. Il faut cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance, & les tenir fort nettes dans un lieu exposé à l'air. On ne doit point ou-

blir pendant les trois premiers jours, de donner aux vers les feuilles les plus tendres, coupées en petits fils, avec un couteau fort tranchant, pour ne les pas briser. On ne doit pas moins observer, en faisant provision de feuilles, de se servir d'un grand panier ou d'un grand filet, afin qu'elles n'y soient pas trop pressées & qu'elles ne se flétrissent point dans le transport.

Après les trois ou quatre premiers jours, lorsque la couleur des vers commence à tourner sur le rouge, il faut ^{Dégré qu'on observe dans leur nourriture.} augmenter leur nourriture, sans la couper si menue. Lorsqu'ils deviennent noirs on leur donne les feuilles entières, & la quantité doit encore augmenter. Ensuite, lorsqu'ils redeviennent blancs, & que leur appétit commence à diminuer, il faut diminuer aussi leur nourriture. On doit la diminuer, encore plus, lorsqu'ils sont devenus tout-à-fait jaunes. Ils doivent être traités de même à chaque muë.

Les vers mangent également nuit & jour. Aussi-tôt qu'ils sont éclos, on doit leur offrir à manger quarante huit fois le premier jour, c'est-à-dire, deux fois par heure; trente fois le second jour, & les feuilles doivent être coupées moins menues. On continue cette di-

VERS A SOIE
DE LA CHINE.
Précautions
nécessaires.

minution le troisième jour. Si la quantité de nourriture n'est pas proportionnée à leur faim, ils sont sujets à des accès de chaleur qui causent leur destruction. Comme la pluie & les tems nubuleux leur ôtent l'appétit, on doit allumer, immédiatement avant leur repas, quelques brins de paille sèche, dont la flamme doit s'étendre également sur eux, pour dissiper le froid ou l'humidité qui les engourdit; ou du moins, il faut ôter le volet de la fenêtre & leur laisser quelque-tems la communication du jour.

Règle pour
le profit qu'on
tire des vers à
soie.

En les faisant souvent manger, on les fait croître plus vite, & c'est de-là que dépend le principal profit des vers à soie. S'ils parviennent à leur maturité dans l'espace de vingt cinq jours, une claie qui en est couverte & dont le poids est d'un *Tsyen*, c'est-à-dire, d'un peu plus d'une dragme, produira vingt cinq onces de soie. Mais s'ils ont besoin de vingt huit jours, ils ne donneront pas plus de vingt onces. S'ils retardent jusqu'à la fin du mois, ou jusqu'à quarante jours, on n'en tire que dix onces.

Lorsqu'ils sont parvenus à leur pleine grandeur, il faut leur donner une nourriture aisée; peu à la fois, mais souvent, comme dans leur jeunesse. S'ils ne

ne la digerent point lorsqu'ils commen-
cent à filer, les coques prennent une
qualité moiteuse, tirant sur le sel, qui
rend la soie fort difficile à devider. En
un mot, vingt quatre ou vingt cinq
jours après qu'ils sont éclos, plus l'ou-
vrage est différé, plus ils consomment
de feuilles & moins ils produisent de
soie. Lorsqu'ils ont jetté leur peau, ce
qu'ils ne font point sans quelque lenteur,
il faut leur donner des feuilles coupées
fort menu, en petite quantité, mais
souvent. L'excès du chaud ou du froid
leur cause des maladies. Pour remedier
à la chaleur, il suffit d'entretenir un feu
modéré dans leur Loge. Mais si le froid
les saisit, par la négligence des gardes
à fermer les fenêtres ou à leur donner
des feuilles de meurier bien seches,
il leur ôte l'appétit & leur donne une
forte de flux. Au lieu d'excrémens,
ils ne rendent qu'une écume aqueuse.
Dans cet état, la fiente de vaches brûlée
leur rend la vie.

Les inconveniens de la chaleur vien-
nent, ou de les laisser trop long-tems
sans nourriture, ou de la qualité & de
la quantité de leurs alimens, ou des in-
commodités de leur situation, ou d'une
ardeur brûlante qui se répand tout d'un
coup dans l'air. Dans le dernier cas on

VERS A SOIE
DE LA CHINE

ouvre une ou plusieurs fenêtres, mais toujours du côté contraire au vent; & si l'air même est trop chaud, on place devant la fenêtre un vase rempli d'eau fraîche. On arrose aussi la chambre d'eau. Pour un excès de chaleur interne, après avoir un peu humecté leur nourriture ordinaire, on y mêle de cette poudre de meurier dont on a déjà parlé; qui les fortifie beaucoup; mais on diminue la quantité de feuilles.

Autres ma-
ladies des vers
à soie.

La plus commune & la plus dangereuse de toutes leurs maladies vient d'un autre excès de chaleur, causé par l'inconvénient d'une situation trop resserrée. Aussi-tôt qu'ils sont éclos, ils demandent d'être fort au large, sur-tout lorsqu'ils sont devenus chenilles & que l'humidité commence à les dominer. Quoique d'eux-mêmes ils ne soient pas fort propres, la malpropreté leur est très nuisible. Leurs excréments, qu'ils jettent en abondance, fermentent bientôt & les échauffent beaucoup, si l'on n'a pas soin de les nettoyer à propos avec une plume; ou, ce qui est encore mieux, en les faisant changer souvent de claie, sur-tout lorsqu'ils approchent de la mue. Ce changement doit se faire avec beaucoup de précaution, & tous doivent être déplacés dans le même tems. La

moindre chute ou la moindre compression leur feroit tort. Quelquefois, pour rendre le secours plus prompt, on jette sur eux de la paille sèche, hachée fort menu & mêlée de feuilles de meurier, qui les dégage des ordures dont ils sont environnés. Lorsqu'ils ont atteint une certaine grosseur, on divise en trois parties la couvée qui est sur une claie, pour les placer sur trois claies différentes. On les subdivise ensuite sur six claies, & cette division continue jusqu'au nombre de vingt vers au plus, parce qu'étant remplis d'humeurs, ils doivent être séparés les uns des autres.

Le moment qu'il faut choisir pour les transporter dans la nouvelle Loge où ils doivent filer, est lorsque leur couleur se change en un jaune brillant. L'Auteur Chinois propose, pour les loger, une espece de galerie de bois, dont le dedans soit fort clair. Elle doit être divisée en partitions, chacune avec sa petite tablette, sur laquelle on puisse placer les vers. Ils ne manqueront point de se ranger eux-mêmes dans l'ordre qui leur convient. Cette Loge doit être assez spacieuse pour le passage d'un homme & pour y entretenir, au milieu, un feu modéré, plus nécessaire que jamais

Maniere de
faire filer les
vers.



pas des œufs sains. Au bout de sept autres jours, les muës sortent de leurs coques. On doit apporter beaucoup de soin à tuer celles qui ne peuvent sortir sans endommager l'ouvrage. Les coques ne doivent être mises dans le chaudron qu'autant qu'elles peuvent être aisément devidées; car les y laisser tremper trop long-tems, ce seroit gâter la soie. La meilleure méthode seroit d'employer un assez grand nombre d'ouvriers pour les devider toutes en même-tems. L'Auteur Chinois assure qu'en un jour cinq hommes peuvent devider trente livres de coques, & fournir à deux autres hommes autant de soie qu'ils en peuvent mettre en échevaux, c'est-à-dire, environ dix livres. Mais, à ce défaut, il donne trois moyens d'empêcher que les coques ne soient percées.

1^o Il faut les laisser l'espace d'un jour exposées au soleil, qui à la vérité nuit un peu à la soie, mais qui tue infailliblement les vers; on peut les mettre au bain-marie, en jettant dans le chaudron une once de sel & une demi-once d'huile de navette; ce qui ne peut rendre la soie que meilleure & plus aisée à devider. La machine qui contient les coques doit être placée fort droit dans

Trois manières de tuer les vers.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

la chaudiere, & le sommet si bien couvert & si bien lutté qu'il n'en sorte aucune vapeur. Mais si ce bain n'est pas soigneusement conduit, quantité de vers ou de papillons perceront leurs coques. Aussi doit-il être plus long pour les coques les plus fermes & les plus dures, qui renferment la soie grossiere, que pour les coques fines. Lorsque les petits animaux sont morts, il faut étendre les coques sur des nattes; & si le tems est frais, les couvrir de petites branches de saule ou de meurier.

La troisième méthode & la meilleure pour tuer les muës, est de remplir de coques plusieurs grands vaisseaux de terre & d'y jeter une certaine quantité de sel. On les couvre ensuite de grandes feuilles seches & l'on bouche soigneusement l'ouverture des vaisseaux. Sept jours suffisent pour faire mourir ainsi tous les vers. Mais s'il s'y glisse un peu d'air, ils vivent assez long-tems pour percer leurs coques. En mettant les coques dans les vaisseaux, il ne faut pas manquer de séparer celles qui sont longues, blanches & luisantes, de celles qui sont épaisses & d'un bleu-obscur. Les premières donnent la soie fine. Les autres ne fournissent qu'une soie grossiere.

Quoique la saison la plus propre à toutes ces opérations soit le printems ; on peut faire éclore aussi les œufs dans le cours de l'Été & de l'Automne , & même chaque mois après la récolte du Printems. Mais si tout le monde vouloit profiter de cette facilité , les meuriers ne fourniroient point assez de nourriture. D'ailleurs , s'ils étoient épuisés dans un an , il n'en resteroit pas pour le printems d'après. C'est ce qui fait penser à l'Auteur qu'il vaut mieux ne faire éclore qu'un petit nombre de vers en Été , & faire seulement une bonne provision d'œufs pour le Printems , parce que le Printems étant la saison de la pluie & des vents dans les parties méridionales , le profit qu'on attend du travail des vers à soie est plus incertain qu'en Automne , où le tems est d'une sérénité commune. 2^o Quoiqu'en Automne les vers ne puissent trouver , pour nourriture , des feuilles aussi tendres qu'au printems , alors du moins ils n'ont rien à craindre des cousins & des mofquites.

Les vers à soie élevés pendant l'Été doivent être entretenus dans une grande fraîcheur , avec l'attention de couvrir les fenêtres de gaze , pour éloigner les cousins. Ceux qu'on élève en Au-

VERS A SOIE
DE LA CHINE.
Saisons propres à faire éclore les vers à soie.

Observations
sur les tems
qui convien-
nent aux vers
à soie.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

tomme ont d'abord besoin de fraîcheur ; mais après les muës & lorsqu'ils commencent à filer , ils demandent plus de chaleur qu'au Printems , parce que l'air devient froid pendant les nuits. En un mot , les œufs qu'ils pondent alors ne repondent pas toujours à l'esperance du maître.

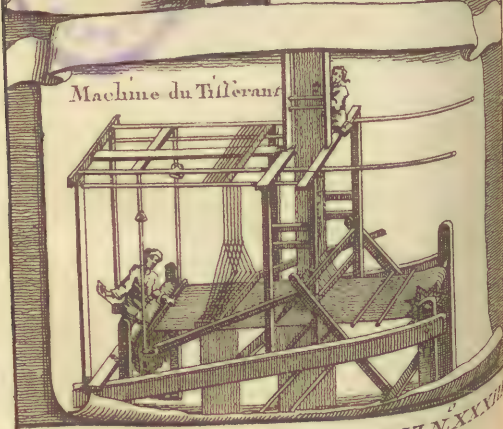
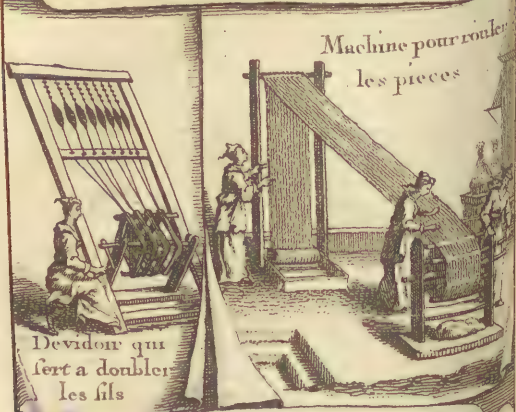
Si l'on garde les œufs d'Été pour les faire éclore en Automne , il faut les renfermer dans un vaisseau de terre , qu'on met dans une grande chaudiere remplie d'eau fraîche , & l'eau doit s'élever autant que les œufs. Est - elle plus haute ; les œufs périssent. Est-elle plus basse ; la force leur manque pour éclore. Si l'on observe ce conseil , ils écloreont en vingt & un jours. Mais s'ils tardent plus long - tems , ils meurent , ou ne donnent que de mauvaises coques.

Maniere utile de leur faire filer la soie.

Lorsque les vers sont prêts à filer , si l'on a soin de les mettre sur le dos d'une coupe renversée & de les couvrir de papier , ils fileront une piece de soie plate , ronde & menue , comme une espee d'oublie , qui ne sera pas chargée de cette matiere visqueuse qu'ils rendent dans les coques lorsqu'ils y demeurent long-tems renfermés , & qui sera aussi facile à devider que les coques , sans demander tant de précipitation.



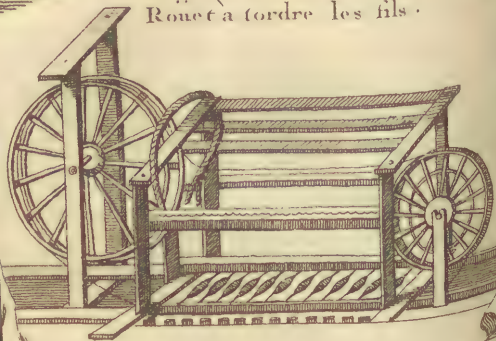
MANUFACTUR DE SOIE.
tirée de du Halde.



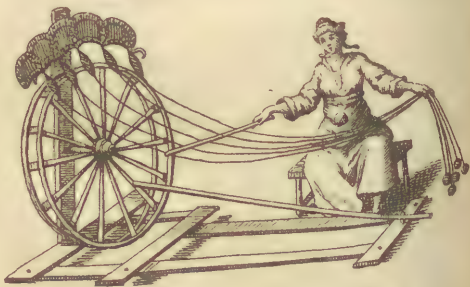


MANUFACTURE DE SOIE
tirée de du Hâle.

Rouet à tordre les fils.



Rouet à dévider les pelotons en Bobines.



Aussi-tot que la soie est devidée, on s'attache immédiatement à la mettre en œuvre. Les Chinois y emploient des instrumens fort simples. Mais comme les Figures peuvent servir beaucoup mieux que les explications à faire prendre une idée juste de cette mécanique, on donne ici des Planches, qui représentent non seulement les divers ustenciles qu'on emploie pour les vers, mais encore les instrumens dont on fait ces belles étoffes de soie qui nous viennent de la Chine.

VERS A SOIE
DE LA CHINE.

Planches
qui représen-
tent les figu-
res.

§ VII.

Manufactures de Porcelaine.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

D'où vient
le nom de por-
celaine.

CE que toutes les autres nations de l'Europe ont nommé Porcelaine, les Anglois l'appellent *China*, ou *China-ware*, qui signifie *Vaisselle* ou *Poterie de la Chine*. Le mot de Porcelaine n'est pas connu des Chinois. Ils ne peuvent en prononcer les syllabes, dont il n'ont pas les sons dans leur langue. Ils n'ont pas même la lettre *r*. Mais ce mot vient probablement des Portugais, qui nomment une tasse ou une écuelle, *Porcellana*; quoiqu'ils donnent généralement à la poterie de la Chine le nom de *Loca*, & les Chinois celui de *Tsé-ki* (15).

(15) Chine du Pere Du-Halde, page 339.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Usage commun de la porcelaine à la Chine.

La porcelaine est si commune à la Chine, que malgré l'abondance des poteries ordinaires, la plupart des ustensiles domestiques, tels que les plats, les assiettes, les tasses, les jattes, les pots à fleurs & les autres vases qui servent pour l'ornement ou pour le besoin, sont de porcelaine. Les chambres, les cabinets, & les cuisines mêmes en sont remplies. On en couvre les toits des maisons, & quelquefois on en incruste jusqu'aux piliers de marbre & jusqu'au dehors des édifices (16).

Où se fait la plus belle porcelaine.

La belle porcelaine, qui est d'une blancheur éclatante & d'un beau bleu-céleste, vient de *King-te-ching*, Village ou Bourg de la Province de *Kyang-si*, extraordinairement vaste & peuplé (17). Il n'est qu'à trois milles (18) de *Feu-lyang*, Ville du troisième Ordre dont il dépend, dans le district de *Jan-cheu-fu* (19), Ville du premier rang de la même Province. On fabrique aussi de la porcelaine dans d'autres Provinces, comme dans celles de *Quang-tong* & de *Fo-kyen*; mais les Étrangers n'y peu-

(16) Mémoires de la Chine par le Père Le-Comte, page 150.

(17) Voyez ci-dessus la Géographie de cette Province.

(18) Ou plutôt trois lieues.

(19) *King-te-ching* est à plus de quarante milles de *Jan-chen*.

vent être trompés, parce qu'elle est différente par la couleur & la finesse. Celle de Fo-kyen est aussi blanche que la neige ; mais elle est peu luisante & n'est pas peinte de diverses couleurs. Les ouvriers de King-te-ching, attiré par la grandeur du commerce que les Européens faisoient dans l'Isle d'A-moui, y portoient autrefois leurs matériaux pour les y fabriquer ; mais ils perdirent leurs peines, parce que cette entreprise leur réussit mal. Elle n'eut pas plus de succès à Pe-king, où l'on porta aussi des matériaux par l'ordre de l'Empereur Kang-hi. King-te-ching est ainsi demeurée en possession de fournir de la porcelaine à tout l'Univers, sans en excepter le Japon, d'où l'on en vient prendre aussi.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

On a tenté
inutilement
de la faire au-
leurs.

Le Pere d'Entrecolles, Missionnaire Jesuite, ayant une Eglise à King-te-ching & quantité d'ouvriers entre ses nouveaux Convertis, obtint d'eux des lumieres exactes sur tout ce qui concerne la porcelaine. D'ailleurs il avoit été souvent témoin de leurs opérations ; il avoit consulté les Livres Chinois qui traitent de cette matiere, sur-tout les Annales de *Fou-lyang*, qui contiennent, suivant l'usage de la Chine, une description de cette Ville & de son di-

D'où le Pere
d'Entrecolles
a tiré ses lu-
mieres.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

strict; c'est-à-dire, de sa situation, de son étendue, de la nature du terroir, des usages de ses Habitans, des personnes distinguées par les armes, par le sçavoir & par la probité; des événemens extraordinaires, des marchandises & des provisions qui font l'objet du Commerce, &c. Cependant on ne trouve point dans ces Annales comment se nommoit l'inventeur de la porcelaine, ni si les Chinois ont eu l'obligation de cette découverte au hazard. On y lit seulement que la porcelaine de King-te-ching est d'une blancheur extrême, sans aucun défaut; & que celle qui se transporte par le Commerce, n'est connue que sous le nom de *Précieux joyaux de Jau-cheu*.

Division du
sujet en cinq
articles.

Tout ce qui regarde les manufactures de porcelaine peut être réduit aux cinq articles suivans (20). 1^o Les matériaux dont elle est composée; 2^o les préparations de l'huile & du vernis qui lui donne son éclat; 3^o les différentes especes de porcelaine & la maniere de les fabriquer; 4^o les couleurs qui servent à l'embellir, & l'art de les appliquer; 5^o la maniere de cuire la terre

(20) Ce détail est tiré des Lettres Edifiantes, qui contiennent deux Mémoi-

res du Pere d'Entrecolles sur le même sujet.

& de lui donner le degré de chaleur convenable. Enfin, l'Auteur ajoute quelques observations sur la porcelaine ancienne & moderne, & nous explique pourquoi les ouvriers de la Chine ne peuvent pas toujours imiter les modèles Européens (21).

PORCELAINÉ
DE LA CHINE.

1.^o La porcelaine est composée de deux sortes de terre; l'une qui se nomme *Pe-tun-tse* & l'autre *Kau-lin*. Elles sont apportées de *Ki-muen*, par la rivière, en forme de briques (22); car le territoire de *King-te-ching* ne produit aucune espèce de matériaux pour cet ouvrage. Le *Kau-lin* est mêlé de particules luisantes. Le *Pe-tun-tse* est simplement de couleur blanche & d'un très beau grain. La seconde de ces deux terres se fait avec des pierres; mais toutes sortes de pierres n'y sont point également propres. La bonne sorte doit être verdâtre. Après les avoir tirées de la carrière, on les brise avec de gros maillets de fer, pour les réduire en poudre très fine dans des mortiers. On jette cette poudre dans une grande jarre remplie d'eau, qu'on remue forte-

Matériaux

de la porcelaine, & préparations du vernis.

Deux terres, nommées *Kau-lin* & *Pe-tun-tse*.

(21) Du - Halde, *ubi* sup. page 178 & suiv.

(22) Quelques Auteurs prétendent que la porcelaine est composée d'écaill-

les d'un certain poisson, qui se conservent enterrées pendant vingt, trente & cent ans.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

ment avec une pelle de fer. Lorsqu'elle a reposé l'espace de quelques minutes, il s'élève sur la surface une sorte de crème, de quatre ou cinq doigts d'épaisseur, qu'on leve pour la mettre dans une autre jarre d'eau. Cette opération se répète aussi long-tems qu'il paroît de la crème ou de l'écume dans la première jarre. Ensuite on tire les parties grossières qui sont demeurées au fond, pour recommencer à les broyer dans le mortier. A l'égard de la seconde jarre, on attend qu'il se soit formé au fond une espèce de pâte. Alors, jettant l'eau fort doucement, on met secher la pâte dans de grands moules de bois. Mais avant qu'elle soit tout-à-fait seche, on la divise en petites briques, qui se vendent au cent. C'est de leur forme & de leur couleur qu'elles tirent le nom de *Pe-tun-tse*. Mais comme les ouvriers y laissent toujours beaucoup de parties grossières, on est obligé à *King-te-ching* de la purifier encore avant que de la mettre en œuvre (23).

Le *Kau-lin*, se trouve dans des carrières assez profondes, au cœur de certaines montagnes, dont la surface est

(23) L'Auteur croit que la terre de Malte, nommée Terre de Saint Paul, est de la même nature, quoiqu'elle n'ait point de particules luisantes.

couverte d'une terre rougeâtre. On le ^{PORCELAINE} trouve en masse, dont on fait des bri- ^{DE LA CHINE.}ques de la même forme que le *Pe-tun-tse*. Il sert à donner de la fermeté à la fine porcelaine. Cependant on a découvert depuis peu une espèce de pierre tendre ou de craie, qu'on emploie au lieu du *Kau-lin* & qui se nomme *Wa-chi*, parce qu'elle est glutineuse & qu'elle tient un peu de la nature du savon. La porcelaine qu'on en fait est rare & plus chère que les autres espèces (24). Elle est d'un plus beau grain. Ses peintures sont beaucoup meilleures. Elle est aussi beaucoup plus légère, mais plus fragile, & le degré de chaleur plus difficile à trouver pour la cuire. Quelques ouvriers se contentent d'en faire une colle très fine, dans laquelle ils trempent la porcelaine sèche, pour lui en faire prendre une couche avant qu'elle reçoive la couleur & le vernis. Elle en devient beaucoup plus belle.

Après avoir tiré le *Va-chi*, de la carrière, on le lave dans de l'eau de rivière ou de pluie, pour le séparer de la terre jaune qui y demeure attachée. Ensuite l'ayant broyé & fait dissoudre

Autre terre, nommée *Wa-chi*.

Préparation du *Wa-chi*.

(24) Suivant l'Auteur, une charge de *Wa-chi*, coûte un écu, & celle de *Kau-lin* ne coûte que trois sols.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Son usage.

dans des jarres d'eau, on le prépare comme le Kau-lin. Les ouvriers assurent qu'avec cette simple préparation il seroit facile d'en faire de la porcelaine sans aucun mélange. Un Chinois, converti par les Jesuites, mêloit deux parties de Pe-tun-tse, sur huit de *Wa-chi*. On prétend que si l'on y mettoit plus de Pe-tun-tse, la porcelaine n'auroit point assez de corps & ses parties ne seroient point assez liées pour soutenir la chaleur du four. Quelquefois on fait dissoudre le *Wa-chi* dans l'eau pour en faire une pâte fort claire, où trempant un pinceau, l'on en trace sur la porcelaine des figures de caprice, qu'on laisse sécher avant que d'y appliquer le vernis. Ces figures paroissent lorsqu'il est cuit; elles sont d'un blanc différent du fonds, comme une vapeur legere qui se répand sur la surface. Le blanc de *Wa-chi* se nomme Blanc d'ivoire.

Che-kau,
autre mine-
ral.

On peint aussi des figures sur la porcelaine avec du *Che-kau*, espece de pierre ou de mineral, qui ressemble à l'alun, & qui lui donne une autre sorte de couleur blanche. Mais elle doit être brûlée pour premiere préparation. Ensuite l'ayant broyée, on en tire une crème par la même méthode que celle du *Wa-chi*.

2^e Outre les Barques qui arrivent à King-te-ching chargées de Pe-tun-tse, de Kau-lin & de *Wa-chi*, on en voit d'autres qui sont remplies d'une substance blanchâtre & liquide, nommée *Pe-yeu*, ou huile de pierre. Elle est tirée d'une pierre fort dure (25) qu'on préfère au Pe-tun-tse, parce qu'elle est plus blanche & que ses taches sont d'un verd plus foncé. L'Histoire de Feulyang, sans entrer dans un grand détail, rend témoignage que la pierre dont on tire l'huile a des taches couleur de feuilles de cyprès, *Pe-chu-ye-pan*, ou des marques rouges sur un fonds brunâtre, à peu près comme le Linaire, *Ju tchi-ma-tang*. Lorsque cette pierre est préparée comme le Pe-tun-tse & que sa crème a passé dans la seconde jarre, on jette sur cent livres de cette crème une livre de Che-kau, qu'on a fait rougir en le brûlant au feu & qu'on a réduit en poudre. C'est comme une espece de ferment ou de *presure*, qui lui donne sa consistance, quoiqu'on prenne soin de l'entretenir toujours liquide.

Cette huile de pierre ne s'emploie jamais seule. On la mêle avec une au-

PORCELAINE
DE LA CHINE.
Huile de
pierre, nom-
mée Pe-yeu.

Son usage.

(25) On ne doit trouver ici rien d'étrange, puisqu'on prétend que cette

pierre se forme des sels & des huiles de la terre.

tre, qui en est comme l'ame. On fait plusieurs couches de chaux vive réduite en poudre, en y jettant un peu d'eau avec la main, & l'on y entremêle des couches de fougere (26) seche. Ensuite mettant le feu à la fougere, on divise les cendres en cinq ou six couches de fougere seche. Si les couches sont en plus grand nombre, l'huile n'en sera que meilleure. Après avoir amassé une quantité suffisante de cendres de chaux & de fougere, on les jette dans une jarre pleine d'eau, en y joignant, sur cent livres, une livre de *Che kau*. On remue long-tems ce mélange. Il s'éleve sur la surface une croûte ou une peau, qu'on met dans une seconde jarre, & qui forme au fond de la jarre, une espece de pâte liquide. On jette l'eau doucement. Cette pâte est la seconde huile, qui doit être mêlée avec la précédente. Les deux huiles doivent être de la même épaisseur; & pour s'en assurer, on trempe dans l'une & dans l'autre de petites briques de *Pe-run-tse*. L'usage est de mêler dix mesures d'huile de pierre dans une mesure d'huile de fougere &

(26) Autrefois, avec la fougere, on se servoit du bois d'un arbre qui porte un fruit semblable à la nêfle, & que les Chinois nom-

ment *Se-tse*. Mais ce bois est rare aujourd'hui; & de-là vient, peut-être, que la porcelaine de la Chine n'est plus si belle.

de chaux. Ceux qui vont le plus à l'é-
 pargne n'y en mettent jamais moins de
 trois mesures. On peut augmenter cette
 huile, & par conséquent l'alterer, en y
 mettant de l'eau. On déguise la fraude
 par un mélange proportionné de Che-
 kau, qui empêche que la matiere ne
 soit trop liquide.

PORCELAINES
 DE LA CHINE.
 Fraude à re-
 douter.

L'Auteur parle d'une autre espece de
 vernis, nouvellement inventé, qui se
 nomme *Tsi-kin-yeu*, c'est-à-dire, Ver-
 nis d'or bruni. Mais on devroit l'ap-
 peller plutôt *Vernis couleur de bronze*,
 ou de café, ou de feuille morte. Il se
 tire de la terre jaune commune, par
 la même méthode que le *Pe-tun-tse*.
 Lorsqu'il est dans l'eau, il forme une
 sorte de glue, de l'épaisseur du *Pe-yeu*,
 avec lequel il est mêlé. Ils doivent être
 tous deux d'une égale consistance. S'ils
 entrent bien dans la brique de *Pe-tun-
 tse* lorsqu'elle est trempée dans ce mé-
 lange, ils s'incorporent avec elle. On
 mêle aussi dans le *Tsi kin* de l'huile de
 chaux & de cendre de fougere, de la
 même consistance que le *Pe-yeu*. Mais
 comme cette composition est plus claire
 ou plus épaisse, suivant le degré du mé-
 lange, on fait plusieurs essais pour le re-
 connoître. Par exemple, on mêle deux
 mesures de *Tsi-kin* avec huit mesures

Tsi-kin,
 vernis de nou-
 velle inven-
 tion.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

de Pe-yeu ; & sur quatre mesures de ce mélange on met une mesure de vernis de chaux & de fougere.

Peintures
nouvellement
découvertes.

On a découvert, depuis peu d'années, l'art de peindre avec du *Tsui* (27), qui est une couleur violette, & de dorer la porcelaine. On a tenté aussi d'appliquer un mélange de feuilles d'or avec du vernis de poudre de cailloux, de la même manière qu'on applique l'huile rouge. Mais le vernis de *Tsi-kin* a paru plus beau & plus éclatant. L'usage s'étoit introduit de dorer le dehors des tasses & de laisser l'intérieur tout-à-fait blanc. Ensuite on a changé cette méthode, pour appliquer en deux ou trois endroits une pièce de papier mouillé, ronde ou quarrée, qu'on tire après avoir donné le vernis. Alors on peint les taches en rouge ou en bleu, & l'on ne manque point de les vernisser aussi lorsque la porcelaine est sèche. Quelques-uns remplissent ces espaces d'un fond bleu ou noir, pour les dorer après la première cuisson.

Manière
dont se fait
la porcelaine.

3° Dans la partie la moins fréquentée de King-te-ching, on a fait un enclos de murs, qui forme une place, où l'on voit une infinité de pots de terre,

(27) C'est plutôt *Tsyu*, comme on le voit dans la suite.

rangés en ligne les uns sur les autres. Dans cet enclos habitent quantité d'ouvriers, qui ont chacun leur objet différent. Une piece de porcelaine passe entre les mains de plus de vingt personnes avant que d'entrer dans la fournaise, & de plus de soixante avant qu'elle soit cuite.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Le premier travail consiste à purifier le *Pe-tun-tse* & le *Kau-lin* de leurs parties les plus grossieres. Le *Pe-tun-tse* se purifie par la même méthode qu'on emploie pour le faire. Le *Kau-lin* étant mis dans une jarre pleine d'eau, s'y dissout de lui-même.

Première
opération.

Après avoir préparé ces deux matériaux, on les mêle dans une juste proportion. La plus belle porcelaine demande une égale quantité de l'un & de l'autre. Pour la médiocre, on met quatre parties de *Kau-lin* sur six de *Pe-tun-tse*; & pour celle du dernier ordre, le degré du mélange est d'un à trois.

Ensuite on jette la masse dans un lieu creux, bien pavé & revêtu de plâtre, pour la remuer & la paîtrer jusqu'à ce qu'elle durcisse. Ce travail est fort pénible. Lorsqu'il est achevé, on met la matiere en morceaux sur des planches, où l'on s'efforce encore de la paîtrer & de la rouler en tous sens, avec beau-

Maniere de
paîtrer la masse.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

coup d'attention pour n'y laisser aucune petite cavité & pour écarter les moindres mélanges de matiere étrangere. Un grain de sable ou un cheveu gâteroit la porcelaine ; & s'il manquoit quelque chose au soin de la paîtrir , elle seroit sujette à se fêler , à se fendre ou à d'autres altérations. Elle reçoit sa forme avec une roue ou dans des moules , & le ciseau lui donne ensuite sa perfection (28).

Opération
de la roue.

Salaires
de l'ouvrier.

Toutes les pieces de porcelaine unie se font d'abord avec la roue. Une tasse à thé est fort imparfaite en sortant de cette machine , à peu près comme la calotte d'un chapeau avant que d'avoir été maniée sur la forme. L'ouvrier lui donne la largeur & la hauteur qu'il se propose , & n'a besoin que d'un instant pour cette opération. Aussi ne gagne-t-il que trois deniers ou la valeur d'un liard pour chaque planche , qui doit être garnie de vingt six pieces. Le pied de la tasse n'est alors qu'un morceau de pâte sans forme , qu'on creuse avec le ciseau lorsque la tasse est sèche & qu'elle a reçu tous ses ornemens. De la roue elle passe entre les mains d'un second ouvrier , qui la place sur sa base , ensuite dans celles du troisieme , qui la met

dans un moule, fixé sur une autre sorte de tour, pour lui donner sa véritable forme. Un quatrième ouvrier la polit avec le ciseau, sur-tout vers les bords. Il la grâte plusieurs fois pour diminuer l'épaisseur & la rendre transparente, en l'humectant un peu, de peur qu'elle ne se brisât si elle étoit trop sèche. Lorsqu'elle est sortie du moule, elle doit être doucement roulée, sans être plus serrée d'un côté que de l'autre, parce qu'autrement elle n'auroit point une parfaite rondeur.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Usage du ciseau.

Les grandes pièces de porcelaine se font à deux reprises. Trois ou quatre hommes en soutiennent une partie sur la roue, tandis qu'on leur donne leur forme ; & l'on y joint l'autre partie, lorsqu'elle est sèche, avec un morceau de la même matière, qui étant bien humectée dans l'eau, tient lieu de ciment ou de colle. On fait sécher soigneusement le vase entier, après quoi l'on n'a besoin que d'un couteau pour achever de polir la jointure. Elle ne paroît pas moins unie que le reste après avoir été vernissée. On applique de même les anses, les oreilles, les bas-reliefs & d'autres parties. Les ouvrages moulés & cannelés, ceux qui présentent des animaux, des figures gro-

Comment se font les grandes pièces.

Ouvrages moulés & cannelés.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

tesques, des pagodes, des brutes, & qui sont commandés par les Européens, consistent aussi en trois ou quatre pièces, qui sont jointes & finies avec des instrumens propres à les creuser & à les polir. On y ajoute différentes couches, qui leur manquent en sortant du moule. Les fleurs & les ornemens, qui paroissent gravés sur la porcelaine, n'y sont qu'imprimés, avec des cachets & des moules.

Comment les
Chinois imi-
tent un mo-
dele.

Lorsqu'on donne aux ouvriers Chinois un modele qu'ils ne peuvent imiter avec la roue, ils en prennent l'impression avec une espece de terre, & faisant leur moule en plusieurs pièces pour le séparer du modele, ils le laissent doucement secher. Lorsqu'on veut s'en servir on l'approche pendant quelque-tems du feu ; après quoi on le remplit de la matiere de porcelaine, à proportion de l'épaisseur qu'on veut lui donner. On presse avec la main dans tous les endroits, puis on présente un moment le moule au feu. Aussi-tôt la figure empreinte se détache du moule par l'action du feu, laquelle consume un peu de l'humidité qui colloie cette matiere au moule. Les différentes pièces d'un tout, tirées séparément, se réunissent ensuite avec de la matiere de porcelaine

porcelaine un peu liquide. L'Auteur vit des figures d'animaux qui étoient toutes massives. Les artistes laissent d'abord durcir la masse. Ensuite lui donnant la forme qu'ils se sont proposée, ils finissent leur ouvrage avec le ciseau, ou par la jonction des parties qu'ils ont travaillées séparément. Il ne reste qu'à le vernisser ou à le cuire; après quoi ils le peignent, le dorent & le font cuire une seconde fois. Les porcelaines de cette espèce, qui sont d'une exécution difficile & qui se vendent fort cher, doivent être garanties soigneusement du froid. Lorsqu'on néglige de les faire sécher également, les parties qui restent humides ne manquent point de se fendre. On évite cette disgrâce en faisant du feu dans les laboratoires.

Les moules se font d'une terre jaune & grasse, qui se trouve près de King-te-ching. On commence par la bien pétrir, & lorsqu'elle s'est un peu endurcie, on la bat fortement. Ensuite, lui donnant la figure qu'on se propose, on l'acheve sur la roue. Si l'on veut hâter l'ouvrage, on fait un grand nombre de moules, afin de pouvoir employer plusieurs troupes d'ouvriers à la fois. Avec un peu de soin, ces mou-

Matière &
composition
des moules.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Peinture de
la porcelaine.

les durent long-tems. S'ils s'alterent, on peut facilement les réparer (29).

Les Peintres Chinois en porcelaine qui se nomment *Wha-peys*, ne sont pas plus habiles ni moins pauvres que les autres ouvriers. Ils n'ont aucune connoissance des regles. Un Européen qui s'est mêlé quelques mois du même métier, en sçait ordinairement autant qu'eux. Cependant ils ont une méthode de peindre sur la porcelaine, sur les gazes, les éventails & les lanternes, des fleurs, des animaux, & des paysages, qui méritent de l'admiration.

La partie de la peinture est divisée, dans la même manufacture, entre un grand nombre d'ouvriers. L'un n'a pour emploi que de former le premier cercle coloré, qui doit être autour des bords. Un autre trace les fleurs, qui sont peintes ensuite par un troisième. Les uns sont chargés des figures de rivières & de montagnes. Les autres, de celles d'oiseaux & d'autres créatures. Les figures humaines sont ordinairement les plus mal exécutées.

Diverses
couleurs de la
porcelaine.

On fait de la porcelaine de toutes sortes de couleurs. Celle d'une certaine espece ressemble à la composition de nos verres-ardens. D'autres sont tout-à-

fait rouges , avec de petits points qui ressemblent à nos peintures en détrempe. Enfin d'autres représentent des paysages , enlumines d'or. Toutes ces especes sont d'une beauté extraordinaire, mais extrêmemens cheres.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Les Annales de King-te-ching rendent témoignage qu'anciennement le Peuple ne faisoit usage que de porcelaine blanche. On la peignoit d'abord avec l'azur (30), que les Chinois appellent *Lyau* & dont l'Auteur donne la préparation. 1^o On le fait calciner, en l'enterrant l'espace de vingt quatre heures dans le sable de la fournaise avant qu'elle soit échauffée. On l'enferme pour cela dans un vase de porcelaine bien lutté. Ensuite on le réduit en poudre impalpable dans de grands mortiers, dont le fond & la tête du pilon ne sont pas vernis. On le passe au sas, & l'ayant mis dans un vase verni, on jette de l'eau bouillante par dessus. On l'agite pour en ôter l'écume & l'on transvase l'eau fort doucement. Cette opération se repete deux fois ; après quoi mettant le bleu dans un mortier, tandis qu'il est encore humide & comme en pâte, on le broie fort long tems.

L'ancienne
étoit blanche.

Comment les
Chinois pré-
parent l'azur.

Où l'azur se
rouge.

On assura l'Auteur que cet azur se

(30) C'est le lapis-armenus.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

trouve au fond des mines de charbon, ou dans la terre rouge qui en est ordinairement voisine. Lorsqu'on en voit paroître un peu sur la surface, on est sûr d'en trouver beaucoup plus en creusant. Sa forme dans les mines, est celles d'un petit lingot de la grosseur du doigt, mais plus plat que rond. L'azur grossier est assez commun : le fin est très rare & ne se distingue pas facilement à la vûe. On le met à l'épreuve en peignant une tasse & la faisant cuire. Si l'Europe produisoit ce bel azur, & le *Tsui*, (31) qui est une charmante espèce de violet, elle ne pourroit envoyer de marchandise plus recherchée à *King-te-ching*. La livre de *Tsui* s'y vend un lyang & huit tsyens, qui reviennent à neuf francs. Une boîte de lyau ou d'azur, qui ne contient que dix onces, se vend deux lyangs ; c'est-à-dire vingt sols l'once.

Vernis rouge, composé de couperose.

Le vernis rouge est composé de *Tsy-au-fau*, ou de couperose. On en met une livre dans un creuset, bien lutté avec un autre. Au sommet du second est une petite ouverture, qu'on couvre de maniere qu'il puisse être aisément découvert au besoin. On place, autour,

(31) On a lu ci-dessus *Tsui*. L'erreur est d'un caractère ou de l'autre.

des charbons allumés ; & pour rendre la réverbération plus ardente , on l'environne de briques. La matiere n'est arrivée à sa perfection qu'après que la fumée noire ayant cessé il s'éleve une petite vapeur. On en prend alors un peu qu'on humecte dans l'eau & dont on fait l'essai sur du bois de sapin. Elle doit produire un rouge luisant. On la retire du feu, & lorsqu'elle est bien refroidie, on trouve au fond du creuset une petite pâte rouge. Mais le plus beau rouge s'attache au creuset supérieur. Une livre de couperose fournit quatre onces de vernis rouge.

4°, Quoique la porcelaine soit naturellement blanche & qu'elle acquiere encore plus de blancheur par le glacé , on ne laisse pas de la revêtir quelquefois d'un vernis blanc. Il se fait avec la poudre d'un caillou transparent , qu'on fait calciner au feu comme le *Lapis-armenus* ou l'azur. On mêle avec une once de cette poudre une autre once de ceruse , ou de blanc de plomb pulverisé , qui entre aussi dans la composition des autres couleurs. Par exemple , pour le vernis verd , on joint à une once de ceruse & une demi-once de poudre de caillou , trois onces d'un autre ingrédient que les Chinois nomment *Tong-*

PORCELAINES
DE LA CHINE.

Vernis blanc.

Vernis verd.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

wha-pyen, & qui, suivant les informations que l'Auteur put se procurer, doit être composé des plus fines écailles du cuivre battu au marteau. Le verd ainsi préparé, devient comme la mere du violet, qui se fait par l'addition d'une certaine quantité de blanc & qui est plus ou moins foncé, suivant le degré du verd. Le jaune se fait en mêlant sept dragmes de blanc préparé avec trois dragmes de couperose rouge. Toutes ces couleurs, appliquées sur la porcelaine après qu'elle a été vernissée & bien cuite, ne paroissent point jusqu'à ce qu'elle soit remise au feu. Suivant le Livre Chinois, l'enduit se fait avec de la ceruse, du salpêtre & de la couperose. Mais les ouvriers Chrétiens ne parlerent au Pere d'Entrecolles que de blanc de plomb, mêlé avec la couleur lorsqu'on la fait dissoudre dans de l'eau gommée.

Huile rouge.

L'huile rouge, que les Chinois nomment *Yeu-li-hong*, est composée de poudre de cuivre rouge & de celle d'une pierre ou d'un caillou rougeâtre. Un Médecin Chrétien assura le Missionnaire que cette pierre est une sorte d'alun, qui sert aux usages de la Médecine. On bat le tout ensemble dans un mortier, en y mêlant de l'urine & de l'huile de Pe-

yeu. Mais l'Auteur ne put decouvrir la PORCELAINE
DE LA CHINE. quantité de ces ingrédiens. Les Chinois en font un secret. Ils étendent leur composition sur la porcelaine, sans employer aucune autre sorte de vernis, avec beaucoup d'attention pour empêcher qu'en la faisant cuire elle ne coule au fond du vase. La poudre de cuivre se fait avec du cuivre & du plomb Poudre de
cuivre. séparé des lingots d'argent de bas aloi qui servent de monnoie. Avant la congelation du cuivre fondu, on trempe legerement dans l'eau une petite brosse qu'on secoue par le manche pour en faire tomber quelques gouttes sur le cuivre. Cette asperision fait lever, sur la surface, une peau qu'on leve avec de petites pincettes de fer & qu'on plonge dans de l'eau froide. C'est de cette peau que se forme la poudre de cuivre, & le moyen de l'augmenter est de répéter la même opération. L'Auteur juge que si la couperose étoit dissoute dans l'eau forte, cette poudre de cuivre seroit encore plus propre à la peinture rouge. Mais les Chinois n'ont point l'art de composer l'eau-forte.

Pour une autre sorte de porcelaine, Rouge soufflé. qui se fait avec du *Che-vi-hong* ou du rouge soufflé, on prend une pipe, dont on couvre un bout, d'une fine gaze,

PORCELAINE
DE LA CHINE.

qu'on applique sur la poudre rouge bien préparée. La gaze prend la poudre. Ensuite soufflant par l'autre bout de la pipe sur la porcelaine, on la voit couverte à l'instant de petites taches rouges. Cette espece de porcelaine est encore plus chere & plus rare que les précédentes, parce qu'il y a plus de difficulté à la composer. Le bleu se souffle beaucoup plus facilement par la même méthode. On pourroit parsemer la porcelaine de taches d'or & d'argent, si l'on en vouloit faire la dépense. On emploie la pipe pour souffler aussi le vernis, lorsque la porcelaine est si mince & si fine qu'on ne peut la porter que sur du coton. Les manufactures de King-te-ching offrirent à l'Empereur Kang-hi quelques services de cette espece.

Rouge de
Tsau-fau, ou
de conperose.

Le rouge de *Tsau-fau*, ou de coupe-rose, se fait de la maniere suivante. On mêle avec un *Lyang*, ou un *Taël* de ceruse, deux *Tsyens* (32) de ce rouge. Ce mélange se fait à sec, en les passant ensemble dans un tamis. Ensuite on les incorpore avec de l'eau & de la colle commune, reduite en consistance de celle de poisson; ce qui fait tenir le rouge sur la porcelaine & l'empêche de couler. Pour faire du blanc, on joint à

(32) Voyez ci-dessus l'article des poids & mesures.

un Lyang ou une once de ceruse , trois PORCELAINES
DE LA CHINE. Tsyens & trois Fuens de poudre impalpable d'une pierre transparente , calcinée au feu de sable , & l'on n'y emploie d'eau que pour l'incorporation (33).

On fait un verd-foncé en y ajoutant Verd foncé. un Lyang de ceruse , trois Tsyens & trois Fuens de poudre de cailloux , & huit Fuens, ou près d'un Tsyen de *Tong-wha-pyen*. On a déjà remarqué que le *Tong - wha - pyen* , n'est que la petite écaille qu'on fait sortir du cuivre , en le battant au marteau lorsqu'il a été fondu , dépouillée des moindres particules du même métal qui ne sont pas propres à la composition du verd.

A l'égard du jaune , il se fait en Composition
du jaune. ajoutant à la composition précédente un Lyang de ceruse , trois Tsyens & trois Fuens de poudre de cailloux , & un Fuen huit lis de rouge pur. Quelques - uns mettent deux Fuens & demie de rouge. Un tiers de verd sur deux tiers de blanc font un verd de mer fort luisant. Deux tiers de verd foncé , sur un de jaune , font le verd de *Ku-lu* , qui ressemble à la feuille un peu flétrie.

Pour faire le noir , on réduit l'azur , Composition
du noir. dans l'eau à la qualité de liqueur un peu épaisse , en y mêlant de la colle ou de

(33) Chine du Pere Du-Halle , page 343.

PORCELAINE DE LA CHINE. la glue commune , macérée dans la chaux & bouillie en consistance. Après avoir peint la porcelaine de cette couleur , on couvre de blanc les places enduites ; & lorsqu'on la remet au feu , le blanc s'incorpore avec le noir , comme le vernis commun avec le bleu.

Bleu - foncé. Un Lyang de ceruse , trois Tsyens & trois Fuens de poudre de caillou , & deux lis d'azur , forment un bleu-foncé qui tire sur le violet. Quelques-uns y

Violet-foncé. mettent huit lis d'azur. Le violet-foncé se fait de *Tsyu* , pierre ou minéral qui

Tsui, ou Tsyu. ressemble au vitriol-romain. L'Auteur crut pouvoir conclure des réponses qu'on fit à ses questions , que le *Tsyu* , ou le *Tsui* , se tire des mines de plomb , & que c'est par cette raison qu'il s'insinue comme la ceruse dans la porcelaine. On en trouve à Canton. Mais celui qui vient de Pe-king passe pour le meilleur & se vend un Lyang huit Tsyens la livre. Lorsqu'il est fondu ou adouci , les Orfèvres l'emploient comme de l'émail , avec un couche legere de colle commune ou de colle de poisson , pour le soutenir dans sa beauté. On le réduit en poudre fine , qu'on remue dans un vase d'eau pour la nétoyer. Le cristal tombe au fond. En s'humectant ainsi , il perd son lustre & paroît devenir cou-

leur de cendre. Mais l'éclat de son violet lui revient, aussi-tôt que la porcelaine est cuite. Il se soutient aussi long-tems qu'on le souhaite ; & lorsqu'on commence à peindre, il suffit de l'humecter avec de l'eau, mêlé d'un peu de colle commune. L'Auteur observe que cet enduit, comme tous les autres, ne s'applique qu'après la première cuisson de la porcelaine.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Pour la dorer ou l'argenter, on met deux Fuens de ceruse avec deux Tsyens de feuilles d'or ou d'argent qu'on a fait soigneusement dissoudre. L'argent est d'un grand lustre sur le vernis de *Tsik-kin*. Mais les pieces argentées ne doivent pas demeurer aussi long-tems dans la fournaise que les pieces dorées, parce que l'argent disparoîtroit avant que l'or fût arrivée à la perfection de son lustre. On prend quelquefois des pieces qui ont été cuites dans la grande fournaise, mais qui ne sont point encore vernissées ; & si l'on veut les avoir entièrement de la même couleur, on les trempe dans le vase où le vernis est préparé. Mais si l'on souhaite que les couleurs soient variées, comme celle d'une espece de porcelaine nommée *Whang-lu-van*, qui sont divisées en quarrés verts, jaunes, &c. on y applique ces diverses

Manière de
dorer & d'ar-
genter la por-
celaine.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

couleurs avec un grand pinceau. C'est à quoi se réduit toute l'opération pour cette porcelaine ; à moins qu'après l'avoir fait cuire dans le grand four , on ne mette un peu de vermillon à la bouche de quelques animaux , ou qu'on n'y ajoute quelque autre ornement. Le vermillon , qui n'est pas d'ailleurs fort durable , disparoîtroit dans le feu. De même , dans la seconde cuisson , les pièces doivent être placées au fond de la fournaise , & dessous le soupirail , où l'ardeur du feu est moins violente , parce qu'un feu trop violent ne manqueroit pas de ternir les couleurs.

Porcelaine nommée Whang - lu - van.

Celles qu'on emploie pour ces sortes de porcelaines demandent les préparations suivantes. Pour le verd , on prend du Tong-wha-pyen , du salpêtre & de la poudre de caillou ; mais l'Auteur ne put être informé dans quelle proportion. Lorsque ces ingrédiens ont été réduits séparément en poudre impalpable , on les incorpore ensemble dans de l'eau. Le bleu le plus commun , mêlé avec du salpêtre & de la poudre de caillou , forme le violet. Le jaune se fait en mêlant trois Tsyens de coupe-rose rouge avec trois onces de poudre de caillou & trois onces de blanc de plomb. Pour faire le blanc , on mêle

quatre Tsyens de poudre de caillou avec un Lyang de ceruse.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

La couleur de la porcelaine noire, nommée *U-myen*, tire sur le plomb & ressemble à celles des verres-ardens. L'or qu'on y ajoute la rend encore plus agréable. On mêle trois onces d'azur avec sept onces d'huile commune de pierre, & l'application ne se fait qu'après qu'on a fait sécher la porcelaine. En variant les proportions, on rend la couleur plus ou moins foncée. Lorsque la piece est cuite on y applique l'or, & la seconde cuisson se fait dans une fournaise particuliere.

Porcelaine
noire.

Le noir-luisant ou de miroir, nommé *U-king*, qui doit son origine au caprice de la fournaise, se donne à la porcelaine en la trempant dans un mélange liquide d'azur préparé. Cette composition doit avoir un peu d'épaisseur. Avec dix onces d'azur en poudre on mêle une tasse de *Tsi-kin*, sept de *Pe-yen* & deux d'huile de cendre de fougere brûlée avec de la chaux. Ce mélange produit son vernis dans la cuisson. Mais il faut placer la porcelaine de cette espece vers le centre de la fournaise, & non près de l'arche, où le feu a toute son ardeur.

Noir lu-
sant, nommé
U-king.

On fait une espece de porcelaine percée à jour.

Porcelaine
percée à jour.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

presque percée à jour, comme les ouvrages de découpure, avec la tasse au milieu; c'est-à-dire, que la tasse ne fait qu'une seule piece avec la partie découpée. L'Auteur n'en vit point de cette sorte. Mais il en vit une autre, sur laquelle on avoit peint, d'après nature, des femmes Chinoises & Tartares. La draperie, le teint & les traits du visage étoient fort bien exprimés. De loin, ces ouvrages paroissoient émaillés.

Autre espe-
ce, nommée
Tfui-ki.

Il faut observer que l'huile de pierre blanche, employée seule sur la porcelaine, en fait une espece particuliere, nommée *Tfui-ki*, qui est remplie d'une infinité de veines & comme marbrée; de sorte que dans l'éloignement elle paroît avoir été brisée en pieces qu'on a pris la peine de rejoindre, comme un ouvrage à la mosaïque ou de pieces rapportées (34). La couleur que donne cette huile est un blanc un peu cendré. Si le fond de la porcelaine est bleu, elle paroît marbrée, & comme fendue, aussi-tôt que la couleur commence à secher.

Long tseun,
Porcelaine à
la mode par-
mi les Chi-
nois.

La porcelaine qui se nomme *Long-tseun*, tirant sur couleur d'olive, étoit à

(34) C'est l'Espece dont le Pere Le-Comte fut le plus frappé. Il suppose qu'on lui fait prendre cette qualité en exposant à l'air la porcelaine cuite, p. 150.

la mode pendant que le Pere d'Entrecolles étoit à la Chine. Il en distingue une espece, que les Chinois nomment *Tsing-ho*, du nom d'un fruit qui a beaucoup de ressemblance avec l'olive. On donne cette couleur à la porcelaine en y mêlant sept tasses de *Tsi-kin* avec quatre tasses de *Pe-yeu*, environ deux tasses d'huile de fougere & de chaux, & une tasse de *Tsui-yeu* ou d'huile de caillou. Dans ce mélange, le *Tsui-yeu* fait paroître sur la piece un grand nombre de petites veines. Mais lorsqu'il est appliqué seul, la porcelaine est cassante & ne rend aucun son.

On fit voir à l'Auteur une espece de porcelaine, nommée *Yau-pyen*, ou *Transmutation*. Les ouvriers s'étoient proposés de faire un service de rouge soufflé. Mais ils en perdirent plus de cent pieces, & celle dont il est question étoit sortie de la fournaise comme une espece d'agate.

Piece de porcelaine, nommée *Transmutation*.

Lorsqu'on se prépare à dorer la porcelaine, on broie l'or avec beaucoup de soin; & le faisant dissoudre dans une tasse jusqu'à ce qu'il prenne la forme d'une sorte d'émisphere, on le laisse secher dans cette situation. Pour en faire usage, on le dissout par petites parties dans de l'eau de gomme. Ensuite

Précautions pour la dorure.

POURCELAINES
DE LA CHINE.

ayant incorporé trois parties de ceruse avec trente parties d'or, on applique ce mélange sur la piece comme toutes les autres couleurs. Comme l'or se ternit un peu, quelque-tems après cette opération, on lui rend son lustre en humectant la piece avec de l'eau fraîche & le frottant ensuite avec une pierre d'agate. Mais il faut observer de le frotter toujours dans le même sens; par exemple, à gauche.

Comment
on fortifie les
bords de la
porcelaine.

* Pour empêcher que les bords de la porcelaine ne s'alterent, on les fortifie avec de la poudre de charbon, qui doit être de bambou sans écorce (35) & mêlée avec du vernis, auquel ce charbon donne une couleur gris-cendrée. On applique cette composition, avec un pinceau, sur les bords de la piece lorsqu'on est prêt à la mettre sur la roue. L'Auteur croit que le charbon de bois de faule, ou plutôt de sureau, qui participe un peu à la nature du bambou, peut tenir lieu de cette canne en Europe. Il observa aussi qu'avant que d'appliquer le vernis sur la porcelaine, particulièrement sur la plus fine, on s'efforce de la rendre unie en applanissant les plus petites inégalités avec un pin-

(35) Les ouvriers prétendent que les cendres de l'écorce ou de la peau, seroient fendre la porcelaine dans la fournaise.

seau composé de très petites plumes, PORCELAINÉ DE LA CHINE.
qu'on trempe dans l'eau pour le passer
sur toute la piece.

Lorsqu'on veut donner une blan- Maniere de lui donner une blancheur extraordinaire.
cheur extraordinaire à la porcelaine, soit par goût pour cette couleur, soit pour la peindre, la dorer & la faire cuire ensuite, on mêle treize tasses de Pe-yeu avec une tasse de cendre de fougere, qu'on rend également fluides. La piece, sur laquelle on applique ce vernis, doit être exposée à la plus grande chaleur de la fournaise. Mais cette chaleur est si violente, que pour les pieces qu'on ne veut peindre qu'en bleu, on ne met que sept tasses de Pe-yeu sur une de cendre de fougere & de chaux; sans quoi la couleur ne paroîtroit point au travers après la cuisson.

L'Auteur observe encore que la por- Ménagement des places dans la fournaise.
celaine sur laquelle on applique un vernis qui contienne beaucoup de cendres de fougere, doit être cuite dans une partie temperée de la fournaise; c'est-à-dire, après les trois premières rangées, à la distance d'un pied ou d'un pied & demie du fond. Si elle étoit placée au sommet, les cendres s'en iroient bientôt en fusion & couleroit au fond de la piece (36). Il arrive la même chose

(36) Si l'on mettoit un liard de cuiyre au sommet

PORCELAINE DE LA CHINE. à l'Huile rouge , au Rouge soufflé , au Long-tseun ; ce qui doit être attribué à la poudre de cuivre qui entre dans ce vernis. La place du sommet convient à la porcelaine qui est enduite de Tsui-yeu ; vernis qui produit des veines semblables à celles du marbre.

Bleu soufflé. Lorsque la piece est entièrement bleue , on la trempe dans le *Lyau* ou l'azur , préparé dans l'eau & réduit en juste consistance. Pour le bleu soufflé , qui se nomme *Tsui-tsing* , on emploie le plus bel azur , préparé de la manière qu'on a décrite. On le souffle sur la piece ; & lorsqu'il est sec on y applique le vernis ordinaire , ou seul , ou mêlé avec le *Tsui-yeu* si l'on veut qu'elle soit veinée.

Figures en relief.

Quelques ouvriers tracent sur l'azur sec , avec une longue aiguille , soit qu'il soit soufflé ou non , des figures , qui paroissent fort distinctement lorsque la piece a reçu son vernis & sa cuisson. Il y a moins de travail qu'on ne s'imagineroit à la porcelaine relevée en bossés , qui représentent des fleurs , des dragons & d'autres figures. Après les avoir tracées , il suffit de faire de petites entailures

d'une des premières piles , il fondroit bien-tôt , & la figure métallique perceroit toutes les cases & toutes les pieces qui seroient au-dessous.

à l'entour, pour leur donner du relief, & de les vernisser ensuite.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Autre sorte
de porcelaine.

L'Auteur remarqua une autre sorte de porcelaine, dont il rapporte la composition. Après y avoir appliqué le vernis ordinaire, on la fait cuire. Ensuite on la peint & on la fait cuire encore. Souvent on n'a recours à la seconde cuisson que pour cacher les défauts de la pièce en appliquant des couleurs aux endroits défectueux. Cette suraddition de couleurs plaît à quantité de personnes; mais ordinairement elle n'empêche point qu'on apperçoive des inégalités sur la pièce. L'incorporation des couleurs avec la porcelaine vernissée & cuite par le moyen de la ceruse, fit conjecturer à l'Auteur que si l'on employoit la ceruse dans les couleurs dont on peint le verre, & qu'on le mît une seconde fois au feu, l'ancien art de la peinture seroit peut-être facile à retrouver. Il observe à cette occasion, que les Chinois avoient anciennement l'art de peindre, sur les dehors de la porcelaine, des figures de poissons & d'autres animaux, qui ne se montroient sur une tasse que lorsqu'elle étoit remplie de quelque liqueur. Cette porcelaine, se nomme *Kya-tsing*, c'est-à-dire, *Azur* mis en presse. On n'a conservé qu'une

Conjecture sur l'art de peindre le verre.

Peinture singulière des Chinois.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

petite partie de cet admirable secret. Les vases qu'on vouloit peindre dans ce goût devoient être fort minces. On appliquoit fortement les couleurs au dedans, & l'on y peignoit ordinairement des poissons, parce que l'exécution en étoit plus sûre. La couleur ayant séché, on y étendoit une légère couche de pâte de porcelaine. Ensuite, appliquant le vernis du côté intérieur, on mettoit le vase sur la roue, pour rendre l'extérieur aussi mince qu'il étoit possible. Enfin, l'ayant trempé dans le vernis, on le faisoit cuire dans la fournaise commune. On peut dire, ajoute l'Auteur, qu'à présent même les Chinois ont le secret de faire revivre le plus bel azur après qu'il a disparu; car lorsqu'on l'applique sur la porcelaine il est d'un noir pâle, au lieu qu'étant sec & vernissé il devient blanc: mais le feu développe ensuite toute la beauté de ses couleurs.

Ils font revivre la couleur de l'azur.

Après tout, il faut un art extrême pour appliquer l'huile ou le vernis avec l'égalité nécessaire & dans la juste quantité que demande cette opération. La porcelaine mince & légère reçoit deux couches fort délicates. Elle se feroit à l'instant si les couches étoient trop épaisses. Ces deux couches sont équiva-

lentes à une seule, qui est la dose ordinaire pour la fine porcelaine lorsqu'elle est d'une composition plus forte. La premiere ne se fait que par asperſion, & l'autre, en trempant la piece. On la tient d'une main, par le côté extérieur, au-deſſus du pot de vernis ; tandis que de l'autre on arrose legerement l'intérieur, jusqu'à ce qu'il ſoit tout-à-fait verniſſé. Auſſi-tôt que chaque piece paroit ſeche de ce côté-là, on met la main en dedans ; & la ſoutenant avec un petit bâton par le milieu du pied, on la trempe promptement dans le pot. L'Auteur a déjà fait remarquer que le pied demeure ſans forme. En eſſet on ne le met ſur la roue, pour le creuſer, qu'après que la piece a reçu le vernis. On peint alors dans le creux un petit cercle, & ſouvent un caractère Chinois. Enſuite l'ayant verniſſé à ſon tour, on porte la piece du laboratoire à la fournaife.

5°. Les petites fournaifes peuvent être de fer ; mais ordinairement elles ſont de terre. Celle que le Pere d'Entrecolles eut la curioſité de voir, étoit de la hauteur d'un homme & de la groſſeur d'un tonneau. Elle étoit compoſée d'une ſorte de grandes tuiles quarrées, épaifſes d'un demi-pouce, longue d'un de- Construction
des fournaifes

PORCELAINES
DE LA CHINE.

mi-pied & larges du double, placées l'une sur l'autre & fort bien cimentées.

On les avoit rangées dans cet ordre avant que de les cuire. D'Entrecolles ajoute que cette fournaise étoit élevée d'un pied au-dessus de la terre, sur deux ou trois rangées de briques épaisses, mais petites, avec un bon enclos de maçonnerie, qui avoit trois ou quatre soupiraux vers le fond. Entre ce mur d'enclos & la fournaise, on avoit laissé un espace d'environ un demi-pied, excepté dans deux ou trois endroits, qui étant remplis, formoient une espèce de support ou d'arc-boutant pour l'édifice.

On y range
la porcelaine.

On met dans les fournaises toute la porcelaine qui doit être cuite pour la seconde fois, les tassés en pile l'une sur l'autre ; & les petites dans les grandes, mais de manière que les côtés peints ne puissent se toucher, parce que le moindre frottement leur seroit nuisible. Lorsqu'elle ne peuvent être placées dans cet ordre, on les met par rangées dans la fournaise, de bas en haut, en les couvrant de tuiles de la même terre que la fournaise, ou même de cases destinées à cet usage. On couvre le sommet, de la même brique dont l'enclos est composé, qu'on cimente avec du mortier ou de la terre humectée, en

Manière de
la cuire.

laissant une ouverture au milieu pour observer les progrès de l'opération. Ensuite on allume une grosse quantité de charbon, qui se distribue sous la fournaise, au sommet & dans les intervalles qui sont entre le mur d'enclos. Lorsque le feu devient ardent, on jette les yeux de tems en tems par l'ouverture, qui n'est couverte que d'une piece de pot cassé. Aussi-tôt que la porcelaine a pris son glacé & des couleurs vives & luisantes, on commence par retirer le feu, & l'on retire ensuite toutes les pieces. L'Auteur a vû souvent, avec beaucoup d'admiration, deux planches longues & étroites, chargées de porcelaine, sur les épaules d'un porteur, qui traversoit avec cette charge plusieurs rues pleines de passans, sans briser aucune partie de son fardeau.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Adresse des
porteurs Chi-
nois.

Devant les fournaises, est une espece de porche, où l'on tient quantité de cases ou de boîtes de terre pour y renfermer la porcelaine en la mettant dans la fournaise. Chaque piece a sa boîte ou son étui, soit qu'elle ait un couvercle ou non. Les couvercles s'attachent si peu au corps de la piece, qu'un petit coup de la main suffit pour les séparer. Une seule case sert pour diverses petites pieces, telles que les tasses à thé, &c.

Cases qui
servent à fai-
re cuire la por-
celaine.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

On y met un lit de sable fin, parsemé de poudre de *Kau-lin*, afin que le sable ne s'attache point au pied de la tasse. Sur la première case on en place une autre, qui est remplie de même & qui la couvre entièrement, sans toucher aux pièces de porcelaine qui sont dessous. Toute la fournaise se trouve ainsi remplie de grandes piles de cases ou de boîtes de terre.

Leur arrangement dans la fournaise.

A l'égard des plus petites pièces, qui sont renfermées ensemble dans une grande case ronde, chacune est placée sur un petit plat de terre, de l'épaisseur d'un écu & d'une largeur suffisante pour la soutenir. Cette base est parsemée aussi de poudre de *Kau-lin*. Lorsque ces cases ont une certaine largeur, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'étant trop loin des côtés, elle manqueroit de force pour se soutenir; ce qui seroit capable d'endommager toute la pile. Ces cases sont ordinairement hautes de quatre pieds. Une partie de leur nombre n'est pas cuite, non plus que la porcelaine. En y mettant les pièces, l'ouvrier se garde soigneusement d'y toucher, dans la crainte d'y causer quelque désordre : car rien n'est plus fragile. Il les tire de la planche avec un petit cordon, attachés aux deux

Précautions pour toucher à la porcelaine.

deux pointes d'une fourche de bois. En tenant la fourche d'une main, il dispose le cordon comme il doit l'être pour embrasser la piece; il la souleve ainsi fort adroitement, & la met sur son plat dans la case, avec une vîtesse incroyable.

Les deux cases qui forment le fond de chaque pile, demeurent vuides, parce que le feu ne s'y fait point assez sentir. D'ailleurs elles sont couvertes, en partie du sable qu'on met au fond de la fournaise, & qui est nécessaire pour supporter les piles, dont la hauteur n'a pas moins de sept pieds au milieu. On ne remplit pas non plus la case du sommet, par la même raison. La fournaise ne laisse pas d'être entièrement pleine de cases, excepté dans les endroits qui sont immédiatement au-dessous des soupiraux. Le milieu est occupé par la plus fine porcelaine; le fond, par la plus grossière; & l'ouverture, par celle dont les couleurs sont plus fortes. Toutes les piles sont placées fort près l'une de l'autre, & sont jointes au sommet & au fond, comme au milieu, par des pieces de terre si bien disposées, qu'elles laissent de toutes parts un passage libre à la flamme.

Toute sorte de terre n'est pas propre

PORCELAINE
DE LA CHINE
Terres dont
on compose
les caïes.

à la composition des caïes. On en distingue trois sortes : Une terre jaune, assez commune, dont on compose les fonds ; une autre, qui se nomme *Lan-lu*, & qui est plus forte ; la troisième est une terre huileuse, nommé *Yeu-tu*. Les deux dernières se tirent, pendant l'hyver, de certaines mines fort profondes, auxquelles on ne peut travailler en Eté. On fait les caïes ou caisses, dans le voisinage de *King-te-ching*. Si le mélange des terres est dans une égale proportion, elles coutent un peu plus, mais durent long-tems. Lorsque la terre jaune prévaut, elles ne soutiennent gueres plus de deux ou trois cuissons sans se briser en pieces. Cependant une caïe brisée ou fendue se lie fort bien avec une branche d'osier, qui peut même brûler dans la fournaise sans que la porcelaine en souffre. On prend soin que la fournaise ne soit pas remplie de caïes neuves & que la moitié du moins ait déjà passé par le feu. Celles-ci sont placées au sommet & au fond des piles, & les neuves au milieu.

Forme &
situation des
fournaïes.

On bâtit les fournaïses à l'extrémité d'un long porche, qui sert tout à la fois de magasin & de retraite pour les soufflets, c'est-à-dire, au même usage que l'arche dans les verreries. Suivant l'Au

teur Chinois, elles n'avoient anciennement que six pieds de haut sur quatre de large. Elles ont aujourd'hui deux toises de hauteur & presque le double de largeur. La voute ou le rond du sommet, se rétrécit à mesure qu'il s'approche des soupiraux. Elle est d'une telle épaisseur, aussi-bien que le corps de la fournaise, qu'on peut marcher dessus sans être incommodé par le feu. Outre cette ouverture, les fournaises ont par le haut cinq ou six trous, comme autant d'yeux, qui sont couverts de pots cassés, pour temperer le feu par la communication de l'air. Lorsqu'on veut reconnoître en quel état est la porcelaine, on découvre le trou qui est le plus proche du grand soupirail, & l'on ouvre une des cases avec des pincettes de fer. Si la cuisson est assez avancée, on discontinue le feu, & la porte de la fournaise demeure quelque-tems ouverte. Chaque fournaise a dans sa largeur un foyer profond & large d'un ou deux pieds. On le passe sur une planche pour arranger les pieces de porcelaine. Lorsque le feu est allumé, on ferme aussi-tôt la porte du foyer, en n'y laissant qu'une ouverture pour y jeter des pieces de bois longues d'un pied. La fournaise est d'abord échauffée nuit &

Leur foyer.

Maniere
dont on les
échauffe.

PORCELAINE CHINOISE. Deux hommes se relevent pour jeter continuellement du bois. Une seule cuison en coutume ordinairement cent quatre vingt charges. Anciennement, suivant un Auteur Chinois, on en bruloit deux cens quarante charges, & jusqu'à deux cens soixante lorsque le tems étoit pluvieux, quoiqu'alors les fournaïses fussent de la moitié moins grandes qu'aujourd'hui. Le feu étoit médiocre pendant les sept premiers jours ; mais il devenoit fort ardent le huitième.

Quand la **porcelaine** doit être tirée du feu. Il faut observer qu'autrefois les caisses, ou les caïsses, dans lesquelles la petite porcelaine est enfermée, avoient d'abord été cuites à part, & qu'on n'ouvroit la porte de la fournaïse que cinq jours après l'extinction du feu. Les fournaïses pour la grande porcelaine demeuroient fermées l'espace de dix jours. Aujourd'hui, l'on attend à la vérité quelques jours pour tirer la grande porcelaine de la fournaïse, parce qu'autrement elle pourroit se fendre ou se briser ; mais pour la petite, si le feu cesse le soir, on se hâte de la tirer le lendemain au matin, dans la seule vûe peut-être d'épargner du bois. Comme elle est alors brulante, l'ouvrier qui la tire se sert d'une espece de longue fronde,

qu'il porte suspendue au col (37).

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Dans les petites fournaïses , la porcelaine demande d'être tirée lorsqu'on s'apperçoit qu'elle est d'un rouge de feu vers le fond ; que les pieces , placées en piles , peuvent être distinguées l'une de l'autre ; que celles qui sont peintes commencent à paroître unies , & que les couleurs sont incorporées avec la terre , comme le vernis s'incorpore avec l'azur fin , par la chaleur de la grande fournaïse. A l'égard de la porcelaine qui cuit pour la seconde fois dans la grande fournaïse , on juge qu'il ne manque rien à sa perfection , 1^o lorsque les cases sont rouges de chaleur ; 2^o lorsque la flamme commence à devenir blanchâtre ; 3^o lorsqu'après avoir tiré une piece des cases supérieures & l'avoir laissée refroidir , le vernis & les couleurs satisfont l'ouvrier ; 4^o lorsque le sable devient luisant au fond de la fournaïse. D'Entrecolles admira beaucoup qu'après avoir vû brûler cent quatre vingt charges de bois à l'entrée de la fournaïse , il ne restât point de cendres dans le foyer. Les ouvriers qui entretiennent les feux , doivent être bien précautionnés contre leur ardeur. On

Comment
les ouvriers
résistent à l'ardeur du feu.

(37) Chine du Pere Du-Halde page 343 & suivantes.

**PORCELAINES
DE LA CHINE.**

prétend qu'ils mettent du sel dans leur thé, pour en boire beaucoup sans être incommodés de l'excès. Mais, comment s'imaginer qu'une liqueur salée puisse appaiser la soif?

**Dangers de
la porcelaine
dans la cuis-
son.**

Toutes les cuissous ne réussissent point heureusement. Il arrive assez souvent que l'entreprise manque, & qu'il ne reste de la porcelaine & des cases qu'une masse informe, & fort dure. Un excès de chaleur dans le feu, ou quelque défaut dans les cases, peut ruiner entièrement l'ouvrage. Il n'est point aisé de régler les degrés du feu, parce que les moindres variations de l'air agissent immédiatement sur le bois, sur le feu & sur la porcelaine même. Ainsi l'on voit cent ouvriers ruinés, pour un que la fortune favorise. On ne doit pas être étonné par conséquent que la porcelaine soit aussi chère en Europe. D'ailleurs celle qu'on y envoie est faite ordinairement sur de nouveaux modèles la plupart si bizarres, que n'étant pas toujours goûtée, le moindre défaut devient un prétexte aux Européens pour la refuser. Alors elle demeure nécessairement à l'ouvrier, parce qu'elle est encore moins au goût des Chinois (38).

**Quantité
de Marchands
s'y ruinent.**

**Ouvrages sur-
prenans des
Chinois.**

Il faut confesser, à l'honneur de la

(38) *Ibid.* page 348.

Chine, que les Artistes du pays font des ouvrages si surprenans, qu'un Etranger les croiroit impossibles. Le Pere D'Entrecolles vit, par exemple, une lanterne, de la grandeur de celle d'un Vaisseau, composée d'une seule piece de porcelaine, & dans laquelle une chandelle suffisoit pour éclairer toute une chambre. Elle avoit été faite sept ans auparavant par l'ordre du Prince héréditaire. Le même Missionnaire vit des jarres de porcelaine hautes de trois pieds, sans y comprendre le couvercle, qui s'élevoit encore d'un pied, dans la forme d'une pyramide. Elles étoient composées de trois pieces, mais jointes avec tant d'habileté, qu'on n'auroit pû distinguer la jointure. On lui raconta que de vingt quatre pieces de cette nature, huit seulement avoient réussi. Elles avoient été commandées par des Marchands de Canton pour être transportées en Europe; car les Chinois n'achètent point de porcelaine d'un si grand prix.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

On en vante une autre espece, dont la composition est très difficile & qui est par conséquent d'une extrême rareté. Elle est excessivement mince, unie au dehors comme au dedans, & revêtue néanmoins de fleurs & d'autres orne-

100. PORCELAINE DE LA CHINE. mens qui paroissent gravés. Aussi-tôt qu'elle est sortie de la roue, on la jette en effet dans un moule gravé, où l'intérieur de la piece prend ainsi les figures, & l'on rend le dehors aussi mince qu'il est possible avec un ciseau.

Ouvrages qui ne peuvent être exécutés en porcelaine. Cependant les Chinois ne peuvent exécuter tous les ouvrages qu'on leur propose. On leur demande quelque-fois, pour l'Europe, des surtouts de table d'une seule piece & des quadres de tableaux; mais les plus grands qu'ils aient pû faire n'ont jamais été de plus d'un pied. Lorsqu'ils ont voulu leur donner plus d'étendue, ils ont eu le chagrin de les voir tomber en pieces. L'épaisseur nécessaire à ces ouvrages les rend extrêmement difficiles; de sorte qu'au lieu de les composer solides, on fait deux dehors creux, qu'on tâche de joindre en laissant un vuide dans l'intervalle. On met seulement au travers une piece de la même matiere, qui laisse un enfoncement de chaque côté.

Ouvrages commandés par les Empereurs.

L'Histoire de King-te-ching parle de divers ouvrages ordonnés par les Empereurs, & dont le succès n'a pas mieux répondu aux espérances des ouvriers. Le pere de l'Empereur Kang-hi en demanda plusieurs de la forme de nos caisses d'orangers, pour y nourrir du pois-

son. Ils devoient avoir trois pieds & demie de hauteur ; l'épaisseur des côtés devoit être de quatre pouces , & celle du fond , d'un demi-pied. Les ouvriers travaillerent l'espace de trois ans à ces ouvrages & firent deux cens caisses ; mais il n'y en eut point une qui réussit. Le même Empereur desira des ornemens pour le front d'une galerie , chacun de la hauteur de trois pieds , d'un pied & demie de largeur & d'un demi-pied d'épaisseur. Mais ils ne purent être exécutés. Le Prince héréditaire commanda aussi divers instrumens de musique , particulièrement une espece de petite orgue , nommée *Tseng* , de la hauteur d'un pied & composée de quatorze tuyaux dont l'harmonie est assez agréable. Le succès ne fut pas plus heureux.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

La statue de *Pu* , qui est le Patron des ouvriers en porcelaine (car chaque profession a le sien) doit son origine à la difficulté qu'ils trouvent quelquefois dans l'exécution de ces modèles. Un Empereur ayant ordonné quelques pieces sur ses propres idées , l'ouvrier qui se trouva chargé de cette entreprise conçut tant de chagrin de se voir maltraité par les Officiers pour avoir mal réussi , que dans son désespoir il se pré-

Origine du
Patron de la
porcelaine.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

cipita au milieu d'une fournaise, où il fut consumé par les flammes. Cependant les autres ouvrages de porcelaine qui étoient alors dans la même fournaise, en sortirent si beaux & si conformes au goût de l'Empereur, que le malheureux ouvrier passa pour un Héros & devint ensuite l'Idole qui préside à la porcelaine.

~ Instrumens
musicaux de
cette matière.

Quoiqu'on n'ait pû réussir à faire une orgue, on a trouvé le moyen de faire des flutes, des flageolets & d'autres instrumens qui se nomment *Yun-lo*, composés de neuf petites plaques rondes, un peu concaves, qui forment différens tons. On les suspend dans un cadre, à différentes hauteurs, & les frappant comme un tympanon, on en tire un tintement qui s'accorde fort bien avec les autres instrumens & même avec la voix. Mais les ouvriers excellent particulièrement dans l'exécution des grotesques & dans la représentation des animaux. Ils font des canards & des tortues qui nâgent sur l'eau. L'Auteur vit la figure d'un chat au naturel. On lui avoit mis dans la tête une lampe, dont la flamme formoit les deux yeux. Les rats en étoient effrayés pendant la nuit. On voit aussi dans les manufactures de porcelaine quantité de

Grotesques &
autres figures
en porcelaine.

statues, sur-tout de la Déesse *Quanin*, PORCELAINE DE LA CHINE. qui est fort célèbre à la Chine & que les femmes invoquent pour la fécondité. Elle est représentée avec un enfant dans ses bras. L'Auteur la compare aux statues antiques de Venus & de Diane, avec cette différence, que celles de *Quanin* sont extrêmement modestes.

Les opinions des Chinois sont partagées sur la préférence de la porcelaine ancienne ou moderne. On s'est imaginé faussement en Europe, que la meilleure doit avoir été long-tems ensevelie dans la terre. A la vérité, il arrive quelquefois qu'en creusant de vieilles ruines ou nétoyant des puits, on y trouve d'excellentes pieces, qui y ont été mises à couvert dans des tems orageux. Mais l'Auteur déclare qu'ayant vû dans plusieurs endroits d'autres pieces, qui étoient probablement fort anciennes, il ne les trouva pas comparables aux ouvrages d'aujourd'hui; d'où il conclut, qu'autrefois comme à présent il y avoit de la porcelaine à tout prix. Les Chinois achètent fort cher les moindres pieces du siècle de *Xun* & de *Chun*, deux de leurs premiers Empereurs, lorsqu'elles ont conservé leur beauté, qui fait leur unique prix. Tout ce que la porcelaine

Si l'ancienne est préférable à la moderne.

PORCELAINES
DE LA CHINE.

Vieille por-
celaine con-
trefaite.

gagne à demeurer long-tems en terre , est d'y prendre une couleur d'yvoire ou de marbre , qui devient une preuve de sa vieillesse.

Suivant les Annales de King - te - ching , certaines jarres coutoient anciennement jusqu'à cinquante huit ou cinquante neuf lyangs , qui reviennent à plus de quatre vingt écus. Les mêmes Annales ajoutent qu'on bâtissoit exprès une fournaise pour chaque jarre , & qu'on ne ménageoit pas la dépense. Le Mandarin de King - te - ching , ami de l'Auteur , fit présent aux protecteurs qu'il avoit à la Cour , d'un *Ku-tang* ou de plusieurs vieilles pieces de porcelaine , qu'il avoit eu l'art de faire lui-même , ou plutôt de contrefaire. Il y avoit employé un grand nombre d'ouvriers. La matiere de ces fausses antiquités est une terre jaunâtre , qui se trouve près de King-te-ching. Elles sont fort épaisses. Une seule piece , dont le Mandarin fit présent au Pere D'Entrecolles , pesoit autant que dix pieces communes. On ne remarque rien de particulier dans cette espece de porcelaine , à l'exception du vernis , qui est composé d'huile de pierre , & qui étant mêlé d'une grosse quantité d'huile commune , donne à la piece une couleur de

verd de mer. Lorsqu'elle est cuite, on la jette dans un bouillon fort gras, de quelques chapons & d'autres viandes. Ensuite l'ayant remise au feu, on la laisse reposer l'espace d'un mois dans le plus sale mélange qu'on puisse trouver. Après cette opération, elle passe pour vieille de trois ou quatre cens ans, ou du moins pour avoir été faite sous la dynastie de Ming, pendant laquelle le goût de la Cour étoit pour la porcelaine de cette épaisseur. Le faux *Ku-tang* est si éloigné de ressembler au véritable, qu'il ne rend pas le moindre son lorsqu'il est frappé, même en l'approchant de l'oreille.

Quoique la porcelaine ne soit pas si transparente que le verre, elle est moins sujette à se briser. La bonne n'est pas moins sonore que le verre. Si le diamant coupe le verre, on s'en sert aussi pour raccommoder la porcelaine brisée, en y faisant, comme avec une aiguille, de petits trous par lesquels on fait passer un fil de leton très fin. A peine s'apperçoit-on qu'elle ait été cassée. Cet art forme une profession particulière dans l'Empire de la Chine.

King-te-ching a tiré beaucoup d'avantage des fragmens de la porcelaine qui s'y brise, & de la multitude de ses

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Comparaison
de la porcelaine
ne & du verre.

Usage qu'on
fait à King-
te-ching des
fragmens de
porcelaine.

PORCELAINE
DE LA CHINE.

Maniere
dont les murs
y sont con-
struits.

four. On y bâtit sans cesse, & l'on n'y voit point une maison qui ne soit entourée de murs. Les briques, qui sont longues & larges, ne se posent point à plat, mais de côté. Elles sont rangées alternativement avec leur face & leur côté en dehors, & liées par une legere couche de mortier. Le dos du mur est construit de même. Ces murs deviennent plus étroits en s'élevant, de sorte qu'au sommet ils n'ont qu'une seule brique de largeur & de longueur, les éperons de briques traversieres étant placés de maniere qu'ils ne rencontrent point ceux du côté opposé. Ainsi les murs de King-te-ching sont creux & semblables à des cases à deux faces. Comme ils s'élevent par degrés, on remplit les cavités de pots cassés, sur lesquels on jette de la terre détrempée en mortier clair, qui lie tout dans une seule masse & qui contient les briques dans leur assiette. On croiroit, dans l'éloignement, que ces murs sont composés de belle pierre, grise & polie. Ce qu'il y a de surprenant, suivant le même récit, c'est qu'ils durent des siècles entiers lorsqu'ils sont couverts de bonnes tuiles. Mais il faut observer aussi qu'ils ne supportent jamais aucun ouvrage de charpente. L'usage des Chi-

nois est d'employer des piliers de bois PORCELAINE
DE LA CHINE.
fort massifs pour soutenir ces construc-
tions.

Le reste des fragmens de la porcelaine & des cases se jette sur les bords de la riviere, au - dessous de King - te-ching. Il resserre insensiblement le canal (39) & forme à la fin un espace assez solide pour agrandir la Ville par les nouvelles maisons qu'on y bâtit.

(39) Chine du Pere Du - Halde , page 351 & suiv.

§ VIII.

Encre, Papier & Pinceaux des Chinois , & leur maniere d'imprimer & de relier les Livres. PAPIER
DE LA CHINE.

Les manufactures de papier sont si curieuses à la Chine , qu'elles ne méritent pas moins d'attention que la soie & la porcelaine. Dans les plus anciens tems de l'Empire , les Chinois n'avoient point de papier. Ils écrivoient sur des planches & sur de larges pieces de bambou. Au lieu de plume ou de pinceau , ils se servoient d'un style de fer , ou d'un poinçon. Ils écrivoient même sur le métal , & les curieux conservent encore d'anciennes plaques , sur lesquelles on lit des caractères. Ce qui servoit autrefois de papier à la Chine.

PAPIER
DE LA CHINE.

terres fort nettement tracés. Cependant il y a long-tems qu'il ont fait la découverte du papier. Quelques Européens admirant la finesse, l'ont pris pour une composition de soie, sans faire attention que la soie ne peut être réduite en pâte (40).

De quoi
le papier Chi-
nois est com-
posé.

Les Chinois composent leur papier, qu'ils appellent *Chi*, de l'écorce du bambou & d'autres arbres ; mais ils n'en prennent que la seconde peau, qui est fort douce & fort blanche. Ils la battent jusqu'à la rendre liquide. Les quardres qu'ils emploient pour donner la forme à la matière, sont longs & larges. Aussi font-ils des feuilles de dix ou douze pieds de longueur & quelquefois plus. Ils trempent chaque feuille dans de l'eau où ils ont fait dissoudre du *Fan*, c'est-à-dire, de l'alun ; & de là vient le nom de *Papier-fan*, qui est en usage à la Chine. L'alun empêche que le papier ne boive l'encre, & lui donne un lustre d'argent ou de vernis. Mais il le rend sujet à se fendre. Le papier Chinois est plus blanc, plus doux & plus compact que celui de l'Europe. La surface en est si unie, qu'il ne se trouve rien qui puisse arrêter le pinceau, ni même en séparer les poils.

(40) Ceci paroît contredit dans la page suivante.

Cependant, comme il est composé d'écorce, il se moisit facilement. La poussière s'y attache & les vers s'y mettent; ce qui ne manque point de corrompre les Livres, à moins qu'on ne prenne souvent la peine de les battre & de les exposer au soleil.

PAPIER
DE LA CHINE.

Outre cette espece les Chinois font un papier de coton qui est encore plus blanc, plus fin & plus en usage. Il n'est pas sujet aux mêmes inconvéniens que l'autre. Il dure aussi long-tems & n'a pas moins de blancheur que celui de l'Europe. Les remarques suivantes sont tirées d'un Livre curieux, composé sous le regne présent, qui traite de l'invention du *Chi* ou du papier, de sa matière, de ses qualités, de sa forme & de ses différentes especes. L'Auteur reconnoît qu'il n'y a rien de clair sur son origine, quoiqu'il la croie fort ancienne. » Les Chinois, dit-il, écrivoient d'abord sur de petites planches de bois de bambou, passées au feu & soigneusement polies, mais couvertes de leur écorce ou de leur peau. C'est ce qui paroît assez prouvé par les termes de *Kyen* & de *Tsé*, dont on se servoit alors au lieu de *Chi*, pour exprimer la matière sur laquelle on écrivoit. On tailloit les lettres avec

Autre espece
de papier Chi-
nois.

Remarques
tirées d'un ou-
vrage Chinois
sur cette ma-
tiere.

PAPIER
DE LA CHINE.

» un ciseau , & de toutes ces petites
» planches , pressées l'une sur l'autre ,
» on formoit un volume. Mais des Li-
» vres de cette nature étoient d'un usa-
» ge fort difficile. Depuis la dynastie
» de Tsin , avant la naissance de Je-
» sus-Christ , on écrivoit sur des pieces
» de soie ou de toile , coupées de la
» grandeur dont on vouloit faire un
» Livre. De-là vient que la lettre *Chi*
» est quelquefois composée du carac-
» tere *Se* , qui signifie *soie* , & quel-
» quefois du caractère *Kin* , qui signi-
» fie *de la toile*.

» Enfin , l'an 95 , sous le *Tong-han* ,
» ou le *Han* oriental , pendant le re-
» gne de *Hoti* , un grand Mandarin
» du Palais inventa une meilleure es-
» pece de papier , qui fut nommée
» *Tsay - heu - chi* , ou Papier du Sei-
» gneur *Tsay*. Ce Physicien trouva le
» secret de réduire en pâte fine l'écor-
» ce de différens arbres , les vieilles
» étoffes de soie & les vieilles toiles ,
» en les faisant bouillir à l'eau , & d'en
» composer diverses sortes de papier.
» Il en fit , avec les nœuds de soie ,
» une autre espece , qui porta le nom
» de Papier de lin. Les Chinois por-
» terent bien-tôt ces découvertes à leur
» perfection , & trouverent l'art de por-
» tir leur papier.

On lit dans un Livre, intitulé *Su-ikyen-chi-pu*, qui traite du même sujet, que dans la Province de Se-chuen le papier se fait de chanvre ; que *Kautsong*, troisième Empereur de la grande dynastie de Tang, fit faire de cette Plante un excellent papier, sur lequel tous ses ordres secrets étoient écrits ; que dans la Province de *Fokyen*, le papier se fait de bambou ; dans les Provinces septentrionales, d'écorce de meurier, & dans celle de *Che-kyang*, de paille de riz ou de froment. Dans celle de *Kyan-gnan*, on fait un parchemin de la petite peau qui se trouve dans les coques de vers à soie. Il se nomme *Lo-wen-chi*. Sa finesse & sa douceur le rendent propre aux inscriptions. Enfin, dans la Province de *Hu-quang*, l'arbre *Chu*, ou le *Ku-chu*, fournit les principales matières pour le papier.

A l'occasion des diverses sortes de papier, le même Auteur en nomme une dont les feuilles sont ordinairement longues de trois Changs (41) & quel-

Feuilles
d'une prodi-
gieuse gran-
deur.

(41) Un Chang est la mesure d'un pied. Plusieurs Particuliers de Londres ont de ces feuilles, qui sont longues de soixante dix pieds. Ce qu'il y a de sur-

prenant, c'est que les Chinois puissent ménager des cadres de cette grandeur & trouver d'assez grandes cuves pour les y tremper.

PAPIER
DE LA CHINE.

quefois de cinq. Il explique comment il est teint de différentes couleurs ; & même argenté sans qu'on y emploie d'argent ; invention qu'on attribue à l'Empereur *Kau-ti*, de la dynastie de *Tsi*. Il traite du papier des Coréens, qui se fait avec les coques des vers à soie. Enfin, il rapporte que depuis le septième siècle ces Peuples payent à l'Empereur leur tribut en papier.

Excessive
consomma-
tion de pa-
pier.

La consommation du papier est presque incroyable à la Chine. Outre les Lettrés, qui en emploient une quantité prodigieuse, on ne s'imagineroit jamais combien il s'en consomme dans les maisons particulières. Chaque chambre n'a d'un côté que des fenêtres ou des jalousies, couvertes de papier. Sur les murs, qui sont ordinairement revêtus de plâtre, on applique une couche de papier, pour les conserver blancs & unis. Les plafonds sont à compartimens couverts de papier, sur lesquels on trace diverses sortes d'ornemens. En un mot, la plus grande partie des maisons n'offre que du papier, qu'on renouvelle tous les ans.

Préparation
des matériaux
qui servent au
papier.

Quoiqu'on ne fasse servir à la composition du papier que l'intérieur de plusieurs espèces d'arbres, on y emploie la substance entière du bambou & de

Parbuste qui porte le coton. On tire des plus grosses cannes de bambou les re-jettons d'une année qui sont ordinairement de la grosseur de la jambe. Après les avoir dépouillés de leur première peau verte, on les fend en pièces droites de six ou sept pieds de long, pour les faire rouir l'espace d'environ quinze jours dans un étang bourbeux. On les tire ensuite de la boue, on les lave dans l'eau claire, & les étendant dans un grand fossé sec, on les y couvre de chaux. Peu de jours après on les tire encore pour les laver une seconde fois. On les réduit comme en fil, qu'on fait blanchir & secher au soleil, & qu'on jette ensuite dans de grandes chaudieres, où l'ayant fait bouillir, on le bat enfin dans des mortiers pour en faire une pâte fluide.

On trouve sur les montagnes & dans les lieux déserts une Plante, qui produit des seps longs & minces comme ceux de la vigne, & dont la peau est extrêmement unie. Le nom de *Hau-tong*, que les Chinois lui donnent, exprime cette qualité. Elle se nomme aussi *Ko tong*, parce qu'elle produit de petits pois aigres, d'un verd blanchâtre, qui peuvent se manger. Ses branches, qui sont à peu près de la grosseur des seps

Plante de
Hau tong,
qu'on emploie
au même usage.

Réservoirs
où l'on met
la liqueur.

Moules &
quadres.

de vigne, rampent sur la terre ou s'attachent aux arbres. Suivant la doctrine de l'Auteur Chinois, lorsque les branches du *Ko-tong* ont trempé quatre ou cinq jours dans l'eau, il en sort un jus onctueux (42) qu'on prendroit pour une espèce de glue ou de gomme. On le mêle dans la pâte dont se fait le papier, avec beaucoup d'attention pour n'en mettre ni trop ni trop peu. L'expérience en apprend la juste mesure. On bat ce mélange jusqu'à ce qu'il tourne en eau grasse & épaisse, qu'on jette dans de grands réservoirs, composés de quatre murs de trois ou quatre pieds de hauteur, dont les bords & le fond sont si bien cimentés, que la liqueur ne peut ni en sortir ni s'y imbiber. Alors les ouvriers se plaçant aux côtés des réservoirs, prennent dans leurs moules la surface de cette liqueur, qui devient papier presque à l'instant.

Les moules, dont les quadres se démontent aisément & peuvent se resserrer ou s'élargir, sont faits de fils de bambou, tirés aussi fins que le fil d'archal par les trous d'une plaque d'acier. On les fait bouillir ensuite dans l'huile

(42) Si le *Ko tong* manquoit, on pourroit peut-être se servir des grains de *Misseko*, qui sont naturel-

lement visqueux, ou de l'écorce intérieure du *Hmél*, qui étant pourri & broyé se réduit en glue.

jusqu'à ce qu'ils en soient bien imprégnés, afin qu'ils ne s'enfoncent pas plus qu'il n'est besoin pour prendre la surface de la liqueur.

PAPIER
DE LA CHINE.

Si l'on veut faire des feuilles d'une grandeur extraordinaire, on soutient le cadre avec des cordons & une poulie. Au moment qu'on le tire du réservoir, les ouvriers, qui sont placés sur les bords, aident à tirer promptement chaque feuille. Ensuite ils l'écrasent dans l'intérieur d'un mur creux, dont les côtés sont bien blanchis, & dans lequel on fait entrer, par un tuyau, la chaleur d'une fournaise voisine, dont la fumée sort à l'autre bout par un petit soupirail. Cette espèce d'étuve sert à sécher les feuilles presque aussi vite qu'elles se font.

Composition
des grandes
feuilles de pa-
pier.

Entre les arbres dont se fait le papier, on préfère ceux qui ont le plus de sève, tels que le meurier, l'orme, le tronc du cotonier, la plante de chanvre, & diverses autres plantes inconnues en Europe. On commence par gratter légèrement la pellicule extérieure en longues courroies, & les ayant fait blanchir dans l'eau & au soleil, on achève de les préparer comme le bambou.

Arbres dont
on fait aussi le
papier.

Mais le papier dont on fait le plus

Papier qu

PAPIER
DE LA CHINE.
se fait de Ku-
chu. Descrip-
tion de cet ar-
bre.

d'usage est celui qui est composé de la peau intérieure du *Chu - ku*, nommé aussi *Ku-chu*. C'est de cet arbre qu'il tire son nom de *Ku-chi*. Lorsqu'on en casse les branches, l'écorce se peèle facilement en longues courroies, comme autant de rubans. Les feuilles ressemblent beaucoup à celles du meurier sauvage; mais le fruit a plus de ressemblance avec la figue. Il sort des branches sans aucune tige. S'il est arraché avant sa parfaite maturité, la place qu'il quitte rend un jus laiteux comme la figue. En un mot, cet arbre a tant d'autres rapports avec le figuier & le meurier, qu'il peut passer pour une espèce de synonyme. Cependant il ressemble encore plus à l'*Adrachne*, qui est une sorte d'arboisier, de grandeur médiocre, dont l'écorce est douce, blanche & luisante, mais se fend en Été, parce que l'humidité lui manque. Le *Ku - chu*, comme l'arboisier, croît sur les montagnes & dans les lieux pierreux (43).

Perfections
qu'on donne
au papier.

Pour endurcir le papier & le rendre propre à recevoir l'encre, les Chinois le font tremper dans de l'eau d'alun. Les Européens appellent cette opération *faner le papier*, parce qu'en Chinois, *Fan* signifie de l'alun. La mé-

(43) Chine du Père Du-Halde, page 366 & suiv.
rhode

thode en est fort simple. On hache fort menu six onces de colle commune, bien claire & bien nette, qu'on jette dans douze écuelles d'eau bouillante, en la remuant avec soin pour empêcher qu'elle ne tourne en grumeaux. Ensuite on la fait dissoudre dans trois quarts de livre d'alun blanc & calciné. Ce mélange se met dans un grand bassin, au travers duquel on passe une petite gaule, ronde & unie. Ensuite, attachant le bout de chaque feuille à un autre bâton qui est tendu d'un bout à l'autre, on le laisse tomber doucement dans la liqueur pour y tremper. Lorsqu'il est question de la retirer, on la fait glisser par-dessus la gaule ronde; après quoi, mettant le bout du bâton qui la tient, dans un trou du mur, elle y demeure suspendue pour sécher. C'est ainsi que les Chinois donnent à leur papier du corps, de la blancheur & du lustre. Un de leurs Auteurs reconnoît que cet art leur vient du Japon.

Ils ont aussi le secret d'argenter le papier, avec peu de dépense & sans y employer de feuilles d'argent. Ils prennent sept Fuens ou deux scrupules de colle, composée de cuir de vaches, & trois Fuens d'alun blanc, qu'ils mêlent dans une demi-pinte d'eau claire, &

Maniere
d'argenter le
papier.

qu'ils font bouillir sur le feu jusqu'à ce que l'eau soit consommée, c'est-à-dire, jusqu'à ce qu'il ne s'en élève plus de vapeurs. Alors, étendant quelques feuilles de papier sur une table fort unie, on passe deux ou trois fois dessus un pinceau trempé dans la colle, en observant que l'enduit soit égal, & le recommençant lorsqu'il s'y trouve de l'inégalité. Ensuite, prenant du talc, préparé comme on va l'expliquer, on le passe au travers d'une gaze, pour le faire tomber également sur les feuilles ; après quoi on les fait sécher à l'ombre. Il ne reste, après cela, qu'à les étendre une seconde fois sur la table, pour en ôter le talc superflu en les frottant doucement avec du coton. La poudre qu'on ôte ainsi peut servir au même usage pour d'autres feuilles. L'Auteur observe qu'avec cette poudre, délayée dans l'eau & mêlée de colle & d'alun, on peut dessiner toutes sortes de figures sur le papier.

Préparation
du talc pour
cette opéra-
tion.

Pour la préparation du talc (44) on le choisit beau, transparent & blanc comme la neige. Le talc que les Rus-

(44) Les Chinois nomment ce mineral *Yun-mua-ke*, qui signifie, *Pierre grosse de nuées*, parce que

chaque morceau qu'on en casse est une espèce de nuée transparente.

fiens apportent à la Chine, l'emporte sur celui qu'on tire de la Province de *Se.chuen*. Après l'avoir fait bouillir environ quatre heures, on le laisse dans l'eau pendant un ou deux jours. On doit ensuite le laver soigneusement & le battre avec un maillet, dans un sac de toile, pour le mettre en pieces. Sur dix livres de talc on en met trois d'alun. On broie le tout ensemble dans un petit moulin à bras. Ensuite ayant passé la poudre dans un tamis de soie, on la jette dans de l'eau bouillante, qui doit être repandue lorsqu'elle est devenue claire. La matiere qui reste au fond, & qu'on fait durcir au soleil, doit être aussi-tôt reduite en poudre impalpable dans un mortier. Cette poudre, après avoir été passée une seconde fois, est telle qui faut pour l'usage.

On voit, hors des fauxbourgs de *Pe-king*, vis-à-vis les cimetieres, un long Village dont les Habitans renouvellent le vieux papier & tirent un profit considerable de ce métier. Ils ont l'art de le rétablir dans sa beauté, soit qu'il ait été employé à l'écriture, ou collé sur les murailles, ou mis en carton, ou souillé par d'autres usages. Les ouvriers l'achètent à fort vil prix dans les Provinces. Ils en font de gros amas dans

Les Chinois
ont l'art de re-
nouveler le
papier.

PAPIER
DE LA CHINE.

leurs maisons, qui ont toutes un enclos de murs fort unis, & blanchis soigneusement pour cet usage. S'il se trouve du papier fin dans leur amas, ils ont soin de le mettre à part. Leur première opération consiste à le laver dans un petit espace pavé en pente, près d'un puits, en le frottant de toutes leurs forces avec les mains & le foulant aux pieds pour en faire sortir l'ordure. Ils font bouillir ensuite la masse qu'ils ont pâtrie, & l'ayant battue jusqu'à ce qu'elle ait repris la qualité de papier, ils la mettent dans un réservoir ou dans une cuve. Lorsqu'ils en ont une grosse quantité en réserve, ils séparent les feuilles avec la pointe d'une aiguille, & les attachent aux murs de leur enclos pour y sécher au soleil. Ce travail prenant peu de tems, ils les rejoignent ensemble avec la même propreté (45).

Prix du papier.

Navarette dit que le papier est si commun à la Chine, que pour deux reaux & demie; c'est-à-dire pour quinze sols, il en acheta cinq cens cinquante feuilles. Il ajoute qu'on en trouve de mille différentes sortes, qu'on distingue par leur couleur ou par leur finesse, & qu'on en fait de curieuses figu-

(45) Chine du Pere Du-Halde, page 369 & suivantes.

rés pour les maisons & pour les Temples (46).

PAPIER
DE LA CHINE.

De quoi l'encre de la Chine est composée.

L'Encre de la Chine est composée de *Noir de lampe*, qui se fait en brûlant plusieurs sortes de matieres, mais particulièrement du bois de pin, ou de l'huile (47), dont on corrige l'odeur en y mêlant des parfums. De tous ces ingrédiens on compose une sorte de pâte, qu'on met dans des moules de bois de différentes grandeurs, pour lui donner différentes formes. Les impressions qu'elle y reçoit sont des figures d'hommes, de dragons, d'oiseaux, d'arbres, de fleurs, &c. Mais la forme general est ordinairement celle d'un bâton (48), & d'un côté chaque bâton porte toujours quelques caracteres Chinois. La meilleure encre se fait à (49) *Whey-cheu*, Ville de la Province de Kyang-nan. C'est sa bonté qui est la regle du prix. Les Européens ont fait des efforts inutiles pour la contrefaire. Elle est fort utile pour le dessin, parce qu'on peut lui donner le degré d'ombre qu'on (50)

(46) Description de la Chine par Navarette, page 49.

(47) Le - Comte, dit qu'on y emploie de la graisse de porc, mêlée avec de l'huile.

(48) La forme des bâtons qui viennent en An-

gleterre, qu'on appelle communément Encre du Japon, est un carré oblong, de la longueur de trois pouces.

(49) Voyez ci-dessus.

(50) Du-Halde *ubi sup.* page 370, & Le - Comte, page 188.

PAPIER
DE LA CHINE.

juge à propos. Les Chinois ont aussi de l'encre rouge, qu'ils emploient principalement pour les titres des Livres. Tout ce qui se rapporte à l'écriture est si précieux à la Chine, que les ouvriers mêmes qui travaillent à la composition de l'encre, ne passent point pour des gens d'une condition mécanique & servile.

Remarques
sur son origi-
ne.

L'Auteur Chinois qu'on a cité dans l'article précédent, fournit les Remarques suivantes sur l'origine & la nature de cette encre. Il assure que son invention est d'un tems immémorial, mais qu'elle fut long-tems sans parvenir à sa perfection. On se servoit d'abord, pour écrire, d'une espece de terre noire, comme le caractère *Me*, qui signifie Encre, le prouve par sa composition. On exprimoit de cette terre, ou plutôt de cette pierre, un jus ou un suc noir. D'autres encore prétendent qu'après l'avoir humectée, on en tiroit une liqueur noire en la broyant sur le marbre. Enfin, cette terre ou cette pierre se trouve nommée dans une réflexion morale de l'Empereur Vu - vang, qui vivoit onze cens vingt avant l'Ere Chrétienne.

Sous les premiers Empereurs de la dynastie de Tong, vers l'année 620, le Roi de Corée offrit à l'Empereur de la

Chine quelques bâtons d'une encre composée de noir de lampe. Ce noir venoit de vieux bois de pin brûlé, & mêlé avec de la cendre de corne de cerf, pour lui donner de la consistance. Cette encre a tant de lustre qu'on la croiroit couverte d'un vernis. L'émulation des Chinois leur fit trouver, vers l'année 900, le moyen de la porter à sa perfection.

PAPIER
DE LA CHINE.

En 1070 ils en inventerent une autre espece, qui se nomme *Yu-me*, c'est-à-dire, Encre Impériale, parce qu'elle est particulièrement à l'usage du Palais. Elle est composée d'huile, dont on rassemble les vapeurs dans un vaisseau de cuivre concave, en y mêlant un peu de musc pour lui donner une odeur agréable.

Invention
d'une autre
encre.

La recette suivante (51), qui est tirée des Chinois, fait une encre d'un beau noir; qualité qu'on regarde comme la plus essentielle. Brulez du noir de lampe & d'inde (52) dans un creuset, jusqu'à ce qu'ils ayent tout-à-fait cessé de fumer. Faites dissoudre ensuite de la gomme adragante dans de l'eau, &

Recettes
pour la composition de
différentes en-
cre de la Chi-
ne.

(51) Du Halde donne une autre méthode d'après un Auteur Chinois; mais on se dispense de la rapporter ici, parce que les noms des ingrédiens sont

inconnus en Europe.

(52) C'est sans doute de l'inde en mason, ou le suc d'inde mis en pain, qui vient de Lyau tong.

PAPIER
DE LA CHINE.

Recette du
Pere Coutan-
sin.

lorsqu'elle est parvenue à sa consistance, ajoutez-y les autres ingrédients & mêlez le tout ensemble avec une spatule, pour en faire une pâte qui puisse être mise au moule. Une trop grosse quantité rend la pâte d'un violet noir.

Le Pere Courancin, Jésuite, apprend une autre recette d'un Chinois aussi éclairé qu'on peut l'être sur cette manière, dans un pays où les ouvriers cachent fort soigneusement les secrets de leur art. On met cinq ou six meches allumées dans un vase plein d'huile, qu'on couvre d'un couvercle de fer en forme d'entonnoir, à la distance nécessaire pour recevoir la fumée. Lorsqu'il s'y en est assez rassemblé, on prend une plume d'oie, dont on se sert pour nettoyer le fond du couvercle, & l'on fait tomber cette suie sur une feuille de papier sec. C'est le noir dont on se sert pour faire de l'encre fine & luisante. La suie qui s'attache le plus au couvercle est la plus grossière & ne s'emploie que pour l'encre commune. Celle qu'on a recueillie sur le papier doit être bien battue dans un mortier. On y mêle du musc ou quelque eau parfumée, avec un peu de colle de cuir de vache, pour incorporer les ingrédients. Lorsque cette composition a pris la consistance de pâte,

on la met dans des moules, pour lui donner sa forme; après quoi l'usage est de graver dessus, avec un cachet, des caractères ou des figures en bleu, en rouge ou en or. On fait ensuite secher les bâtons au soleil ou au vent.

PAPIER
DE LA CHINE.

Dans la Ville de *Vhey - cheu - su*, Usage des Marchands de célèbre, comme on l'a remarqué, par la beauté de son encre, les Marchands sa ont de petites chambres où ils entretiennent, jour & nuit, des lampes allumées. Chaque chambre est distinguée par l'huile qu'on y brûle & par l'espece d'encre qui s'y fait. L'encre de la Chine étant à très bon marché, toutes les différentes especes ne peuvent être composées d'huile de *Sesamum* ou de gergelin, comme la plupart des Chinois se l'imaginent.

On rapporte que dans le district de la même Ville il y a des fournaïses d'une forme singuliere, pour y brûler le vieux bois de pin & pour conduire la fumée par de longs tuyaux dans de petites chambres tendues de papier. Après avoir laissé aux vapeurs fuligineuses le tems de s'y attacher, on en tire beaucoup des murs & des plafonds. D'un autre côté, on tire la résine du bois par d'autres tuyaux, qui sont au niveau du terrain. Les chambres sont parfumées

Fournaïses
pour l'encre.

PAPIER
DE LA CHINE.

Observation
sur le bois qu'
on y brûle.

de musc & d'autres drogues, dont l'odeur mêlée avec la suye rend celle de l'encre fort agréable.

Les Missionnaires ont observé que la nature du bois qu'on fait brûler contribue beaucoup à la bonté de l'encre. Ils jugent que la suye qu'on tire des fournaies d'une verrerie & dont les Peintres font usage en Europe, seroit la meilleure pour contrefaire l'encre de la Chine.

Les remarques suivantes sont tirées du même Auteur Chinois qu'on a déjà cité :

Regles pour
distinguer la
la bonne en-
cre de la Chi-
ne.

1^o ; Pour distinguer les différens degrés de bonté dans l'encre qui sort des mains de l'ouvrier, il faut tremper dans l'eau le bout des bâtons, pour en frotter un vase du plus beau vernis, qui se nomme *Tuan-quang-si*. Lorsque la place de l'encre est séchée, on leve le vase au soleil. Si la couleur de l'encre n'est pas différente de celle du vernis, on peut s'assurer qu'elle est de la plus fine espee. Si le noir est tourné en bleuâtre, elle est beaucoup moins bonne. Mais s'il est couleur de cendre c'est la plus imparfaite de toutes les especes.

2^o ; Pour garantir l'encre de toutes sortes d'altérations, il faut l'enfermer dans une boîte avec un peu d'armoise par-

faitement mûre. Si les bâtons demeurent exposés au soleil, ils ne manqueront point de se fendre & de tomber en pieces.

3^o; Lorsqu'un bâton d'encre s'est brisé, il n'est question que d'en réduire une partie en pâte sur le marbre, d'y mêler les autres morceaux brisés & de presser le tout ensemble. Après l'avoir fait secher l'espace d'un jour, on le trouvera aussi ferme que jamais.

4^o; Si vous voulez une espece d'encre fort délicate, ayez soin de bien laver le marbre avant que de la paîtrir dessus. Il suffit pour gâter la nouvelle qu'il y reste tant soit peu de celle qu'on a paîtrie la veille. Observez aussi que le marbre doit être lavé avec de l'eau qu'on ait fait bouillir & qu'on ait laissée refroidir. Les meilleures pierres pour la préparation de l'encre se nomment *Tuan-che*.

5^o; L'encre, trop long-tems conservée, cesse d'être propre à l'écriture. Elle devient, si l'on en croit les Chinois, un remede excellent pour la dysenterie & pour les convulsions des enfans. Ils prétendent que ses parties alkalines absorbent les humeurs acides & qu'elles adoucissent l'acrimonie du sang. La dose, pour les personnes formées, est

ENCRE
DE LA CHINE.

Plumes de
la Chine.

Maniere
dont les Chi-
nois écrivent.

de deux dragmes (53), dans un verre d'eau ou de vin.

Les plumes Chinoises n'ont pas de ressemblance avec celles des Européens. Ce sont des pinceaux de poil, particulièrement de poil de lapin, qui est le plus doux. Pour écrire, les Chinois ont une petite table de marbre poli, avec un trou à l'extrémité pour y mettre de l'eau. Ils y trempent leur bâton d'encre, en frottant plus ou moins le côté le plus uni du trou, suivant le degré de noirceur qu'ils veulent donner à leur écriture. Lorsqu'ils écrivent, ils ne tiennent pas obliquement leur pinceau, comme les Peintres; mais perpendiculairement, comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de droit à gauche & de haut en bas. Leurs Livres commencent comme nous finissons les nôtres; c'est-à-dire, que notre dernière page est pour eux la première.

Le marbre, le pinceau, le papier & l'encre, se nomme *Pau-tse*; mot qui signifie *Les quatre choses précieuses*. Les Chinois Lettrés prennent autant de plaisir à les tenir propres & en bon ordre (54), que nos gens de guerre à

(53) Chine du Pere Du-Halde, page 370 & suiv.

(54) Chine du Pere Du-

Halde, page 372, & Mémoires du Pere Le-Comte, page 184.

ranger & à nettoyer leurs armes.

IMPRIMERIE
CHINOISE.
Art de l'im-
primerie Chi-
noise.
Son ancien-
neté.

L'art de l'imprimerie, qui ne fait que de naître en Europe, est connu à la Chine depuis un tems immémorial (55). Mais la méthode des Chinois ne ressemble point à la nôtre. Comme nos caractères sont en petit nombre & qu'ils ne représentent que de simples sons, ou des lettres, de la combinaison desquelles nous formons des mots & des sentences, notre usage est de faire des types séparés, dont chacun a la forme d'une lettre. Ensuite, les joignant ensemble & les rangeant en lignes l'un après l'autre, nous en formons, pour ainsi dire, un corps solide de métal, dans une dimension bornée; & le renfermant dans un cadre ou un châssis, nous y imprimons les feuilles, par le moyen d'une presse instituée pour cet usage.

Au contraire, les Chinois ayant au lieu de lettres un caractère particulier pour chaque mot, tombent dans une espèce d'infinité, qui leur a fait préférer à la méthode des types celle de tailler ou de graver leurs compositions en (56) bois. L'usage d'une multitude de types

Ce qui rend
leur méthode
différente de
la nôtre.

(55) Trigaut & d'autres
disent six cents ans avant
Jésus Christ.

premiers Livres furent gra-
vés de même sur des plan-
ches de bois.

(56) On sçait que nos

IMPRIMERIE
CHINOISE.

ou de caractères, qui répondroient à tous les mots de leur langue, seroit peut-être impraticable à la Chine. Il est vrai que les Européens peuvent employer autant de types que les Chinois ont de caractères ; mais ce nombre n'est composé que de lettres qui se ressemblent, & qui après avoir servi à la composition d'une page peuvent être séparées pour la page suivante, & servir ainsi d'une page à l'autre jusqu'à la fin du volume. Au lieu que les Chinois ont besoin de tailler autant de planches que leur Livre doit contenir de pages ; ce qui les met souvent dans la nécessité de se pourvoir d'une chambre fort spacieuse pour les matériaux d'un seul volume.

Leur ma-
nière d'im-
primer.

Un Ouvrage qu'on destine à l'impression, est transcrit par quelque bon Ecrivain sur un papier fin & transparent. Le Graveur colle chaque feuille sur une planche de pommier, ou de poirier (57), ou de quelqu'autre bois dur. Il grave les caractères en coupant le reste du bois. Cette opération se fait avec tant d'exactitude, qu'on auroit peine à distinguer la copie de l'original, soit qu'il soit question de caractères.

(57) Suivant Navarette, c'est le poirier qui est le meilleur.

res Européens ou Chinois; car les notes se coupent & s'impriment de même à la Chine.

IMPRIMERIE
CHINOISE.

Cette méthode a beaucoup de commodité, parce qu'elle épargne la peine de composer les caractères & qu'on n'imprime les feuilles qu'à mesure qu'on les vend, sans être exposé, comme en Europe, au risque d'en vendre moins qu'on n'en imprime, ou de faire les frais d'une nouvelle impression (58).

Cependant les Chinois n'ignorent point la manière d'imprimer des Européens. Ils ont des caractères mobiles en bois, pour s'assurer le pouvoir de corriger *l'Etat présent de la Chine*, qu'ils impriment à Pe-king tous les trois mois. On rapporte que dans les Villes de Nan-king & de Su-cheu-fu ils impriment de même quelques petits Livres, avec beaucoup de netteté & de correction.

Les Chinois ont aussi des types mobiles.

Dans les affaires qui demandent de la diligence, telle qu'un ordre qui arrive de la Cour & qui doit être imprimé dans l'espace d'une nuit, ils ont une

Comment ils impriment lorsqu'ils sont pressés.

(58) On croit reconnoître ici le penchant des Voyageurs à vanter tout ce qu'ils ont vu chez les Etrangers; car la préférence que l'Auteur donne à

l'Imprimerie Chinoise est fort mal fondée. Aussi avons-nous abandonné leur méthode, après en avoir usé d'abord.

IMPRIMERIE
CHINOISE.

Forme or-
dinaire de leur
impression.

autre méthode. Ils couvrent la planche de cire jaune, sur laquelle ils gravent les caractères avec une promptitude de surprenante.

Ils n'ont pas de presse comme en Europe. Leurs planches de bois & leur papier enduit d'alun s'en accommoderoient mal. Voici de quelle manière ils s'y prennent. Après avoir mis leur planche de niveau & l'avoir bien affermie, ils trempent dans l'encre une brosse dont ils la frottent, avec la précaution de ne pas l'humecter trop ni trop peu. Si la planche est trop humide, les caractères se confondent; & si elle ne l'est point assez, l'impression manque de force & ne peut avoir beaucoup de durée. Ils passent ensuite sur le papier une autre brosse, douce & oblongue, en pressant plus ou moins, suivant la quantité d'encre qu'il y a sur la planche. Lorsque la préparation d'encre est bien faite, ils peuvent imprimer trois ou quatre feuilles sans tremper leur brosse dans l'encre.

Pour faire cette encre, ils prennent du noir de lampe, le broient soigneusement & l'exposent au soleil. Ensuite l'ayant passé au sas, le plus fin qu'il est possible, ils la temperent avec une liqueur spiritueuse jusqu'à ce qu'elle ait

pris la consistance d'une bouillie épaisse, mais sans grumeaux. Ils la font dissoudre au feu, en y jettant, sur dix onces, une once de colle de cuir de vache; après quoi ils la démêlent dans l'eau, pour la rendre aussi claire qu'il convient (59).

IMPRIMERIE
CHINOISE.

Leur papier est si clair & si transparent, qu'il ne peut être imprimé que d'un côté. De-là vient que les Livres ont une double feuille, qui a son replis au dehors, & son ouverture du côté du dos du Livre, où elle est cousue. Ainsi les Livres Chinois se rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres se rognent sur la tranche. On tire sur le replis une ligne noire, qui sert de direction au Relieur.

Couverture
& reliure de
leurs livres.

Les Chinois couvrent leurs Livres de carton gris, ou de satin à fleurs. On en voit aussi de reliés en brocard, à fleurs d'or ou d'argent. Cette manière de relier est également propre & commode, quoiqu'inférieure à la nôtre (60).

(59) Du-Halde, *ubi sup.*
page 373.

(60) *Ibid.* Et Le-Comte,
page 188.



. CHAPITRE XIV.

Sciences des Chinois.

Queleſt l'objet de l'étude des Chinois,

QUOIQUE les Chinois ayent le goût des Sciences & d'excellentes facultés pour réuſſir dans tous les genres de Littératures , ils n'ont jamais fait de progrès conſiderable dans les Sciences ſpéculatives, parce qu'elles ne ſont pas du nombre de celles que le Gouvernement anime par des récompens. Cependant, comme la pratique des affaires demande quelque connoiſſance de l'Arithmétique , de l'Aſtronomie , de la Géométrie , de la Géographie , de la Philoſophie naturelle & de la Phyſique , ils cultivent aſſez ſoigneuſement ces différentes parties du ſçavoir. Mais les études dont ils ſont leur principal objet & qui forment proprement leurs ſciences , ſont la Grammaire , la Rhétorique , l'Histoire & les Loix de leur Pays , avec la Morale & la Politique. Un ſage diſcernement leur a fait donner la préférence aux lumières qu'ils ont jugées les plus utiles à la conduite de l'homme & au bien de la ſociété. C'eſt dans cette double vûe que pour engager les jeunes gens à tourner

leur application de ce côté-là, ils leur ont proposé les honneurs & l'élevation pour récompense.

SCIENCES
DES
CHINOIS.

§ I.

Arithmétique. Géométrie. Astronomie.

ARITHMETI-
QUE.

L'HISTOIRE Chinoise rend témoignage que les Mathématiques ont été connues à la Chine dans les plus anciens tems. L'usage des quatre premières Regles de l'Arithmétique y est établi; c'est-à-dire, qu'on y emploie l'*Addition*, la *Soustraction*, la *Multipliation* & la *Division*. Mais ce n'est point par la voie du calcul que les Chinois se servent de ces quatre Regles. Ils n'ont point comme nous, de caracteres arithmétiques, composés de neuf figures & du zero.

Ils ont l'usage des quatre premières Regles de l'Arithmétique.

Pour faire leurs comptes, ils emploient un instrument nommé *Suan-pan*, qui consiste dans une petite planche, divisée du haut en bas en douze raies paralleles, marquées par autant de fils-d'archal, dans chacun desquels sont passées sept petites boules d'os ou d'ivoire, qui peuvent monter & descendre; mais qui sont tellement séparés par une partition au milieu de la planche, qu'il y en a deux d'un côté & cinq

Instrument
dont ils se ser-
vent.

ARITHMÉTI-
QUE.

de l'autre. Les deux , qui sont dans la supérieure , valent chacun cinq , & les cinq , & les cinq de la partie basse ne sont qu'autant d'unités. En joignant ou séparant ces boules , les Chinois supputent comme on le fait en Europe avec des jettons. Leur promptitude & leur facilité paroissent surprenantes. Ils font leurs calculs aussi vîte que nous lirions un Livre de comptes , & les plus grosses sommes les arrêtent moins que nous avec nos chiffres.

Leur Géo-
metrie.

Leur Géometrie est assez superficielle. Ils sont aussi peu versés dans la théorie que dans la pratique. S'ils entreprennent de résoudre un probleme , c'est moins par principes que par induction. Cependant ils ne manquent point d'habileté pour mesurer leur terre , ni d'exactitude pour en régler les bornes. Leur méthode est simple & précise (61).

Lumieres
que les Chi-
nois s'attri-
buent en A-
stronomie.

Ils se vantent d'avoir cultivé l'Astronomie depuis la fondation de leur Empire , & se regardent dans cette Science comme les plus grands maîtres de l'Univers. Mais leurs progrès n'ont pas trop bien répondu au tems qu'il y ont employé. Les Missionnaires avouent qu'il n'y a point de Nation qui ait ap-

(61) Le - Comte , page 213 , & suivantes. Dug
Halle, Vol. II , page 125.

porté des soins si constans aux observations Mathématiques. Dans tous les tems la Chine a eu, nuit & jour, des Mathématiciens attentifs aux mouvemens célestes. Telle a toujours été la principale occupation des Lettrés de l'Empire. Leur assiduité à cet office étoit regardée comme un devoir de si haute importance, que les Loix punissoient de mort la moindre négligence. Cet usage est prouvé par un passage de *Chu-king* (62), un de leurs anciens Livres, à l'occasion de *Hi* & de *Fo*, deux de leurs Astronomes, auxquels il échappa une Eclipse du Soleil, deux mille cent cinquante cinq ans avant la naissance de Jesus-Christ. Plusieurs Mathématiciens Jesuites ont vérifié la réalité de cette Eclipse, & prétendent qu'elle ne peut avoir été vûe qu'à la Chine.

De trente six Eclipses de soleil, dont Confucius a parlé dans son Livre intitulé *Chun-tsyu*, il n'y en a que deux fausses & deux douteuses. Toutes les autres ont été souvent vérifiées, non seulement par les Astronomes Chinois, sous les dynasties de Han, de Tang, de Hau & de *Yuen*, mais encore par quantité de Missionnaires Européens.

(62) On le trouve aussi dans le texte de la plus ancienne Histoire de la Chine.

ARITHMÉTIQUE.

Rapport de leurs observations avec les nôtres.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Les Peres *Adam*, *Schaal*, *Kegler* & *Slavifck*, en calculerent plusieurs, & le premier fit imprimer ses calculs en langue Chinoise. Le Pere *Gaubil* prit la peine de les examiner toutes; & si l'on en excepte quatre, il trouva que pour le tems & le jour elles s'accordoient avec son propre calcul, suivant les Tables astronomiques dont il fit usage (62).

L'Eclipse de l'année 776 avant Jesus-Christ, se trouve dans le *Chi-king* & dans l'Histoire de la Chine, comme dans l'Astronomie de Han. Les Eclipses marquées dans le *Chu-kin*, le *Chi-king* & le *Chun-tsyu*, sont calculées dans les Recueils astronomiques des dynasties de *Tang* & de *Yuen*, qui furent compilés du tems même de ces familles. Les autres Observations, données par le Pere *Gaubil*, sont tirées de diverses Histoires, composées pendant le regne des dynasties sous lesquelles on fit ces Observations.

Recherches
du Pere Gau-
bil sur leurs
anciens pro-
grès.

Le même Missionnaire, après s'être fait une étude particuliere de rechercher quels avoient été les progrès des anciens Chinois dans l'Astronomie,

(63) Les calculs du Pere *Gaubil* sur seize de ces Eclipses ont été publiées par le Pere *Souciet*, dans

ses Observations mathématiques, astronomiques & géographiques, Vol. II, page 17.

nous apprend (64) qu'ayant examiné l'*Etat du Ciel Chinois*, composé plus de cent vingt ans avant Jesus-Christ, il y trouva le nombre & l'étendue de leurs Constellations & quelles Etoiles répondoient alors aux Solstices & aux Equinoxes, avec la déclinaison des Etoiles, & leur distance des Tropiques & des deux Poles. Il ajoute que les Chinois connoissoient le mouvement du Soleil & de la Lune, de l'Ouest à l'Est, & celui des Planetes & des Etoiles fixes, quoiqu'ils n'eussent déterminé le mouvement des dernieres qu'environ quatre cents ans après Jesus-Christ. Ils avoient aussi une connoissance assez exacte des mois Solaires & Lunaires. Ils donnoient à peu près les mêmes révolutions que les Européens à Saturne, Jupiter, Mars, Venus & Mercure. A la vérité, ils n'avoient jamais eu de regles pour la Rétrogradation & les Stations. Cependant, à la Chine comme en Europe, quelques Philosophes ont attribué au Ciel & aux Planetes une revolution autour de la Terre, & d'autres l'ont supposée autour du Soleil. Mais les derniers sont en petit nombre. Il ne paroît même aucun rapport à ce systême dans leurs cal-

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONOMIE.

(64) Dans deux Lettres publiées par le Pere Soucier, *Ibid.*

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

culs, & l'on n'en trouve des traces que dans quelques Ecrits particuliers. Ils ont exprimé en Nombres la qualité des Eclipses, leur durée, le lieu de leur apparence, &c. mais le Pere Gaubil ne put découvrir avec certitude la méthode qu'ils employent à ces opérations. La plupart de leurs Observations furent rédigées plus de cent ans avant Jesus-Christ. On y trouve des calculs assez exacts des Eclipses de ce tems-là. Mais les Nombres paroissent obscurs, & ne sont même entendus aujourd'hui que d'un peu de Chinois.

Ancienne
Carte Chinoi-
se des Etoiles.

Le Pere Kegler, Président du Tribunal des Mathématiques, avoit une vieille Carte Chinoise des Etoiles, composée long-tems avant que les Jésuites fussent entrés à la Chine. On y avoit marqué les étoiles qui sont invisibles aux yeux seuls. Le telescope a fait reconnoître l'exactitude de ces positions.

Anciens
Traités d'A-
stronomie &
ce qu'on en
peut conclu-
re.

Depuis la dynastie de *Han*, qui re-
gnoit avant la naissance de Jesus-Christ,
on trouve à la Chine des Traités d'A-
stronomie, par lesquels on apprend que
depuis plus de deux mille ans les Chi-
nois ont connu la longueur de l'année
solaire, composée de trois cens soi-
xante cinq jours & d'environ six heu-
res; qu'ils ont connu le mouvement
diurne

diurne du Soleil & de la Lune, & la maniere d'observer la hauteur méridienne du Soleil par l'ombre d'un *Gnomon* ; que la longueur de ces ombres leur servoit à calculer avec assez de justesse l'élevation du Pole & la déclinaison du Soleil ; qu'ils connoissoient assez l'ascension des Etoiles & le temps de leur passage par le méridien ; comment les mêmes Etoiles, dans la même année, se levent ou se couchent avec le Soleil, & comment elles passent quelquefois le méridien à leur lever & quelquefois à leur coucher ; qu'ils avoient donné des noms aux Etoiles, & divisé le Ciel en diverses Constellations ; qu'ils y avoient rapporté les places des Planètes ; qu'ils distinguoient les Etoiles fixes, & qu'ils avoient des figures particulieres pour cet usage. Enfin, conclut le Pere Gaubil, on peut démontrer par l'Histoire Chinoise, qu'ils ont toujours eu la connoissance d'un grand nombre de Principes qui appartiennent à l'Astronomie.

Le Pere Frigaut, qui étoit arrivé à la Chine en 1619 & qui avoit lû plus de cent volumes des Annales du Pays, assure que les observations célestes des Chinois commencerent bien-tôt après le déluge ; qu'ils ne les faisoient pas

Remarques
de Frigaut sur
l'Astronomie
Chinoise,

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONOMIE.

comme nous par heures & par minutes, mais par degrés entiers ; qu'ils ont observé un grand nombre d'Eclipses, en marquant l'heure, le jour, le mois & l'année, mais sans égard pour la durée, ni pour la quantité des obscurations ; & qu'ils ont apporté plus d'attention que les Astronomes Européens aux Comètes & aux nouvelles Etoiles : Observations, ajoute le même Auteur (65), qui, joint à celles des Eclipses & des Comètes en conjonction, peuvent être d'une grande utilité pour vérifier leur Chronologie.

Année Chinoise.

L'année Chinoise commence à la conjonction du Soleil & de la Lune, ou à la nouvelle Lune la plus proche du quinzième degré de l'*Aquarius* : Signe où le Soleil, suivant les idées de l'Europe, entre vers la fin du mois de Janvier & demeure pendant le mois suivant presque entier. C'est de ce point qu'ils comptent leur Printemps. Le quinzième degré du *Taurus* fait le commencement de leur Eté ; le quinzième degré du *Leo* celui de leur Automne, & le quinzième degré du *Scorpion* celui de leur Hyver.

Leurs
mois Lunaires &
leurs mois
d'intercalation.

Ils ont douze mois Lunaires ; les uns de vingt neuf jours & les autres de tren-

(65) Chine du Pere Du Halde, page 128 & suiv.

te. Tous les cinq ans ils ont des mois intercalaires , pour ajuster les Lunaisons avec le cours du Soleil. Leur année consiste en trois cens soixante & cinq jours & quelque chose moins de six heures. Ils ont calculé les mouvemens des Planetes & tout ajusté par des Tables d'Equation, suivant une Epoque réglée au Solstice d'Hyver , qui est le point fixe de leurs observations comme le premier degré d'*Aries* est le nôtre , en comptant de cent en cent degrés. Quelques Ecrivains supposent que les Chinois ont reçu ces Tables des Arabes , qui s'introduisirent à la Chine avec les Tartares. Mais ils avoient long-tems auparavant la science des Nombres , sous laquelle ils déguisoient des secrets de politique dont on n'instruisoit que les Princes.

Leurs Tables
d'Equation.

Il y a plus de quatre mille ans , si l'on s'en rapporte à leur Histoire , qu'ils ont l'usage d'un cycle ou d'une révolution solaire, assez semblable aux Olympiades Greques. Ce cycle est composé de soixante ans & leur sert de période ou d'âge pour regler leurs (66) Annales. Les années de ce cycle sont distinguées par les noms de leurs douze heures , diversement combinées avec dix

Cycle solaire
de quatre
mille ans.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.
Semaines
des Chinois.

autres termes de leur invention (67).
Ils divisent les semaines, comme les
Européens, suivant l'ordre des Plane-
tes. Ils leur assignent à chacune quatre
Constellations, dont ils accordent une
à chaque jour du mois, comptant suc-
cessivement les vingt huit jours sept
par sept, pendant tout le cours de
l'année.

Leurs jours
& leurs heu-
res.

Leur jour commence à minuit, com-
me le nôtre, & finit à minuit suivant ;
mais sa division n'est qu'en douze heu-
res, dont chacune est égale à deux des
nôtres. Ils ne les comptent point par
des nombres, comme nous, mais par
des noms particuliers & par des figures.
Ils divisent d'ailleurs le jour naturel en
cent parties, & chaque partie en cent
minutes; de sorte que chaque jour con-
tient dix mille minutes. Cette division
s'observe avec d'autant plus d'exactitu-
de, que dans l'opinion générale des
Chinois il y a des minutes heureuses ou
malheureuses, suivant la position du
Ciel & les divers aspects des Planètes.
Ils croient l'heure de minuit fort heu-
reuse, parce qu'ils la prennent pour le
tems de la Création. Ils sont persuadés
aussi que la Terre fut créée à la secon-

de heure, & l'homme à la troisieme (68).
 Les Chinois n'ont point d'horloges
 pour regler le tems ; mais ils se servent
 de quadrans solaires & d'autres mesu-
 res. Les Missionnaires trouverent à la

SCIENCES
 DES
 CHINOIS.
 ASTRONO-
 MIE.
 Horloges
 Chinois.

Chine des quadrans fort anciens , qui
 étoient autrefois divisés en quatre gran-
 des parties , chacune subdivisée en
 vingt quatre plus petites. Cet instrument
 parut fort irrégulier au Pere Le-Comte.
 A peine en put-il reconnoître l'usage.
 Mais depuis que les Chinois ont reçu
 le nouveau Calendrier des Missionnai-
 res , ils ont réglé leurs quadrans par les
 jours. Le tems se compte aujourd'hui
 parmi eux comme en Europe , avec
 cette seule différence , que leur heure
 est plus longue du double (69)

Toutes les Villes de la Chine ont
 deux Tours ; l'une , nommée *Tour du*
Tambour ; l'autre *Tour de la Cloche*. El-
 les servent à distinguer les cinq veilles
 de la nuit , qui sont plus longues en
 Hyver qu'en Eté. La premiere veille
 commence par un coup de tambour ,
 qu'on répète avec des intervalles re-
 glés , jusqu'à la seconde. Celle-ci com-
 mence par deux coups , qui se répètent
 de même jusqu'à la troisieme ; & le

Comment
 les veilles de
 la nuit sont
 réglées.

(68) Du-Halde , *ubi sup.*
 page 132 & suiv.

(69) Le-Comte , pa-
 ge 304.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Pastilles par-
fumées que
l'usage est de
brûler.

nombre augmente ainsi pour les veilles suivantes. Aussi-tôt que le jour paroît, les coups redoublent comme au commencement de la nuit ; de sorte qu'il n'y a point de tems où l'on ne puisse savoir quelle heure il est (70). On fait de petites pastilles parfumées, de forme conique, pour les allumer à chaque heure de la nuit. Elles portent une marque, qui fait reconnoître à quelle heure chacune doit brûler. *Magalhaens* observe que ces pastilles sont composées de bois de sandal, ou de quelque autre bois odoriferant réduit en poudre, dont on fait une sorte de pâte & qu'on forme dans des moules. Elles sont rondes par le bas, & diminuent en cercle à mesure qu'elles s'élevent jusqu'à ce qu'elles se terminent en pointe. Mais leur base a quelquefois la largeur de deux ou trois paumes, & même d'avantage. Elles durent un, deux ou trois jours, suivant leur grandeur. On en fait pour les Temples, qui brûlent pendant vingt & trente jours. Toutes les pastilles de cette nature portent cinq marques, qui servent à distinguer les cinq veilles de la nuit ; & cette manière de mesurer le tems est si juste, qu'el-

(70) Relation de la Chi- 120, & Mémoires du Pe-
ne par *Magalhaens*, page re Le Comte, page 81.

ne cause jamais d'erreur considérable. Ceux qui veulent se lever à certaine heure suspendent un petit poids à la marque. Lorsque le feu y est parvenu, le poids tombe dans un bassin de cuivre, placé au-dessous, & ne manque pas de les éveiller par le bruit (71).

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONOMIE.

L'Astronomie a toujours été dans une si haute considération à la Chine, qu'elle a donné naissance au Tribunal qui porte son nom & qui n'a point d'autre occupation que son service. Quoiqu'il soit un des plus considérables de l'Empire, il est subordonné à celui des Rites (72). Tous les quarante-cinq jours il est obligé d'offrir à l'Empereur une Carte qui représente l'état du Ciel, avec les altérations de l'air, suivant la différence des saisons; les prédictions qui concernent les maladies, la sécheresse, la cherté des provisions, le vent, la pluie, la grêle, la neige, le tonnerre, &c. Il doit ressembler beaucoup à quelques-uns de nos Almanachs (73). Outre ces observations, le principal soin du Tribunal de l'Astronomie, ou des Mathématiques, est de calculer les

Tribunal de
l'Astronomie
& ses fonctions.

(71) Description de la Chine par Navarette, page 54.

(72) Les Missionnaires appellent aussi Tribunal

des Mathématiques.

(73) Les Chinois sont livrés aux folies de l'astrologie judiciaire.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Eclipses , & de marquer à l'Empereur , dans un Mémoire qui doit lui être présenté quelques mois auparavant , le jour , l'heure & la partie du Ciel où elles doivent arriver , leur durée & leurs degrés d'obscuration. Elles doivent être calculées par la longitude & la latitude des Capitales de chaque Province. Le Tribunal des Rites , & le *Ko-lau* , qui est le gardien des observations & des prédictions , en répandent des copies dans toutes les Provinces & les Villes de l'Empire , afin que les Eclipses y puissent être observées comme à Pe-king , qui est la résidence de la Cour. Les circonstances de cette cérémonie méritent une description.

Cérémonies
en usage pour
l'observation
des Eclipses.

Peu de jours avant l'Eclipse , le Tribunal des Rites fait afficher , dans une place publique , un Ecrit en gros caractères , qui annonce ce phénomène. Les Mandarins de tous les rangs sont avertis de se rendre , avec les habits de leur Ordre & les marques de leur dignité , dans la Cour du Tribunal astronomique , pour y attendre le commencement de l'Eclipse. Ils se placent tous , près de diverses grandes tables , sur lesquelles l'Eclipse est représentée. Ils la considèrent. Ils raisonnent entr'eux sur sa nature. Au moment que le Soleil ou

La Lune commencent à s'obscurcir, ils tombent à genoux & frappent la terre du front. En même tems il s'élève dans toute la Ville un bruit affreux de tambours & de tymbales, par l'effet d'une ridicule opinion qui prevaut encore, que ce bruit est nécessaire pour le secours d'une Planete utile & pour la délivrer du Dragon céleste qui est prêt à la dévorer. Quoique les Sçavans & les personnes de distinction regardent les Eclipses comme des effets naturels, ils ont tant de respect pour les usages de l'Empire, qu'ils n'abandonnent point leurs anciennes cérémonies.

Pendant que les Mandarins sont prosternés, d'autres se rendent à l'Observatoire, pour y examiner avec une scrupuleuse attention le commencement, le milieu & la fin de l'Eclipse. Ils comparent leurs observations avec la figure qu'on leur a donnée. Ensuite, ils les portent, signées & scellées de leur sceau, à Sa Majesté Impériale, qui observe l'Eclipse avec le même soin dans son Palais. Cette pratique s'exécute de même dans toute les parties de l'Empire.

Mais le principal objet du Tribunal est la composition du Calendrier, qui se répand chaque année dans toutes les

Calendrier
Chinois.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONOMIE.

Provinces. Il n'y a point de Livre au monde qui soit imprimé en plus gros caractères, ni publié avec plus de solennité. Il est toujours précédé d'un Edit de l'Empereur, qui défend, sous peine de mort, de publier ou d'employer un autre Calendrier, ou d'y faire la moindre altération sous aucun prétexte. On est obligé d'en imprimer des millions d'exemplaires, parce que tout le monde est impatient de s'en procurer un pour l'usage.

Trois autres Tribunaux d'Astronomie.

Il y a trois autres Tribunaux à Peking, qui doivent composer chacun leur Calendrier & le présenter à l'Empereur. L'un est situé près de l'Observatoire. Le second est une espèce d'Ecole mathématique, où l'on explique la théorie des Planètes & la méthode des Calculs. Dans le troisième, qui est voisin du Palais, on délibère sur toutes les affaires & l'on compose tous les Actes qui ont quelque rapport à l'Astronomie. On distingue trois classes de Mathématiciens, comme trois Tribunaux; & jusqu'à ces derniers tems on en comptoit une quatrième, qui étoit composée d'Astronomes Mahometans. C'est la première qui est chargée de la préparation du grand Calendrier, du calcul des Eclipses & des autres supputations astronomiques.

Trois classes d'Astronomes

Les trois Calendriers se publient chaque année en langue Tartare & Chinoise. Dans le dernier des trois, qui est le Calendrier commun, on trouve la division de l'année en mois Lunaires, avec l'ordre des jours, l'heure & la minute du lever & du coucher du Soleil, la longueur des jours & des nuits, suivant la différente élévation du Pole dans chaque Province, l'heure & la minute des conjonctions & des oppositions du Soleil & de la Lune, c'est-à-dire, les Nouvelles & les Pleines Lunes; le premier & le dernier Quartier, que les Astronomes appellent les Quadratures de cette Planete; l'heure & la minute où le Soleil entre dans chaque Signe & dans chaque demi-Signe du Zodiaque.

Le second Calendrier contient les mouvemens des Planetes pour chaque jour de l'année, & leurs places dans le Ciel, avec un calcul exact de leurs mouvemens à chaque heure & chaque minute. On y joint, en degrés & en minutes, leur distance de la premiere Etoile de la plus proche de vingt huit Constellations Chinoises, avec le jour, l'heure & leur entrée dans chaque Signe. Mais on n'y parle point d'autres aspects que les conjonctions.

SCIENCES

DES

CHINOIS.

ASTRONO-

MIE.

Trois Ca-
lendriers, &
ce qu'ils con-
tiennent.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Le troisieme Calendrier, qui est présenté en Manuscrit à l'Empereur seul, contient toutes les conjonctions de la Lune avec les autres Planetes, leurs approches avec les Etoiles fixes, & l'étendue d'un degré de latitude; ce qui demande une exactitude singuliere de calcul & de supputations. Aussi trouve-t-on, jour & nuit, sur la Tour astronomique cinq Mathématiciens, qui observent continuellement le Ciel. L'un a les yeux fixés sur le Zenith, & chacun des quatre autres sur un des Points cardinaux, pour ne pas perdre un moment de vûe ce qui se passe dans les quatre différentes parties du Ciel. Ils sont obligés d'en tenir un compte exact, qu'ils remettent tous les jours, signé de leurs noms & de leurs sceaux aux Présidens du Tribunal des Mathématicques, qui le présentent à l'Empereur.

Comment
les Calen-
driers se di-
stribuent
dans l'Em-
pire.

C'est le premier jour du second mois, que l'Almanach de l'année suivante doit être présenté à Sa Majesté Impériale. Aussi tôt qu'elle a pris la peine de le lire & de l'approuver, les Officiers subalternes du Tribunal joignent à chaque jour les Prédictiones astrologiques & les Jugemens dont on a parlé. Ensuite, par l'ordre de l'Empereur, on en distribue des copies aux Princes, aux

Seigneurs & aux grands Officiers de Pe-king. On prend le même soin d'en envoyer aux Vicerois des Provinces, qui les remettent aux Trésoriers généraux, pour les faire réimprimer. Le Trésorier général de chaque Province doit en communiquer des Exemplaires à tous les Gouverneurs subordonnés, & garder la Planche qui a servi à l'impression. A la tête du Calendrier, qui est imprimé en forme de Livre, on voit en rouge le grand Sceau du Tribunal de l'Astronomie, avec un Edit Impérial, qui défend sous peine de mort d'en vendre & d'en imprimer d'autres.

La distribution du Calendrier se fait tous les ans avec beaucoup de cérémonie. Ce jour-là, tous les Mandarins de Pe-king & de la Cour se rendent de grand matin au Palais. D'un autre côté, les Mandarins du Tribunal Astronomique, revêtus des habits de leur ordre & chacun avec la marque de son rang, s'assemblent à l'Observatoire, pour accompagner de la manière suivante le Calendrier. On place les Exemplaires qui doivent être présentés à l'Empereur, à l'Impératrice & aux Reines, sur une grande machine dorée, composée de plusieurs étages en forme de pyramide. Ils sont en grand papier,

Comment se
fait la distri-
bution du Ca-
lendrier à la
Cour.

Marche des
Porteurs.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

couverts de satin jaune & proprement renfermés dans des sacs de drap d'or. La machine est portée par quarante hommes vêtus de jaune, & suivie de dix ou douze autres machines de moindre grandeur, mais dorées comme la première & fermées de rideaux rouges, où sont les Calendriers destinés aux Princes du Sang, reliés en satin rouge & renfermés dans des sacs de drap d'argent. Ensuite viennent plusieurs tables, couvertes de tapis rouges, sur lesquelles sont les Calendriers des Grands, des Généraux d'armée & des autres Officiers de la Couronne, tous scellés des sceaux du Tribunal Astronomique, & couverts de drap jaune. Chaque table offre le nom du Mandarin ou du Tribunal d'où viennent les Calendriers.

Ordre de la
distribution.

Les porteurs déposent leur fardeau à la dernière porte de la grande Salle; & rangeant les tables des deux côtés du passage qu'on nomme Impérial, ils ne laissent au milieu que la machine où sont les Calendriers Impériaux. Enfin, les Mandarins de l'Académie Astronomique prennent les Calendriers de l'Empereur & ceux des Reines, les placent sur deux tables, couvertes de brocard jaune, qui sont à l'entrée de la Salle Impériale, se mettent à genoux,

& s'étant prosternés trois fois le front contre terre, délivrent leur présent aux Maîtres d'Hôtel de l'Empereur, qui forment aussi-tôt une autre procession pour aller présenter ce dépôt à Sa Majesté Impériale. Ce sont les Eunuques qui portent à l'Impératrice & aux Reines les Exemplaires qui leur sont destinés (74).

Ensuite les Mandarins du Tribunal Astronomique retournent dans la grande Salle, pour y distribuer le reste des Calendriers aux Mandarins de tous les Ordres. Ils trouvent d'abord, au passage Impérial, les premiers Officiers des Princes, qui reçoivent à genoux les Calendriers pour leurs Maîtres & pour les Mandarins de ces Cours inférieures. Les Exemplaires, pour chaque Cour, montent à douze ou treize cens. Après les Officiers des Princes, on voit paroître les Seigneurs, les Généraux d'armée & les Mandarins de tous les Tribunaux, qui viennent recevoir, à genoux, leurs Calendriers. Aussi-tôt que la distribution est finie, ils prennent leurs rangs dans la Salle; & se tournant vers la partie la plus intérieure du Palais, ils tombent à genoux, au premier signal qui leur est donné, & se proster-

(74) Chine du Pere Du-Halde, Vol. II, p. 131 & suiv.

SCIENCES
DES
CHINOIS.

ASTRONO-

MIE.

Distribution
du Calendrier
dans les Pro-
vinces.

ment, suivant l'usage, pour rendre grâces à Sa Majesté de la faveur qu'elle leur accorde.

A l'exemple de la Cour, les Gouverneurs & les Mandarins des Provinces reçoivent le Calendrier, dans la Ville Capitale, avec les mêmes cérémonies. Le Peuple l'achete. Il n'y a point de famille si pauvre qu'elle ne s'en procure un Exemplaire. Aussi n'en imprime-t-on pas moins de vingt cinq ou trente mille (75) dans chaque Province. En un mot, le Calendrier est si respecté & passe pour un Livre si important à l'Etat, que le recevoir c'est se déclarer sujet & tributaire de l'Empire ; comme le refuser, c'est déployer ouvertement l'étendard de la révolte.

Division
astronomique
du Ciel sui-
vant les Chi-
nois.

Les Astronomes Chinois divisent les Cieux en vingt huit Constellations, dans lesquelles ils comprennent toutes les Etoiles fixes, c'est-à-dire, également celles qui sont dans le Zodiaque & celles qui en sont voisines. On attribue cette division à l'Empereur Yu, qui voulut distinguer les différentes mansions de la Lune ; car les Chinois se conduisent plus par les Lunaisons que

(75) Ce nombre seroit fort éloigné de celui des familles Chinoises, du moins tel qu'on l'a repré-

senté dans les articles précédens, où on le fait monter à quantité de millions.

par les Révolutions solaires. Les espaces qu'ils accordent à leurs Constellations ne sont point égaux ; mais ensemble ils forment un cercle de trois cents soixante degrés. C'est sur ces principes qu'ils font des quadrans , dont le style marque par son ombre les révolutions de tous les corps célestes , avec l'heure & le quartier du jour & de la nuit où chaque Constellation arrive au méridien de Pe-king.

Comme ils commencent l'année par la Nouvelle Lune la plus proche du mois de Février , les *Poissons* sont leur premier Signe. Le Belier est le second , & les autres continuent dans cet ordre. Douze Signes suffisant pour les douze mois Solaires , & les Lunaisons ne quadrant pas toujours avec ces Signes , ils ont des Lunaisons intercalaires , auxquelles ils attribuent les mêmes Signes qu'aux précédentes ; c'est-à-dire , qu'ils recommencent le cours des mois , suivant les Signes qu'ils leur attribuent. De-là vient que plusieurs de leurs mois suivent l'ordre des Signes , & que d'autres ont des jours hors des signes , ou manquent de jours pour les remplir.

Ordre de
leurs Signes ,
& Lunaisons
intercalaires.

Il n'est pas surprenant , dans cette confusion , que les Chinois soient quelquefois obligés de corriger leurs Tables

Réformations de leur
Calendrier ,

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

On a recours
aux Mission-
naires Jé-
suites.

astronomiques. Il s'étoit glissé des erreurs si considérables dans les Calendriers qui suivirent ceux du Pere *Adam Schaal*, qu'ils se virent dans la nécessité de recourir encore aux Missionnaires, quoique renfermés alors dans les prisons publiques & chargés de neuf chaînes, sur les accusations d'un Astronome Arabe & d'un Médecin Chinois nommé *Yang-quang-syen*, qui avoient représenté leur doctrine comme pernicieuse au Gouvernement. L'Empereur *Kang-hi*, qui étoit fort jeune & dans la septième année de son règne, leur fit demander par un *Ko-lau*, c'est-à-dire, par un Ministre d'État, s'ils connoissoient quelques fautes dans le Calendrier de l'année présente & dans celui qui paroissoit déjà pour l'année d'après. Un des Missionnaires, qui étoit le célèbre *Verbiest*, répondit que le second étoit rempli d'erreurs. Il en fit particulièrement remarquer une, qui consistoit à mettre treize mois dans l'année suivante. L'Empereur en fut si frappé, que dès le lendemain il se fit amener les Missionnaires au Palais.

Le Pere
Verbiest est
appelé au Pa-
lais.

Verbiest y parut à l'heure marquée, avec les Peres *Eaglion* & *Magalhaens*. On les conduisit dans la grande Salle, où tous les Mandarins du Tribunal

Astronomique étoient assemblés. Verbiest y découvrit toutes les erreurs du Calendrier ; sur quoi l'Empereur , qui n'avoit jamais vu les trois Missionnaires , donna ordre qu'ils fussent introduits dans sa propre chambre , avec tous les Mandarins devant lesquels ils s'étoient expliqués. Ce prince fit placer Verbiest vis-à-vis de lui , & prenant un air gracieux : » Est-il vrai , lui dit-il , que vous puissiez nous faire connoître évidemment si le Calendrier s'accorde avec les Cieux ? Verbiest répondit modestement que la démonstration n'en étoit pas difficile ; que les Instrumens qu'il avoit fait faire à l'Observatoire étoient composés pour épargner l'embarras des longues méthodes aux personnes occupées des affaires d'Etat , qui n'ayant pas le loisir d'étudier les opérations astronomiques , pouvoient s'assurer en un instant de la justesse des calculs & reconnoître s'ils s'accordoient avec l'Etat du Ciel ; » Si Votre Majesté , continua le Missionnaire , desire d'en voir l'expérience , qu'il lui plaise de faire placer dans une des cours du Palais , un style , une chaise & une table , je calculerai sur le champ la proportion de l'ombre à toute heure proposée. Par

Offre qu'il
fait à l'Em-
pereur.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

» la longueur de l'ombre il me sera fa-
» cile de déterminer la hauteur du So-
» leil , & de conclure de sa hauteur
» quelle est sa place dans le Zodiaque.
» Ensuite on jugera sans peine si c'est
» sa véritable place qui se trouve mar-
» quée pour chaque jour dans le Ca-
» lendrier.

Obstacle
de la part
d'un Astrono-
me Arabe.

Cette proposition parut plaire à l'Em-
pereur. Il demanda aux Mandarins s'ils
entendoient cette maniere de calcu-
ler , & s'ils étoient capables de former
des pronostics sur la seule longueur de
l'ombre. Le Mahometan répondit avec
beaucoup de hardiesse, qu'il comprenoit
cette méthode , & que c'étoit une regle
fûre pour distinguer la vérité. Mais il
ajouta qu'on devoit se défier des Euro-
péens & de leurs sciences , qui devien-
droient funestes à l'Empire ; & prenant
droit de la patience avec laquelle il
étoit écouté , il s'emporta sans ménage-
ment contre le Christianisme. L'Empe-
reur changea de contenance , & lui dit :
» Je vous ai déclaré que le passé doit
» être oublié , & qu'il faut penser uni-
» quement à régler l'Astronomie. Com-
» ment êtes-vous assez hardi pour re-
» nir ce langage en ma présence ? Ne
» m'avez-vous pas sollicité vous même,
» par divers Placets , de faire chercher

d'habiles Astronomes dans toutes les parties de l'Empire ? On en cherche depuis quatre ans, sans en avoir pu trouver. Ferdinand Verbiest, qui entend parfaitement les Mathématiques, étoit ici, & vous ne m'avez jamais parlé de son sçavoir. Je vois que vous ne consultez que vos préventions & que vous n'en usez pas de bonne foi. Ensuite Sa Majesté, reprenant un air riant, fit plusieurs questions au Missionnaire sur l'Astronomie, & donna ordre au Ko-lau & à d'autres Mandarins de déterminer la longueur du style pour le calcul de l'ombre.

Comme il s'agissoit de commencer l'opération dans le Palais même, l'Astronome Mahometan prit le parti d'avouer qu'il n'avoit jamais sçu la méthode du Pere Verbiest. L'Empereur en fut informé; & dans le ressentiment qu'il eut de tant d'impudence, il auroit fait punir sur le champ cet imposteur, s'il n'eût jugé plus à propos de remettre son châtimement après l'expérience des Missionnaires, pour le convaincre aux yeux mêmes de ses Protecteurs. Il ordonna aux Missionnaires de faire son opération à part pendant le reste du jour, & aux Ko-laus de se rendre le lendemain à

Confusion
de l'Astronomie
Arabe.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Opération
astronomique
du Père Ver-
biest.

l'Observatoire, pour remarquer la longueur de l'ombre à l'heure précise de midi.

Il y avoit à l'Observatoire un pilier quarré de cuivre, de huit pieds & trois pouces de hauteur, élevé sur une table de même métal, longue de dix-huit pieds & large de deux, sur un pouce d'épaisseur. De la base du pilier, cette table étoit divisée en dix sept pieds, chaque pied en dix pouces, & chaque pouce en dix minutes. Au-tour des bords étoit un petit canal, creusé dans le cuivre, large d'un demi-pouce sur la même profondeur, & rempli d'eau, pour assurer la table dans une position parallèle. On s'étoit servi anciennement de cette machine pour déterminer les ombres méridiennes; mais le pilier s'étoit courbé, & sa position ne formoit plus d'angles droits avec la table.

La longueur du style ayant été fixé à huit pieds quatre pouces & neuf minutes, Verbiest attacha au pilier une planche unie, parallèle à l'Horison, précisément à la hauteur déterminée; & par le moyen d'un perpendiculaire, qu'il laissa tomber de la planche sur la table, il marqua le point d'où il devoit commencer à compter la longueur de l'ombre, qui, suivant son calcul, de-

voit être le jour suivant, à midi, de seize pieds six minutes & demie. Le Soleil approchoit alors du Solstice d'Hiver, & par conséquent les ombres étoient plus longues que dans aucun autre tems de l'année.

Le Soleil ne manqua point, à l'heure annoncée, de tomber sur la ligne transversale que le Missionnaire avoit tracée sur la table pour marquer l'extrémité de l'ombre. Tous les Mandarins en parurent extrêmement surpris.

L'Empereur ayant pris beaucoup de plaisir au récit qu'on lui fit de ce détail, ordonna que l'expérience seroit recommencée le jour suivant, dans la grande cour du Palais. Il assigna deux pieds deux pouces, pour la longueur du style. Verbiest ayant préparé deux planches, l'une plate & divisée en pieds & en pouces, l'autre perpendiculaire, pour servir de style, porta le lendemain cette machine au Palais. Tous les Mandarins, qui s'y étoient assemblés, voyant que l'ombre dont la longueur avoit été marquée de quatre pieds trois pouces quatre minutes & demie sur la planche horizontale, paroissoit fort longue, parce qu'elle n'avoit point encore atteint à la planche & qu'elle tomboit d'un côté sur la planche, se mirent

L'Empereur
la lui fait re-
commencer.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Succès du
Missionnai-
res.

à rire en s'entretenant ensemble, dans l'opinion que le Missionnaire avoit commis quelque erreur. Mais un peu avant midi, l'ombre étant arrivée à la planche se raccourcit tout d'un coup, & paroissant près de la ligne transversale tomba précisément sur l'heure. Alors il fut impossible aux Mandarins de cacher leur étonnement. Le Ko-lau Tartare s'écria ! « Quel étrange Maître avons-nous ici ? » Les autres ne prononcèrent point un seul mot ; mais depuis ce moment, dit l'Auteur, ils conçurent une jalousie implacable contre le Mission-

L'expérience est recommencée une troisième fois.

naire. Cependant on informa l'Empereur du succès de l'Observation, en lui présentant la machine, qu'il reçut fort gracieusement. Comme une affaire de cette importance ne pouvoit être pesée avec trop de soin, il souhaita que l'expérience fût renouvelée pour la troisième fois sur la Tour astronomique. Verbiest le satisfit avec tant de succès que ses ennemis mêmes, qui avoient assisté à toutes les opérations par l'ordre de l'Empereur, ne purent se dispenser de lui rendre justice & de louer la méthode Européenne.

Ignorance du Mahométan Arabe.

L'Astronome Mahométan n'avoit pas d'autre connoissance du Ciel que celle qu'il avoit puisée dans quelques vieilles Tables

Tables Arabes. Il les suivoit sur divers points, & depuis plus d'un an il s'étoit employé à la correction du Calendrier, par commission des Régens de l'Empire. Il avoit même composé, suivant sa méthode, un Calendrier en deux volumes pour l'année suivante. Cet Ouvrage, qui avoit été présenté à l'Empereur, fut remis au Pere Verbiest, avec ordre de l'examiner. Il n'étoit pas difficile d'y découvrir un grand nombre de fautes. Outre le défaut d'ordre & quantité d'erreurs dans les caculs Verbiest le trouva rempli de contradictions manifestes. C'étoit un mélange d'idées Chinoises & Arabes ; de sorte qu'on pouvoit le nommer indifféremment Calendrier de la Chine ou d'Arabie. Le Missionnaire ayant fait un recueil des fautes les plus grossieres de chaque mois, par rapport aux mouvemens des Planètes, les écrivit au bas d'un Placet, qu'il fit présenter à l'Empereur. Aussi-tôt ce Prince, comme s'il eût été question du salut de l'Empire, convoqua l'assemblée générale de tous les Princes, des Mandarins de la premiere classe, & des principaux Officiers de tous les Ordres & de tous les Tribunaux de l'Empire. Il y envoya le Placet du Pere Verbiest, afin que chacun pût donner son avis sur

L'Empereur
convoque une
assemblée des
Grands de
l'Empire.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

le parti qu'il convenoit de prendre dans une si grande occasion. Les Régens que l'Empereur son pere avoit nommés avant sa mort, lui étoient odieux depuis long-tems. Ils avoient condamné l'Astronomie de l'Europe & protégé les Astronomes Chinois. Sa Majesté, de l'avis de quelques-uns de ses principaux Confidens, vouloit prendre cette occasion pour annuler tous les Actes des Régens; & c'étoit dans cette vûe qu'il avoit donné toute la solennité possible à l'Assemblée.

Il ordonne
que les Ob-
servations
soient répe-
rées publique-
ment.

On y lut le Placet du Pere Verbiest. Après de justes délibérations sur cette lecture, les Seigneurs & les principaux Membres du Conseil déclarerent unanimement que la correction du Calendrier étant une affaire importante, & l'Astronomie une science difficile, dont peu de personnes avoient connoissance, il étoit nécessaire d'examiner publiquement, avec les instrumens de l'Observatoire, les fautes que l'Astronome Européen avoit relevées dans son Mémoire. Ce Décret ayant été confirmé par l'Empereur, Verbiest & l'Astronome Mahometan reçurent ordre de se préparer sans délai pour les observations du Soleil & des Planetes, & de mettre par écrit la méthode qu'ils emplo-

veroient dans cette opération. Le Missionnaire obéit volontiers, & présenta ses explications aux Mandarins du Tribunal des Rites.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONOMIE.

Maniere
dont le Pere
Verbiest exécute cet ordre.

La premiere observation devant se faire le jour que le Soleil entre au quinzieme degré du Verseau, un grand quart de cercle que Verbiest avoit placé depuis dix huit jours, scellé de son sceau sur le méridien, montra la hauteur du Soleil pour ce jour, & la minute de l'Ecliptique, où il devoit arriver avant midi. En effet, le Soleil tomba précisément sur le lieu indiqué; tandis qu'un *Sextant*, de six pieds de rayon, placé à la hauteur de l'Equateur, fit voir la déclinaison de cet Astre. Quinze jours après, Verbiest eut le même succès en observant avec les mêmes instrumens l'entrée du Soleil dans le Signe des Poissons. Cette observation étoit nécessaire, pour déterminer si le mois intercalaire devoit être retranché du Calendrier. La hauteur méridienne du Soleil & sa hauteur pour ce jour en prouverent clairement la nécessité.

A l'égard des autres Planetes, dont les places devoient être observées pendant la nuit, Verbiest calcula leurs distances des Etoiles fixes, & marqua, plusieurs jours avant l'observation, sur

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Nouvel exa-
men du Con-
seil.

Difficultés
qu'on oppose
au Pere Ver-
neau.

un planisphere , en présence de plu-
sieurs Mandarins, ces distances, à l'heu-
re fixée par l'Empereur. Le tems annon-
cé pour l'observation étant arrivé, il fit
porter ses instrumens à l'Observatoire,
où les Mandarins s'étoient assemblés en
fort grand nombre. Là, tous les spec-
tateurs furent convaincus, par la justes-
se de ses opérations, que les Calen-
driers de l'Astronome Arabe étoient
remplis d'erreurs. L'Empereur, infor-
mé de ce résultat, voulut que l'affaire
fût examinée dans son Conseil. Mais
les Astronomes *Yang-quang-Syeu & U-
ming-when*, dont les Calendriers a-
voient été censurés, obtinrent, contre
l'usage, la permission d'y assister; & par
leurs artifices ils trouverent le moyen
de partager les suffrages de l'Assemblée.
Les Mandarins qui étoient à la tête
du Conseil ne purent supporter avec
patience que l'Astronomie Chinoise fût
abolie, pour faire place à celle de l'Eu-
rope. Ils soutinrent que la dignité de
l'Empire ne permettoit pas des altéra-
tions de cette nature, & qu'il valoit
mieux conserver les anciennes métho-
des avec leurs défauts, que d'en in-
troduire de nouvelles, sur-tout lorsqu'il
falloit les recevoir des Etrangers. Ils
firent honneur aux deux Astronomes

Chinois du zele qu'ils témoignoient pour la gloire de leur Patrie, & les érigerent en défenseurs de leurs ancêtres. Mais les Mandarins Tartares embrasèrent l'avis opposé & s'attachèrent à celui de l'Empereur, qui étoit favorable au Pere Verbiest. La chaleur fut extrême entre les deux Partis. Enfin l'Astronome *Yang-quang-syeu*, qui avoit gagné les Ministres d'Etat & qui se reposoit sur leur protection, eut la hardisse de tenir ce discours aux Tartares : » Si vous » donnez l'avantage à Ferdinand, en » recevant l'Astronomie qu'il vous apporte de l'Europe, soyez sûrs que » l'Empire des Tartares ne sera pas de » longue durée à la Chine. « Une déclaration si téméraire excita l'indignation de tous les Mandarins Tartares. Ils en informèrent sur le champ l'Empereur, qui ordonna que le coupable fût chargé de fers & conduit à la prison publique.

Cet événement confirma le triomphe du Pere Verbiest. Il fut établi Directeur du Tribunal des Mathématiques, avec ordre de réformer le Calendrier & toute l'Astronomie de la Chine. Pour commencer l'exercice de ses fonctions, il présenta un Mémoire à l'Empereur, dans lequel il expliqua la

Il l'empereur te sur ses ennemis & devient Président du Tribunal des Mathématiques.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONO-
MIE.

Remontran-
ces qu'il re-
çoit de la part
du Conseil.

nécessité de retrancher du Calendrier le mois intercalaire, qui, suivant le calcul même des Astronomes Chinois, appartenait à l'année d'après. Les Membres du Conseil, auxquels ce Mémoire fut renvoyé, regarderent comme un triste expédient l'obligation de supprimer un mois entier, après l'avoir reçu solennellement. Mais n'osant contredire le nouveau Directeur, ils prirent le parti de lui députer leur Président. Ce Mandarin aborda Verbiest d'un air riant : » Prenez garde, lui dit-il, à ce que vous allez faire. » Vous allez rendre notre Nation méprisable à tous nos voisins, qui suivent, & qui respectent le Calendrier Chinois. Que penseront-ils, en apprenant que nous sommes tombés dans des erreurs si grossières, qu'il a fallu retrancher un mois entier de l'année pour les réparer ? Ne pouvez-vous pas trouver quelque expédient qui mette notre réputation à couvert ? Vous nous rendriez un important service. » Verbiest lui répondit qu'il n'étoit pas en son pouvoir de concilier l'ordre des Cieux avec le Calendrier Chinois, & que le retranchement d'un mois lui paroissoit une nécessité indispensable. On publia bien-

tôt dans toutes les parties de l'Empire un Edit Impérial , par lequel en déclaroit que suivant les calculs il avoit été nécessaire de supprimer le mois intercalaire , & l'on défendoit de le compter à l'avenir (76).

(76) Tout le récit précédent est tiré du Pere Du-Halde , page 136 & suivantes.

§ I I.

*Progrès des Chinois dans les autres parties
des Mathématiques.*

LA description qu'on a déjà donnée (77) du Palais Impérial & des monumens publics de la Chine , doit avoir fait connoître que l'Architecture Chinoise , quoique fort différente de celle de l'Europe , n'est pas sans beauté , sans ordre & sans commodité. L'Atlas de *Martini* , les Cartes qu'il a publiées d'après les Auteurs Chinois , & nos observations précédentes sur les mesures générales & particulières du Pays prouvent aussi qu'ils n'ont pas négligé la Géographie de leur Empire. Mais leurs lumières étoient fort bornées sur celle des Pays étrangers. Ils réduisoient toutes les autres régions du monde à

SCIENCES
DES
CHINOIS.
ASTRONOMIE.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MATHÉMATIQUES.

Ignorance
des Chinois
sur la Géographie
des Pays
étrangers.

(77) Voyez ci-dessus plusieurs détails sur cette matière.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MATHÉMA-
TIQUES.

soixante douze Royaumes, qu'ils pla-
çoient au hazard, comme autant de
petites Isles dont leur Mer étoit en-
tourée, sans les distinguer par les Lon-
gitudes & les Latitudes. Ils leur don-
noient des noms méprisans, & dans
leurs descriptions ils en représentoient
les Habitans comme des monstres.

Ils nommoient un de ces Royaumes
Syau-tin-que, ou le pays des Nains.

Fabuleuse
opinion qu'ils
avoient des
autres Na-
tions.

Il étoit habité, disoient-ils, par des
hommes de si petite taille, que dans la
crainte d'être enlevés par les aigles &
les éperviers, ils étoient obligés de se
lier plusieurs ensemble. Un autre Ro-
yaume portoit entre les Chinois le nom
de *Nyu-jin-que*, c'est-à-dire, de Pays
habité par des femmes. Ils se figuroient
que dans cette contrée les femmes de-
venoient grosses en regardant leur ima-
ges dans un puits ou dans une riviere,
& qu'elles ne mettoient au monde que
des filles. Ils supposoient un troisième
Royaume, dont les Habitans avoient
l'estomac assez ouvert pour y mettre une
piece de bois, sur laquelle deux hom-
mes en pouvoient porter un troisième
d'un lieu à l'autre. Le quatrième Ro-
yaume étoit peuplé d'Habitans qui
avoient des corps humains & des têtes
de chien. Les Habitans du cinquieme

avoient les bras si longs, qu'ils touchoient à terre sans se baisser. Quoiqu'ils connussent mieux les Tartares, les Japonois, les Coréens & les autres Peuples qui bordent la Chine, ils ne les honoroient pas d'un autre nom que celui des *Quatre Nations barbares*.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MATHEMATIQUES.

Nom de mépris qu'ils donnoient à leurs voisins.

Autres effets de leur ignorance.

Dans les derniers tems, ayant reçu quelques informations sur l'existence de l'Europe, ils l'avoient ajoutée à leurs Cartes comme une Isle deserte. De-là vient qu'en 1668 le Viceroy de Canton, après avoir parlé de l'Ambassade Portugaise dans un Mémoire qu'il envoyoit à l'Empereur, ajoutoit cette remarque : » Nous avons vérifié que l'Europe consiste en deux petites Isles au milieu de la mer (78). « Lorsque les Chinois virent pour la première fois des Européens, ils leur demanderent s'il y avoit en Europe des Villes, des Villages & des maisons. Mais ils sont revenus de toutes ces erreurs. Un jour que le Pere Chavagnac, Missionnaire Jésuite, montrait une Carte du Monde à quelques Lettrés, ils y cherchèrent long-tems la Chine. Enfin ils jugerent que ce devoit être l'Hémisphere oriental, parce que l'Amérique ne leur pa-

(78) Relation de la Chine par Magallaens, p. 130 & suivantes.

SCIENCE
DES
CHINOIS.
MATHEMA
TIQUES.

roissoit que trop grande pour le reste du Monde. Le Missionnaire prit plaisir à les laisser quelque - tems dans cette idée. Mais un d'entr'eux lui demandant l'explication des lettres & des noms :
 » L'Hemisphère que vous regardez ,
 » leur dit-il, contient l'Europe , l'A-
 » sie & l'Afrique. Voici , dans l'Asie ,
 » la Perse , les Indes & la Tarrarie.
 » Où est donc la Chine ? s'écria un
 » des Lettrés. » C'est ce petit coin de
 » terre , lui répondit-on , & vous
 » en voyez les bornes. « Il parut ex-
 trêmement surpris de cette réponse ; &
 regardant ses compagnons , qui ne le
 paroissent pas moins , il leur dit en
 Chinois ; » Que cela est petit ! « Ma-
 galhaens attribue cette ignorance au dé-
 faut de commerce avec les pays étran-
 gers (79).

Avantages
que les Mis-
sionnaires ti-
rent de l'Op-
tique.

Les autres parties des Mathémati-
 ques étoient entièrement inconnues
 aux Chinois. Il n'y a pas plus d'un sie-
 cle qu'ils ont ouvert les yeux sur ce qui
 manquoit à leurs connoissances. *Kang-*
hi, leur dernier Empereur, dont la pas-
 sion favorite étoit d'acquérir de nou-
 velles lumieres, ne se laissoit pas de voir
 & d'entendre les Missionnaires Jesui-

(79) Relation de la Chine par Magalhaens , page 61
 & suivantes.

tes, tandis que de leur côté, jugeant combien sa protection pouvoit être avantageuse au Christianisme, ils ne négligeoient rien pour satisfaire sa curiosité. Ils commencerent par lui donner quelques idées d'Optique, en lui présentant un demi-cylindre d'un bois fort léger, dans l'axe duquel ils avoient placé un verre convexe, qui, étant tourné vers l'objet, représentoit en figure naturelle l'image qui étoit dans le tube. L'Empereur charmé d'une invention qu'il trouva fort nouvelle, demanda qu'on lui fît dans ses jardins de Pe-king une machine de la même nature, qui pût lui faire découvrir, sans être vû lui-même, tout ce qui se passoit dans les places voisines. Les Missionnaires firent bâtir, près des murs du jardin, un grand cabinet (80) avec une fenêtre pyramidale, au sommet de laquelle ils fixerent un grand œil de bœuf ou un verre, directement opposé à la place où le concours du Peuple étoit le plus nombreux. L'Empereur prenoit beaucoup de plaisir à ce spectacle; & les Reines encore plus, parce que ne sortant jamais du Palais elles n'avoient point d'autre moyen pour

Experiences
de la chambre
obscure.

(80) C'est ce qu'on appelle communément *Camera obscura*.

SCIENCES
DES

CHINOIS.

MATHÉMA-
TIQUES.Experiences
du Cylindre.

voir tout ce qui se passoit au dehors.

Le Pere Grimaldi donna un autre exemple des merveilles de l'Optique dans le jardin des Jesuites de Pe-king. Il traça sur les quatre murs diverses figures, qui ne représentoient en face que des montagnes, des forêts, des chaïses & d'autres objets de cette espece ; mais, d'un certain point, on voyoit la figure d'un homme bien proportionné. L'Empereur honora la maison d'une visite, & regarda long-tems ce prodige avec beaucoup d'admiration. Les Grands de sa Cour & les principaux Mandarins, qui vinrent en foule, n'en parurent pas moins frappés. Ce qui leur causoit le plus d'étonnement, étoit de trouver tant de régularité & de proportion dans cette figure humaine, tandis que les murs étoient fort irréguliers, & percés même, en plusieurs endroits, de portes & de fenêtres. Il seroit ennuyeux, ajoute l'Auteur, de nommer toutes les figures qui n'étant tracées que confusément, représentoient d'un certain point des objets distincts, par le moyen des miroirs coniques, cylindriques & pyramidaux.

Experiences
de Catoptri-
que.

Pour essai de Catoptrique, les Jesuites présenterent à l'Empereur toutes sortes de verres & de telescopes, qui leur

servirent à faire des observations célestes & terrestres, à mesurer les grandes & les petites distances, à diminuer, à grossir, à multiplier ou réunir les objets. La première merveille de ce dernier genre fut un tube, de la grosseur d'un prisme octogone, qui étant placé parallèlement avec l'horizon, représentoit huit différentes scènes, & d'une manière si naturelle qu'on les prenoit pour les objets mêmes. Ce spectacle, relevé par la variété des peintures, amusa long-tems l'Empereur. Les Missionnaires lui firent ensuite présent d'un autre tube, dans lequel étoit un verre polygone, qui rassembloit par ses différentes faces plusieurs parties de différens objets, pour en former une seule image. Ainsi des bois, des troupeaux, & cent autre figures représentées dans un tableau, servoient à former distinctement un homme entier ou quelque autre objet. On ne manqua point de faire voir à Sa Majesté Impériale la lanterne-magique, avec toutes les merveilles qu'elle présente aux yeux des ignorans.

La perspective ne fut point oubliée. Le Pere Buglio offrit à l'Empereur trois desseins, exécutés suivant les regles de l'art. Il en exposa les copies à la vûe du Public, dans le jardin des Jésuites,

Experiences
de Perspective
ve.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
DIFFÉREN
TES PARTIES
DES MATHÉ-
MATIQUES.

où tous les Mandarins s'empres-
sèrent de les venir admirer. Ils ne compre-
noient pas que sur une toile plate on
eût pu représenter des salles, des gale-
ries, des portiques, des routes & des
avenues, aussi loin que la vûe pouvoit
s'étendre, & si naturellement, que les
spectateurs, y étoient trompés au pre-
mier coup-d'œil.

Experiences
de Statique,

Les experiences de Statique eurent
leur tour. On fit présent à l'Empereur
d'une machine composée de quatre
roues dentelées avec un manche de fer,
par le moyen de laquelle un enfant pou-
voit lever sans difficulté un poids de
plusieurs milliers & résister aux efforts
de vingt hommes robustes.

Et d'Hy-
drostatique.

A l'égard de l'Hydrostatique, les
Missionnaires firent pour Sa Majesté,
des pompes, des canaux, des roues &
plusieurs autres machines propres à le-
ver l'eau au-dessus du niveau de sa sour-
ce. Ils en composerent une, qui servit
à conduire l'eau d'une riviere, nom-
mée *Les dix milles sources*, dans quel-
ques terres du domaine Impérial. Le
Pere Grimaldy offrit à l'Empereur une
machine hydraulique de nouvelle in-
vention, qui formoit un jet-d'eau con-
tinuel; une horloge, qui représentoit
tous les mouvemens celestes avec beau-

coup de justesse, & une montre à répétition qui n'étoit pas moins juste.

Les machines Pneumatiques forment un spectacle fort agréable pour la curiosité de l'Empereur. Après avoir fait faire, d'un bois léger, un petit chariot long de deux pieds, les Missionnaires placèrent, au milieu, un vaisseau de cuivre rempli de charbons embrasés, sur lequel ils mirent un *Æolipile*, d'où l'air sortant par un petit tuyau, frappoit une sorte de roue semblable à la voile d'un moulin à vent. Cette roue en faisoit tourner une autre par le moyen d'un essieu; & le chariot, sans autre principe de mouvement, couroit ainsi pendant deux heures. Mais comme l'espace n'auroit pas suffi pour le faire courir en droite ligne, on se servit d'une autre invention pour lui donner un mouvement circulaire. On attachâ une petite solive à l'essieu des deux roues; & du bout de cette solive on fit passer un autre essieu par le centre d'une autre roue qui étoit un peu plus grande que les deux autres. A mesure que cette roue étoit plus ou moins éloignée du chariot, il décrivait un plus grand ou moindre cercle. On fit la même expérience avec un petit vaisseau monté sur quatre roues. L'*Æolipile* étoit caché au milieu. Le

SCIENCE
DES
CHINOIS.
DIFFÉREN-
TES PARTIES
DES MATHE-
MATIQUES.
Machines
pneumati-
ques.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
DIFFÉREN-
TES PARTIES
DES MATHÉ-
MATIQUES.
Ouvrages
des Mission-
naires sur les
Phénomènes
de la Nature.
Machines
qui en facilitent l'expli-
cation.

vent sortant par deux petits tuyaux en-
fla fort bien les voiles & fit tourner as-
sez long-tems la machine.

Lorsqu'il paroissoit quelque Phéno-
mene , tel que la Parelle , l'Arc - en-
ciel , ou quelque cercle au-tour du So-
leil ou de la Lune , l'Empereur faisoit
appeller aussi-tôt les Missionnaires ,
pour leur en demander l'explication.
Ils publièrent plusieurs Ouvrages sur ces
merveilles de la Nature ; & pour en fa-
ciliter l'intelligence , ils composèrent
une machine qui représentoit leurs ap-
parences. C'étoit une sorte de tambour,
bien fermé au dehors & blanchi dans
l'interieur , dont la surface représentoit
les Cieux. La lumière du Soleil y en-
troit par un petit trou , & passant par un
prisme de verre , tomboit sur un petit
cylindre poli , qui la réfléchissoit sur la
concavité du tambour , où elle peignoit
exactement toutes les couleurs de l'Arc-
en-ciel. L'image du Soleil étoit réflé-
chie par une partie du cylindre un peu
applatie ; & par d'autres réflexions &
d'autres réfractions , suivant que le pris-
me étoit plus ou moins incliné vers le
cylindre , on voyoit les cercles au tour
du Soleil & de la Lune , & les autres
Phénomènes des corps célestes. Les Je-
suites présentèrent aussi à l'Empereur

des Thermometres, pour lui faire con-
noître la distinction des divers degrés
du froid & du chaud. Ils y ajouterent
un Hygrometre, pour les degrés de
secheresse & d'humidité. C'étoit une
machine en forme de tambour, d'un
assez grand diametre, suspendue par
un cordon de boyaux de chat, d'une
longueur convenable & parallele à l'ho-
rizon. Le moindre changement de l'air
contractant ou relâchant le cordon,
faisoit tourner le tambour à droite ou
à gauche. Il allongeoit ou racourcissoit
aussi, au-tour du tambour, une autre
petite corde, qui tiroit un petit pen-
dule, par lequel les degrés de seche-
resse étoient marqués d'un côté, & de
l'autre ceux d'humidité.

Effets des
Sciences de
l'Europe sur
les Chinois.

Toutes ces inventions, jusqu'alors
inconnues aux Chinois, leur firent ra-
battre quelque chose de leur orgueil
naturel & prendre une idée plus favo-
rable des Etrangers. Ils commencerent,
dit l'Auteur, à regarder les Européens
comme leurs Maîtres (81).

(81) Chine du Pere Du - Halde, Vol. II, page 126
& suivantes.



Lumières
des Chinois
sur ces deux
Sciences.

LA première de ces deux sciences est cultivée à la Chine. Elle a ses principes pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés & leurs (82) effets. Les Chinois ont divers Ouvrages qui traitent de ces matières, & l'on y trouve des raisonnemens très raffinés sur la nature des choses. Leurs erreurs viennent moins d'un défaut de pénétration, que du peu de commerce qu'ils ont avec les Etrangers. Mais à quelque source qu'on les attribue, elles ont arrêté jusqu'à présent les progrès de la Médecine Chinoise. L'ignorance de l'Anatomie est un autre obstacle. A peine les Chinois connoissoient-ils l'usage des différentes parties du corps. Ils ont par conséquent peu de lumières sur les causes des maladies. Leurs conjectures portent sur un système fort incertain de la structure du corps humain (83).

Emile de la
Médecine.

Cependant l'étude de la Médecine a toujours été fort en honneur dans cette

(82) Mémoires du Père Le-Comte, page 213.

(83) Du-Haïde, *ubi sup.* Vol. I, page 394, & Vol. II, page 183.

Nation, non seulement parce qu'elle est fort utile pour la conservation de la vie, mais encore parce que les Chinois supposent beaucoup de liaison entre cette science & les mouvemens du Ciel. Ils avoient anciennement des Ecoles Impériales pour l'instruction des Médecins. Aujourd'hui, les plus estimés sont ceux dont les ancêtres ont exercé la même profession, & qui ont reçu d'eux leurs lumières comme une espèce d'héritage.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
PHILOSOPHIE
NATURELLE
ET MÉDECINE

Les Médecins Chinois reconnoissent deux principes naturels de la vie; le *Yang*, ou la chaleur vitale; & l'*In*, ou l'humide radical. Les esprits & le sang en sont les véhicules. De ces deux noms & de leurs caractères ils ont composé le nom & le caractère de l'homme, qu'ils appellent *Jin* dans leur langue. Suivant leur doctrine, ces deux principes de la vie sont logés dans toutes les parties du corps, pour leur communiquer le mouvement & la force.

Doctrines
des Médecins
Chinois sur
les principes
de la vie.

Ils font trois divisions du corps humain. La première comprend la droite & la gauche; deux parties, à chacune desquelles appartient un œil, un bras, une main, une épaule, une jambe & un pied. La seconde contient trois parties; la supérieure, qui s'étend depuis

Trois divisions
du corps
humain.

le sommet de la tête jusqu'à la poitrine; celle du milieu, depuis la poitrine jusqu'au nombril; & l'inférieure, depuis le nombril jusqu'à la plante des pieds. La troisième division comprend les membres & les intestins.

Les principaux membres, où l'humide radical est logé, sont au nombre de six : trois du côté gauche ; le cœur, le foye & le rognon : trois du côté droit ; le poulmon, la rate & l'autre rognon, qu'ils appellent dans leur langue *Porte de la vie.*

Division
des princi-
paux mem-
bres & des in-
testins.

Les intestins ou les entrailles, dans lesquels ils placent la chaleur vitale, sont de même au nombre de six : trois à gauche ; les petits boyaux ou la *Pericarde*, la vessie du fiel & les ureteres ; trois à droite ; les gros boyaux, l'estomac & la troisième partie du corps. Ils reconnoissent aussi des relations mutuelles entre les membres & les intestins, comme entre les petits boyaux & le cœur, entre la vessie du fiel & le foye, les ureteres & le rognon du côté gauche ; & du côté droit, entre les gros boyaux & le poulmon, l'estomac & la rate, la troisième partie du corps & le rognon droit. C'est de ces parties qu'ils font passer la chaleur vitale & l'humide radicale dans toutes les autres parties

Le corps est
regardé com-
me un instru-
ment de mu-
sique.

du corps, par le moyen des esprits & du sang; car il paroît que la circulation du sang est connue fort anciennement à la Chine. Ils supposent aussi que le corps, par ses nerfs, ses muscles, ses veines & ses artères, est une espèce de luth ou d'instrument musical, dont les parties rendent divers sons, ou plutôt ont entr'elles une certaine harmonie qui vient de leur figure, de leur situation & de leurs divers usages; que les différentes pulsations de l'artère, qui sont comme les tons & les touches de cet instrument, doivent passer pour des signes infailibles de sa disposition; comme la corde d'un instrument de musique rend différens sons, qui font connoître si l'instrument est d'accord & bien ou mal monté.

Après avoir établi ces douze sources de vie dans le corps humain, les Médecins Chinois ont travaillé à découvrir les signes extérieurs qui pouvoient leur faire connoître la disposition intérieure de ces douze parties. Ils croient les avoir trouvés dans la tête, siége de tous les sens qui exécutent les opérations animales; & supposant des relations nécessaires entre ces sens & les sources de la vie, ils établissent un rapport entre la langue & le cœur, entre les na-

Signes ex-
terieurs qui
font connoi-
tre les disposi-
tions inté-
rieures.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
PHILOSOPHIE
NATURELLE
ET MÉDECINE

rines & le poulmon, la bouche & la rate, les oreilles & les rognons, les yeux & le foye. Ils s'imaginent aussi que du teint, des yeux, des narines & des oreilles, du son de la voix & du goût actuel de la langue ou de celui qu'elle desire, ils peuvent tirer des conclusions certaines sur l'état du corps & sur la vie & la mort d'un Malade.

Canaux de
communication
pour la
chaleur vitale
&c.

Pour la communication de l'humide radical & de la chaleur vitale, ils ont établi douze routes ou douze canaux. Par l'un, qu'ils nomment *Chau-chun-in-kin*, l'humide radical passe du cœur aux mains. Les viscères qui sont unis au cœur conduisent la chaleur vitale par les mêmes voies; & ce canal de chaleur s'appelle *Cheu-tay-yang-king*. Ces deux origines jointes ensemble, font une des sources de la vie. Le foye, disent-ils, envoie l'humide radical aux pieds par le canal *Se-kue-in-king*; mais la chaleur naturelle se rend au même endroit, de la vessie du fiel par le canal *So-cheu-yang-king*. Les rognons envoient l'humide radical par un autre passage, & la chaleur vitale vient des ureteres. Ces canaux entretiennent la communication de la vie dans la partie gauche du corps. A l'égard du côté droit, le poulmon envoie l'humide ra-

dical aux reins, par le conduit *Cheu-tay-in-king*; & les gros boyaux envoient la chaleur vitale, par le *Chang-yang-ming-king*. De la rate, l'humide radical se rend aux pieds par le *So-yang-ming-king*; & la chaleur vitale à l'estomac, par le *Se-tay-in-king*. Du rognon droit, ou de la porte de la vie, l'humide radical passe aux mains par le *Cheu-kue-in-king*; & la chaleur vitale de la troisième partie du corps aux pieds, par le *Cheu-chyau-yang-king*.

Lorsqu'ils ont acquis cette connoissance de la structure du corps, qui, Corps extérieurs qui agissent sur le corps. toute conforme qu'elle est à l'ancienne Anatomie Chinoise, n'en est pas, comme on le voit, beaucoup plus exacte, ils cherchent à connoître les corps extérieurs qui peuvent causer des altérations dans le corps humain. Ces corps sont les élémens. Ils en comptent cinq : la terre, les métaux, l'eau, l'air & le feu, qui s'unissent pour la composition du corps de l'homme, & dont le mélange est tel, qu'un élément prévaut sur les autres dans quelque partie. Ainsi le feu prédomine dans le cœur & dans les viscères voisins; & le Sud est le point du Ciel qui se rapporte principalement à ces parties comme résidence principale de la chaleur naturelle. Aussi ne

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MÉDECINE.

manquent ils pas d'observer les affections du cœur pendant l'Été. Le foye & la vessicule du fiel se rapportent à l'élément de l'air ; & tous deux ont une relation à l'Est, qui est le lieu d'où procedent les vents & les végétations. C'est au Printems que la disposition de ces parties doit être observée. Les rognons & les ureteres appartiennent à l'eau & correspondent au Nord. Ainsi c'est pendant l'Hyver qu'il faut observer leurs indications. Le foye & la troisième partie du corps sont sujets au feu & à l'eau, & reçoivent les impressions du cœur & des rognons, pour les communiquer à toutes les autres parties. Les Médecins Chinois raisonnent à peu près comme les nôtres sur les rapports & les oppositions de ces élémens avec le corps humain, pour rendre compte des maladies & de toutes les alterations de la santé.

Lumieres
des Médecins
Chinois sur
les battemens
du poulx.

Ils prétendent connoître, par les différentes pulsations de l'artere, la bonne ou la mauvaise disposition du corps ; & voici quels sont leurs principes. C'est le mouvement, disent-ils, qui fait le poulx ; & ce mouvement est causé par le flux & le reflux du sang & des esprits, qui sont portés dans toute les parties du corps par les douze canaux dont on

on a rapporté les noms. Tout ce qui se remue communique du mouvement à quelqu'autre corps mobile ; & tout ce qui est remué, cede ou résiste. Ainsi, comme le sang & les esprits, qui sont dans un mouvement continuel, poussent & pressent les vaisseaux qui leur servent de canal, il en doit naître nécessairement un battement de poulx. La parfaite connoissance de ces battemens & de ces percussions, donne celle de la disposition du corps & des affections qu'il reçoit des élémens. C'est par les battemens qu'on doit connoître la nature du sang & des esprits, & distinguer leurs défauts & leurs excès, comme le devoir d'un bon Médecin est de les régler, & d'y rétablir l'ordre s'il le trouve altéré.

L'usage de la saignée est très rare à la Chine, quoiqu'il y soit connu. Ce-
Usage de la saignée, rare à la Chine.
 lui des clysteres est venu aux Chinois des Portugais de Macao ; mais ils l'appellent *Remedes des Barbares*, parce qu'ils l'ont reçu des Européens. En un mot, toute la science de la Médecine consiste, parmi eux, dans la connoissance du poulx & dans l'usage des Simples, qu'ils ont en grand nombre & qu'ils regardent comme de souverains spécifiques dans plusieurs maladies. Ils pré-

SCIENCES
DES
CHINOIS,
MÉDECINE.

tendent que le battement du pouls leur fait découvrir, non seulement la cause d'une maladie, mais la partie même du corps où elle réside. En effet, leurs Médecins leur prédisent exactement tous les symptômes, & c'est à cette science qu'ils doivent leur réputation. Ils observent deux choses dans le mouvement du pouls, l'endroit où il se fait sentir & sa durée. De-là vient qu'ils ont assigné divers endroits du corps où le pouls doit être examiné, & qu'ils se sont fait des règles pour mesurer le tems des pulsations.

Pratique
des Médecins
Chinois dans
les maladies.

Lorsqu'ils sont appelés près d'un Malade, ils mettent d'abord un oreiller sous son bras ; & plaçant quatre doigts au long de l'artere, quelquefois doucement, quelquefois avec une pression plus forte, ils examinent long-tems les pulsations, en s'efforçant de distinguer les moindres différences. Le plus ou le moins de vitesse ou de lenteur, de faiblesse ou de force, d'uniformité ou d'irrégularité, leur sert à découvrir la cause de la maladie ; & sans faire la moindre question au Malade, ils lui disent s'il a mal à la tête, à l'estomac, au ventre, & si c'est la rate ou le foye qui est affecté. Ils lui annoncent aussi quand il peut espérer du soulagement, quand

l'appétit lui viendra & quand il sera tout - à - fait délivré de sa maladie. L'Auteur en rapporte un exemple, d'un grand nombre d'autres, dit - il, qui ne doivent laisser aucun doute sur la certitude & le succès de cette méthode. Un Missionnaire étant dangereusement malade dans la prison de Nan - king, les Chrétiens, allarmés pour la vie de leur Pasteur, engagèrent un des plus habiles Médecins à le visiter. Cet Esculape Chinois, après avoir tâté avec les cérémonies ordinaires le pouls du Malade, lui prescrivit sur le champ trois médecines, l'une pour le matin, l'autre pour l'après-midi & la troisième pour le soir. L'effet en parut si violent, que le Missionnaire ayant perdu la parole dans le cours de la nuit suivante, passa pour un homme mort. Mais le matin apporta un extrême changement à sa situation. Le Médecin, après avoir tâté le pouls à son Malade, l'assura qu'il étoit guéri & qu'il ne lui restoit qu'à suivre un certain régime qui rétablirait bien-tôt ses forces. L'effet vérifia cette prédiction.

Quelques Médecins Chinois, dans les visites qu'ils rendent aux Malades portent avec eux leur chaise, ou la font porter par un domestique qui les suit,

Visites
des Médecins
Chinois &
leurs remèdes

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MEDECINE.

avec plusieurs boîtes divisées en quarante petites cellules & remplies de drogues & de Simples, qu'ils administrent, suivant la qualité de la maladie. Ce sont des sudorifiques ou des purgatifs, propres à purifier le sang & les humeurs, à fortifier la tête, à dissiper les vapeurs, à nettoyer l'estomac, &c. D'autres n'ont point l'usage de porter leurs boîtes, mais prescrivent des médecines, en laissant au Malade la liberté de les recevoir d'eux ou de les acheter des Droguistes, qui ont leurs boutiques remplies d'excellens remèdes. D'ailleurs chaque Ville a des Foires, où l'on ne vend que des drogues & des Simples.

Cordiaux
pour achever
la guérison.

Après avoir rendu la santé aux Malades par de simples décoctions, on emploie des cordiaux pour bannir tous les restes de la maladie & rétablir parfaitement les forces. Ils sont composés d'herbes, de feuilles, de racines, de fruits & de semences seches. Les Médecins Chinois permettent de boire de l'eau dans toutes sortes de maladies, mais ils ordonnent qu'elle soit bouillie. Ils défendent ordinairement toute autre espèce de nourriture. Dans un corps indisposé, l'estomac, disent-ils, n'est pas capable de faire ses fonctions na-

turelles, & les moindres alimens ne peuvent produire qu'une mauvaise digestion.

SCIENCES
DE
CHINOIS.
MÉDECINE.
Usage &
prix des visi-
tes.

Il se trouve à la Chine des Médecins qui regardent comme au-dessous d'eux de prescrire des remèdes, & qui se bornent à déclarer la nature des maladies. Leurs visites se payent beaucoup plus cher que celles des autres. Mais ce qui fait ordinairement la fortune & la réputation d'un Médecin Chinois, c'est d'avoir guéri quelques Mandarins distingués, ou d'autres personnes riches, qui joignent au paiement de chaque visite des gratifications considérables. Le prix commun des visites & des remèdes est très médiocre. Un Médecin qu'on a fait appeler près d'un malade, n'y retourne point s'il n'est rappelé. Ainsi chacun a la liberté d'en prendre un autre lorsqu'il n'est pas content du premier. Les Charlatans ne sont pas plus rares à la Chine qu'en Europe. Ils prétendent guérir toutes les maladies par des recettes inconnues dans la Médecine, & mettent pour condition qu'ils ne seront payés qu'après l'effet du remède (84).

Suivant l'Auteur d'un Traité Chi- Chaque ma-
ladie a son
pouls diffé-
rent.

(84) Chine du Pere Du - Halde, Vol. II, page 183 & suivantes.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MÉDECINE.

nois, qui porte pour titre *Le Secret du Poulx*, chaque maladie a son poulx différent. Dans celles du cœur, on doit consulter le poulx du poignet (85) gauche. On s'y prend de même dans celles du foye; mais le poulx doit être examiné à la jointure du poignet avec l'os du coude. Dans les maladies de l'estomac, il faut s'adresser au poignet droit; & dans celles du poulmon, à la jointure de la même main. Dans les maladies des reins, le poulx doit être consulté au-dessus de la jointure, vers l'extrémité du coude, du même côté que le rognon malade.

Divers indications du poulx, suivant un Auteur Chinois.

Le poulx est susceptible d'une infinité de variations, suivant la différence du sexe, de l'âge, de la stature & des saisons. Chacun de ces états peut être distingué par la différence de son poulx. Le même Auteur, après avoir nommé plusieurs sortes de poulx, les divise en trois classes, dont la première en comprend sept, la seconde, huit, & la troisième, neuf. Il explique leur nature. Il détermine leurs indications. Entr'autres, il observe que le *Poulx superficiel* dénote des étourdissemens; le *Poulx*

(85) Le Pere Du-Halde nous a donné dans sa description de la Chine une traduction de ce Traité du

Poulx. Vol. II, page 184. Il l'avoit reçue du Pere Herevieu, Missionnaire de la même Compagnie.

creux, disette de sang; le *Poulx glissant*,
 abondance de phlegme; le *Poulx plein*,
 de la chaleur; le *Poulx à longs trem-
 blemens*, lassitude; le *Poulx à tremble-
 mens courts*, des douleurs aiguës; le
Poulx trop abondant, un excès de cha-
 leur; le *Poulx petit*, un excès de froid;
 le *Poulx enfoncé*, un défaut de liberté
 dans la respiration, ou interruption
 d'esprits; le *Poulx lent*, une sorte de
 rhumatisme dans l'estomac; le *Poulx
 tranchant*, stérilité ou disposition à cet
 état; le *Poulx paresseux*, défaut de cha-
 leur interne; le *Poulx bas*, des obstruc-
 tions dans les vaisseaux sanguins; le
Poulx doux ou fluide, des sueurs spon-
 tanées, & de la disposition à la pulmo-
 nie; le *Poulx foible*, un grand épuise-
 ment, & des douleurs sourdes, com-
 me dans les os; le *Poulx long*, abon-
 dance & régularité d'esprits; le *Poulx
 court*, disette ou trouble d'esprits; le
Poulx mince comme un cheveu, abatte-
 ment d'esprits; le *Poulx variable*, désor-
 dre d'esprits; le *Poulx embarrassé & con-
 finé*, chaleur excessive; le *Poulx vuide*,
 perte de sang, frayeurs & mouvemens
 convulsifs; le *Poulx précipité ou culbu-
 tant*, inquiétudes & délire; le *Poulx
 dur*, perte de semence dans les hom-
 mes, & de sang dans les femmes.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MEDECINE.
Etranges
et paraissons
du poulx.

L'Auteur Chinois explique la nature de chaque poulx, par des comparaisons & des images qui paroîtront fort étranges aux Européens. Par exemple, il prétend que le poulx superficiel cause une sensation qui ressemble à celle d'une peau de petit oignon ; que le poulx glissant se fait sentir comme une perle sous les doigts ; que le poulx tranchant forme une sensation qui n'est gueres différente de celle d'un couteau avec lequel on grate une canne de bambou ; que le poulx variable représente des pierres auxquelles on touche (86) dans l'eau.

Sept indi-
cations de
mort.

Mais il y a quelque chose encore de plus étrange dans l'explication que le même Auteur donne des sept poulx qui indique le danger de mort. 1^o : Lorsque le poulx, consulté le matin, semble bouillir sous les doigts, comme de l'eau sur un grand feu ; c'est un signe infailible qu'il reste peu de tems à vivre. 2^o : C'est un grand signe de mort aussi prochaine, qu'un poulx semblable au poisson arrêté, qui ne peut se remuer, & qui va au fond par sa queue sans trop de régularité. 3^o : Lorsque le poulx, après avoir battu précipitamment, devient tout-d'un-coup lent &

pareilleux, c'est un signe de mort, mais non pas si prochaine. 4° : Si le poulx, par la dureté de ses battemens, ressemble en quelque sorte à une balle de pierre ou de terre sèche, lancée par une arbalète, les poulmons & l'estomac sont dans une grande disette d'esprits. 5° : Si le poulx ressemble à des gouttes d'eau qui tombent dans une maison par quelque fente ou par quelque trou du toit, & que dans son retour il soit épars & en désordre comme les fils d'une corde qui se desserre, c'est une marque que les os sont séchés jusqu'à la moëlle. 6° : Si les mouvemens du poulx, à l'extrémité des deux coudes, ressemblent au pas d'une grenouille embarrassée dans des herbes, ou à ceux d'un crapaud, la mort est certaine. 7° : Si la pulsation ressemble au bequètement redoublé d'un oiseau, il y a disette d'esprits dans l'estomac, le cœur fait mal ses fonctions & le sang est en désordre. On se borne ici à ces indications, quoique le Traducteur en rapporte un plus grand nombre.

Regles pour
tâter le poulx.

Dans le même Traité on donne des regles pour tâter le poulx, avec les prognostics qu'on en peut tirer, suivant la différence des maladies. On examine aussi les différens poulx, non seulement

des bras, mais encore du cœur, du foye, des poulmons, &c. Enfin l'on y donne les diagnostics & les prognostics tirés du visage & des autres parties du corps. L'Auteur (87) est fort précis dans ses décisions, & juge en peu d'heures du sort de ses Malades. Il observe, par exemple, que si le battement d'un poulx dur, qui marque du désordre dans les rognons, ressemble au bequetement d'un oiseau, le patient mourra le lendemain entre neuf & dix heures du matin, &c.

Autres observations sur le même sujet

Les Médecins Chinois ne s'attribuent pas moins d'exactitude dans les prédictions qu'ils fondent sur un certain nombre de battemens sans interruption. Suivant la doctrine d'un ancien Livre, si le poulx, après quarante pulsations successives, en omet une, c'est un signe qu'une des parties nobles est destituée d'esprits & que le Malade doit mourir quatre ans après, dans le cours du Printems. Tous les Auteurs Chinois sont persuadés qu'une personne dont le poulx bat cinquante fois sans s'arrêter, est en parfaite santé & d'une excellente constitution; mais que s'il s'arrête après cinquante pulsations, les es-

(87) Ou les Auteurs, car il paroît que c'est une Collection de plusieurs Médecins.

prits manquent dans une partie noble & la mort est infaillible au bout de cinq ans. S'il s'arrête après trente battemens, il faut s'attendre à mourir trois ans après. Lorsque le poulx du poignet gauche s'enfonce, s'élève & s'enfonce encore après dix neuf battemens, le foye est entierement ruiné & tous les remedes sont inutiles. On remarque la même chose sur le poulx de l'extrémité du coude droit; c'est-à-dire, qu'après sept pulsations égales, s'il s'enfonce & qu'il continue de s'enfoncer, sans se relever de long-tems, le Malade a peu d'heures à vivre. Si l'interruption arrive après deux battemens, il meurt ordinairement en deux ou trois jours. Si c'est après trois battemens, il peut vivre cinq ou six jours. Après quatre, il pourra vivre jusqu'à la fin de la semaine (88), &c.

Ce détail suffit pour donner quelque idée de la doctrine des Chinois sur le poulx. L'exactitude avec laquelle ils s'attachent aux moindres circonstances, fait connoître qu'ils ont pris beaucoup de peine à perfectionner leur système. Mais des explications & des jugemens si positifs semblent marquer aussi que

Jugement
sur cette doctrine des Chinois.

(88) Chine du Pere Du-Halde page 190 & suivantes.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MEDECINE.

c'est moins le fruit de l'expérience qu'une invention des Médecins pour amuser le Public. Revenons aux observations des Européens.

Le Pere Le-Comte remarque qu'en tâtant le poulx, les Médecins Chinois tiennent la main du Malade, l'espace au moins d'un quart-d'heure. Tantôt c'est la main droite, tantôt la gauche & quelquefois les deux mains ensemble. Enfin, prenant le ton prophétique, comme s'ils étoient éclairés par quelque inspiration, ils vous disent gravement : „ Vous n'avez point de mal à la tête ; c'est une pesanteur, qui n'a fait que vous assoupir. Vous avez perdu l'appetit ; mais il vous reviendra précisément dans trois jours. Ce soir, au Soleil couchant, vous aurez la tête plus libre. Votre poulx marque de l'embarras dans le ventre ; à moins que vous n'ayez mangé de tel ou tel aliment. Cette maladie durera cinq jours ; après quoi vous jouirez d'une parfaite santé. Ils ne se trompent gueres dans la connoissance des maladies & dans leurs prognostics, lorsqu'ils ont acquis un certain degré d'expérience.

Ton prophétique de leurs Médecins.

Affectations dans leur méthode.

Un Etranger, qui n'est point accoutumé à leur méthode, auroit peine à

s'empêcher de rire en leur voyant tâter le poulx. Après avoir appuyé quatre doigts le long de l'artere, en pressant assez fort le poignet au Malade, ils le relâchent par degrés, jusqu'à ce que le sang, qui étoit arrêté par la pression, ait repris librement son cours. Un moment après ils recommencent à presser le bras, & continuent assez long-tems. Ensuite, comme s'ils alloient toucher les cordes d'un instrument de musique, ils levent & laissent tomber successivement leurs doigts, pressant plus ou moins fort, tantôt plus vîte, tantôt plus lentement, jusqu'à ce que l'artere réponde aux touches du Médecin, & que sa force ou sa foiblesse, son désordre & ses autres symptômes, fassent connoître la nature de la maladie.

Il paroît certain que les Médecins Chinois ont sur cet article des lumieres extraordinaires, que l'Auteur traite même de merveilleuses. Cependant on ne peut être trop sur ses gardes avec eux, parce qu'ils emploient toutes sortes de moyens pour s'informer secretement, avant leurs visites, de la situation des Malades. Ils portent l'artifice jusqu'à leur supposer des maladies, qu'ils leur procurent eux-mêmes. L'Auteur apprend d'un Chinois, qu'ayant fait appeller

Artifices
qu'ils met-
tent en usa-
ge.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MÉDECINE.

(89) un Médecin & un Chirurgien pour le guerir d'une fluxion, l'un des deux lui déclara que le mal venoit d'un petit ver qui s'étoit engendré dans la chair, & qui causeroit infailliblement la gangrene s'il n'étoit chassé promptement. Il se vanta d'être le seul qui possédât ce secret ; mais il ajouta qu'il demandoit un salaire considérable. Le Malade promit une grosse somme d'argent, dont il paya même une partie d'avance. Alors cet imposteur composa une emplâtre, dans laquelle il fit entrer un petit ver. Une heure après, l'ayant tiré d'un air triomphant, il se fit donner le reste de la somme. Son Compagnon, qui n'eut point autant de part qu'il se l'étoit promis au fruit de cette imposture, découvrit ensuite le complot ; mais il étoit trop tard pour sauver l'argent du Malade.

Principale
cause des ma-
ladies, sui-
vant les Chi-
nois.

Les Chinois sont persuadés que la plupart des maladies viennent de certains vents malins & corrompus, qui pénètrent dans les muscles & qui portent un dangereux désordre dans toutes les parties du corps. Le moyen qu'ils emploient pour les dissiper, est d'appliquer en divers endroits des aiguilles

brûlantes ou des boutons de feu. C'est leur remede ordinaire ; & l'Auteur en ayant un jour marqué de l'étonnement, un Chinois lui répondit : » On vous » traite en Europe avec le fer ; (Il » faisoit allusion à la saignée;) ici nous » sommes martyrisés avec le feu. Il n'y » a point d'apparence que cette mode » passe jamais, parce que les Médecins ne sentent point le mal qu'ils » font aux Malades, & qu'ils ne sont » pas moins payés pour nous tourmenter que pour nous guerir.

Au lieu d'employer les Apoticaire pour la composition des remedes, la plupart des Médecins Chinois se chargent eux-mêmes de ce soin. Ils font prendre ordinairement des pillules, qui agissent plus souvent par les sueurs que par les selles ; dédaignant le secours des Apoticaire, ils s'étonnent que les Européens se reposent du principal point de leur santé sur des gens qui n'ont pas d'intérêt à guerir un Malade, & qui s'embarrassent peu de la qualité de leurs drogues pourvû qu'ils trouvent du profit à les vendre. Mais un usage de très dangereuse conséquence à la Chine, c'est que tout le monde est libre d'exercer la Médecine, comme les Arts mécaniques, sans examen de doc-

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MEDECINE.
Remede qu'ils
y apportent.

Leur pré-
vention con-
tre les Apo-
ticaire.

Raison qui
rend les Char-
latans com-
muns à la Chi-
ne.

trine & sans avoir pris les degrés. Cette licence multiplie beaucoup les Charlatans, d'autant plus que le Peuple, quoique souvent trompé par leur ignorance, ne se lasse point de les employer. Cependant ceux qui croient avoir été duppés par ces imposteurs, cherchent l'occasion de se venger. L'Auteur se souvient qu'un Chinois de *Su - cheu - fu*, ayant perdu sa fille par l'ignorance d'un Médecin, porta le ressentiment jusqu'à faire imprimer un Mémoire où la mauvaise conduite de son Ennemi étoit exposée, avec des réflexions capables de le décrier. Il en afficha quantité d'exemplaires dans les places publiques & distribua les autres dans les principales maisons de la Ville. Cette vengeance, qu'il nommoit zele pour le bien public, produisit l'effet auquel il s'étoit attendu. Le Médecin, perdu de réputation, fut réduit à la nécessité d'abandonner sa profession (90).

Témoignage
de Navarette.

Navarette rend témoignage que la Chine a d'excellens Médecins, qui n'ont pas recours aux Apoticaire pour les remedes qu'ils administrent à leurs propres Malades, & qui découvrent la nature des maladies par les indications

(90) Mémoires du Pere Le Comte, page 228 & suivantes.

du poulx. Il ajoute néanmoins que la plupart sont fort ignorans ; parce que les Loix n'imposant aucun examen , toute le monde a la liberté d'exercer la Médecine (92).

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MEDECINE.

Suivant le même Voyageur, la saignée, les vomitifs, les clysteres & les purgations, ne sont point en usage à la Chine. On n'y connoît point les potions. La méthode commune des Chinois est une diete exacte ; d'accord là-dessus avec Galien, qui dit que les maladies mortelles viennent moins de défaut que d'excès. La premiere loi qu'ils imposent aux Malades est de se retrancher la chair, le poisson & les œufs. Ils permettent l'eau de riz, & le riz même cuit à l'eau, mais fort clair, avec quelques herbes salées. Dans la convalescence, ils accordent des œufs d'oye & du poisson salé, sec & rôti. La même méthode s'observe au Japon, dans les Royaumes du Tong-king & de la Cochinchine, & dans toutes les contrées de l'Inde jusqu'à l'Empire du Mogol. On se sert peu de rhubarbe à la Chine, quoiqu'elle y soit si commune qu'elle s'y donne à trois sols la livre. On y fait plus d'usage du *Fu-lin*, qui

Idee qu'il donne de la medecine Chinoise.

(91) Description de la Chine par Navarette. page 34 & suivantes.

SCIENCES
DES
CHINOIS.

MÉDECINE.
Usage des
ventouses à la
Chine.

porte en Europe le nom de *Racine Chinoise*.

Les Chinois n'examinent jamais l'urine des Malades. Dans certaines indispositions ils emploient les ventouses, & l'Auteur préfère leur méthode à celle de l'Europe. Leurs coupes sont de cuivre. Elle ont au sommet une petite ouverture, qu'on bouche avec de la cire. Après avoir posé la petite bougie sur la partie malade, on la couvre de la coupe, qui tire fort bien. Ensuite on ôte la cire du trou avec une aiguille. L'air en sort, & la peau vient d'elle-même avec la coupe. L'Auteur ajoute qu'on trouve à la Chine quantité de bons Chirurgiens, qui exercent très bien leurs fonctions sans cette variété d'instrumens qui paroissent nécessaires en Europe (92).

Traduction
d'un Catalogue
Chinois
des Plantes.

Le Pere Visdelou, un des six Jésuites qui furent envoyés à la Chine (93) en 1685, s'appliqua soigneusement à traduire l'*Herbier Chinois*, où toutes les vertus & les qualités des Plantes médicinales du Pays sont expliquées. Comme il avoit fait de grands progrès dans la connoissance des Livres, il se

(92) Navarette, *ubi sup.*

(93) Il fut ensuite créé Evêque titulaire de Claudiopolis.

proposoit d'y joindre ses propres remarques (94). C'est apparemment le *Peu-tsau*, ou le Catalogue des Plantes, que le Pere Du-Halde nous a donné dans sa Description de la Chine (95). Il y a joint un Livre de Recettes Chinoises, ou de Remedes pour la guérison des maladies.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MEDECINE

- (94) Mémoires du Pere de son Ouvrage. Voyez ci-dessus l'Histoire Naturelle de la Chine.
Le Comte, page 220.

(95) Au second Tome de la Chine.

§ I V.

Goût des Chinois pour la Musique, la Poësie & l'Histoire.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MUSIQUE.

Idées des
Chinois sur
leur ancienne
Musique.

Les Chinois s'attribuent la premiere invention de la Musique, & se vantent de l'avoir portée anciennement à sa plus haute perfection. Mais si leurs prétentions ne sont pas fabuleuses, ils ont souffert qu'elle ait étrangement dégénéré. Elle est aujourd'hui si imparfaite à la Chine, qu'elle en mérite à peine le nom. Il paroît certain qu'elle y étoit autrefois fort estimée. Confucius même entreprit d'en introduire les regles dans toutes les contrées dont on lui avoit confié le gouvernement. Les Histoires du Pays parlent beaucoup de l'excellence de l'ancienne Musique, &

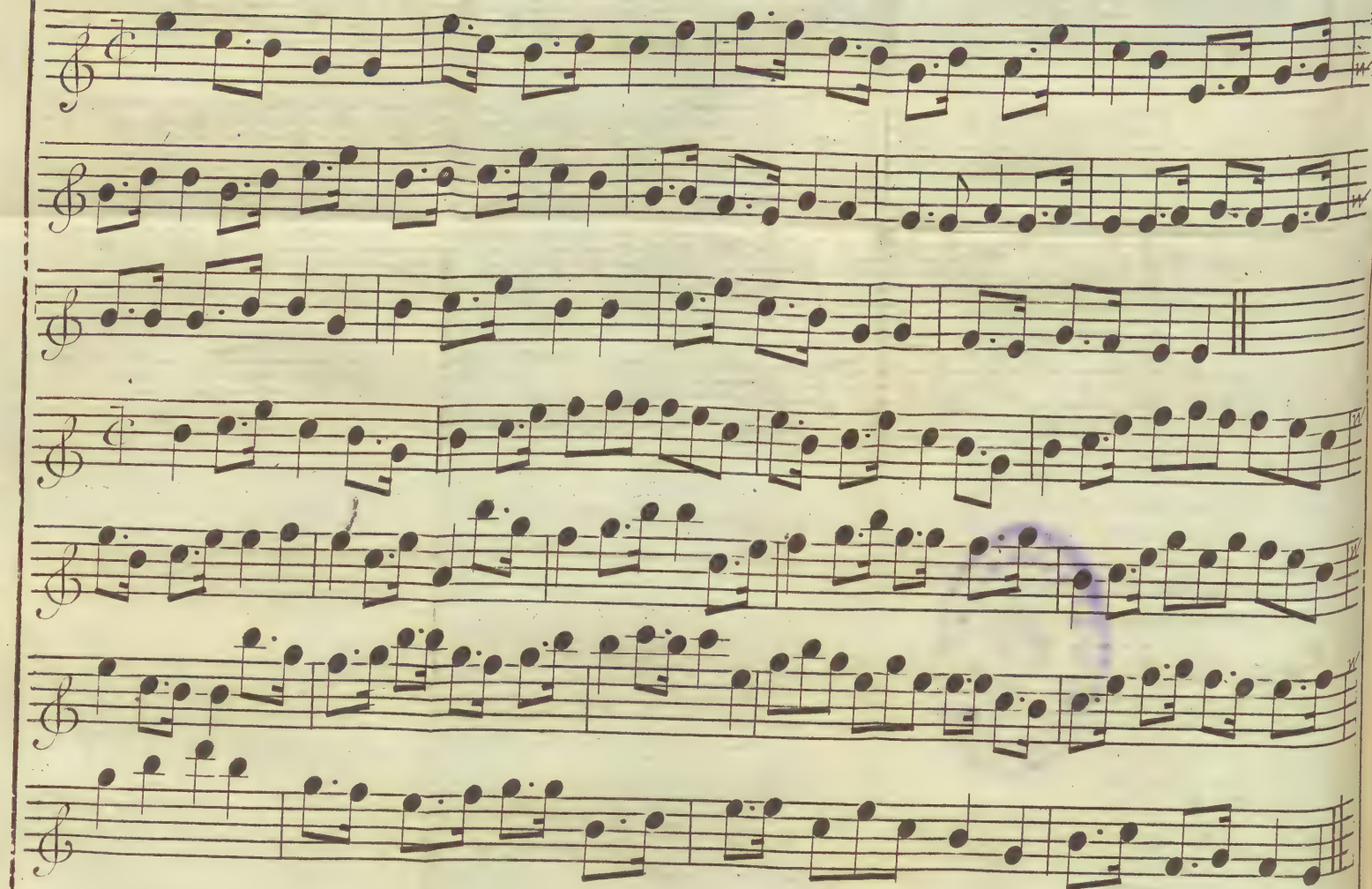
SCIENCES
DES
CHINOIS.
MUSIQUE.
Etat de la
Musique à la
Chine.

les Chinois regrettent continuellement la perte des anciens Livres qui traitoient de cet Art. Quelqu'opinion qu'on en doive prendre, la Musique est aujourd'hui peu exercée à la Chine, excepté dans les fêtes, les comédies, les mariages & d'autres occasions de cette nature. Les Bonzes l'emploient aux funérailles. Les Musiciens de la Chine lèvent & baissent la voix, d'une tierce, d'une quinte & d'une octave; mais ils ne chantent jamais par semi-tons. La beauté de leurs concerts ne consiste point dans la variété des voix ou dans la différence des parties. Ils chantent tous le même air, suivant l'usage des Asiatiques. La Musique de l'Europe leur plaît assez, pourvu qu'il n'y ait qu'une voix, accompagnée d'instrumens. Ils ne trouvent qu'un désordre confus dans le contraste de plusieurs voix différentes, & dans les sons graves & aigus, les diezes, les fugues, &c.

Ils n'ont point de notes, ni d'autres figures pour distinguer la diversité des tons, les élévations & les chutes de la voix, & les autres variations qui forment l'harmonie. Cependant ils expriment leurs tons par certains caractères. Les airs Chinois, joués par un instrument ou chantés par une bonne voix,



AIRS CHINOIS



ne sont pas sans agrément. Ils s'apprennent par routine ou par la justesse de l'oreille. On ne laisse pas d'en composer quelquefois de nouveaux. *Kang-hi*, dernier Empereur de la Chine, en fit plusieurs qui se chantent aujourd'hui.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MUSIQUE.

En 1679, ce Monarque s'étant fait jouer quelques airs de clavecin par les Peres Grimaldi & Pereira, parut prendre beaucoup de plaisir aux airs Européens. Il donna ordre à ses Musiciens de jouer un air Chinois; & lui même, il toucha cet instrument avec beaucoup de grace. Le Pere Pereira prit ses tablettes, sur lesquelles il nota aussitôt l'air que Sa Majesté Impériale avoit joué, & l'exécuta ensuite aussi parfaitement que s'il l'eût réperé plusieurs fois. L'Empereur en fut si surpris, qu'il avoit peine à se le persuader. Il ne comprenoit pas comment le Missionnaire pouvoit avoir appris, en si peu de tems, un air que lui & ses Musiciens n'étoient parvenus à jouer facilement qu'après quantité de répétitions & par le secours de certains caracteres. Il fallut, pour le convaincre, que Pereira fit plusieurs essais sur d'autres airs, qu'il nota de même & qu'il exécuta sur le champ avec autant de facilité que d'exactitude. *Kang-hi* en prit occasion

L'Empereur
est étonné de
voir noter un
Air de musi-
que.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MUSIQUE.
Académie de
de Musique
qu'il établit.

d'instituer une Académie de musique, composée des plus habiles Musiciens de la Chine. Il en donna la direction à son troisieme fils, qui étoit homme de Lettres & qui avoit lû beaucoup. Les Académiciens commencerent par un nouvel examen de tous les Auteurs qui avoient écrit sur cette matiere. Ils firent composer toutes sortes d'instrumens à l'ancienne mode, suivant les dimensions qu'ils tirèrent de leurs Livres. Mais les ayant trouvés trop défectueux, ils les corrigerent par des regles plus modernes; après quoi ils formerent un Recueil de Musique en quatre Volumes, sous le titre de *Véritable doctrine du Li-ti*, composé par l'ordre de l'Empereur. Ils y joignirent ensuite un cinquieme Tome, qui contenoit les éléments de la Musique Européenne, rédigés par le Pere Pereira.

Instrumens
de la Musique
Chinoise.

Les Chinois ont inventé huit instrumens, auxquels ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine. Les uns sont de métal, comme nos cloches; d'autres, de pierre, entre lesquelles on en distingue un, qui a la forme de nos trompettes. D'autres sont de peaux, comme nos tambours. Entre plusieurs especes, il y en a de si pesans, que pour en faire usage on est obligé de les por-

fer sur un bloc de bois. Les instrumens à corde sont en fort grand nombre; mais les cordes sont ordinairement de soie, & rarement de boyaux, comme celles des vielles, que les aveugles portent dans les rues, & celles des violons. Ils n'ont que trois cordes, sur lesquelles on joue avec un archet. Cependant on en voit un à sept cordes, qui est fort estimé, & dont l'harmonie n'est pas désagréable lorsqu'il est touché par une main habile. Il y en a d'autres encore, mais uniquement composés de bois. Ce sont de grandes tablettes, qu'on frappe l'une contre l'autre. Les Bonzes se servent d'une petite planche, qu'il touchent avec beaucoup d'art & de mesure. Enfin les Chinois ont des instrumens à vent, tels que des flutes, dont on distingue deux ou trois sortes, & une machine composée de plusieurs tuyaux, qui a quelque ressemblance avec notre orgue & qui rend un son fort agréable; mais elle est si petite qu'elle se porte dans la main (96). On en avoit fait présent d'une à l'Empereur, que le Pere Pereira trouva le moyen d'agrandir, & qui fut placée dans l'Eglise des Jesuites de Pe king. La nouveauté & l'harmonie de cet instrument charmerent les

Instrumens
à vent.

(96) Du. Halde, *ubi sup.* Vol. II, page 125.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MUSIQUE.

Chinois. Mais ils furent encore plus surpris de lui voir jouer seul des airs Européens ou Chinois , & les mêler quelquefois ensemble avec beaucoup d'agrément.

A quoi les
Jesuites ont
été redevables
de leur entrée
à la Chine.

On sçait que le Pere Ricci , Missionnaire Jesuite , fut redevable de l'accueil favorable qu'il reçut de l'Empereur , au présent qu'il lui fit d'une horloge & d'une montre à répétition. Ce Prince en fut si satisfait , qu'il fit bâtir une Tour magnifique pour y placer l'horloge. L'Impératrice mere ayant paru desirer la montre , sur l'éloge qu'on lui en avoit fait , il eut recours à l'artifice pour la conserver. Il donna ordre qu'on la lui fît voir , mais sans être montée ; de sorte que cette Princesse ne la trouva point aussi rare qu'elle se l'étoit figurée. Daus la suite , les Missionnaires ne manquerent pas de flatter le goût de l'Empereur , en lui offrant quantité d'ouvrages de cette nature. Les Princes Chrétiens , qui avoient fort à cœur la conversion de ce grand Empire , les assistèrent si liberalement , que bien-tôt le cabinet de l'Empereur se trouva rempli de toutes sortes d'horloges & de montres.

Goût de
l'Empereur
pour les mon-
tres & les hor-
loges.

Usage que le
Pere Pereira

Pereira , dont le talent étoit singulier pour la Musique , plaça au sommet de

de l'Eglise des Jesuites une grande & magnifique horloge. Il fit fondre un assortiment musical de petites cloches, qui furent suspendues dans une Tour construite exprès pour cet usage, & qui, à l'aide d'un grand tambour, formoient un carillon sur lequel on jouoit à chaque heure du jour les plus beaux airs du Pays. L'heure sonnoit ensuite, sur une cloche d'un ton plus grave. Ce fut un amusement nouveau pour la Cour & la Ville. Les Grands & le Peuple ne se lassoient pas de courir pour entendre cette gracieuse musique (97).

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MUSIQUE.

fit de son talent pour la Musique.

La Poësie & l'Eloquence sont des Arts fort anciens à la Chine; & l'on a généralement observé que dans tous les Pays du monde ils ont été long-tems cultivés avant qu'on y ait connu les autres Sciences. Les premieres Histoires de toutes les Nations furent composées en Vers, comme la meilleure voie pour transmettre la mémoire des événemens, sur-tout avant l'invention de l'Ecriture.

Poësie & Eloquence Chinoises.

Sans parler des anciens Livres de la Chine, dont la plupart sont autant d'ouvrages de Poësie, on admire la délicatesse & la douceur des Poëmes de *Kyu-i-wen*. La dynastie de *Tang* vit

Poëtes Chinois.

(97) Ibid. page 127.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
POESIE.

fleurir *Li-tsau-pe* & *Tu-te-mwey*, deux Poëtes que l'Auteur met à côté d'Anacréon & d'Horace. En un mot, à la Chine comme en Europe, les Poëtes étoient autrefois Philosophes ; & de tous les Ecrivains Chinois qui ont quelque réputation, *Tsong-nan-fong* est le seul qui n'ait point écrit en Vers. C'est ce qui le fait comparer à la fleur de *Hay-tang* (98), qui seroit parfaite si elle n'étoit pas insipide.

Qualité de
leur Poësie.

Pour bien comprendre en quoi consiste l'excellence de la Poësie Chinoise, il faut être versé dans la langue du Pays. Les Compositions poétiques des Chinois ont quelque ressemblance avec les Sonnets, les Rondeaux, les Madrigaux & les Chançons de l'Europe. Ils ont de longs Vers, ils en ont de courts ; c'est-à-dire, qu'il y entre plus ou moins de mots, & que leur beauté consiste dans la variété de leur cadence & de leur harmonie. Les Vers Chinois doivent avoir ensemble une relation de sens & de rime, qui forme une variété aussi agréable à l'esprit qu'à l'oreille. On distingue à la Chine une autre sorte de Poësie, sans rime, qui consiste dans l'antithèse ou l'opposition des pensées. Si la première pensée regarde le Prim-

Poësie sans
rime.

tems, la seconde regardera l'Automne ; ou si la premiere a quelque rapport au feu , l'autre en doit avoir à l'eau. Cette Composition a ses difficultés , qui demandent un certain art. L'enthousiasme ne manque point aux Poëtes Chinois. La plûpart de leurs expressions sont allégoriques. Ils sçavent employer les figures qui donnent de la chaleur & de la force au style & aux pensées (99).

Au contraire , leur Rhétorique est fort naturelle. Ils connoissent peu de regles pour l'ornement du discours. Leur unique étude en ce genre est la lecture de leurs meilleurs écrivains , dans lesquels ils observent les tours les plus vifs & les plus propres à faire l'impression qu'ils se proposent.

Rhétorique
Chinoise.

Leur Eloquence ne consiste point dans l'arrangement des périodes, mais dans la chaleur de l'expression, dans la noblesse des métaphores, dans la hardiesse des comparaisons, & sur-tout dans les maximes & les sentences de leurs anciens Sages, qui étant exprimées d'une maniere concise, vive & mystérieuse, contiennent beaucoup de sens en peu de mots.

Eloquence.

La Logique n'a pas fait plus de pro-

Logique.

(99) *Ibid.* Vol. page 146.

grès à la Chine. Elle n'a point de regle pour la perfection du raisonnement, ni de méthodes pour définir ou diviser les idées, & pour en tirer les conséquences. Les Chinois ne suivent que les lumieres naturelles de la raison, qui leur sert à comparer plusieurs idées ensemble sans le secours de l'art, & qui les conduit à la conclusion (1). Cependant ces qualités leur ont suffi pour composer un grand nombre de Livres sur toutes sortes de sujets, tels que l'Agriculture, la Botanique, les Arts libéraux, militaires & mécaniques, la Philosophie & l'Astronomie. Mais la fécondité de leur esprit éclate particulièrement dans leurs Histoires, leurs Comédies, leurs Livres de Chevalerie errante, leurs Romans & leurs Nouvelles. Les Romans Chinois ressemblent assez à ceux de l'Europe; avec cette différence, que la plupart des nôtres ne contiennent que des aventures d'amour & d'ingénieuses fictions; qui corrompent souvent le cœur en amusant l'imagination: au lieu que dans ceux des Chinois, l'instruction se trouve jointe à l'amusement, avec des maximes utiles à la réformation des mœurs, & des exhortations mêmes à la vertu. Les ré-

(1) *Ibid.* page 124.

On y font quelquefois mêlés de Vers , pour animer la narration. Du - Halde a donné , pour exemple , trois ou quatre pieces de ce genre , que les Missionnaires de sa Compagnie n'ont pas dédaigné de traduire.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
POÉSIE.

Comédies
Chinoises.

Les Comédies doivent être en grand nombre à la Chine , puisqu'il n'y a point de fête un peu distinguée où l'on ne se fasse un amusement de ces Représentations. Mais il n'y faut pas chercher les trois unités , d'action , de tems & de lieu , ni les autres regles auxquelles on s'attache en Europe pour donner autant de régularité que de grace à cette sorte de composition. L'unique dessein des Auteurs étant de réjouir une assemblée ou d'émouvoir les passions , & d'inspirer l'amour de la vertu & la haine du vice , ils se croient parvenus à la perfection lorsque le succès répond à leurs vûes. Ils ne mettent point de distinction entre leurs Tragédies & leurs Nouvelles , excepté que les premières se prononcent sur un théâtre. Dans l'impression , les Acteurs sont rarement nommés , parce qu'en représentant une piece , on commence par annoncer aux spectateurs les Acteurs qui doivent paroître & le rôle qu'ils ont à jouer.

Une Compagnie de Comédiens est

Compagnies
de Comédiens

SCIENCES
DES
CHINOIS.
POÉSIE.

composée de huit ou neuf Acteurs, dont chacun est quelquefois chargé de différens rôles. Autrement, comme les moindres circonstances sont représentées en dialogues, cette multitude de rôles demanderoit une troupe trop nombreuse. On conçoit que le spectateur est exposé à beaucoup d'embarras. Un masque y pourroit remédier ; mais les Chinois n'en font gueres usage que dans les intermedes. En général, ce déguisement à la Chine est le partage des brigands & des voleurs.

Melange de
chants dans
les Pièces de
Théâtres.

Les Tragédies Chinoises sont entremêlées de chansons, comme le chant est quelquefois interrompu pour faire place à deux ou trois lignes de récitation. Il est choquant, pour un Européen, d'entendre un Acteur qui se met à chanter au milieu d'un dialogue. Mais on doit considérer que parmi les Chinois, le chant exprime toujours quelque vive émotion de l'ame, telle que la joie, la colere, la douleur ou le désespoir. Un Chinois chante, pour déclarer son indignation. Il chante pour s'animer à la vengeance. Il chante même, lorsqu'il est prêt à se donner le coup mortel.

Les chansons des Comédies ne sont pas fort intelligibles, sur-tout pour les

COMEDIENS CHINOIS
tirés de Nieuhof



T. VI. N.° XXIX.



Européens, parce qu'elles sont remplies d'allusions à des événemens qui leur sont inconnus, & d'expressions figurées qui ne leur sont pas familières. Dans les Tragédies, les airs sont en petit nombre; & lorsqu'on les imprime, ils sont placés à la tête des chansons, qui sont imprimées en gros caractères pour les distinguer de la Prose.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
POÉSIE.

Les Tragédies sont divisées en plusieurs parties, qui peuvent porter le nom d'Actes. La première partie, qui se nomme *Sye-tse*, est une espèce de Prologue ou d'Introduction. Les Actes se nomment *Chis*, & sont divisés en Scènes, si l'on veut, par l'entrée & la sortie des Acteurs.

Division
des Tragédies.

L'Auteur nous donne pour essai du Théâtre Chinois, une tragédie nommée *Chau-chi-kou-coul*; c'est-à-dire: Le petit Orphelin de la maison de *Chau*. On doit la traduction de cette pièce au *Pé-De-Prémare*, Missionnaire Jésuite, qui l'avoit tirée d'une Collection en cent Volumes (2), de cent des meilleures Tragédies Chinoises, composée sous la dynastie de *Ywen*.

(2) Divisés, dit L'Auteur, en quatre *Taus*. Cette pièce est la quatre vingt cinquième, commence le trente cinquième Tome.

Elle n'a que cinq Acteurs, quoiqu'en y comprenant les Gardes & les Soldats il y en ait une douzaine qui parlent.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
HISTOIRE.
Histoire
Chinoise, &
les qualités.

A l'égard de l'Histoire, on ne connoît pas de Nation qui ait apporté plus de soin à écrire & conserver les Annales de son Empire. Ces Livres respectés contiennent tout ce qui s'est passé sous le regne des premiers Empereurs qui ont gouverné la Chine. On y trouve l'Histoire & les Loix de l'Empereur *Yau*, avec toutes les mesures qu'il prit pour établir un ordre de Gouvernement dans ses Etats; les Réglemens de *Chun* & de *Yu*, ses Successeurs, pour hâter les progrès de la Morale & l'établissement du repos public; les usages des petits Rois qui gouvernoient les Provinces sous la dépendance de l'Empereur; leurs vertus, leurs vices, leurs maximes de Gouvernement, leurs guerres mutuelles, les grands Hommes qui fleurissoient de leur tems, & tous les autres événemens qui ont paru dignes d'être transmis à la Posterité.

Méthode
Singulière des
Chinois pour
éviter la flatterie
dans leurs
Histoires.

Les Historiens de chaque Regne ont suivi la même méthode. Mais ce qui distingue beaucoup les Chinois, c'est l'attention qu'ils ont apportée à garantir leurs Histoires de cette partialité que la flatterie n'auroit pas manqué d'y introduire. Une de leurs précautions consiste à choisir un certain nombre de Docteurs désintéressés, dont l'office est

d'observer tous les discours & toutes les actions de l'Empereur, de les écrire, chacun en particulier, sans aucune communication l'un avec l'autre, & de mettre leurs remarques dans une espece de tronc destiné à cet usage. Ils rapportent avec sincerité tout ce que leur Maître a fait ou dit de bien & de mal. Par exemple; Tel jour l'Empereur oublia sa dignité; il ne fut pas maître de lui-même & se laissa vaincre par la colere : Tel jour il n'écouta que son ressentiment pour faire une injuste punition, ou pour casser sans raisons une Sentence du Tribunal : Tel jour de telle année, il donna telle marque de son affection paternelle pour ses Sujets : Il entreprit une guerre pour la défense de son Peuple & pour l'honneur de l'Empire : Tel jour, au milieu des applaudissemens de sa Cour, qui le félicitoit d'une action utile à l'Etat, il parut avec un air humble & modeste, comme s'il n'eût point été sensible à des éloges si justes.

Le tronc dans lequel ces Mémoires sont déposés, n'est jamais ouvert pendant la vie du Monarque, ni même tandis que sa famille est sur le Trône. Mais lorsque la Couronne passe dans une autre Maison, on recueille les Remarques d'une longue suite d'années,

SCIENCES
DES
CHINOIS.
HISTOIRE.

on les compare soigneusement, pour
verifier les faits, & l'on en compose les
Annales de chaque Regne.

Relations
particulieres
de chaque Vil-
le.

Les Relations que chaque Ville im-
prime de tout ce qui arrive d'important
dans sa juridiction, ne contribuent
pas peu à l'enrichissement de l'Histoire
nationale. Dans ces Histoires particu-
lières, on n'oublie pas les événemens
extraordinaires, tels que les prodiges &
les monstres. C'est ainsi que dans les
Annales de la Ville de *Fu-cheu-fu* on
lit qu'une femme accoucha d'un ser-
pent, & qu'on trouve dans celle de
King-te-ching, qu'une truye mit au mon-
de un petit éléphant avec sa trompe,
quoiqu'il n'y ait point d'éléphant à la
(3) Chine.

(3) Mémoires du Pere Le-Comte, page 261, &
Chine du Pere Du - Halde, page 146 & suivantes.

§ V.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MORALE.

Sciences particulieres aux Chinois.

IL est tems de passer à cette partie du
Sçavoir, qu'on peut nommer pro-
prement la Science des Chinois, &
qui consiste dans leur langage & leur
style, dans leur Histoire, & leurs Loix,
dans leur Morale & leur Politique. On
a déjà pris soin d'expliquer pourquoi
ils donnent la préférence à ces Scien-

tes pratiques sur les speculatives. Comme ils ont rapporté, depuis une longue suite de siècles, toute leur attention à les cultiver, il n'est pas surprenant qu'ils les aient portées à leur perfection.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MORALES

Dans la juste persuasion que la paix & le bon ordre sont les principaux objets d'une société, les Chinois se sont attachés particulièrement aux Etudes dont on peut esperer ces deux fruits. Après avoir établi une bonne forme de Gouvernement, ils penserent aux moyens de la soutenir & de la conserver. Les lumieres de la raison leur en offri-

Principes
des Chinois
sur l'intérêt de
la société.

rent deux : 1^o De regler en général les usages & les mœurs de la Nation, & d'introduire des regles de civilité & de bienséance dans les différens Ordres du Peuple : 2^o D'encourager l'étude de la Morale, des Loix, de l'Histoire & du Langage. Ils établirent que tous les Postes & les Emplois du Gouvernement civil & militaire ne seroient conferés qu'à ceux qui se distingueroient dans ces Etudes. D'un autre côté, pour les faciliter à toutes sortes de personnes, autant que pour distinguer leurs progrès, ils instituerent dans toutes les Villes de l'Empire des Ecoles & des Salles, qui peuvent porter proprement le nom d'Universités, où la Jeunesse, élevée aux

Conclusions
qu'ils en ont
tirées.

SCIENCES
DES

CHINOIS.

MORALE.

frais publics, subit de rigoureux examens pour obtenir les trois degrés de Littérature qui donnent droit aux honneurs & à l'élevation (4).

Cinq devoirs
de leur Mora-
le.

Les Philosophes Chinois réduisent toute la science de leur Morale à cinq principaux devoirs. Ceux des Peres & des Enfans, du Prince & des Sujets, du Mari & de la Femme, de l'aîné des enfans, & de ses freres, & ceux de l'Amitié. Tous leurs Livres moraux roulent presque uniquement sur ces cinq points.

Devoir des
enfans à l'é-
gard des peres

A l'égard du premier, il n'y a point d'âge, de rang, ni de mécontentement juste ou supposé, qui puisse dispenser un fils du respect, de la complaisance & de l'affection qu'il doit à ses peres. Ce sentiment est poussé si loin parmi les Chinois, que les Loix accordent aux peres une autorité absolue sur leur famille, & jusqu'au pouvoir de vendre leurs enfans aux Etrangers lorsqu'ils ont à se plaindre de leur conduite. Un pere qui accuse son fils, devant un Mandarin, de lui avoir manqué de respect, n'est point obligé d'en apporter de preuves. Le fils passe nécessairement pour coupable, & l'accusation du pere est toujours juste. Au contraire,

(4) Voyez ci-dessus le détail des Etudes & tout ce qui a rapport à l'éducation de la Jeunesse.

un fils seroit regardé comme un monstre s'il se plaignoit de son pere. Il y a même une Loi qui défend aux Mandarins de recevoir des plaintes de cette nature. Cependant elles peuvent être écoutées, lorsqu'elles sont signées par le grand pere ; mais s'il se trouve quelque fausseté dans le moindre article, la vie du fils est fort en danger. » C'est le devoir d'un fils, disent les Chinois, d'obéir & de prendre patience. De qui souffrira-t-il s'il ne peut rien souffrir de son pere ?

S'il arrivoit qu'un fils maltraitât son pere, soit par des paroles injurieuses, soit par des coups, ou, ce qui est également rare & horrible, que dans un transport de fureur il devînt parricide ; l'alarme se répandroit dans toute la Province, la punition s'étendrait jusques sur ses parens, & les Gouverneurs mêmes courroient risque d'être déposés ; parce qu'on présumerait toujours qu'un misérable fils n'auroit pû parvenir que par degrés à ce comble d'horreur, & que ceux qui devoient veiller sur sa conduite auroient prévenu le scandale, s'ils eussent apporté une juste rigueur à le punir de ses premiers crimes. Mais alors il n'y a point de châtimement trop sévère pour le Coupable.

Punition des
enfans qui
manquent de
respect pour
leur pere.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MORALE.

Il est coupé en mille piéces, sa maison est détruite, & l'on élève quelque monument pour éterniser l'horreur d'une si détestable action.

Effet des
quatre autres
devoirs.

On a déjà vû quelques exemples de la vénération des enfans pour leurs pères, dans l'article du deuil pour les Morts. Ce respect & cette soumission pour les auteurs de leur naissance, qui sont les premiers sentimens qu'on leur inspire, les disposent à l'observation du second devoir ; c'est-à-dire, à l'obéissance qu'ils doivent au Prince & aux Gouverneurs ; & ces deux principes sont comme la base de toute la Morale & la Politique Chinoises.

Les deux devoirs suivans, qui regardent le mari & la femme, & les enfans d'un même pere entr'eux, servent beaucoup au soutien des deux premiers. On en reconnoît les avantages dans l'harmonie & le bon ordre qui regnent généralement dans les familles. La même influence que ces deux devoirs ont dans la vie privée, se répand dans la société publique par l'effet des deux derniers. Sous le nom d'amitié, on comprend aussi ce sentiment d'affection qu'on doit à tous les hommes, proches ou éloignés, étrangers comme voisins. Le devoir consiste dans la modestie &

la circonspection à laquelle chacun est obligé personnellement, & dans les civilités & les complimens qu'on se doit l'un à l'autre, suivant l'âge, le rang & le mérite.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MORALE.

Les regles de la bienfiance ont introduit dans l'air & dans les manieres des Chinois une réserve, une complaisance, une habitude de douceur & de politesse, qui les disposent toujours à se prévenir mutuellement par toutes sortes d'égards, & qui les rend capables d'étouffer, ou du moins de dissimuler les plus vifs ressentimens. Rien ne contribue tant, disent-ils, au repos & au bon ordre de la société. La férocité naturelle de certaines Nations, augmentée par une éducation brutale, rend le Peuple intraitable, le dispose à la révolte, & produit dans l'état des convulsions dangereuses (5).

Remarque
sur la politesse
des Chinois.

Au reste les principes de la Morale des Chinois ne sont pas moins anciens que leur Monarchie. Ils les tirent des Livres de leurs premiers Sages dont toutes les maximes & les exhortations portent sur ces fondemens. Ils ont servi de règle à la Nation entière depuis le tems

Ancienneté
de leurs principes.

(5) Navarette, Le-Comte & Du-Halde s'accordent parfaitement sur tous ces détails, & les confirment par des exemples.

de son origine. On en trouve la preuve dans deux Traités que le Pere Du-Halde a recueillis dans sa Description de la Chine. La traduction du plus ancien est du Pere Hervieu, sous le titre de *Recueil de Maximes, de Réflexions & d'Exemples qui regardent les Mœurs*. L'autre, qui est une composition moderne, a été traduit par le Pere D'Entrecolles. Il paroît par la seconde de ces deux pieces, qui est fort estimée à la Chine, que la Philosophie morale des Chinois est d'une nature populaire, & qu'elle a plutôt pour but la réformation du genre humain que l'augmentation du nombre de ses disciples (6).

Fondement
des Loix Chi-
noises.

Les Loix Chinoises sont toutes fondées sur les mêmes principes de morale & de saine raison. Leur but est de soutenir la forme du Gouvernement telle qu'elle est établie depuis son origine. Elles se trouve dans *les anciens Livres Classiques*, dont on traitera bien-tôt; dans les Edits, les Déclarations, les Ordonnances & les instructions des Empereurs. Du-Halde en a donné un Recueil fort curieux, auquel il a joint les remontrances & les discours des plus habiles Ministres, sur les bonnes & mauvaises qualités du Gouvernement.

Ce Recueil, qui porte le titre de Collection Impériale, est l'ouvrage de Kang-hi, dernier Empereur de la Chine, qui a joint ses propres remarques à la plus grande partie des Loix.

SCIENCES
DES
CHINOIS,
MORALE.

L'Histoire de la Chine forme un très grand nombre de volumes, comme on doit se le figurer d'une succession d'Empereurs qui dure depuis quatre mille ans, & du détail des circonstances où les Auteurs sont entrés sur chaque événement. Les Chinois ont aussi des Histoires particulieres, ou des Annales, de tous les petis Rois qui regnoient autrefois dans les Provinces, écrites avec la même impartialité & le même détail que celle des Empereurs. On voit dans la Bibliothèque du Roi de Prusse un de ces ouvrages, en cent volumes *in-folio*. Enfin, quantité d'Auteurs Chinois ont écrit l'Histoire de leur tems & celle des révolutions de leur Empire, ou d'autres événemens extraordinaires. Aussi l'étude de l'Histoire est-elle devenue parmi eux une occupation assez pénible, qui demande beaucoup de mémoire & de constance pour démêler une si grande variété d'événemens, & se mettre en état d'en faire l'application aux nouveaux incidens qui peuvent survenir, soit qu'il soit question

Nombreux
Volumes de
l'Histoire de
la Chine.

L'étude en
est difficile.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
MORALE.
Livres Clas-
siques ou Ca-
noniques des
Chinois.

seulement d'en juger, soit qu'il s'agisse de soutenir une opinion particulière sur quelque point de Gouvernement.

Les *Livres Classiques* de la Chine contiennent la Morale, les Loix & l'Histoire de l'Empire depuis sa fondation. Ils se réduisent au nombre de cinq, qui portent par cette raison le nom d'*U-king*, c'est-à-dire, *Les cinq Volumes*.

U-king,
premier Livre

C'est proprement l'Ecriture-Sainte des Chinois, pour laquelle ils n'ont pas moins de respect que les Juifs pour l'Ancien-Testament, les Chrétiens pour le Nouveau, & les Turcs pour l'Alcoran. Tous les autres Livres de la Chine ne sont que des Commentaires ou des Explications de l'*U-king*. On regarde comme la principale partie de cet ouvrage, celle qui a été composée en quatre Livres par Confucius & *Mong-tse* son disciple.

En quoi
consiste l'*U-king* de Fo-
hi.

L'*U-king* renferme les Livres Classiques ou Canoniques du premier ordre. Les Commentaires tiennent le second rang. *King* signifie une doctrine sublime, solide & invariable, parce qu'elle est fondée sur des principes. Le premier des Livres Canoniques se nomme *I-king*, ou *Livre de Transmutations*. Il est purement symbolique; c'est-à-dire, qu'il consiste dans une Table de soi-

xante quatre figures doubles, composées chacune de trois lignes, les unes entières, d'autres doubles ou divisées en deux & dans une position parallele. Par exemple, une figure consiste en trois lignes entières; une autre est composée de trois lignes brisées, une troisieme de deux lignes entières & d'une ligne brisée en deux, une quatrieme de deux lignes brisées & d'une seule ligne. Il en est de même de toutes les autres, qui expriment, par leur ordre & leurs différentes combinaisons, différentes choses ou différentes idées, que *Fo-hi*, leur inventeur & Fondateur de la Monarchie Chinoise, a jugé à propos d'y attacher. Ce sont moins des hieroglyphiques que des signes arbitraires de choses. On les regarde comme l'origine des caracteres Chinois, qui, en augmentant le nombre des traits & leur donnant une plus grande variété de formes & de positions, sont capables de représenter une infinité de choses; au lieu que la méthode de *Fo-hi*, beaucoup plus bornée, n'en pouvoit représenter qu'un petit nombre.

On raconte que ce mystérieux ouvrage exerça les plus habiles gens de la Nation jusqu'à l'arrivée de Confucius. L'Empereur *Ken-vang*, qui entreprit

Commentaires
sur cet
Ouvrage.

de l'expliquer, vivoit environ huit cens ans après Fo-hi. *Cheu-keug*, son fils, forma le même dessein ; mais les Ouvrages de ces deux Princes ne firent qu'augmenter le mystere par de nouvelles obscurités. L'explication de ces lignes énigmatiques étoit réservée au Philosophe Confucius, qui leva non seulement les voiles du Texte, mais ceux de l'interprétation non moins obscure des deux Empereurs. Il découvrit dans les lignes une profonde doctrine, qui regarde en partie la nature des Êtres, sur-tout les Elémens & leurs propriétés ; en partie la Morale & le Gouvernement du genre humain : en un mot, il y crut reconnoître des mysteres d'une extrême importance pour le soutien des Etats.

Jugement
des critiques.

D'habiles Critiques regardent ces Commentaires comme les seuls Ouvrages qui aient été composés par Confucius ; & ses Disciples assurent qu'il en fut si peu satisfait, qu'étant parvenu à la vieillesse il souhaita de vivre quelques années de plus, pour donner une nouvelle forme à son travail. Après tout, les Interpretes de *Fo-hi*, méritent plutôt le nom d'Auteurs que de simples Interpretes ; car l'*I-king* est demeuré rempli d'obscurités impénétrables. Dans

la suite des tems, ces ténèbres devinrent l'occasion d'une infinité d'erreurs & d'opinions superstitieuses. Les Docteurs de divers siècles corrompus altérèrent ou falsifierent le Texte, pour en réduire le sens à de vains prognostics, à la divination & même à la magie. De-là vient qu'il fut nommé *le Livre des Sots*.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES

Cependant les Chinois Lettrés ont la plus haute estime pour ce Livre. Quantité d'anciens Auteurs ont regretté d'en avoir perdu le véritable sens, & que celui qui reste ne soit qu'imaginaire ou superficiel. *Fo-hi* s'est acquis par cet Ouvrage le titre de Pere des Sciences & du bon Gouvernement. Pour donner plus de réputation à ses figures, il prétendit les avoir vûes sur le dos d'un dragon qui s'éleva d'un Lac. Depuis ce tems-là, les Empereurs ont pris un dragon pour armes. Mais rien n'a tant contribué à la réputation de l'*I-king*, que la tradition établie qu'il fut sauvé du feu, dans la destruction générale de tous les monumens littéraires qui arriva par l'ordre de l'Empereur *Tsia-chi-wang-ti*, environ deux cens ans après Confucius & avant Jesus-Christ. Cette réputation n'a fait qu'augmenter par les éloges des Ecrivains de tous les siècles.

Estime des
Chinois Let-
trés pour l'*I-
king*.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIKES

cles, qui ont supposé l'I-king rempli d'excellentes maximes de Politique & Morale, quoiqu'en effet ils ne connoissent point ce qu'il contient, & que ce ne soit peut-être qu'un essai fait au hazard, pour ranger deux sortes de lignes dans toutes les combinaisons qu'elles peuvent recevoir.

Chu-king,
second Livre
Canonique.

Ce qu'il con-
tient.

Le second des cinq principaux Livres Canoniques se nomme *Chu-king*, ou *Chang-chu*; c'est-à-dire, *Livre qui parle des anciens tems*. Il est divisé en six parties, dont les deux premières contiennent les plus mémorables événemens du regne des anciens Empereurs *Yau*, *Chun* & *Yu*, qui passent pour les Législateurs & les Héros de la Nation Chinoise. *Yu* fut Fondateur de la famille de *Hya*, première dynastie Impériale, qui commença deux mille deux cents sept ans avant Jesus-Christ, & qui dura quatre cents cinquante huit ans. Dans la troisième partie du second Livre Canonique on trouve l'Histoire de la seconde famille Impériale, qui commença dans la personne de *Ching-tong*, dix sept cents soixante seize ans avant l'Ere Chrétienne & qui dura six cents ans. On y a conservé les sages Ordonnances de cet Empereur, avec les belles instructions du Ministre *Ysong-wey*.

& quelques Reglemens d'un autre Ministre, nommé *Fuyou*, que l'Empereur *Kau-tsong* fit chercher, après l'avoir vu en songe, & qui fut trouvé dans une troupe de maçons. Les trois dernieres parties du *Chu-king* renferment l'Histoire de la troisieme race, fondée par *Vu-vang*, onze cens vingt deux ans avant Jesus-Christ, & continué l'espace de huit cens soixante treize ans. Cette Histoire est entremêlée d'excellentes Maximes, & de Reglemens pour l'utilité publique. Le Pere Du Halde a donné quelques Extraits de la Traduction du Pere De-Prémare, Missionnaire Jesuite (7).

Le troisieme Livre Canonique du *Chi king* premier ordre, contient, sous le nom troisieme Livre Canonique de *Chi-king* (8), des Odes, des Chansons & d'autres pieces de Poësie, composées sous la troisieme race. C'est la description des manieres, des usages & des maximes d'un grand nombre de petits Rois subordonnés aux Empereurs. Confucius accorde de grands éloges à ce Livre, & déclare que la doctrine qu'il renferme est pure & sainte. Mais comme il s'y trouve quelques pieces impies & extravagantes, plusieurs Interpretes

(7) Chine du Pere Du. & 408.

Halde, Vol. II, page 399

(8) *Chi* signifie Vers

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES
Sujet de ce
Livre.

soupçonnent qu'elles peuvent y avoir été inserées dans des tems posterieurs. Ces compositions poëtiques, dont le style est fort laconique & chargé de vieux Proverbes qui le rendent fort obscur, peuvent être divisées en cinq différentes classes. La premiere comprend l'éloge des Hommes illustres par leurs vertus & leurs talens, avec quantité d'instructions ou de Maximes, qui se chantent dans les grandes solemnités, telles que les sacrifices, les funerailles & les cérémonies instituées à l'honneur des ancêtres. La seconde renferme les usages de l'Empire, dans une espece de Romances composées par divers Particuliers. Elles ne se chantent point, mais elles se récitent devant l'Empereur & ses Ministres, dont on ne censure pas moins les défauts que ceux du Peuple. La troisieme porte le titre de *Comparaison*, parce que cette figure y est employée continuellement. L'expression du quatrieme s'élève au-dessus du sublime, parce que les Odes dont il est rempli commencent par quelques grands traits, qui disposent l'esprit du Lecteur à l'attention. Le cinquieme contient des Vers qui parurent suspects à Confucius & qu'il regarda comme apocryphes. Du-Halde nous a donné quelques

ques Odes de ce Livre , traduites par le Missionnaire qu'on a nommé.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES

CANONIKES
Chun-tsyu,
quatriem Li-
vre Canonique.

Le *Chun-tsyu*, ou le quatrieme Livre Canonique du premier ordre , ne fut point admis avant le regne de la race de *Han*. Il avoit été composé du tems de Confucius ; c'est - à - dire , long - tems après les trois autres. Quelques uns l'attribuent même à ce Philosophe ; mais cette opinion est rejetée du plus grand nombre. Les uns croient qu'il contient l'Histoire du Royaume de *Lu*, où Confucius naquit, & qui porte aujourd'hui le nom de Chan-tong. D'autres le regardent comme un Abregé de ce qui qui s'étoit passé dans les différens Royaumes dont la Chine étoit composée avant qu'ils fussent réunis par *Tsin-chi-whang-ti*. C'est par cette raison que d'habiles gens auroient souhaité qu'il fût rangé dans la seconde classe des Livres Canoniques. Cependant les Chinois lui portent beaucoup de respect & d'affection. On y trouve le récit des actions de plusieurs Princes, avec la peinture de leurs vices & de leurs vertus. Cette Histoire commence par *In-kong* (9), qui regna dans le Pays de *Lu*, &

Origine de
ce Livre & ce
qu'il contient

(9) Ce tems répond à la quarante neuvieme année de Ping-wang, treizieme Empereur de la race de Cheu.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES

finir par *Ngay-king*, douzieme Roi du même Pays. Elle contient ainsi l'espace de deux cens cinquante un ans, sous le regne de dix Rois. Son titre est *le Printemps & l'Automne*, par allusion à l'état florissant de l'Empire sous un Prince vertueux, & à sa décadence sous un mauvais Prince. *Ko-chi*, disciple de Confucius, composa sur ce Livre un sçavant Commentaire nommée *Que-yu*, c'est - à - dire, Maximes de Gouvernement.

Li-ki, cin-
quieme Livre
Canonique.

Le *Li-ki*, ou le Recueil des Loix, des devoirs & des cérémonies de la vie civile, forme le cinquieme Livre Canonique, en douze livres, composé de divers ouvrages des anciens. Quoiqu'il soit attribué à Confucius, on croit que le principal Auteur fut *Cheu-chong*, frere de l'Empereur *Vu-vang*. Il renferme aussi les ouvrages de plusieurs disciples de Confucius, & de divers autres Ecrivains moins considérés parce qu'ils sont plus modernes. On y traite des usages & des cérémonies, tant sacrées que profanes, sur-tout pendant les trois dynasties de *Hya*, *Chang* & *Cheu*; du devoir des enfans à l'égard des auteurs de leurs naissances, & des femmes envers leurs maris; des regles de la véritable amitié; de la civilité

De quoi il
traite.

dans les fêtes ; de l'hospitalité , des honneurs funebres , de guerre , de musique , & de plusieurs autres sujets qui ont rapport aux intérêts de la société.

SCIENCE
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUE

Mais , comme trois cens ans après l'origine de cette Compilation , tous les Exemplaires en furent brûlés par l'ordre de *Tsin-chi-whang* , & qu'on n'en put sauver qu'un petit nombre de feuilles échappées aux flammes , avec ce que les vieillards avoient retenu par cœur , on soupçonne qu'il s'y est mêlé quantité de choses étrangères ; sans compter qu'on y trouve grand nombre d'usages qui ne sont pas reçus aujourd'hui. Aussi les Chinois confessent - ils qu'ils ne doit être lû qu'avec beaucoup de précaution.

Les Livres Canoniques du second ordre sont au nombre de quatre , tous composés par Confucius ou par ses disciples. On y en joint deux autres , qui sont presque aussi considérés que les quatre premiers. Le Pere Noel , Missionnaire Jésuite , celebre par ses observations astronomiques & par d'autres remarques sur la Chine & les Indes , a publié une traduction de ces Livres en Latin (10), dont le Pere Du-Halde nous a donné des extraits (11).

Livres Canoniques du second ordre.

(10) A Prague en 1711. (11) Ils paroîtront ici

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES
Tay - Iya,
premier Livre

Le premier Livre du second ordre porte le nom de *Tay-hya*, ou de *Grande Science*, parce qu'il est destiné à l'instruction des Princes & des Seigneurs dans toutes les parties du Gouvernement, & qu'il traite de la persévérance dans le souverain bien, qui consiste, suivant la doctrine de cet ouvrage, dans la conformité des actions avec la droite raison. Pour y parvenir, Confucius enseigne qu'il est nécessaire de bien examiner la nature des choses, & de s'élever à la connoissance du bien & du mal; de se fixer dans l'amour de l'un & dans la haine de l'autre; de joindre, à l'innocence du cœur, de l'ordre dans les manieres; qu'un homme ainsi renouvelé ne trouvera point de peine à renouveler les autres, & fera bien-tôt regner la paix dans l'Empire & dans le sein particulier des familles. Le Docteur *Tseng*, pour expliquer la doctrine de son Maître avec toute la perfection qu'elle peut recevoir, y a joint un Commentaire en dix Chapitres.

Chong-yong,
second Livre
du second ordre.

Le second Livre se nomme *Chong-yong*, ou le *Medium immuable*. C'est un ouvrage de Confucius, où ce Philo-

dans le lieu qui leur convient. Voyez les Articles sui-

Sophe traite du *Medium* qui doit être observé dans toutes choses & que tout le monde doit suivre, sur-tout ceux sont chargés du gouvernement des Nations ; parce que c'est dans ce *Medium* ou ce tempérament que la vertu consiste. L'ouvrage est divisé en trente-trois articles, où Confucius établit que la Loi du Ciel est gravée dans la nature de l'homme ; & que la lumière de la raison est un guide qu'on doit suivre. Il déplore le misérable état du genre humain, qui s'attache si peu au *Medium*. Il explique en quoi consiste le *Medium* de plusieurs vertus. Il fait voir que si cette science est difficile dans la spéculation, elle est aisée dans la pratique & qu'elle s'étend aux actions les plus communes de la vie. Il confirme cette doctrine par l'exemple des Princes qui ont observé le *Medium*, & par les grands avantages qui en résultent. Enfin, pour atteindre à cette perfection, il n'est pas besoin de s'assujettir à des choses austères, ni d'en entreprendre de difficiles ; il suffit de s'attacher simplement à la pratique de la vertu.

Le *Lun-yu*, ou le Livre des Sentences, troisième Livre du second ordre, est divisé en vingt articles, dix desquels sont employés en récits que les

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES

Lun - yu ,
troisième Li-
vre du second
ordre.

disciples de Confucius font de leur Maître ; & les dix autres , en questions , en réponses , & en maximes de ce Philosophe ou de ses disciples , sur les vertus , les bonnes œuvres & l'art de bien gouverner. Cette Collection est remplie de maximes & de sentences morales , qui ne cedent rien à celles des sept Sages de la Grece. Confucius déclare , » qu'il est impossible qu'un flateur ait de la vertu ; que le Sage ne » s'afflige point d'être peu connu des » hommes , mais qu'il regrette de ne » les pas connoître assez ; que celui qui » approuve les mauvaises sectes , comme celles de *Ha-chang* & des Bonzes de *Fau-tse* (12) se fait tort à lui-même & fait injure à l'Empire ; que la véritable doctrine est celle des anciens Sages , de qui les hommes ont appris à suivre la droite raison ; que que l'homme sage ne se propose que la beauté de la vertu , & que l'insensé ne pense qu'aux plaisirs & aux commodités de la vie. « Du-Halde nous donne plusieurs extraits de ce Volume.

Meng-tse ,
quatrième Livre du second
ordre.

Le quatrième Livre se nomme *Meng-tse* , ou *Livre du Docteur Meng* , que les

(12) Ces Sectes n'ont existé que plusieurs siècles après Confucius. Ainsi ce ne peut être lui qui les ait

citées , & l'on doit supposer que ces exemples ont été ajoutés au Texte pour servir d'explication.

Européens appellent *Moncius*. Il regarde les Rois de *Lu*, & le Disciple de *Te-tse*, petit-fils de Confucius, dont il a mieux rendu le sens & l'énergie qu'aucun autre Philosophe de son Ecole. Ses Ouvrages sont divisés en deux parties, dont la première contient six Chapitres, & la seconde, huit. Ils traitent presque uniquement de la bonne administration dans le Gouvernement. Comme l'Empire étoit alors troublé par des guerres civiles, l'Auteur prouve que ce n'est pas de la force des armes, mais des exemples de vertu, qu'il faut attendre la paix & la tranquillité de l'Etat. Ces discours sont liés en forme de dialogues, ou de conversations qu'il avoit avec ses disciples ou avec les Princes; & pour donner plus de poids à sa doctrine, il emploie des comparaisons à l'exemple des anciens. Du-Halde en donne l'extrait.

Le cinquième Livre intitulé *Hyau-king*, ou *du Respect filial*, est un petit Volume qui contient seulement les réponses de Confucius aux questions de son disciple *Tsong*, sur le devoir des enfans à l'égard de leurs peres, qu'il fait regarder comme le base d'un sage gouvernement. Le respect filial est porté fort loin dans ce traité. Il n'y a point

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES

Hyau-king,
cinquième Li-
vre.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUELS
Obéissance
filiale.

de vertu si nécessaire & si sublime que l'obéissance d'un fils, ni de crime si énorme que sa défobéissance. Cette obligation ne regarde pas moins les Princes que les plus vils Sujets, & l'on propose comme des modèles de vertu, ceux qui ont servi par leurs exemples à mettre en honneur la tendresse & le respect filial. Cependant on reconnoît que les enfans ne doivent point obéir à leur pere, ni les Ministres aux Princes, s'ils en reçoivent des ordres qui blessent la justice ou la civilité.

Syau-hya,
1^{er} Livre & der-
nier Livre.

Le sixieme & le dernier Livre Canonique porte le titre de *Syau-hya*, ou d'*Ecole des Enfans*. Il fut composé vers l'an de Notre-Seigneur 1150, par le Docteur *Cheu-hi*, sous le regne de la race de *Song*. C'est une collection de maximes & d'exemples, tant anciens que modernes, divisée en Chapitres & en Paragraphes. Elle traite particulièrement des Ecoles publiques, des honneurs dûs aux parens, aux Rois, aux Magistrats & aux personnes âgées; des devoirs du mari & de la femme; de la maniere de regler le cœur, les gestes du corps, la nourriture & l'habillement. En un mot, le but de l'Auteur est d'instruire la Jeunesse & de réformer les manieres. Du-Halde donne

un extrait des maximes que le Compilateur a jointes aux principes des anciens Livres.

SCIENCES
DES
CHINOIS.
LIVRES
CANONIQUES

Vie de CONFUCIUS ou KONG-FU-TSE, grand Philosophe Chinois.

CONFUCIUS (13) naquit dans une Ville (14) du Royaume de Lu, qui est aujourd'hui la Province de Chang-tong, la vingtième année de Ling-wang, troisième Empereur de la race de Cheu, cinq cents cinquante un ans avant Jesus-Christ, & deux ans avant la mort de Thalès, un des sept Sages de la Grece. Il fut contemporain du fameux Pythagore (15), & supérieur de quelques années à Socrates. Mais il eut cet avantage sur eux, que sa gloire n'a fait qu'augmenter avec le nombre des années, & qu'elle subsiste encore dans le plus grand Empire du Monde, qui croit lui être redevable de sa durée & de sa splendeur.

Ce sage Philosophe, sans tourner son attention, comme Thalès, sur les

Contemporains de Confucius.
Objets de ses études & de sa doctrine,

(13) C'est une corruption de Kong fu-tse, qu'il faut attribuer aux premiers Européens.

byen. Voyez ci-dessus la Géographie de la Chine.

(15) L'Auteur pouvoit ajouter contemporain de Solon.

(14) Nommée Kyo-sen.

VIED. CON-
FUCIUS.

secrets impénétrables de la nature & l'origine du Monde, sans vouloir approfondir, comme Pythagore, l'essence des punitions & des recompenses futures, se borna uniquement à parler du principe de tous les Etres, à inspirer pour lui du respect, de la crainte & de la reconnoissance, à persuader aux hommes qu'il connoît tout, jusqu'à nos plus secretes pensées, qu'il ne laisse jamais la vertu sans recompense ni le crime sans châtiment, quel qu'ait été dans cette vie le sort de l'une ou de l'autre. Telles sont les maximes qui se trouvent répandues dans tous ses ouvrages, & par lesquelles il entreprit de réformer les mœurs du genre humain.

Son pere &
sa mere.

Il n'avoit que trois ans lorsqu'il perdit *Che-lyang-he*, son pere, qui mourut à l'âge de soixante treize ans. Quoique ce Vieillard eût occupé les plus grands emplois du Royaume de *Song*, il ne laissa point d'autre heritage à son fils que l'honneur d'être descendu de *Ty-hyé*, vingt-septieme Empereur de la seconde race de *Chang*. La mere de Confucius, qui se nommoit *Ching*, & qui tiroit son origine de l'illustre famille de *Yen*, survécut de vingt un ans à la mort de son mari.

Dans l'âge le plus tendre , il fit éclater toute la sagesse , qui n'est ordinairement que le fruit de la maturité. Il dédaigna les jeux & les amusemens de l'enfance. Un air grave , modeste & sérieux , lui attiroit la veneration de ceux qui le connoissoient. A peine fut-il parvenu à l'âge de quinze ans , qu'il s'appliqua serieusement à l'étude des anciens Livres. Il prit une femme à dix neuf ans & n'en eut jamais d'autre. Elle lui donna un fils nommé *Pe-yu* , qui mourut à l'âge de cinquante ans , & qui laissa un héritier , nommé *Tsu tu* digne rejetton de son grand-pere , & d'un mérite si distingué qu'il fut élevé aux premieres dignités de l'Empire.

VIE DE CONFUCIUS.
Enfance de Confucius.

Il se marie
& devient pere d'un fils.

Confucius ayant fait des progrès considerables dans l'étude de l'Antiquité à mesure qu'il avançoit en âge , proposa de rétablir la forme du Gouvernement sur de sages principes , & de réformer par cette voie les mœurs & les usages dans les divers petits Royaumes dont l'Empire étoit composé. Les Provinces de la Chine étoient alors des Royaumes distingués , qui avoient leurs Loix particulieres & leurs propres Princes , à qui appartenoit le droit de lever des taxes , d'imposer un tribut , de conferer les dignités & les emplois ,

Ses projets de réformation.

VIE DE CON-
FUCIUS.

de faire la guerre ou la paix avec leurs voisins ; enfin , qui étoient dépendans de l'Empereur, mais qui lui devenoient quelquefois redoutables par l'excès de leur pouvoir. Comme l'ambition , l'incontinence & la corruption des mœurs regnoient ouvertement dans toutes ces petites Cours , Confucius entreprit par ses exhortations & ses exemples , d'y introduire les vertus opposées.

Conduite
qu'il tient
dans cette vûe

Son intégrité, l'étendue de ses lumières & la splendeur de ses vertus l'ayant bien-tôt fait connoître, on lui offrit plusieurs Offices distingués dans la Magistrature. Il les accepta, mais dans la seule vûe de répandre sa doctrine & de travailler à la réformation des hommes. Lorsque le succès répondoit mal à son attente, il abandonnoit ses emplois pour chercher des Peuples plus traitables. Vers la cinquante cinquième année de son âge, ayant été rappelé dans le Royaume de Lu, sa patrie, pour y remplir les premiers postes, il y recueillit de si heureux fruits de ses soins, que dans l'espace d'environ trois mois, le Roi, les Grands & le Peuple changerent entierement de conduite. Une résolution si prompte alarma les Princes voisins, jusqu'à leur faire conclure que le Roi de Lu devien-

droit trop puissant avec les conseils d'un tel Ministre. Le Roi de Tsi prit une voie fort étrange pour arrêter les progrès de cette réformation. Sous le voile d'une ambassade , il envoya au Roi de Lu & aux principaux Seigneurs de sa Cour un grand nombre de belles filles , qui avoient été élevées dans l'exercice de la danse & du chant , & qui étoient capables d'amollir les cœurs par le pouvoir de leurs charmes. Ce stratagème ne réussit que trop heureusement. L'interêt des mœurs & du bien public ne résista point à l'attrait du plaisir. En vain Confucius s'efforça par ses remontrances de ramener le Prince & ses Sujets à la raison. Dans le chagrin de ne pouvoir se faire écouter , il abandonna cette Cour , & des emplois dont il n'avoit plus d'utilité à tirer pour ses vûes.

VIE DE CONFUCIUS.
Comment son ouvrage est ruiné dans le Royaume de Lu.

De la Cour de Lu il passa dans les Royaumes de Tsy, de Ghey & de Tsu, mais il n'y trouva pas moins de résistance à ses principes. L'austerité de sa Morale faisoit redouter sa Politique , & les Ministres d'Etat n'étoient pas disposés à recevoir un Rival qui leur faisoit appréhender la ruine de leur autorité. Après avoir erré de Province en Province , il s'arrêta dans le Royaume

Ses courses dans plusieurs Royaumes.

VIE DE CONFUCIUS.
Il s'arrête
dans le Royaume de
Ching.

Il se fait un
grand nombre
de disciples.

Leur division en quatre
classes, chacun a son ob-
jet.

de Ching, où il se vit réduit à la dernière indigence, sans rien perdre de sa grandeur d'ame & de sa constance ordinaire. Il se rappelloit les maximes & les exemples de *Yau*, de *Chun*, de *Yu*, de *Ching-tang* & de *Ven-vang*. Ces Héros de l'antiquité sembloient revivre en lui. Enfin, l'éclat de ses vertus surmonta tous les obstacles. Il se fit un grand nombre de disciples, qui lui furent inviolablement attachés. On en compta trois mille, dont cinq cens étoient revêtus des plus hautes dignités dans divers Royaumes & les exerçoient sans reproche. Mais on en distinguoit soixante douze, plus célèbres que tous les autres par la perfection de leur vertu. Son zèle, qui croissoit de jour en jour, lui inspira le desir de passer la mer, pour communiquer sa doctrine aux Nations étrangères & la répandre dans les climats les plus éloignés.

Il divisa ses disciples en quatre classes. La première fut composée de ceux qui devoient se cultiver l'esprit par la méditation, & purifier leur cœur par la pratique des vertus. *Meng-tse-kyen*, *Jen-pe-myeu*, *Chun-kong* & *Yen-yeuen*, tinrent le premier rang dans cette classe; mais la mort de *Yen-yeuen*, qui arriva dans sa trente - unième année,

causa une sensible affliction à Confucius. La seconde classe contenoit ceux qui étoient capables de raisonner juste, & de composer des discours élégans & persuasifs. *Tjay-ngo* & *Tsu-kong* furent les plus distingués de cet ordre. L'objet de la troisieme classe étoit d'étudier les regles du bon gouvernement, d'en faire prendre une juste idée aux Mandarins, & de leur apprendre à s'acquitter dignement des offices publics. Les plus éminens dans ce genre furent *Jen-yeu* & *Ki-lu*. Enfin, ceux qui étoient capables d'écrire avec autant de précision que d'élégance sur les principes de la Morale, formoient la troisieme classe, dans laquelle *Tsu-hyeu* & *Tsu-hya* se distinguèrent beaucoup. Ces dix élèves choisis furent comme la fleur de l'école de Confucius.

VIE DE CONFUCIUS.

Toute la doctrine de ce Philosophe tendoit à rétablir la nature humaine dans cet ancien lustre & cette beauté primitive dont le Ciel fit son partage, mais qui se trouvent défigurées par les tenebres de l'ignorance & par la contagion du vice. Les moyens qu'il proposoit pour atteindre à ce but, étoient l'obéissance & le respect pour le Seigneur du Ciel ; d'aimer son prochain comme soi-même ; de vaincre ses in-

Fond de la doctrine de Confucius.

VIE DE CON-
FUCIUS.

clinations déréglées; de ne jamais prendre les passions pour règle de sa conduite; de consulter toujours la raison & de n'écouter qu'elle, c'est-à-dire, de ne jamais rien penser ni rien faire volontairement qui la blesse.

Vertus de
Confucius.

Comme les actions de Confucius ne contredisoient jamais ses maximes, & que par sa gravité, sa modestie, sa douceur & sa frugalité, par son mépris pour les plaisirs terrestres & par une vigilance continuelle sur sa conduite, il étoit lui-même un exemple des préceptes qu'il donnoit dans ses écrits & dans ses discours, il n'y eut point de Princes qui ne souhaitassent enfin de l'attirer dans ses Etats. Le Roi de *Cheu* fut un de ses plus zelés admirateurs. Mais après la mort de ce Prince, l'envie de ses Courtisans exposa Confucius à devenir le jouet d'une populace insensée, par quelques chansons satyriques qu'elle leur fit composer contre lui. Il parut in-

Sa fermeté.

sensible à cette injure. Sa fermeté fut encore plus éclatante lorsqu'un des principaux Officiers de l'armée, qui le haïssoit sans en avoir jamais reçu d'offense, leva son épée pour le frapper mortellement. Loin d'en paroître ému, il rassembra ses disciples, que la crainte avoit dispersés; & ceux qui avoient le

plus d'affection pour lui le pressant de prendre la fuite , pour éviter la fureur du Mandarin : » Si le Ciel , leur dit-il , nous accorde sa protection , comme il vient de le déclarer par des marques certaines , quel mal Whan - ti peut-il nous faire avec toute sa puissance ? « Cette réponse ne permet pas de douter qu'il ne connût une Providence particulière , ou l'interposition du Ciel dans les affaires du Monde.

VIE DE CONFUCIUS.

Les vertus du Philosophe Chinois ti-^{Sa modestie,} roient un nouveau lustre des charmes de sa modestie. On ne l'entendit jamais parler avantageusement de lui-même. Il n'écoutoit pas volontiers les louanges qu'il recevoit de la bouche d'autrui. S'il y faisoit quelque réponse , c'étoit par des reproches qu'il se faisoit à lui-même , de veiller avec trop peu de soin sur ses actions & de négliger la pratique du bien. Lorsqu'on marquoit de l'admiration pour sa vertu & pour la sublimité de sa Morale , il se hâtoit de reconnoître qu'elle lui étoit venue de ces grands Législateurs Yau & Chun , qui vivoient quinze cens ans avant lui.

Si l'on en croit une tradition , qui est universellement reçue à la Chine , on lui entendoit souvent repeter ces quatre mots : *Si fang yeu ching Jin* ;

Tradition singulière sur la prédiction d'un Saint futur.

VIE DE CON-
FUCIUS.

c'est-à-dire, *Le véritable Saint doit être cherché du côté de l'Ouest*. On ignore quel est le Saint dont il parloit ; mais il est certain que quarante cinq ans après la naissance de Jesus - Christ, *Ming - ti*, quinzieme Empereur de la race de *Han*, également frappé des paroles de Confucius & de la figure d'un homme qu'il vit en songe, & qui lui parut arriver du côté de l'Ouest, envoya vers cette partie du Monde *Tsay & Tsing - king*, deux Grands de l'Empire, avec ordre de ne pas revenir sans avoir trouvé le Saint-Homme que le Ciel lui avoit fait voir, & sans s'être instruit de sa doctrine. Les Députés, effrayés des périls & de la fatigue du voyage, s'arrêtèrent aux Indes, dans un lieu dont le nom est incertain, où ils trouverent la statue d'un Imposteur nommé *Fo*, qui avoit infecté cette Région d'une monstrueuse doctrine, environ cinq cens ans avant la naissance de Confucius ; & s'étant fait instruire des superstitions du Pays, ils ne manquerent point à leur retour de répandre cette idolatrie dans l'Empire de la Chine.

Derniers
momens de
Confucius.

Confucius, après avoir heureusement fini ses travaux philosophiques, & particulièrement son ouvrage historique de *Chun - tsyu*, mourut dans le

Royaume de *Lu*, sa patrie, âgé de soixante-treize ans, dans la quarante-unième année du regne de King-vang, vingt-cinquième Empereur de la race de Cheu. Peu de jours avant sa dernière maladie, il dit à ses disciples, les larmes aux yeux, » qu'il étoit pénétré de douleur à la vûe des désordres qui regnoient dans l'Empire. Il ajouta ; que la montagne étoit tombée, la grande machine détruite, & qu'on ne verroit plus paroître de Sages. « Il vouloit faire entendre que l'édifice de la perfection, auquel il avoit travaillé toute sa vie, étoit presque entièrement ruiné. Depuis ce jour, on le vit dans une langueur qui ne l'abandonna plus. Enfin, s'étant tourné vers ses disciples : » Le Roi, leur dit-il, refuse de suivre mes maximes ; puisque je ne suis plus utile à rien à la terre, il est tems pour moi de la quitter. « A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il tomba dans une léthargie qui dura sept jours ; à la fin desquels il expira dans les bras de ses disciples. C'étoit *Ngay-kong* qui regnoit alors dans le Pays de *Lu*. Ce Prince ne put retenir ses larmes en apprenant la mort du Philosophe. » Le Ciel n'est pas content de moi, s'écria-t-il, puis-

VIE DE CON-
FUCIUS.

Son discours
à ses disci-
ples.

Il meurt en
léthargie.

VIE DE CON-
FUCIUS.

» qu'il m'enleve Confucius. « En effet, les Sages sont le plus précieux don qu'il puisse accorder à la terre, & l'on ne commence à sentir ce qu'ils valaient qu'après les avoir perdus.

Honneurs
qui lui furent
rendus après
sa mort.

Les disciples de Confucius lui bâtirent un tombeau près de *Kyo feu*, Ville de sa naissance, sur le bord de la rivière de *Su*, dans un lieu où il étoit accoutumé de les assembler. Comme on a pris soin, dans la suite, de l'environner de murs, il a l'air aujourd'hui d'une petite Ville. Le Philosophe Chinois fut pleuré de tout l'Empire (16); mais particulièrement de ses Disciples, qui prirent le deuil avec autant d'éclat que pour la mort d'un pere. Ces sentimens de veneration n'ayant fait qu'augmenter avec le tems, il est aujourd'hui regardé comme le grand Maître & le premier Docteur de l'Empire.

Son portrait.

Confucius étoit d'une taille haute & bien proportionnée. Il avoit la poitrine & les épaules fort larges, l'air grave & majestueux, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue & noire, le nez un peu plat, & la voix forte & perçante. On lui voyoit au milieu du front une petite tumeur, ou une es-

(16) Le Pere Le-Comte dit nettement qu'il fut honoré comme un Saint,

pece de veine , qui le défiguroit un peu VIE DE CONFUCIUS.
 & qui lui avoit fait donner par son pere le nom de *Kyeu* , ou de petite montagne. Il se le donnoit souvent lui-même par un sentiment de modestie & d'humilité.

Les Mémoires du Pere Le-Comte , d'où le Pere Du-Halde a tiré presque entièrement ce récit ajoutent quelques autres circonstances de la vie de Confucius , particulièrement une conference entre son grand-pere & lui pendant son enfance , & ce qu'il dit , à l'âge de seize ans , pour défendre les Livres Canoniques de la Chine , contre un grand Mandarin qui les accusoit d'être obscurs & sans utilité. Ce jeune Philosophe fit une leçon si severe à son supérieur , qu'elle le jetta dans quelque danger pour sa vie. Mais comme l'Historien lui fait dire que le sens des Livres de doctrine ne doit être entendu que des Sçavans , & qu'il seroit à craindre que le Peuple n'en abusât s'il étoit capable de le pénétrer , les Compilateurs Anglois s'imaginent plaisamment que cette reflexion est supposée , pour confirmer , disent-ils , la doctrine de l'Eglise Romaine par l'autorité de Confucius.

Autres circonstances de sa vie.

Remarque des Auteurs Anglois.

Il semble , suivant le même Auteur , Remarque du Pere Le-Comte.
 que le zele de ce Philosophe & la pu-

VIE DE CON-
FUCIUS.

reté de sa Morale étoient d'une perfection à laquelle il auroit été difficile de rien ajouter. Quelquefois, dit-il, il parle moins en homme souillé par la corruption de la nature, qu'en Docteur de la Loi nouvelle; & ce qui doit persuader que l'hypocrisie n'y avoit point de part, c'est que ses maximes ne furent jamais démenties par ses actions. En un mot, la gravité & la douceur de son caractère, sa rigoureuse abstinence, son mépris pour tout ce que le monde estime, l'attention continuelle qu'il apportoit à toutes ses actions, son humilité & sa modestie, qui sont des vertus sans exemple parmi les Sages de l'antiquité, portent à juger que c'étoit moins un Philosophe formé par la raison, qu'un homme inspiré de Dieu pour la réformation du genre humain (17).

Combien
Confucius est
respecté à la
Chine.

Depuis sa mort, tout l'Empire Chinois n'a pas cessé d'honorer sa mémoire; & vraisemblablement cette vénération, qui s'est communiquée si fidèlement à la postérité, n'aura point d'autre fin que celle du Monde. Les Empereurs lui ont fait bâtir, dans toutes les

(17) Le Comte observe qu'il ne mangeoit jamais rien sans s'être prosterné à terre pour offrir sa nourriture au Seigneur du Ciel.

Provinces, des Palais ou des Temples où les Sçavans s'assemblent pour lui rendre certains honneurs. On y lit dans plusieurs endroits, en gros caracteres :

Au grand Maître. Au premier Docteur. Au Saint. A celui qui a donné des instructions aux Empereurs & aux Rois. Ce-

pendant les Chinois ne l'ont jamais déifié, quoiqu'ils ayent accordé la qualité de Dieu, ou suivant leurs expressions, celle d'Esprit pur, à quantité de Mandarins qui ne peuvent lui être comparés; comme si le Ciel, remarque le Pere Le-Comte, n'avoit pas voulu souffrir qu'un homme employé par sa Providence à la réformation des mœurs, devînt après sa mort un objet de superstition & d'idolâtrie (18).

Chaque Ville entretient un Palais pour les assemblées des Gens de Lettres, sous divers titres, tels que *Puan-king*, ou Salle royale; *Ta-ching-kyen*, ou Salle de la Perfection; *Ta-hyo*, ou grand College; *Qua-hyo*, ou College de l'Empire. On y voit, sur les murs, quantité de petites planches dorées & vernies, qui portent les noms des plus fameux Philosophes & de ceux qui se sont distingués dans les Sciences. Mais

VIE DE CON-
FUCIUS.

Palais d'assemblée pour les Sçavans.

(18) Mémoires du Pere Le-Comte, page 199 & suivantes.

VIE DE CON-

FUCIUS.

Circonstan-
ces & forma-
lités de la fê-
te.

Confucius paroît toujours à leur tête.

Chaque année, les Docteurs & les Lettrés de la Chine célèbrent, par l'ordre des Empereurs, une fête, dont toutes les circonstances sont réglées dans le grand Livre du cérémonial. Tous les préparatifs doivent être achevés la veille. Un Boucher vient tuer un porc, & tous les domestiques du Tribunal apportent du vin, des fruits, des fleurs & des légumes, qu'ils placent sur une table ornée de flambeaux de cire & de cassolettes parfumées. Le matin du jour même, les Gouverneurs, les Docteurs & les Bacheliers se rendent, au son des instrumens de musique, dans la Salle d'assemblée, où le Maître des cérémonies leur ordonne, tantôt de s'incliner, tantôt de se mettre à genoux, ou de baisser le front jusqu'à terre, & tantôt de se tenir debout. Ensuite le principal Mandarin ouvre la fête, en prenant successivement du vin & des légumes, qu'il présente sur les tables de Confucius. On chante, à l'honneur de ce grand Philosophe, des Vers, qui sont accompagnés du son des instrumens. On prononce son éloge, c'est-à-dire, un discours de sept ou huit lignes, dont le sujet roule sur son sçavoir, sur sa sagesse & sur l'excellence de sa Morale, &

Panégyrique
de Confucius.

& dont la formule est la même dans toutes les Villes de l'Empire. Ces honneurs, qui sont rendus en effet aux Sciences & aux Sçavans, dans la personne de Confucius, inspirent beaucoup d'émulation. La cérémonie se termine par quantité de nouvelles inclinations & de réverences, au son des flutes & des hautbois, & par des complimens mutuels entre les Mandarins. Pour dernière scene, on enterre le poil & le sang de l'animal qui a servi de victime, & l'on brûle, en témoignage de joie, une grande piece d'étoffe qui est attachée au bout d'une pique & qui pend jusqu'à terre. De la première Salle on passe dans une autre, où l'on rend aussi des honneurs consacrés par l'usage, aux anciens Gouverneurs des Villes & des Provinces, qui ont acquis de la réputation dans l'exercice de leurs Emplois. Enfin l'on passe dans une troisième Salle, où sont exposés les noms des Citoyens distingués par leurs vertus & leurs talens, & l'on y fait quelques autres cérémonies.

VIE DE CONFUCIUS.

Les Chinois racontent que *Kya-tsing*, un de leurs Empereurs, se rendit au Palais de Confucius avant que de commencer ses études, pour y offrir l'hommage de ses louanges & de ses présens,

Respect de l'Empereur *Kya-tsing* pour ce Philosophe.

VIE DE CON-
FUCIUS.

comme un témoignage de son respect pour tous les anciens Docteurs de la Nation , sur-tout pour le Prince Cheukong & pour le Philosophe Confucius. Il y prononça un discours , dans lequel il s'engagea solennellement à faire une étude assidue des Ouvrages de ces grands Hommes & de ces sages Maîtres de l'antiquité , dont les maximes ne doivent jamais cesser de servir de regle à leurs descendans (19).

(19) Chine du Pere Du - Halde , Vol. II , page 295 & suivantes.

§ VI.

Langue Chinoise.

LA connoissance du Langage & l'art de l'Ecriture , font , comme on l'a déjà fait observer , une partie de l'érudition Chinoise ; & la carrière des Emplois étant ouverte à tout le monde , le dernier homme du Peuple apprend à lire & à écrire.

Idée de la
Langue Chi-
noise.

La Langue Chinoise n'a aucune ressemblance avec les autres Langues , mortes ou vivantes. Toutes les autres ont un alphabet , composé d'un certain nombre de lettres , qui , par leurs diverses combinaisons , forment des syllabes & des mots ; au lieu que dans celle

des Chinois il y a autant de caractères & de différentes figures que de mots & de changemens ; ce qui en rend le nombre si grand , que Magalhaens en compte cinquante quatre mille quatre cens neuf , & d'autres jusqu'à quatre vingt mille. Cependant le nombre de leurs mots ne surpasse pas trois cens trente. Ce sont autant de monosyllabes indéclinables , qui finissent presque toutes par une voyelle , ou par la consonante *n* ou *ng*.

LANGUE
CHINOISE.

Cette petite quantité de syllabes ne laisse pas de suffire pour traiter toutes sortes de sujets , parce que sans multiplier les mots , le sens est varié presque à l'infini par la différence des accens (20), des inflexions, des tons , des aspirations & des autres changemens de la voix. A la vérité, pour ceux qui ne sont pas fort versés dans la Langue , cette variété de prononciation devient une occasion continuelle d'erreurs. Par exemple , le mot *Chu* , prononcé en traînant sur *n* & levant la voix , signifie *Seigneur* & *Maître* ; d'un ton uni & allongé , il signifie *Pourceaux* ; d'un ton bref , il si-

Variété des
accens , des
tons & des as-
pirations.

Diverses si-
gnifications
d'un même
mot.

(20) Les Missionnaires ne les mots accentués avec onze marques inventées par le Pere Lazaro Cataneo, Missionnaire Jesuite.

gnifie *Cuisine* ; & d'un ton fort & mâle, qui s'adoucit sur la fin, il signifie *Colonne*. De même, la syllabe *Po*, suivant ses divers accens & ses différentes prononciations, n'a pas moins d'onze différens sens. Elle signifie *Verre, Bouillir, Vanner du riz, Prudent, Liberal, Préparer, Vieille femme, Casser ou fendre, Incliné, Fort peu, Arroser, Esclave ou Captif*. On en doit conclure que cette Langue, quoique stérile en apparence & bornée à peu de monosyllabes, est néanmoins très abondante & très expressive.

Mots composés.

D'un autre côté, le même mot différemment composé, dénote une infinité de choses différentes. *Mu*, par exemple, signifie Seul, un Arbre, ou du Bois. Composé, il a quantité d'autres sens. *Mu-lyau*, signifie du bois préparé pour bâtir. *Mu-lan*, des barreaux ou une porte de bois ; *Mu-hya*, une caisse ; *Mu-syang*, une armoire ; *Mu-tsyang*, un Charpentier ; *Mu-ul*, un mousseron ; *Mu-nu*, une espece de petite orange ; *Mu-sing*, la Planete de Jupiter ; *Mu-myen*, du coton, &c. Enfin, ce mot peut être joint à quantité d'autres, & forme autant de sens que de combinaisons. Ainsi les Chinois, par un simple changement d'ordre dans leurs mono-

syllabes, font des discours suivis, dans lesquels ils s'expriment avec beaucoup de grace & de clarté. L'habitude leur fait distinguer si bien les différens tons des mêmes monosyllabes, qu'ils comprennent leurs différentes significations sans faire la moindre attention aux accens qui les déterminent.

LANGUE
CHINOISE.

Il ne faut pas s'imaginer, comme plusieurs Auteurs le racontent, qu'ils chantent en parlant & qu'ils fassent une espèce de musique, qui ne pourroit pas être fort agréable à l'oreille. Au contraire, ces différens tons sont si délicats, que les Etrangers n'en sentent pas facilement la différence, sur-tout dans la Province de *Kyang-nan*, où l'accent passe pour le plus parfait. On peut s'en former une idée par la prononciation gutturale de la Langue Espagnole, & par les différens tons du François & de l'Italien, qui signifient différentes choses quoiqu'on ait peine à les trouver différens; ce qui a donné naissance au Proverbe, *Le ton fait tout*.

Délicatesse
de la pronon-
ciation.

Comme les Chinois n'ont point d'accens écrits pour varier les sons, ils sont obligés d'employer pour le même mot autant de figures qu'il y a de tons par lesquels son sens est varié. Ils ont avec cela des caractères qui expriment deux

Variété des
figures & des
caractères.

ou trois mots (21) & quelquefois des phrases entières. Par exemple , pour écrire ces deux mots , *Bon jour Monsieur* ; au lieu de joindre le caractère de *Bon jour* avec celui de *Monsieur*, ils en employent un différent , qui exprime par lui-même ces deux , ou , si l'on veut, ces trois mots. Mais on conçoit aussi que cet usage multiplie extrêmement les caractères Chinois & rend l'art de joindre les monosyllabes très difficile. Après tout , cette jonction simple , quoique suffisante pour se faire entendre par écrit , est un art médiocre , & borné au vulgaire. Dans la composition , les mots sont à la vérité les mêmes ; mais le style poli est si différent de celui du discours , qu'un homme de Lettres ne pourroit les confondre sans paroître ridicule. Il est aisé de s'imaginer combien l'étude d'un si grand nombre de caractères demande d'années , non seulement pour les distinguer dans leur composition , mais pour se souvenir même de leur signification & de leur forme. Cependant lorsqu'on en sçait parfaitement dix mille , on peut fort bien s'exprimer dans cette Langue & lire quantité de Livres.

(21) Cette maniere de combiner donne la facilité de former à toute occasion de nouveaux caractères

pour exprimer de nouvelles paroles & de nouvelles idées.

Celui qui en sçait le plus passe pour le plus habile. Mais la plûpart des Chinois n'en sçavent pas plus de quinze ou vingt mille ; & parmi les Docteurs mêmes , il s'en trouve peu qui en sçachent plus de quarante mille.

LANGUE
CHINOISE.

Ce prodigieux nombre de caracteres est recueilli dans une espece de Vocabulaire qui se nomme *Hay-pyen*. Comme l'Hebreu a ses lettres radicales , qui font connoître l'origine des mots & la maniere de trouver leurs dérivés dans les Dictionnaires , la Langue Chinoise a de même ses caracteres radicaux , tels que ceux des montagnes , des arbres , de l'homme , de la terre , du cheval , &c. On apprend même à distinguer dans chaque mot les traits ou les figures qui sont placées au-dessus , au-dessous , à côté ou dans le corps de la figure radicale. Le dernier Empereur fit composer un Dictionnaire , qui contenoit dans la premiere compilation , quatre vingt quinze volumes (22) , la plûpart fort épais & d'un petit caractere. Cependant il étoit bien éloigné de renfermer toute la Langue , puisqu'on jugea nécessaire d'y joindre un supplément de vingt quatre volumes. S'il n'y a point de Langues dans le Monde qui ayent

Caracteres
radicaux.

Dictionnaire
Chinois ,
en cent dix
neuf volumes.

(22) C'est peut-être le *Hay-pyen*.

LANGUE
CHINOISE.

tant d'étendue (23), on doit conclure que celle de la Chine est la plus riche & la plus abondante.

Autre Dic-
tionnaire.

Outre ce grand Vocabulaire, les Chinois en ont un autre qui ne contient que huit ou dix mille caractères, & dont les Sçavans font usage pour lire ou écrire, & pour entendre ou composer leurs Livres. Ils ont recours au grand, lorsque le petit ne leur suffit pas. C'est ainsi que les Missionnaires ont recueilli tous les termes qui peuvent servir à l'instruction du Peuple, pour se faciliter les moyens d'exercer leur ministère.

Comparaison
des caractères
Egyptiens avec
ceux de la
Chine.

Clément d'Alexandrie attribue trois sortes de caractères aux Egyptiens. Le premier, qu'il appelle *Epistolaire*, ressemble, dit-il, aux lettres de notre alphabet. Le second est le *Sacerdotal*, qui sert pour les Ecrits sacrés, comme les notes pour la musique. Le troisième, qui est le *Hieroglyphique*, n'est employé que pour les Inscriptions publiques sur les monumens. Il y a deux méthodes pour le dernier; l'une, par des images exactes, qui représentent ou l'objet même, ou quelque chose qui en approche beaucoup; c'est ainsi qu'on employe le

(23) On n'en peut douter, s'il est vrai, comme le racontent les Auteurs Arabes, qu'un Dictionnai-

re composé pour un Roi d'Arabie, ne pouvoit être porté sur un chariot traîné par quarante chevaux.

Croissant pour exprimer la Lune : l'autre , par des symboles & des figures énigmatiques , telles qu'un serpent en forme de cercle , avec sa queue dans sa bouche , pour signifier l'année ou l'éternité. Les Chinois ont toujours eu , comme les Egyptiens , une certaine variété de caractères. Au commencement de leur Monarchie , ils se communiquoient leurs idées en traçant sur le papier les images naturelles de ce qu'ils vouloient exprimer : par exemple , un oiseau , une montagne , un arbre , pour signifier exactement les mêmes choses (24). Cette méthode étoit fort imparfaite & demandoit des volumes entiers pour l'expression des pensées les plus courtes. D'ailleurs , combien d'objets ne pouvoient être représentés par le crayon ou le pinceau , tels que l'ame , les réflexions , les passions , la beauté , les vertus , les vices , les actions des hommes & des animaux ; enfin , tout ce qui est sans corps & sans forme ! Ce fut cette raison qui fit changer insensiblement l'ancienne maniere d'écrire & composer des figures plus simples pour exprimer les choses qui ne tombent pas sous les sens.

 LANGUE
CHINOISE

Ancien usage des Chinois pour l'écriture.

Cependant ces caractères modernes

Nature de leur caractère.

(24) Du-Halde Vol. I , p. 363, Magalhaens , p. 69 & ces modernes suivantes.

T v

sont véritablement (25) hieroglyphiques ; 1^o, parce qu'ils consistent dans des figures simples, qui conservent la signification des caractères primitifs. Autrefois, par exemple, on représentoit le Soleil, qui s'appelle *Je*, par le cercle suivant ☉. Aujourd'hui l'on emploie deux lignes droites & trois lignes transversales : 2^o parce que l'institution humaine attache à ces figures les mêmes idées qui étoient naturellement représentées par les symboles, & que chaque caractère Chinois a sa propre signification, qu'il conserve toujours, quoique joint avec d'autres. *Tsay*, par exemple, qui signifie *Infortune & calamité*, est composé du caractère *Myau*, maison, & du caractère *Ho*, feu ; parce que la plus grande infortune qui puisse arriver est de voir sa maison en feu. Au reste, les caractères de la Cochinchine, du Tong-king & du Japon, sont les mêmes qu'à la Chine & signifient les mêmes choses. Quoique les Peuples de ces quatre régions aient un langage si différent qu'ils ne peuvent s'entendre

Mêmes caractères au Japon, &c. quoique la langue soit différente.

(25) Les Auteurs Anglois font ici une longue réflexion, que je me dispense de traduire ; parce que leurs idées particulières n'ajoutent ou ne dimi-

nuent rien à la vérité du Texte. C'est au Lecteur à juger sur l'exposition du Pere Du-Halte, si ces caractères sont hieroglyphiques.

dans le discours , ils s'entendent parfaitement par écrit , & leurs Livres sont communs entr'eux. Ainsi leurs Caracteres peuvent être comparés aux figures des Nombres (26) , qui portent différens noms en divers Pays , mais dont le sens est par-tout le même.

LANGUE
CHINOISE.

A l'égard des caracteres originaux de la Chine , avant le commencement de la Monarchie , c'étoient de petites cordes , avec des nœuds coulans , qui avoient chacun leur signification. Les Chinois en conservent la représentation sur deux tables , qu'ils appellent *Lo-tu* & *Lo-chu*. Ils prétendent que les premieres Colonies qui habiterent la Province de *Se-chuen* , n'avoient pour toute littérature qu'un petit nombre d'instrumens arithmétiques , composés de petites cordes nouées , en forme de chapelets , avec lesquelles ils faisoient leurs supputations dans les comptes de commerce. Ils les portoient sans cesse avec eux ; & souvent ils les faisoient servir comme de ceintures , pour ajuster leurs habits. En un mot , c'est faute de véritables caracteres d'écriture , qu'il ne reste aucun récit de ce qui s'est passé

Remarques
sur l'ancienne
maniere de
compter à la
Chine.

(26) C'est en effet un *Caractere universel* , tel que celui de *Wilkins* , Evêque Anglois , qui l'a publié dans un Livre sous ce titre.

LANGUE
CHINOISE.

Premiers
caractères
inventés
par l'Em-
pereur Fo-
hi.

dans ces anciens tems, du moins par la voie des Annales ou des traditions écrites. *Fo-hi*, premier Empereur de la Chine, fut l'inventeur des lignes, pour exprimer les idées de certaines choses naturelles. Ensuite, ayant appris l'art des combinaisons, par le moyen des deux anciennes tables *Lo-tu* & *Lo-chu*, il forma, pour premier essai, sa Table linéaire. Mais ces lignes n'étant pas suffisantes pour tout exprimer, il entreprit d'inventer des caractères plus étendus. *Chin-nong* & *Whang-ti*, ses Successeurs, en augmentèrent le nombre; & lorsqu'ils en eurent formé successivement une quantité suffisante, on commença bien-tôt à composer des Livres (27).

Style des
Livres Chi-
nois.

Le style des Chinois, dans leurs compositions, est concis, allégorique, & quelquefois obscur pour ceux qui ne sont pas bien versés dans l'usage de leurs caractères. Il demande beaucoup d'attention, & même d'habileté, pour ne tomber dans aucune méprise. Il exprime quantité de choses en peu de mots. Les expressions sont vives, animées, entremêlées de comparaisons hardies & de nobles métaphores. Du-Hal-

(27) Du-Halée, *ubi sup.* page 309.

mer que personne ne doit penser à détruire le Christianisme, parce que l'Empereur l'a favorisé par un Edit, les Chinois écriront : » L'encre qui a tracé l'E-
 » dit Impérial en faveur de la Religion Chrétienne, n'est point encore
 » sèche ; & vous entreprenez de la détruire ! « Ils affectent singulièrement
 d'insérer dans leurs Ecrits des sentences & des passages tirés des cinq Livres canoniques ; & comme ils comparent la composition à la peinture, ils comparent aussi ces sentences aux cinq principales couleurs qu'ils employent pour peindre. Enfin, ils attachent beaucoup de prix à l'habileté de la main pour la justesse & la netteté des caractères. C'est à quoi l'on apporte une extrême attention dans l'examen de ceux qui se présentent pour les Degrés. Les Chinois préfèrent un beau caractère d'écriture, au tableau le plus fini ; & souvent une page de quelque vieil écrit, bien exécuté, se vendra fort cher. Ils rendent une espèce d'honneur à leurs caractères, jusques dans les Livres les plus communs ; & si le hazard leur fait rencontrer quelques feuilles imprimées, ils ne manquent point de les ramasser avec respect. Celui qui marcheroit dessus, ou qui les jetteroit négligemment, pas-

 LANGUE
 CHINOISE.

 Exemples
 des figures
 Chinoises.

 Combien le
 beau caractère
 d'écriture est
 estimé à la
 Chine.

LANGUE
CHINOISE.

seroit pour un homme sans éducation. La plupart des Menuisiers & des Maçons se croiroient coupables, s'ils déchiroient une feuille imprimée, lorsqu'ils la trouvent collée sur un mur ou contre une fenêtre.

Distinction
de trois Lan-
gages à la Chi-
ne.

Il résulte de toutes ces observations, qu'on peut distinguer trois sortes de Langages (28) Chinois : celui du peuple, celui des personnes polies, & celui qu'on employe dans les Livres. Le premier, quoique moins élégant que les deux autres, n'est pas si inférieur qu'on le pourroit penser, aux Langues de l'Europe. Il n'a pas les défauts qu'on lui a quelquefois attribués. Les Missionnaires, qui arrivent à la Chine & qui ne le sçavent point encore dans une certaine perfection, y trouvent équivoques un grand nombre de mots, qui sont fort éloignés de l'être. Comme ils n'ont pas pris d'abord assez de peine pour prononcer les mots Chinois avec les aspirations & les accens, ils se font entendre difficilement, & n'entendent pas mieux ceux qui leur parlent. Mais

(28) Cette distinction n'est pas fort exacte, car ce n'est ici que la même Langue avec différentes modifications. Mais il y a réellement à la Chine deux Langues, que l'Auteur ne distingue pas ; le Chinois, & la Langue du Pays de Fu kien. La différence en est si certaine, que la dernière a la lettre *r*, qui n'est pas dans la vraie Langue Chinoise.

la faute vient moins de la Langue que d'eux-mêmes. On lit dans quelques Relations, que les Scavans de la Chine, en conversant ensemble, tracent souvent les caractères avec le doigt ou avec leur éventail (29), sur leurs genoux ou dans l'air. S'ils ont cet usage, c'est par toute autre raison que la nécessité. C'est que leur Langue, par exemple, a divers mots qui ne doivent être employés que rarement dans une conversation polie, tels que nos termes de Navigation & de Chirurgie.

LANGUE
CHINOISE.

Après le langage vulgaire, qui varie dans les différentes Provinces, sur-tout pour la prononciation, & qui n'est employé que dans les compositions des basses classes, les Chinois ont un dialecte poli & raffiné, qu'on appelle *Langage Mandarin*, & qui est à peu près pour eux, ce que le Latin est en Europe pour les Ecclésiastiques & les Scavans. Ce langage étoit autrefois celui de la Cour, dans la Province de Kyang-nan, d'où il s'est répandu par degrés, dans toutes les parties de l'Empire. Mais c'est toujours dans les Provinces voisines de la Cour, qu'il s'est conservé le plus pur. On trouve un grand nombre d'Histoi-

Langage
Mandarin &
son origine.

(29) C'est le Pere Le - Comte qui nous apprend cet usage.

LANGUE
CHINOISE.

res & de Nouvelles écrites dans ce langage, avec toute l'élégance possible, & comparables pour le style à nos meilleurs Ecrits de l'Europe.

Langage
employé dans
les Livres.

La troisième espèce est celle des Livres, qui est fort différente du langage familier. Elle ne s'emploie jamais que pour écrire, & ne peut être entendue sans le secours des lettres. Mais ceux à qui l'étude facilite l'intelligence de ce style, y trouvent beaucoup de netteté & d'agrément. Chaque pensée est ordinairement exprimée par cinq ou six caractères : l'oreille la plus délicate n'y rencontre rien de choquant ; & la variété des accens en rend le son fort doux & fort harmonieux. La différence entre

Sees difficultés

les Livres qu'on publie dans ce dialecte, & ceux qui portent le nom de *King*, consiste dans le sujet, qui n'est pas si relevé, & dans le style, qui n'a pas la même grandeur & la même précision. Il faut passer par quantité de degrés, avant que d'arriver à la sublime & majestueuse brièveté qu'on admire dans ces compositions. On n'emploie point de ponctuation pour les sujets sublimes. On laisse aux Sçavans, pour qui ces ouvrages sont destinés, le soin de juger où le sens se termine ; & les habiles gens ne s'y trompent jamais.

Ponctuation.

Les Chinois ont encore une autre sorte de langage, & un autre caractère, qui a servi à la composition de quelques Livres, que les Sçavans doivent entendre ; mais qui ne sert plus à présent que pour les titres, les inscriptions, les sceaux & les devises. Ils ont aussi une écriture courante, qu'ils employent dans les contrats, les obligations & les actes de Justice, comme les Européens ont un caractère particulier pour les procédures. Enfin, ils ont une espece de notes ou de caractères d'abréviations, qui demande une étude particulière, à cause de la variété de ses traits, & qui sert à recueillir promptement tout ce qu'on veut écrire (30).

LANGUE
CHINOISE.

Notes, ou
caractères d'ab-
breviations.

Quoique toutes ces observations présentent beaucoup de difficultés dans le langage Chinois, & que plusieurs Missionnaires en jugent effectivement l'étude ennuyeuse, pénible, & d'une longueur infinie, d'autres en ont parlé fort différemment. Magalhaens, par exemple, assure qu'il s'apprend avec plus de facilité que le Grec, le Latin, & toutes les Langues de l'Europe ; plus facilement, dit-il encore, que les Langues des autres Pays, où les Jésuites sont

Si la Lan-
gue Chinoise
est difficile
pour les Eu-
ropéens.

(30) Chine du Pere Du - Halde, *ubi sup.* page 365 & suivantes.

employés dans les Missions. Il prétend qu'avec une bonne Méthode, & un travail assidu, on peut, dans l'espace d'un an, entendre, & parler fort bien la Langue Chinoise. Les Missionnaires, ajoute le même Auteur, y firent tant de progrès, dans l'espace de deux ans, qu'ils se rendirent capables de confesser, de catéchiser, de prêcher, & de composer aussi facilement que dans leur Langue naturelle, quoique la plupart fussent d'un âge avancé (31). Enfin, Magalhaens doute qu'ils eussent jamais pû s'élever à la même perfection dans les Langues de l'Europe, quoiqu'elles ayent presque toutes une certaine dépendance les unes des autres. Pour confirmer ce récit, il observe, que l'étude des Langues dépendant beaucoup de la mémoire, celle de la Langue Chinoise, qui n'en demande que pour retenir les accens, parce qu'elle contient fort peu de mots, doit être plus facile que l'étude des nôtres, dont il n'y en a pas une qui ne contienne plusieurs milliers de termes différens. Si dans les Langues Greque ou Latine, on considère chaque mot, simple ou composé, comme un caractère, qui consiste dans la com-

(31) Relation de la Chine par Magalhaens, page 77 & suivantes.

binaison de plusieurs lettres, de même que les caractères Chinois consistent en traits ou en lignes, on trouvera peut-être qu'elles contiennent autant de caractères différens que la Langue Chinoise, & que l'étude par conséquent n'en doit pas être moins difficile.

LANGUE
CHINOISE.

On a fait sentir, dans l'article de l'Imprimerie, la grande différence qui est entre les caractères Chinois & ceux de l'Europe. Ils n'ont entr'eux qu'une seule ressemblance ; c'est que comme notre alphabet est composé de vingt-quatre lettres, formées de sept traits, (32) tous les caractères Chinois sont formés de six (33). La Langue Chinoise est le contrepied de toutes les autres, parce qu'elle a, si on ose ainsi parler, infiniment plus de lettres que de mots, & qu'elle n'a pas beaucoup plus de mots que d'autres Langues n'ont de lettres. Quoiqu'on ne compte qu'environ vingt quatre lettres dans les alphabets Européens, il est vrai qu'il y en a beaucoup plus, si l'on considère ; 1^o, qu'elles sont diversifiées en Capitales, en Romaines, en Italiques, &c. 2^o, que dans l'écriture manuelle, on y a mis une autre va-

Unique
ressemblance
entre les ca-
ractères Chi-
nois & ceux
de l'Europe.

(32) Ou plutôt de quatre différents traits ; car ces dans différentes positions.

deux ou trois des sept ne (33) C'est plutôt quatre, sont que les mêmes, placés ou cinq au plus.

LANGUE
CHINOISE.

riété; 3^o, qu'il y a différentes sortes de ponctuations; 4^o, que l'Arithmétique a ses chiffres ou ses figures; & que l'Astronomie, la Géométrie, la Musique ont aussi leurs signes & leurs caractères; enfin, qu'il y a peu d'Arts ou de Sciences qui n'ayent quelques figures caractéristiques qui leur sont propres, & qui servent à exprimer plus nettement certaines idées (34), que des mots d'une certaine longueur. Mais tous ces signes réunis ensemble, n'approchent pas de la multitude des caractères Chinois.

Remarque
sur l'un &
l'autre usage.

Tandis qu'elle nous paroît surprenante, on nous assure que les Chinois n'admirent pas moins qu'avec si peu de lettres, les Européens puissent exprimer toutes leurs paroles. Mais l'étonnement cesseroit de part & d'autre, si* l'on faisoit réflexion, que les mots sont composés de la combinaison d'un petit nombre de sons simples, formés par les organes de la parole, & que les caractères Européens sont inventés pour exprimer des sons; au lieu que les caractères Chinois expriment des mots, & doivent être par conséquent beaucoup plus nombreux. Il n'est pas aisé de juger comment cette méthode leur est venue à l'esprit plutôt que l'autre, ou pour-

(34) Chine du Pere Du Halde, page 365.

quoi ils ont préféré l'une à l'autre, si elles s'y sont présentées toutes deux. Nous sçavons seulement qu'il n'y a pas d'autre exemple de cette préférence dans toutes les parties du Monde connu. A la vérité, les Egyptiens, les Mexiquains, & d'autres Peuples, ont eu des caractères de la même (35) nature; mais il en reste fort peu; & l'on ne voit pas que l'invention en ait été si judicieuse & si uniforme, ni qu'elle ait été capable d'exprimer une aussi grande variété d'idées simples & composées, que la méthode Chinoise.

Il est difficile d'exprimer les mots Chinois en caractères Européens; mais il est impossible d'exprimer les mots Européens en caractères Chinois. La raison en est sensible. C'est non seulement parce que la Langue Chinoise manque de certains sons, qui se trouvent dans d'autres Langues, mais encore parce que les caractères Chinois expriment des paroles, au lieu d'exprimer de simples sons, ou si l'on veut, parce qu'ils expriment le son de plusieurs lettres ensemble. Cependant il en faut excepter les voyelles, dont chacune a son

Difficulté
d'exprimer les
mots Chinois
en caractères
Européens,
& réciproque-
ment.

(35) Cela ne prouve-t-il pas que la pensée d'exprimer les mots par des caractères s'est présentée plus naturellement que celle d'exprimer des sons?

caractere particulier. Comme tous les mots de cette Langue sont de simples syllabes , & que leur nombre n'est que de cent trente , il est clair que les caracteres Chinois ne peuvent exprimer un plus grand nombre de syllabes , en aucune autre Langue , & qu'un quart de ces caracteres , étant d'une nature qui n'a rien de semblable en aucun autre lieu , ils ne peuvent exprimer par conséquent plus de deux cens cinquante syllabes étrangères. Ainsi , quoique les Chinois pûssent écrire , en caracteres de leur Langue , les mots Anglois, *sing-song* , & *New-king* , ils ne pourroient pas écrire de même *fine-wool* , & *old-count* , parce qu'ils n'ont pas ces deux derniers mots dans leur Langue (36) , lorsqu'ils veulent écrire ou prononcer quelque mot Européen , dont les syllabes ne se trouvent pas dans les trois cens trente mots de leur Langue , ils employent ceux qui en approchent le plus. Par exemple , au lieu de *Hollande* , ils prononcent *Go lan-ki*. Ils prononcent *Ho-cul-se-te-in* , au lieu d'*Holstein* ; *Se-tuyau ko-culma* , au lieu de *Stockolm* ; & *O-li-che-ye-fi-che* , au lieu d'*Alexowitz*.

Lettres
Européennes

La difficulté devient d'autant plus
(36) On en donnera ci-après la Table.

grande qu'ils n'ont pas les lettres *b, d, v, x, & z*, qui reviennent souvent dans les Langues de l'Europe. Ils expriment ordinairement le *d*, comme le *t*, par *ki*. Ils employent *p*, pour *b*. Cependant le *d* & le *z* paroissent fondus dans les mots *j-tse*, que plusieurs Chinois prononcent *j-dse*. Mais ceux qui peuvent prononcer distinctement *j-dse*, ne pourroient prononcer *da, de, di, do, du, ni za, ze, zi, zo, zu*. Au lieu de notre *r*, ils employent *l*, ou plutôt un mot qui commence par *l*. Ainsi, pour *France*, ils disent *Fu-lan tju-se*. Ils employent *che*, au lieu de notre *x*, comme on l'a vû dans *Alexowitz*.

LANGUE
CHINOISE.
qui manquent
aux Chinois.

On ne tenteroit pas moins inutilement de rendre les mots Chinois en caracteres de l'Europe. Non seulement la plupart seroient mal exprimés ; mais lorsqu'on seroit au bas de la page, on n'entendrait plus ce qu'on auroit pris la peine d'écrire. C'est une propriété, qui n'est pas particuliere à la Langue Chinoise. Chaque Langue a quelques sons qui n'appartiennent qu'à elle, & qui ne peuvent être exprimés par les lettres ou les caracteres des autres Nations. Ainsi, les Anglois n'ont pas de son qui répond à la consonante (37) Française *j*,

Autres remarques sur la difficulté de rendre les mots d'une Langue à l'autre.

(37) L'Auteur se trompe ici, car les Anglois ex-

comme les François n'en ont pas qui réponde à celle des Anglois. Cependant il y a peu de sons ou de mots, soit Chinois, soit de toute autre Langue, qui ne puissent être exprimés en lettres Angloises, simples ou composées. Mais il n'en est pas de même du François, parce que l'alphabet de cette Langue est le plus imparfait & le plus pauvre de tous ceux de l'Europe. Outre la consonante *d*, il n'a point le *ch*, le *k*, le *q*, & le *w* des Anglois, sont communs à la plupart des autres Langues, particulièrement à celles qu'on nomme Orientales. La jonction même de deux ou trois lettres n'y supplée pas dans la bouche des François. Et c'est plutôt cette raison, qui les empêche de bien prononcer & de bien écrire quantité de mots, que celle dont le Pere Du-Halde s'est avisé pour expliquer ce défaut. Il dit que les Chinois ont les dents placées fort différemment des nôtres. La rangée supérieure s'écarte en dehors & tombe quelquefois sur la levre inférieure, ou du moins sur la gencive de la seconde rangée, qui est plus en arriere; de sorte que les deux rangées ne se rencontrent presque jamais, comme dans la bouche des Européens.

primant fort bien notre *i* par *ih*.

Tous

Tous les mots Chinois, écrits en lettres Européennes, se terminent, ou par une de nos cinq voyelles (38), ou par la lettre *n*, qui est quelquefois simple, ne produisant point d'autre son qu'*an*, *en*, *in*, *onn*, *unn*, & quelquefois suivie d'un *g* (39), comme *ang*, *eng*, *ing*, *ong*, *ung* (40). Les voyelles Chinoises ont aussi différens sons, comme celles de l'Europe; ou plutôt nous n'avons pas assez de lettres, pour exprimer tous les sons & routes les divisions de celles que nous nommons Voyelles, soit dans la Langue Chinoise, soit dans les nôtres.

LANGUE
CHINOISE.
Terminai-
son des mots
Chinois écrits
à l'Européen-
ne.

A l'égard de la Table suivante, on doit faire trois observations : 1^o, Que les mots contenus sous les différentes lettres, sont formés sur une règle commune de la Langue Chinoise, quoique le nombre n'en soit pas égal sous chaque lettre. 2^o, Que suivant la manière d'écrire des François & des Portugais, plusieurs paroissent de deux ou trois syllabes, & doivent être prononcés de mê-

Observations
sur la Table
suivante.

(38) On y peut ajouter *i*, *u*, & *y*, comme dans les mots, *ui*, *cheu*, *may*; &c.

(39) Il n'y a point de mots Chinois qui ne se terminent véritablement en *n*. Ce sont les François & les Espagnols qui

ont ajouté le *g*, pour distinguer l'*n* ouverte de la muette. Les Portugais emploient l'*m*.

(40) Le Pere Du-Halde a pris dans Magalhaens & dans Le - Comte presque tout ce qu'il dit ici du Language.

Difficulté
pour les An-
glois.

me, si l'on s'attache à la maniere commune de lire ; au lieu que suivant la maniere d'écrire des Anglois, ce sont autant de monosyllabes, conformément au génie de la Langue Chinoise. 3^e, Que le changement d'orthographe, du Portugais & du François à l'Anglois, est naturel & nécessaire. La principale difficulté, pour les Anglois, consiste à prononcer certains caracteres, composés d'une double consonante, dont la prononciation n'est point en usage dans leur Langue. Cependant, comme ils en ont aussi de doubles, & même de triples, un peu d'exercice leur facilite cette prononciation. Par exemple, un Anglois, qui est accoutumé à prononcer *bran*, *sting*, *prong*, *swing*, *strong*, &c. ne sçauroit trouver beaucoup de peine à prononcer, dans un seul son, *swen*, *ywen*, *syang*, *kyang*, *suen*, *lwi*, *tsyen* ; il n'a qu'à suivre, pour prononcer ensemble *sw*, *yw*, *sy*, &c. la même règle qu'il observe en prononçant *br*, *st*, *pr*, &c. c'est-à-dire, qu'il les doit prononcer, comme s'ils ne faisoient qu'une seule lettre. Il y parviendra, par degrés, en mettant entre les deux lettres une voyelle, qu'il n'a qu'à prononcer fort vite, jusqu'à ce qu'il ne la fasse plus sentir.

TABLE ALPHABETIQUE

LANGUE
CHINOISE.

de tous les mots qui composent la Lan-
gue Chinoise, suivant la prononcia-
tion Française, Angloise & Portu-
gaise.

François. Anglois. Portugais.

T S C C H C H

T	CH A,	Cha,	Cha.
Tchan,	Chan,	Cham.	
Tchang,	Chang,	Cham.	
Tchao,	Chau,	Chao.	
Tchai,	Chay,	Chai.	
Tche,	Ché,	Che.	
Tchen,	Chen,	Chen.	
	Cheng,	Chem.	
Tcheu,	Chew,	Cheu.	
Tchi,	Chi,	Chi.	
Tchin,	Chin,	Chin.	
Tching,	Ching,	Chim.	
Tcho,	Cho,	Cho.	
Tchun,	Chun,	Chun.	
Tchung,	Chung,	Chum.	
Tchua,	Chwa,	Chua.	
Tchuang,	Chwang,	Chuam.	
Tchue,	Chwe,	Chue.	
Tchuen,	Chwen,	Chueu.	
	Chwi,	Chui.	
	Chyau,	Chiao.	

V ij

460 HISTOIRE GENERALE

LANGUE
CHINOISE.

François.

Anglois.

Portugais.

Chyen,

Chien.

F

F

F

Fa,

Fa,

Fa.

Fan,

Fau,

Fan.

Fang,

Fang,

Fam.

Feu,

Feu,

Feu.

Fi,

Fi,

Fi.

Fo,

Fo,

Fo.

Foy,

Fu,

Fu,

Fu.

Fung,

Fung,

Fum.

Fuen,

Fwen,

Fuen.

G

G

G

Gan,

Gan.

Gang,

Gam.

Gau,

Gau.

Gay,

Gai.

Gho,

Guo.

Guci,

Ghey, ou Goei, ou

Gwey,

Guei.

Go,

Go.

Gu,

Gu.

H

H

G

Hang,

Han,

Ham.

Han,

Hang,

Han.

Heo,

Hau,

Hao.

Français. Anglois. Portugais.

LANGUE
CHINOISE.

Hai,	Hay,	Hay.
He,	He,	He.
Heng,	Heng,	Hem.
Heu,	Hew,	Hew.
Hi,	Hi,	Hi.
Hing,	Hing,	Him.
Ho,	Ho,	Ho.
Hu,	Hu,	Hu.
Hun,	Hun,	Hun.
Hung,	Hung,	Hum.
Hive,	Hve (41),	Hiue.
Hiven,	Hven,	Hiuen.
Hia,	Hya,	Hia.
Hiang,	Hyang,	Hiam.
Hiao,	Hyau,	Hiao.
Hiai,	Hyay,	Hiai.
Hie,	Hye,	Hie.
Hien,	Hyen,	Hien.
Hieu,	Hyew,	Hieu.
Hio,	Hyo,	Hio.
Hiu,	Hyu,	Hiu.
Hiun,	Hyun,	Hiun.
Hiung,	Hyung,	Hiuen.

I voyelle.

I

Y

In,	In,	Yn,
Ing,	Ing,	Ym.

(41) Ce mot & le suivant peuvent être prononcés
aussi Hie, Hion, par les Anglois.

LANGUE
CHINOISE.

François. Anglois. Portugais.

J consonne. J G

	Je,	Ge.
	Jen,	Gen.
	Jeng,	Gem.
	Jew,	Geu.
	Jin,	Gin.
C	K	C
Ca,	Ka,	C.
Can,	Kan,	Cau.
Cang,	Kang,	Cam.
Cau,	Kau,	
Cai,	Kai,	Kai.
Ke,	Ke,	Ke.
Ken,	Ken,	Ken.
Keng,	Keng,	Kem.
Keu,	Kew,	Kew.
Ki,	Ki,	Ki.
Kin,	Kin,	Kin.
King,	King,	Kim.
Co,	Ko,	Co.
Cu,	Ku,	Cu.
Cung,	Kung (42),	Cum.
Kicue,	Kwe,	Kive.
Kieven,	Kwen,	Kiven.
Kya,	Kya,	Kia.

(42) Ce mot est écrit aussi Kong, & le même doute naît à tous les mots de cette forme, que les Missionnaires écrivent indifféremment par *ou* par *o*.

François. Anglois. Portugais.

Kiang,	Kyang,	Kiam.
Kiao,	Kiau,	Kiao.
Kiai,	Kyay,	Kiai.
Kie,	Kye,	Kie.
Kien,	Kyen,	Kyen.
Kieu,	Kyew,	Kieu.
Kio,	Kyo,	Kio.
Kiu,	Kyu,	Kiu.
Kiun,	Kyun,	Kiun.
Kiung,	Kiung,	Kium.

L L L

La,	La,	La.
Lan,	Lan,	Lan.
Lang,	Lang,	Lam.
Lao,	Lau,	Lao.
Lai,	Lay,	Lai.
Le,	Le,	Le.
Leng,	Leng,	Lem.
Leu,	Lew,	Leu.
Li,	Li,	Li.
Lin,	Lin,	Lin.
Ling,	Ling,	Lim.
Lo,	Lo,	Lo.
Lu,	Lu,	Lu.
Lun,	Lun,	Lun.
Lung,	Lung,	Lum.
Liven,	Lven,	Liven.
Loan,	Lwan,	Loan.

464 HISTOIRE GENERALE

LANGUE
CHINOISE.

François. Anglois. Portugais.

Lui,	Lwi,	Lui.
Luon,	Lwon,	Luon.
Leang,	Lyang,	Leam.
Leao,	Lyau,	Leao.
Lie,	Lye,	Lie.
Lien,	Lyen.	Lien.
Lieu,	Lyew,	Lieu.
Lio,	Lyo,	Lio.
Liu,	Lyu,	Liu.

M

M

M

Ma,	Ma,	Ma.
Man,	Man,	Man.
Mang,	Mang,	Mam.
Mao,	Mau,	Mao.
Mai,	May,	Mai.
Me,	Me,	Me.
Men,	Men,	Men.
Meng,	Meng,	Mem.
Mu,	Mew,	Meu.
Mi,	Mi,	Mi.
Min,	Min,	Min.
Ming,	Ming,	Mim.
Mo,	Mo,	Mo.
Mu,	Mu,	Mu.
Mung,	Mung,	Mum.
Muen,	Mwen,	Muen.
Mui,	Mwi,	Mui.
	Mwey,	Moai.

François. Anglois. Portugais.

Muon ,	Mwon,	Muon.
Miao ,	Myau ,	Miao.
Mie ,	Mye ,	Mie.
Mien ,	Myen ,	Mien.
	Myeu ,	Mieu.

N & N G. N N

Na ,	Na ,	Na.
Nan ,	Nan ,	Nan.
Nang ,	Nang ,	Nam.
Nao ,	Nau ,	Nao.
Nai ,	Nai ,	Nai.
	Ne ,	Ne.
Neng ,	Neng ,	Nem.
	New ,	Neu.
Ngao ,	Ngau ,	Ngao.
Ngai ,	Ngay ,	Ngai.
Ngue ,	Nghe ,	Nge.
Nguen ,	Nghen ,	Ngen.
Ngueu ,	Nghew ,	Ngeu.
Ngo ,	Ngo ,	Ngo.
Ni ,	Ni ,	Ni.
	Nin ,	Nin.
Ning ,	Ning ,	Nim.
No ,	No ,	No ,
Nu ,	Nu ,	Nu.
Nunn ,	Nun ,	Nun.
Nung ,	Nung ,	Num.
Nui ,	Nwi ,	Nui.

466 HISTOIRE GENERALE

LANGUE
CHINOISE.

François.

Anglois.

Portugais.

Nuon,	Nwon,	Nuon.
Niang,	Nyang,	Niam.
Niao,	Nyau,	Niao.
Nie,	Nye,	Nie.
Nien,	Nyen,	Nien.
Nieu,	Nyeu,	Nieu.
Nio,	Nyo,	Nio.
Niu,	Nyu,	Niu.

O

O

O

o

o

o

P

P

P

Pa,	Pa,	Pa.
Pan,	Pan,	Pan.
Pang,	Pang,	Pam.
Pao,	Pau,	Pao.
Pai,	Pau,	Pai.
Pe,	Pe,	Pe.
	Peng,	Pem.
Peu,	Pew,	Peu.
Pi,	Pi,	Pi.
Pin,	Pin,	Pin.
Ping,	Ping,	Pim.
Po,	Po,	Po.
Pu,	Pu,	Pu.
Pung,	Pang,	Pum.
Puen,	Pwen,	Puen.
Poei,	Pwey,	Poei.

François. Anglois. Portugais.

LANGUE
CHINOISE.

Puon,	Pwon,	Puon.
Piao,	Pyau,	Piao.
Pie,	Pye,	Pie.
Pien,	Pyen,	Pien.
Pieu,	Pyew,	Pieu.

Q

Q

K

Qua,	Qua,	Kua.
Quouang,	Quan,	Kuan.
Quoi,	Quang,	Kuam.
Quoue,	Quay,	Kuai.
Quouei,	Que,	Kue.
Quouen,	Quey,	Kuei.
	Quen,	Kuen.
	Queng,	Kuem.
Quou,	Quo,	Kuo.
Quovou,	Quou,	Kuou.

S

S

S

Sa,	Sa,	Sa.
San,	San,	San.
Sang,	Sang,	Sam.
Sao,	Sau,	Sao.
Sai,	Say,	Sai.
Se,	Se,	Se.
Sen,	Sen,	Sen.
Seng,	Seng,	Sem.
Seu,	Sew,	Seu.
Si,	Si,	Si.

LANGUE
CHINOISE.

François. Anglois. Portugais.

Sin,	Sin,	Sin.
Sing,	Sing,	Sim.
So,	So,	So.
Sou,	Su,	Su.
Sun,	Sun,	Sun.
Sung,	Sung,	Sum.
Siue,	Soe,	Siuer.
Siuen,	Swen,	Siuen.
Sui,	Swi,	Sui.
Suon,	Swon,	Suon.
Siang,	Syang,	Siam.
Siao,	Syau,	Siao.
Sie,	Sye,	Sie.
Sien,	Syen,	Sien.
Sieu,	Syew,	Sieu.
Sio,	Syo,	Sio.
Siu,	Syu,	Siu.
Siun,	Syun,	Siun.

Ch. Sh. X.

Cha,	Sha,	Xa.
Chan,	Shan,	Xan.
Chang,	Shang,	Xam.
Chao,	Shau,	Xao.
Chai,	Shay,	Xai.
Che,	She,	Xe.
Chen,	Shen,	Xen.
Cheu,	Shew,	Xeu.
Chi,	Shi,	Xi.

Chin,

François. Anglois. Portugais.

LANGUE
CHINOISE,

Chin,	Shin,	Xin.
Ching,	Shing,	Xim.
Cho,	Sho,	Xo.
Chu,	Shu,	Xu.
Chun,	Shun,	Xun.
Chung,	Shung,	Xum.
Choua,	Shwa,	Xoa.
Chouang,	Shwang,	Xoam.
Chua,		Shwa.
Chue,		Shwe.
Chuen,		Shwen.
	Shwi,	Xui.
	Shyau,	Xiao.
	Shyew,	Xieu.

T

T

T

Ta,	Ta,	Ta.
Tan,	Tan,	Tan.
Tang,	Tang,	Tam.
Tao,	Tau,	Tao.
Tai,	Tay,	Tai.
Te,	Te,	Te.
Teng,	Teng,	Tem.
Teu,	Tew,	Teu.
Ti,	Ti,	Ti.
Ting,	Ting,	Tim.
To,	To,	To.
Tu,	Tu,	Tu.
Tun,	Tun,	Tun.

X

LANGUE
CHINOISE.

François. Anglois. Portugais.

Tung,	Tùng,	Tum.
Tui,	Twy,	Tui.
Tuon,	Twon,	Tuon.
Tiao,	Tyau,	Tiao.
Tie,	Tye,	Tie.
Tien,	Tyen,	Tien.
Tieu,	Tyeu,	Tieu.

Tf. ou Df.

Tf.

C

Tfa,	Tfa,	Ca.
Tfan,	Tfan,	Çan.
Tfang,	Tfang,	Çam.
Tfao,	Tfau,	Çao.
Tfai,	Tfay,	Çai.
Tfe,	Tfe,	Çe.
Tfeng,	Tfeng,	Çem.
Tfeu,	Tfeu,	Çeu.
Tfi,	Tfi,	Çi.
Tfin,	Tfin,	Çin.
Tfing,	Tfing,	Çim.
Tfu,	Tfu,	Çu.
Tfun,	Tfun,	Çun.
Tfung,	Tfung,	Çum.
Tfve,	Tfve,	Çive.
Tfiun,	Tfven,	Çiven.
	Tfwe,	Çoe ou Çue.
Tfui,	Tfwi,	Çui.
Tfuon,	Tfwon,	Çuon.
Tfiang,	Tfyang,	Çiam.

François. Anglois. Portugais.

LANGUE
CHINOISE.

Tfiao ,	Tfyau,	Çia9.
Tfie ,	Tfye,	Çie.
Tfien ,	Tfyen ,	Çien,
Tfieu ,	Tfyeu ,	Çieu.
Tfio ,	Tfyo ,	Çio.
Tfu ,	Tfyu ,	Çiu.
Tfung ,	Tfyung,	Çium,

U voyelle. U U

Ou ,	U ,	
Ul ,	Ul ou Eul ,	Lh.
Oum ,	Ung ,	Um.

V consone. V V

Va ,	Va ,	Va.
Van ,	Van ,	Van.
Vang ,	Vang ,	Vam.
Vai ,	Vay ,	Vai.
Ve ,	Vey ,	Ve.
Ven ,	Ven ,	Ven.
Vi ,	Vi ,	Vi.
	Vin ,	Vin.
Vo ,	Vo ,	Vo.
Von ,	Von ,	Von.
Vu ,	Vu ,	Vu.
Vung ,	Vung ,	Vum.
Ho.	W	Ho.

Hoa , Wha , Hoa.

LANGUE
CHINOISE.

François. Anglois. Portugais.

Hoan,	Whan,	Aoan.
Hoang,	Whang,	Hoam.
Hoai,	Whay,	Hoai.
Hoe,	Whe,	Hoe.
Hoei,	Whey,	Hoei.
Hue,	Whe,	Hue.
Hoën,	When,	Hoën.
Huon,	Whon,	Huon.

Y & I.

Y

Y

Ya,	Ya,	Ya.
Yang,	Yang,	Yam.
Iao,	Yau,	Yao.
Yai,	Yay,	Yai,
Ie,	Ye,	Ye.
Ien,	Yen,	Yen,
	Yeng,	Yem.
Ieu,	Yew,	Yeu.
	Yin,	Yn.
Io,	Yo,	Yo.
Iu,	Yu,	Yu.
Iun,	Yun,	Yun.
Iung,	Yung,	
Ive,	Ywe,	Yue.
Iven,	Ywen,	Yven.
	Ywei,	Yui.
	Ywin,	Yuin.

Fin du XXII^e Volume.



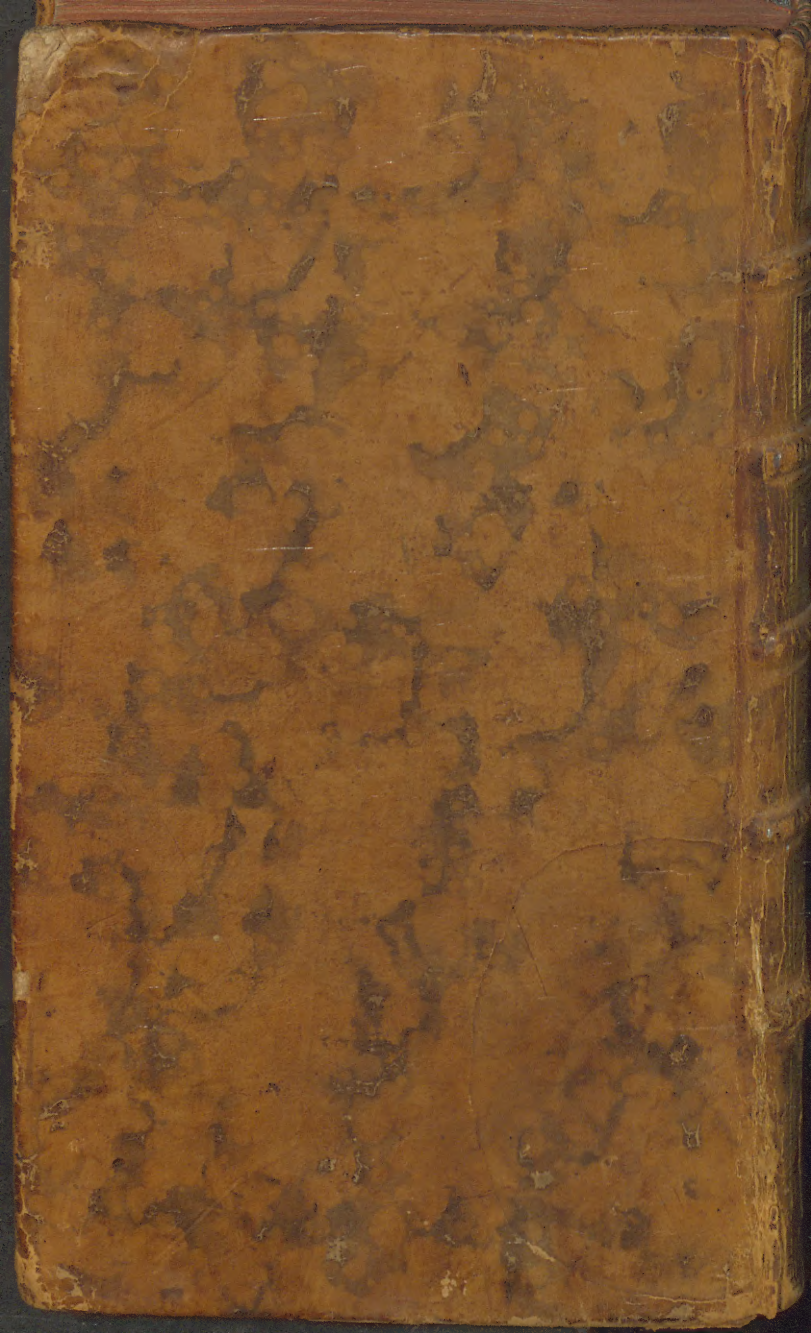












colorchecker classic



calibrite